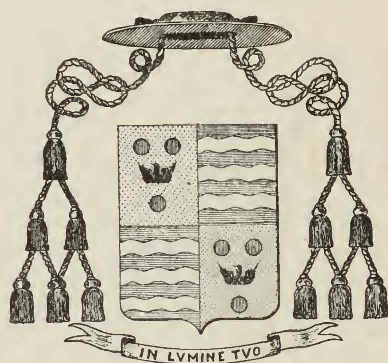


Ex Libris



Illmi. ac Revmi.

Josephi Lebeau

Antist. Urb., Cancellarii

et Canonici tit.

Ecclesiae Metrop.

Ottavien.

No. 691

AGNÈS

DE LAUVENS

2e SÉRIE GRAND IN-8o



Elle ne cause habituellement qu'avec le singulier petit peuple
qu'elle est chargée de gouverner...
elle étudie le livre universel que Dieu a ouvert partout. (Page 34.

AGNÈS
DE LAUVENS

OU MÉMOIRES

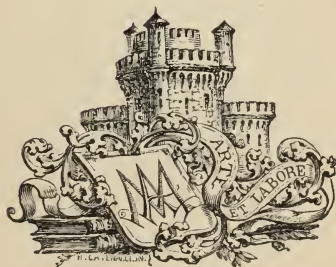
DE SŒUR SAINT-LOUIS

CONTENANT

DIVERS SOUVENIRS DE SON ÉDUCATION ET DE SA VIE DANS LE MONDE

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

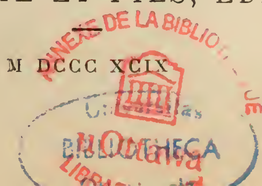
PAR LOUIS VEUILLOT



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCIX



AUX ENFANTS DE MARIE

Je vous parlerais, enfants de Marie, si je savais d'assez douces paroles à dire aux cœurs innocents et bénis qu'enflamme le chaste amour de la Mère de Dieu. Mais que vous apprendrais-je sur elle, et que vous dirais-je de vous? Aimons-la, c'est tout le discours que nous pouvons faire; servons-la, c'est tout le projet que nous pouvons former. Or vous l'aimez, vous la voulez servir : vous en savez donc autant et plus que moi; vous n'avez nul besoin de ce petit ouvrage. Néanmoins je vous le dédie; je confie à votre zèle l'accroissement du peu de bien qu'il pourra faire; je veux enfin qu'il soit un public témoignage de ma vénération pour tant de vertus que l'on admire parmi vous. Priez pour moi.

Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix; nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus; sed a periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta.

Amen.

AVANT-PROPOS

Voici la peinture fidèle et naïve d'une maison d'éducation religieuse. Une pensionnaire emploie ses loisirs à mettre par écrit le détail des choses qui lui plaisent et la touchent le plus durant la dernière année qu'elle passe au couvent; sortie de cet asile, elle se complaît à rappeler les souvenirs qu'elle en a gardés; les jugements qu'elle porte sur le monde achèvent le tableau de l'éducation qu'elle a reçue. C'est toute l'économie de cet ouvrage, et tout ce que l'on a eu dessein d'apprendre aux lecteurs intelligents.

Il s'agit d'éducation, non pas d'instruction. L'instruction, pour les femmes surtout, est la chose secondaire. Bien que celle des couvents soit et doive être supérieure, ce ne sont pas précisément des savantes, mais des chrétiennes que l'on y fait. Tout ce qui dans les lettres, narrations et documents réunis pas l'éditeur, concernait l'instruction a donc été laissé à peu près de côté. Jusqu'où vont les connaissances d'une femme au delà de la grammaire usuelle, de l'arithmétique et d'une certaine chronologie élémentaire, cela importe peu. Comment cette femme pense, comment elle juge et saura se conduire, dans quels principes elle trouvera sa force, dans quelles idées elle puisera ses consolations, sur quelles convictions elle assoira le rigide amour de ses devoirs... : voilà l'essentiel.

On verra fort bien que la jeune personne qui a pu écrire ce qui suit n'est pas une ignorante; qu'elle saurait tenir sa place dans le monde, veiller à l'éducation d'un enfant, etc. Néanmoins il est sûr que si cette femme avait eu la prétention de devenir savante, elle aurait dû, tout comme un jeune bachelier qui formerait des projets semblables, après avoir reçu ses diplômes, aller aux maîtres, aux livres, aux longues études. Le seul avantage de son instruction pre-

mière eût été de n'être obligée à rien désapprendre. A la vérité, ce seul avantage est fort grand.

Telle qu'elle est et se présente, beaucoup de lecteurs seront tentés de croire que, pour une jeune fille, elle a la pensée bien ferme, le jugement bien solide, quelquefois bien austère. Ces lecteurs-là ne seront pas, je le prédis, familiarisés avec l'enseignement de l'Église. C'est l'unique réponse que l'on puisse faire à leur objection. Une fille, non pas de dix-huit ou de vingt ans, mais de seize ans et plus jeune, élevée par des mains religieuses, peut écrire, peut penser comme notre sœur Saint-Louis ; il n'est pas rare d'en voir qui connaissent et qui citent les saintes Écritures beaucoup plus exactement, et surtout avec beaucoup plus de fruit que nombre de ces bacheliers dont nous venons de parler, et que nombre encore des professeurs qui délivrent des brevets.

Quant au style de ces mémoires, il a dans sa jeunesse, et parfois dans son inexpérience, un goût d'ancienneté qui certainement ne déplaira pas aux bons juges, s'il choque peut-être un peu certains connaisseurs. Nous y avons à dessein laissé des tournures vieillies, des formes un peu vives pour la syntaxe actuelle, quoique parfaitement légitimes suivant la syntaxe de Vaugelas et de Bouhours ; les *qui* et les *que* y abondent, les ellipses n'y sont pas rares. On y verra aussi quelques périphrases qu'auraient aisément abrégées des mots admis depuis peu par les dictionnaires, mais qui n'ont pas encore entrée dans les couvents, où les nouveautés de cette sorte et les œuvres qu'elles rehaussent ne pénètrent qu'après beaucoup d'années de purifications. Nous ne pouvions prêter à la plume de la bonne sœur des richesses dont elle s'est très bien passée. Les femmes du monde, ainsi qu'on peut la voir dans le *Gazette des tribunaux,* écrivent comme les plus célèbres romanciers d'aujourd'hui ; les couvents en sont restés aux auteurs du XVIIe siècle. Sans nous emporter jusqu'à donner la préférence à Mme de Maintenon et à Fénelon, qui sont les législateurs de l'éducation chrétienne des filles, ni à Mme de Sévigné, ni à Bossuet, ni à Rollin, ni à aucun écrivain de cette dernière époque, sur aucun écrivain de celle-ci, nous pardonnerons aux couvents leur style formé par des lectures, des traditions et des sentiments qui diffèrent à tant d'égards de nos habitudes morales et de notre goût littéraire.

Que si l'on demande maintenant de quelle maison l'on a voulu parler, et qui a fait ce livre : la maison est partout où des vierges chrétiennes se sont consacrées dans la retraite, sous la loi de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance, au saint et souvent pénible travail de l'éducation ; — le livre n'a point d'auteurs. Des conversa-

tions, des correspondances, des souvenirs, des *devoirs* de classe, mais surtout quelques-uns de ces récits que se font avec bonheur ceux qui ont ensemble admiré de grandes vertus : voilà où nous avons puisé, où nous avons copié. Élèves des ursulines, élèves des visitandines, élèves du Sacré-Cœur, élèves des augustines, élèves du Bon-Pasteur, toutes celles qui liront ces pages y trouveront quelques traits de la sainte et chère maison qui les a formées; car partout l'esprit est le même, la direction est pareille, les leçons données sont aussi sagement chrétiennes; et le grand enseignement de l'exemple, le plus essentiel de tous, offre sans cesse aux pensionnaires, dans ces divers ordres et congrégations, le même excellent spectacle de douceur, de dévouement et de piété.

Béni soit Dieu des consolations qu'a versées dans notre cœur l'exécution de ce travail! Nous avons vu l'immense compagnie des épouses de Jésus-Christ s'accroître dans le labeur, se multiplier par le zèle; nous avons vu ce zèle produire des miracles, et continuellement et partout enrichir le monde d'une quantité de pieuses jeunes personnes qui feront mieux que l'embellir par les grâces de leur esprit; car elles contribueront à le sauver par l'effet de leurs vertus. Que de progrès depuis un petit nombre d'années! Combien maintenant, dans la société, de mères chrétiennes, de dignes femmes, honorées, respectées, bienfaisantes! Fidèles aux principes de la religion profondément enracinés dans leurs âmes, elles sont le bonheur des familles qu'elles savent, avec l'ascendant de la vertu et l'irrésistible force de la prière, conduire dans la voie où elles marchent si tranquilles, si estimées, si heureuses, malgré les vicissitudes de la vie. Ce mouvement de retour vers la religion, qui se remarque en France, et qu'il ne faut plus contester, est dû en grande partie, n'en doutons pas, à ces humbles filles du cloître, qui, loin du monde, ne sachant plus rien de ce qui s'y fait, prient le Seigneur de soulager des maux qu'elles ignorent, étudient des sciences dont elles n'ont plus besoin, font avec amour une œuvre de patience et de courage dont elles n'attendent aucun prix ici-bas. Mais Dieu bénit ces labeurs désintéressés, et, dans son ardeur de miséricorde, il accepte pour rançon du coupable les sueurs et les fatigues de l'innocent. Jamais, jamais sa divine providence n'a mis à l'abri dans les monastères, comme une réserve inépuisable, plus de vertu qu'il n'y en a de nos jours; jamais ferveur plus vive ne consuma les âmes qui se donnent à lui; jamais, parmi les femmes de France, le culte et l'imitation de la divine Marie ne produisit des fruits plus abondants et plus beaux! On a vu peut-être un plus grand nombre de chrétiennes, on peut se demander s'il y eut jamais autant de saintes. Or c'est la

sainteté qui fait les conversions et les miracles, c'est la sainteté qui est féconde en œuvres de grâce, c'est la sainteté dont la prière est triomphante devant Dieu; et nous voyons sortir des mains de ces servantes de Jésus-Christ des anges que le ciel reçoit, des filles qui rentrent à la maison paternelle comme une fleur éclose et parfumée dans les cieux, dont l'éclat et la bonne odeur se répandent sur toute la famille, des épouses semblables à celle dont l'Esprit-Saint dit qu'elle est un trésor. Chercherons-nous plus longtemps pourquoi ce monde, perdu de doute et d'ignorance, revient vers Dieu, et revient à grands pas?

Ce serait mon désir, c'est ma prière de pouvoir rendre aux maisons religieuses ce qu'elles m'ont donné, c'est-à-dire d'attirer vers elles, par les tableaux qu'elles m'ont fournis, les esprits, s'il en est encore, qui ne les connaissent pas, ou qui ont à leur sujet gardé de ces préventions que l'on ne sait comment combattre, faute de pouvoir se les expliquer. Je serais bien heureux, bien payé de ma peine, si mon livre décidait seulement une mère à mettre sa fille au couvent, ou tout au moins à chercher dans les maisons laïques ces conditions absolues de piété sans lesquelles toute éducation de femme n'est pas entièrement fausse, mais dangereuse et funeste.

Le mal, qui est puissant et actif quand le bien se fait avec ardeur, a produit dans ces temps-ci, par milliers, des doctrines folles ou perverses sur le droit, le rôle et la destinée de la femme dans la société humaine. On n'attend pas que je discute ici des questions de cette nature : j'y aurais peut-être d'ailleurs quelque embarras; car beaucoup de ces problèmes, soulevés par des plumes impertinentes, ne sont pas néanmoins sans difficultés pour ceux qui ont mis la société dans l'état où nous la voyons. Les femmes ont beaucoup à dire quand les hommes ne sont pas chrétiens; elles peuvent trouver, elles trouvent sûrement que la part qui leur est faite est bien rude; elles se révoltent au moins en esprit contre les devoirs qu'on ne leur a point appris à aimer et qui ne sont pas toujours partagés ni tenus pour réciproques. Aussi, quelle que soit l'amertume de celles qui écrivent, elles ne sont pas celles qui se plaignent le plus; et la plainte écrite reste loin de la parole, qui ne va pas à son tour jusqu'où va la pensée. Qu'arrive-t-il? on le sait trop. Mille tentatives affreuses et inutiles sont faites pour trouver le bonheur en dehors du devoir. En dehors du devoir il n'y a point de bonheur; mais il n'y en a point davantage dans le devoir même, lorsqu'il s'impose dur et violent, lorsqu'il n'est reçu que comme la volonté du plus fort ou comme la loi de la fatalité. Le bonheur, si souvent et si faussement défini par les hommes, est l'adhésion que nous donnons à nos devoirs, et nous ne pouvons

adhérer à nos devoirs entièrement, franchement, toujours, qu'en aimant beaucoup Dieu, qui nous les attribue. Aimer Dieu, c'est donc l'unique secret de cette ombre de contentement que l'on peut encore trouver dans la vie, non pour s'y plaire, mais pour s'y reposer et la prendre en patience. Si l'on ne sait cela, que sait-on? quel bonheur peut-on attendre, quelle existence sera douce, et quelle vertu nous restera? Cependant cette vérité si simple et si nécessaire, si nécessaire surtout aux femmes, beaucoup ne la connaissent pas, les unes, qui ne l'ont reçue qu'en passant, l'ayant oubliée, les autres ne l'ayant jamais apprise. Faites, mères de famille, que vos filles la possèdent et qu'elles en soient pénétrées. Alors le spectacle du monde ne les troublera plus jusqu'au vertige; elles sauront supporter les torts de la société, sans demander à la révolte des satisfactions de vengeances pires que tous les maux; elles se relèveront dignement devant Dieu de l'injustice des hommes; et sur ces plantes amères qui croissent au fond de tant de cœurs parmi les rêves écroulés de la jeunesse, elles sauront cueillir et goûter le doux fruit de la résignation. Eh! mon Dieu, ce n'est pas seulement le sort des femmes; elles n'ont pas seules en partage les larmes, le silence, le fardeau des jours trompeurs, l'impuissance et la tyrannie des désirs. Qui les croit condamnées non pas à d'autres douleurs, mais à plus de douleurs que l'homme, fait outrage à Dieu; qui leur promet sur cette terre une consolation d'où les pleurs, les angoisses et les asservissements seront exclus, leur promet ce que l'humanité n'a pas. Pour tout cœur, pour toute âme, pour toute existence, tout n'est que devoir et contrainte, tout n'est qu'affliction et langueur, tout n'est que mensonge et vanité, hors aimer Dieu et le servir; et il semblerait moins cruel de jeter un enfant dans la mort après qu'il a reçu le baptême que de le jeter dans la vie sans lui apprendre à aimer et à servir Dieu.

Paris, 1842. Fête de sainte Catherine de Sienne.

AGNÈS DE LAUVENS



I

LA NOUVELLE ARRIVÉE ET SA PETITE MÈRE — DESCRIPTION DU COUVENT

Je veux, à ceux qui aiment les contes de fées et les merveilleux spectacles, présenter un tableau selon leurs goûts. Dans l'enceinte d'une grande ville, j'habite une parfaite solitude; j'y ai deux cents compagnes, jeunes comme moi, qui se plaisent d'y être renfermées, et dont un grand nombre ne forment pas d'autre souhait que de n'en point sortir; je m'y occupe de beaucoup de travaux que j'aime, j'y suis soumise à une autorité que je chéris, et ainsi font mes compagnes. Nous sommes libres et obéissantes, joyeuses et graves, chargées de soins et riches de loisirs. On nous apprend une foule de choses; nous connaissons les terres lointaines, les siècles terminés, mais nous ignorons ce qui se passait hier de l'autre côté du mur à l'abri duquel s'écoulent nos paisibles jours.

Si vous êtes une petite fille, entrez, vous serez reçue à bras ouverts : voilà cent, deux cents personnes qui vont tout de suite se mettre à votre service. Si vous êtes un homme illustre, repassez dans cent ans ; alors on pourra vous ouvrir la porte et s'occuper de vous.

Voyez-vous, mon enfant, ces dames vêtues de noir qui vous appellent d'un regard si bienveillant, et qui vous accueillent d'un sourire si doux? Ce sont vos maîtresses; mais vous ne tremblerez pas devant elles; vous leur parlerez avec une confiance filiale, elles

vous écouteront avec un cœur maternel. Elles ont la tendre autorité d'une mère, elles en ont aussi la patience dévouée. Dieu, qui vous aime et qu'elles aiment par-dessus tout, leur dit de vous attendre ici pour n'avoir plus, lorsque vous y viendrez, d'autre occupation que prendre soin de vous, éclairer votre esprit, former votre cœur. Leur récompense en ce monde sera de vous savoir heureuse, et vous le serez si vous gardez leurs leçons. Afin de vous bien appartenir, elles n'ont voulu ni liberté, ni fortune, ni loisir, ni famille; elles ont abandonné ces choses pour remplir le dessein de miséricorde conçu dans la pensée de Dieu. Ce sont vos maîtresses, disais-je, ce sont vos mères, mais ce sont encore plus vos servantes, car elles se sont données à Dieu, et Dieu vous les donne : vous demandez quel nom portent ces dames, en quels lieux vous êtes. Ces dames sont des religieuses; vous êtes au couvent.

Ces noms vous font-ils peur? — Non, vous avez de la bravoure. Néanmoins ils vous présentent bien je ne sais quelles images de sévérité et de rigueur dont votre esprit s'intimide quelque peu. En attendant que l'expérience vous rassure, et ce ne sera pas long, écoutez seulement ceci : qui dit religion dit sévérité pour soi-même, indulgence pour les autres. Oui, une religieuse est sévère pour elle. Elle ne se laisse entraîner ni à l'impatience, ni à la mauvaise humeur, ni à rien de ce que d'autres croient pouvoir se permettre innocemment, et c'est pour cela justement qu'une religieuse est indulgente. Quant au couvent, venez le voir avec moi. Franchissons ces vastes dortoirs : c'est dans l'un d'eux que vous aurez votre petit lit blanc et que vous reposerez comme vos compagnes sous la garde des images tutélaires de Jésus et de Marie. Passons plus vite encore devant ces salles d'études, où vous apprendrez bientôt à vous rendre avec plaisir. Laissons tout cela pour le beau jardin où se portent vos yeux. Vous y jouerez sous l'ombrage de ces acacias, de ces marronniers et de ces platanes; vous passerez des heures très douces dans les chansons, dans les danses, et dans les aimables entretiens de vos sœurs. Tenez, voyez-les toutes là-bas, ces sœurs qui vous aimeront. Elles sortent de classe. Pourquoi se mettent-elles à genoux? C'est qu'ici travail, sommeil, jeux, tout est placé sous la protection du Ciel. Vos compagnes invoquent Marie[1]. A peine le dernier mot est-il prononcé, qu'elles se lèvent, et l'on dirait qu'elles s'envolent comme des oiseaux. Que de rondes! que de joyeux cris! que de *quatre coins!* et combien cette *queue-du-loup* est belle! Vous voyez parmi les joueuses quelques-unes de ces dames noires. A la façon dont on les pousse, dont on les tire, dont on se jette dans leurs bras, vous semble-t-il qu'elles fassent peur? Nous irons bientôt regarder de plus près ce qui se passe dans ce grand rond, où l'on aperçoit tant

[1] Avant la récréation, on chante trois fois la stance: *Monstra te esse matrem,* de l'*Ave, maris stella.*

de balles, tant de volants, tant de balançoires, où la grande et la petite corde tournent si rapidement, où les cerceaux courent et se croisent si vite, où l'on entend rire d'aussi bon cœur. Achevons d'abord la visite du jardin.

Vous pouvez cueillir en passant une fleur dans ces longues plates-bandes, dont le vent porte la bonne odeur à toutes les joueuses qui dansent et chantent là-bas. Mais il y a deux jours dans l'année où ces fleurs sont saintement utiles, et à l'approche desquels on les réserve précieusement. Aux fêtes du Saint-Sacrement et du Sacré-Cœur, elles ornent les reposoirs élevés en plusieurs endroits du jardin. On les effeuille dans de jolies corbeilles que portent les enfants dont la conduite a été très bonne, et qui sont, en récompense, chargées de les jeter sur le chemin où Notre-Seigneur va passer. Vous aurez peut-être un jour cet honneur, ma petite. On placera sur votre voile une charmante couronne blanche, vous serez parée d'une belle écharpe de moire bleue, et vous vous sentirez si heureuse d'avoir un rôle dans cette auguste cérémonie, que vous répandrez votre cœur devant Dieu avec les fleurs qui s'échapperont de vos mains.

La statue qui s'élève au fond de cette grotte entourée de bosquets de lilas est celle de saint Joseph, qui mourut dans les bras de Jésus-Christ. Il est le patron de la bonne mort; il porte le lis, emblème de la pureté; il veilla sur Jésus enfant : que de titres qui nous le rendent cher! Aussi venons-nous bien souvent le prier d'intercéder en notre faveur. Les objets suspendus aux parois de la grotte sont des témoignages de reconnaissance laissés là par plusieurs de celles qui l'ont imploré, et qu'il a secourues.

Voici une allée où nous n'entrerons pas aujourd'hui. Une de nos mères s'y promène un livre à la main; ne troublons point sa méditation. Sans doute elle s'occupe de nous, car elle songe à ses devoirs. Devant la croix qui s'élève au fond de l'allée, elle se dit que, comme Jésus fut crucifié pour elle et pour nous, elle doit aussi se crucifier jusqu'en ses moindres désirs, afin de réserver ses pensées et sa vie au travail, d'établir dans nos âmes un sentiment de la vertu qui résiste aux séductions de la fortune et aux coups du malheur. Elle demande d'être patiente et dévouée comme son divin modèle. Vous n'ignorez pas, mon enfant, que Jésus vous aime et vous a toujours aimée; qu'il voulut être petit, faible, pauvre; qu'il voulut souffrir et mourir pour vous racheter des peines auxquelles la colère de Dieu avait condamné tous les humains. C'est pour cela que Jésus, qui est le Fils de Dieu, est descendu sur la terre, et qu'ayant gagné notre pardon par ses souffrances, il nous a encore enseigné par quels moyens nous pourrions nous rendre agréables à son Père et mériter d'entrer au paradis. Si vous ne savez pas cette belle histoire, vous l'apprendrez ici, et vous verrez ces bonnes religieuses, à l'exemple de Jésus, non seulement travailler, mais encore souffrir pour vous, prier pour vous, et vous donner part dans leurs mérites glorieux.

Cette autre statue qui semble rêver sous un frais pavillon de marronniers, est-ce encore l'image d'un saint? Oui, et d'un saint bien grand en ce lieu, quoiqu'il porte un nom presque inconnu aux hommes. Lorsqu'il vivait, il y a près de trois cents ans, il n'était qu'un pauvre curé de village, il jetait peu d'éclat, il manquait de fortune et de pouvoir. Mais, comme il était plein de charité, il disposait de la force que Dieu donne à ses saints pour renverser les obstacles les plus grands et fonder les choses les plus durables.

Un jour il songea que ce n'était pas tout de donner du pain aux affamés, des vêtements aux pauvres, des soins aux malades, œuvres qui employaient sa vie sans pouvoir satisfaire son zèle. Il conçut le projet de former une communauté de femmes pieuses et instruites, qui se consacreraient au devoir d'élever les jeunes filles destinées par leur naissance à tenir dans le monde un certain rang. Il eut pitié des riches ce jour-là, comme il avait eu pitié des pauvres toujours ; car les riches, contents des biens de la terre, sont exposés à oublier Dieu. Ou ils font mauvais usage de ces richesses dont il leur sera demandé compte, ou ils les perdent; n'ayant plus rien, et ne sachant point se passer de ce qu'ils ont perdu, ils se désespèrent, et sont alors de tous les pauvres les plus infortunés. Le bon prêtre eut à faire mille et mille efforts pour réaliser son projet. Heureusement les saints ne se découragent point dans ce qu'ils entreprennent, parce que ce qu'ils entreprennent est pour Dieu. Quand Dieu leur a inspiré une bonne pensée, ils en poursuivent l'exécution à travers tous les obstacles, étant bien assurés que, s'ils ne se sont point trompés, Dieu les fera triompher. Ainsi travailla notre bon saint, et la communauté qu'il avait en vue se forma. Il lui donna des règles sévères, imposant à ses religieuses d'instruire leurs élèves dans toutes les connaissances qui rehaussent la fortune, mais surtout de leur inspirer une vraie piété, afin que, la fortune restant, elles en fissent un bon usage, et que, la fortune s'en allant, la piété et les connaissances restassent pour en faire oublier la perte et pour y suppléer. C'est à cette pensée que des milliers de femmes, depuis des centaines d'années, ont été et sont redevables du bienfait d'une éducation chrétienne. Nos mères sont les filles de ce saint homme, et nous sommes, nous, ses petits-enfants. Nous l'appelons ici notre bienheureux père; c'est donc un portrait de famille que vous voyez. Quand vous serez plus grande, vous sentirez dans votre cœur une bien tendre vénération pour sa mémoire, que le monde n'a point gardée. Vous le louerez de vos jours heureux, et si le Seigneur vous envoie des épreuves, tournant avec confiance vos yeux vers le ciel, vous demanderez à notre bienheureux père de prier pour vous.

Qui demeure dans la jolie maisonnette vers laquelle nous nous dirigeons? Je vais vous le dire. Vous avez bien pleuré l'autre jour, en vous séparant de votre mère; votre mère elle-même a versé beaucoup de larmes; mais, vous ayant recommandée à la protection de

la sainte Vierge, elle a pu se tranquilliser et vous laisser partir, car elle sait que la sainte Vierge est aussi votre mère, une mère toute bonne et toute puissante, qui ne vous abandonnera jamais, que nulle force et nul événement ne pourront éloigner de vous, si seulement vous voulez qu'elle ne s'éloigne pas. Quand vous faites votre prière, vous dites à Dieu : *Notre Père, qui êtes au ciel,* et du ciel Dieu entend ce que vous lui demandez. Eh bien, la sainte Vierge, c'est votre mère qui est au ciel avec Dieu, avec Jésus, qui vous aime tant, et qui la nomme aussi sa mère. De là-haut elle vous regarde, elle voit tout ce que vous faites, elle s'intéresse à vos travaux, à vos efforts, à vos petites peines; elle prie Dieu pour vous; et Dieu, qui ne refuse rien à sa mère (comme la sainte Vierge elle-même, qui est le modèle des sages et tendres mères, ne refuse rien de bon et d'utile à ses enfants), lui accorde pour vous tout ce qu'elle lui demande. Vous êtes déjà raisonnable, et vous comprenez qu'il ne s'agit pas ici de demander des jouets, des gâteaux, des vacances. Dieu sans doute est si bon, qu'il ne dédaigne pas d'inspirer lui-même à ceux de qui nous dépendons de nous donner ces futilités, agréables aux enfants; mais il nous réserve des biens plus précieux, que nous implorons de sa tendresse, et qu'il nous accorde par l'intercession de Marie : c'est la confiance et la fidélité envers lui, le goût de nos devoirs, la force de les remplir, la résignation dans les chagrins, le bonheur et la santé de ceux que nous aimons, enfin mille autres biens dont le détail serait infini. Voilà ce que les prières de la sainte Vierge savent nous obtenir. Jugez donc si l'on peut manquer ici d'honorer une si bonne mère! Sans cesse on la prie, sans cesse on chante ses louanges, sans cesse on célèbre ses fêtes, les plus douces et les plus belles fêtes que l'on puisse imaginer. Elle a dans notre église un bel autel, que je vous ferai voir, et où nous l'invoquerons pour qu'elle bénisse vos études. Toutes ici nous nous faisons gloire de la nommer notre mère et de vouloir être toujours ses chères enfants; pour toutes elle se montre constamment une mère. Mais lorsque l'on a été longtemps, bien longtemps sage, bien sage, on devient par excellence son enfant, et l'on en porte le beau nom. Il y a parmi vos compagnes une petite société qu'on appelle la *Congrégation des enfants de Marie;* elle est formée des élèves les plus distinguées par leur douceur, leur zèle et leur piété. Tout le monde voudrait bien y entrer, mais on ne le peut sans de grands efforts. Cependant, lorsqu'une pensionnaire a fait voir beaucoup de vertu, les enfants de Marie la reçoivent d'abord parmi les aspirantes des saints anges; c'est un premier degré et une première récompense; si on continue ensuite de se bien conduire, successivement, et toujours par l'élection et avec l'agrément des mères, on est des saints anges, puis aspirante congréganiste, puis congréganiste formée, puis enfant de Marie. Oh! quel bonheur lorsque enfin l'on en est là! Il est vrai qu'il faut franchir bien des épreuves, bien travailler et veiller sur soi-

même; mais aussi plus on devient chrétienne et bonne dans toutes ces épreuves, plus on a le désir d'appartenir à Marie, et plus on est heureuse d'y arriver. Alors on jouit de grands privilèges, on a dans la maison des charges de confiance, on est décorée d'une belle médaille; c'est celle que vous voyez à mon cou : elle est destinée à me rappeler toujours la grâce que la sainte Vierge m'a faite, et par là elle m'engage toujours à mieux m'en rendre digne; dans les cérémonies, on porte les bannières, ou les cierges, ou les corbeilles de fleurs; on partage avec les religieuses le soin des saints autels; enfin les enfants de Marie ont une chapelle qui porte leur nom, et c'est la jolie maisonnette où nous allons entrer. Dans cette chapelle se font toutes les cérémonies de la réception; nous seules en avons la garde et le soin : nous parons les autels, nous allumons les lampes, nous plions les ornements sacrés; ces tapis, ces bouquets, ces sièges, et la plupart de ces images, sont l'ouvrage de nos mains. Lisons un Avé, chère petite, pour que Marie vous reçoive bientôt au nombre de ses enfants.

Voici une autre maisonnette. Elle a, dans ce grand jardin, son jardinet à part, sa cour, ses dépendances; elle s'élève entre l'église et la chapelle des enfants de Marie. Oh! qu'elle est bien située! Mais aussi l'un des trésors de nos mères est enfermé là. Quel trésor? de l'or? des parures? des choses magnifiques? Non, les religieuses ne possèdent rien de pareil. Elles ont fait vœu de pauvreté; on ne leur voit qu'un vêtement de grosse bure qui ne leur appartient même pas. Leur trésor est de travail, de prières, de dévouement, de bienfaits répandus sur les malheureux. Un jour une maladie terrible vint s'abattre sur cette grande ville; elle y fit périr beaucoup de monde; il y eut beaucoup d'orphelins. Un orphelin est le pauvre enfant qui n'a plus de père ni de mère, ni personne qui prenne soin de lui. Hélas! ces infortunées petites créatures mouraient de froid, mouraient de faim; elles pleuraient, mais dans le désastre général on ne les entendait point, et d'ailleurs il y en avait tant! Alors, par la grâce de la sainte Vierge, mère divine des orphelins, ces cris, que la mort allait étouffer, furent entendus des religieuses. Aussitôt elles choisirent entre les plus abandonnées trente petites filles, et les adoptèrent; elles leur donnèrent du pain, des vêtements, un asile; elles firent leur éducation; mais par-dessus tout elles les aimèrent. C'est dans cette maisonnette que les orphelines demeurent. Vous voyez donc bien que cette maisonnette renferme un trésor; car y a-t-il rien de plus précieux au monde pour des mères que leurs enfants? Depuis que la maladie a passé, beaucoup d'orphelines sont devenues grandes; elles ont été placées ou établies. Cependant il y en a toujours trente au bercail. En vue d'une nécessité immense, on avait fait un grand effort de charité. La nécessité est aujourd'hui moins pressante, mais l'effort est toujours aussi grand. Ce qu'on a fait une fois pour Dieu, on peut et on veut le faire toujours. Lors-

qu'on se met sincèrement à son service, on voit bientôt que ce qu'il demande de plus difficile est toujours aisé.

Vous comprenez maintenant que Dieu est toujours ici. Il règne, il inspire toutes choses, toutes choses se font en son nom, et se font pour sa gloire, et dans un esprit de pleine obéissance à ses volontés. Vous ne serez donc pas étonnée d'apprendre qu'il a lui-même en ces lieux une demeure que l'on s'est efforcé de rendre, autant que possible, digne de sa majesté. Cette demeure, c'est le beau monument où nous allons entrer, et que vous avez déjà remarqué. Avant de franchir le seuil de l'église, souvenez-vous que ce n'est point un lieu où l'on puisse paraître comme en tous les autres. La porte n'en est fermée à personne; le pauvre y entre avec ses vêtements percés, comme le riche avec ses parures; Dieu ne regarde point aux vêtements, tout est misère devant lui; mais il regarde au cœur. Il faut donc préparer votre cœur. Persuadez-vous bien que Dieu est ici présent, quoique vous ne le puissiez voir, et ne songez qu'à bien l'honorer, comme votre père, comme votre maître, comme le créateur et le roi de tout ce qui existe, et comme le dispensateur de tous les biens.

Maintenant que nous avons fait notre prière, regardons avec liberté, quoique avec respect. Le bon Dieu veut bien que ses enfants admirent sa maison.

Ces bancs sont ceux des élèves; c'est là que tous les jours nous venons entendre la sainte messe avec les religieuses, qui se tiennent de chaque côté dans ces stalles. Vous voyez que l'église est faite comme une croix. L'autel s'élève à la place qu'occupait sur la croix le cœur adorable de notre Sauveur. A droite et à gauche les bras de la croix forment deux chapelles où se tiennent les étrangers. Quand vos parents viendront vous voir, s'ils veulent assister aux offices, votre mère sera là, et votre père sera de l'autre côté. Ce second autel, qui occupe le fond de l'église, est dédié à la sainte Vierge, dont la statue, dominant tout l'édifice, vous tend les bras. A ses pieds on a écrit ces mots : *Vierge fidèle,* pour exprimer que sans cesse Marie fut fidèle à l'amour de Dieu, et qu'à ce titre surtout notre devoir est de la prendre pour modèle. On a peint des anges autour de son image, car elle est la reine des anges, et sur les parois de la chapelle sont les portraits des saints qui ont le plus tendrement honoré cette reine de tous les saints.

C'est dans cette église, chère enfant, si le Seigneur le veut bien, que vous serez heureuse. Ici vous prierez, vous formerez de saintes résolutions, vous vous réconcilierez avec Dieu quand vous aurez perdu sa grâce, vous entendrez sa parole, vous chanterez ses louanges, et tout cela, c'est le plus cher bonheur que l'on puisse rêver.

Allons voir maintenant ce que l'on fait dans le grand rond, où nous entendons encore jouer nos compagnes. Cette maison vous

offrira bien d'autres merveilles, après celles que nous venons de visiter. Mais l'on ne peut tout connaître en un jour. Demain vous commencerez vos petits travaux. Aujourd'hui, allons jouer. Ne craignez personne. La chose la plus recommandée est d'accueillir les nouvelles venues comme des sœurs que le bon Dieu nous envoie. On serait très sévère pour celles qui manqueraient le moins du monde à cette loi de charité. Si vous vous ennuyez, ou si vous voulez savoir quelque chose que vous n'osiez demander, vous viendrez à moi, que vous connaissez bien. Je me nomme Agnès de Lauvens, je suis ancienne, on m'a désignée pour être votre petite mère, et j'ai la charge très douce de vous aider de tout mon pouvoir à vous accoutumer et à vous plaire ici. Les enfants de Marie doivent remplir cet aimable devoir : par le zèle que j'y mettrai, vous verrez que c'est un grand plaisir aussi bien qu'un grand honneur.

II

HISTOIRE D'UN MISSIONNAIRE

Nous avons eu ce matin la messe d'un bien saint homme très connu d'une de nos mères, car il l'a décidée à prendre le voile; et elle m'a dit son histoire, si belle que je veux l'écrire. Ce bon prêtre a longtemps vécu dans le monde; il y était quoi? avocat? propriétaire? savant? Non! capitaine de hussards, et fort répandu; courant après ses plaisirs, sans cesse en bals, en festins, en aventures, quoique avec un fonds de croyance qu'il tenait de sa première éducation. Mais ce qui le sauva, ce fut, comme presque toujours, un bon exemple. Son commandant était un homme d'une véritable piété, et qui ne craignait point de le faire voir. Les autres officiers en raillaient tout bas devant notre capitaine : voilà qu'il s'indigne, qu'il se souvient de sa vieille foi d'enfance, et qu'il défend son chef. On le pousse, il va plus loin. Puis tout à coup il se dit : « Que fais-je? Pourquoi des discours qui s'ajustent si mal à mes actions? En applaudissant à ce chrétien, je me blâme, et mon langage a peu de poids. Resterai-je dans les ténèbres, quand je cherche à éclairer autrui? Si j'imitais le commandant, ce serait bien mieux prêcher, et bien mieux le défendre. Aussitôt dit, aussitôt fait; car c'était une âme franche et forte. Il renonce au monde, aux folies, change du

tout au tout, ne garde de ses anciennes allures qu'un noble courage qu'il dirige tout vers Dieu, et *qui lui fait mettre,* comme disait ma mère, *le respect humain sous sa botte;* j'ai bien aimé cette expression. Point de crainte, point de cacheries : il fait tout en plein jour, et c'est en grand uniforme qu'il s'approche des sacrements. On le voyait déposer son colback, déboucler son grand sabre, et marcher vers l'autel les mains jointes, les yeux baissés, bravant tous les regards, où plutôt ne songeant pas même qu'on le regardait.

Voici, dans ce nouvel état, la première conversion qu'il fit, et mon cœur en tressaille de joie; l'on va voir pourquoi.

Un jour de carnaval, tandis que les autres pensaient à se divertir, il s'était dirigé vers un calvaire élevé en un lieu désert près de la ville. Se voyant seul, il s'assit au pied de la croix, et se mit à lire. Des dames vinrent à passer; elles l'aperçurent, et furent étonnées. « Regardez donc cet officier. — Que fait-il là? — Que lit-il? — Sans doute un roman. — On dirait plutôt un livre de prières. — Ah! par exemple! je parie que c'est un roman. » On s'échauffe, la curiosité s'en mêle et devient si vive, qu'enfin l'on dépêche un domestique au liseur. « Monsieur l'officier, voilà des dames qui sont en discussion pour savoir quel livre vous lisez. — Portez-le-leur, » dit-il. C'était l'*Imitation.* Or parmi les curieux se trouvait justement la bonne mère de qui je tiens ce fait, jeune personne alors et assez incrédule. Mais cette aventure la frappa vivement. Elle réfléchit; de réflexions en réflexions, elle finit par se consacrer à Dieu dans cette maison, où quinze ans plus tard je suis venue, après tant d'autres, profiter de ses leçons, de sa tendresse et du généreux sacrifice qu'elle a fait. Je pense qu'à l'époque où elle s'est convertie je n'étais pas née; et cependant il m'est bien permis de croire que Dieu dès lors pensait à moi, à mon âme, à mon bonheur. Je puis le dire quand je songe aux preuves d'affections multipliées que j'ai reçues de cette sainte femme, aux sages avis qu'elle me prodigue, et aux secours que je compte bien puiser toute ma vie non seulement dans ses prières, mais aussi dans les principes qu'elle a enracinés au fond de mon cœur. Que Dieu fait bien tout ce qu'il fait, et le place bien où il le place!

Pour revenir au pieux officier, il n'en resta pas là; bientôt une ardente vocation, se déclarant en lui pour le salut des infidèles, lui fournit le moyen d'accommoder le mieux du monde ses instincts militaires, qui cherchaient les combats, et ses sentiments de chrétien, qui voulaient se répandre en actes de charité. Il descendit de cheval, pendit au pommeau de la selle le casque et le baudrier. « Va, dit-il à son coursier de guerre; pour les luttes que je désire, il me faut d'autres armes, et c'est désormais la foi qui me portera sur le champ de bataille que je choisis. » Il courut s'enfermer au séminaire des Missions. Voilà donc le capitaine qui n'est plus qu'un humble et pauvre soldat; mais son général est Jésus-Christ,

et c'est monter en grade. Dès qu'il fut prêtre, on l'envoya chez les Turcs.

Pendant de longues années il parcourut les vastes terres où règne ce peuple; dans la compagnie de toutes les fatigues, il y porta la parole de Dieu. Hier parmi les pirates, aujourd'hui parmi les fanatiques, demain sur la mer en face de nouveaux dangers; parfois se reposant sous le toit menacé de quelque chrétien fidèle, mais presque toujours au milieu des indigents, des opprimés, des malheureux, au milieu des méchants, qui pour un prêtre de Jésus-Christ sont d'autres opprimés et d'autres malheureux qui font saigner son cœur. Plus de fanfares autour de lui, plus d'uniformes éclatants, plus de fier et vaillant cheval qui le porte en hennissant dans l'éclat des fêtes guerrières, plus de gloire humaine; car le missionnaire est pauvre, seul et souvent outragé; le monde ne connaît point l'héroïsme de ses œuvres ; les privations forment la trame de sa vie, et les supplices sont les ornements que Dieu mêle à cet austère tissu. Quel changement! mais Dieu avait aussi changé le cœur, et lorsque d'un cœur d'homme la grâce a fait un cœur d'apôtre, pour ce cœur élevé au-dessus de nos désirs il y a dans la haute sphère qu'il habite des joies que nous ne connaissons pas. Combien de fois les anges furent avec notre missionnaire sur les chemins pénibles qu'il parcourait! Il eut des récompenses sublimes comme ses travaux. Si le bonheur du mineur est grand dans les entrailles de la terre lorsqu'il y trouve un peu d'or, si le plongeur s'estime heureux lorsqu'il a retiré du fond des mers une seule perle, quelle ne sera pas la sainte ivresse du missionnaire qui partout, du sein des vices, des impiétés, des erreurs, du sein de la perdition même, retire des âmes et les rend à Dieu! Ce sont là des perles éternelles, qui dureront plus que la vie et plus que le temps; ce sont des trésors à quoi tous les trésors du monde ne se peuvent comparer! Il construisait des églises, il baptisait, il consolait, il pardonnait. Un jour, après avoir longtemps marché sous un plus rude soleil et par des chemins plus dangereux, il se prosterna tout en pleurs et baisa la terre : il était à Jérusalem, au glorieux sépulcre de Jésus!...

Lorsqu'il eut bien travaillé, bien épuisé jusqu'au dernier reste la vigueur de son âge mûr, et que sa tête eut blanchi, on le fit revenir. Mais l'air natal lui rendit quelque force qu'il voulut aussitôt redépenser pour Dieu. Dans la campagne reculée où il exerçait le saint ministère, une grande pensée vint à lui, un projet qui intéresse le salut de plusieurs milliers d'âmes (car tous les infidèles ne sont pas chez les Turcs), un projet de patriarche lui fut inspiré d'en haut. Le zélé missionnaire de nouveau ceignit ses reins, et, quittant sa retraite, se remit en voyage *ad majorem Dei gloriam.* Il avait porté la parole aux malheureux et aux ignorants dans les déserts; maintenant il parcourt les grandes villes, déserts plus souvent arides en consolations que ceux où il a connu tant de mauvais jours. Il va

frapper à la porte des riches, des puissants ; il leur demande l'aumône pour une œuvre de charité qui honorera ce siècle si elle s'établit. Voilà comment il se fait que nous l'avons vu, et par quel chemin il est arrivé dans notre chapelle, où des religieuses et des enfants qui ne franchissent point leur clôture ont entendu la messe de cet apôtre qui a célébré le saint sacrifice sous tant de cieux différents. Nous fûmes émues d'un grand mouvement de piété quand nous le vîmes monter à l'autel. Il me sembla que sa présence nous associait aux prières de tous ces chrétiens, nos frères, qu'il a instruits, éclairés, consolés durant sa carrière si longue et si remplie. J'admirais par quel ordre adorable Dieu répand ses bénédictions, comme avec rien il sait faire de grandes choses, quel courage de tout entreprendre on retire de cette pensée : que Dieu est avec nous ; qu'il peut d'un mot transformer les cœurs, les destinées; d'un militaire indifférent à la vie et au salut des hommes faire un ardent apôtre prêt à se sacrifier toujours pour l'existence présente et la destinée future de ces mêmes hommes qu'il estimait si peu. J'essayais de me représenter quelques-unes des actions de ce digne prêtre et d'entrer dans ses sentiments, soit lorsqu'il se prosternait au saint sépulcre, soit lorsque, dans les circonstances difficiles de son apostolat, tranquille il prenait le chemin des martyrs, ne sachant pas s'il se reposerait le soir au foyer de quelque frère inconnu, dans les cachots d'un tyran, ou dans la gloire éternelle. Je songeais aussi à ces messes sublimes qui se célèbrent, comme nous le voyons par le journal de la propagation de la foi, aux premières lueurs du matin, sur un autel de gazon ou de sable, dans les mystères d'une forêt, dans l'étendue stérile et sans ombre d'un désert, en des lieux où le nom du Dieu vivant n'a jamais été prononcé. Quelle joie de faire entendre à ces solitudes jusqu'alors maudites les noms bien-aimés de Jésus et de Marie! Sans doute alors on a la pensée des prophètes ; l'on voit au fond des années futures les fruits de la régénération, dont le germe impérissable est ainsi répandu sur la terre des infidèles avec le sang de Jésus-Christ. A la bénédiction, un frémissement de respect me fit incliner la tête au geste de cette main, qui, après avoir béni tant de peuples assis à l'ombre de la mort, venait aussi nous bénir, heureuses enfants, sous les ailes de nos anges gardiens. Qu'avons-nous fait pour être si favorisées du Ciel, lorsqu'il y a sur la surface du globe cette grande quantité d'âmes qui semblent abandonnées? Mais que dis-je? ce saint homme est bien la preuve que Dieu prend soin que la vérité sainte soit portée partout. Soyez donc, mon Dieu, toujours avec votre serviteur, et je vous rends grâces de nous montrer de tels hommes, dont le seul aspect est une éloquente prédication.

On va croire que je voudrais être missionnaire. J'avoue que si je n'étais pas femme, c'est une gloire qui me toucherait. Je n'en trouve pas de plus belle que celle-là ; je ne vois point de plus nobles tra-

vaux à remplir la vie. Cependant Dieu me garde d'avoir deux minutes un désir pour une chose à quoi il ne m'appellerait pas! Eh! s'il veut que je sois missionnaire, je n'aurai nul besoin pour cela d'être homme, ni de traverser les mers, et je pourrai conter quelque jour une histoire que je sais, qui le prouvera bien. Sans aller loin, sans attendre, faut-il beaucoup chercher pour trouver des exemples du grand courage et de la grande sainteté que j'admire dans le digne prêtre de qui je viens de parler? Il est tel visage qu'il suffit de regarder. J'en connais plusieurs ici-bas, j'en connais au ciel.

O vous, qui nous avez quittées depuis peu pour les séjours divins, vous n'étiez jamais sortie de la ville, ni, pour ainsi dire, du cloître; vous n'aviez jamais rien vu du monde, jamais fait un discours; mais votre âme conversait avec les anges, et une prière de vous nous ramenait au devoir. Gloire à Dieu! gloire à Dieu!

III

LA PREMIÈRE COMMUNION

Chaque année nous ramène ici les souvenirs de ce beau jour, et nous les ramène plus graves et plus doux. Les leçons faites à nos jeunes sœurs qui vont pour la première fois s'approcher de la table sainte renouvellent les leçons que nous avons nous-mêmes reçues; leurs ravissements nous rendent la profonde impression du bonheur dont nous avons joui comme elles, et nous retournons à leur candeur naïve, en les voyant s'avancer vers cette raison plus forte où nous sommes arrivées. Mais où retrouver la félicité de ces enfants qui n'ont aucun doute sur la pureté de leur âme, et qui vont à Dieu confiantes et joyeuses, comme on se jette dans les bras d'un père qui sourit et que l'on n'offensa jamais! Dieu n'a eu à leur remettre encore que le péché originel. A nous qui sommes plus grandes, il a fallu pardonner des ingratitudes, des murmures, des révoltes, des négligences pires que l'oubli.

La première communion est lentement et tendrement préparée. Durant la semaine qui la précède, on prêche aux néophytes une retraite à laquelle assiste tout le pensionnat, mères, sœurs et enfants, car la religion n'a pas deux langages: ce qui est bon pour les très jeunes est très bon pour les plus âgées. J'ai bien écouté les sermons; nos petites compagnes y ont puisé des enseignements pour

l'avenir, et moi, j'y ai conçu des regrets pour le passé. Ce combat qu'on leur annonce, et qui est la vie chrétienne, a commencé pour moi. Les coups m'ont été bien ménagés, et je n'ai pas toujours été la plus forte. J'avais si peu de chose à faire pour triompher cependant!

Je ne me décourage pas ; je ne veux pas me décourager. Ce que je me reproche m'est une raison d'espérer, car j'y vois combien Dieu m'a secourue. Puisque je n'ai pas su remplir entièrement de faciles devoirs, Dieu a été indulgent et tendre de ne point m'en assigner de plus considérables, et de me pardonner. Mais j'ai peur de la vie. Ces grands devoirs qui m'ont été épargnés me viendront un jour. Saurai-je faire alors tout ce qu'ils exigeront de moi ?

« Oui, me dit mon âme, tu le sauras faire si tu veux le faire; et tu le voudras si, malgré tes faiblesses et tes misères, tu veux rester la fille obéissante du Seigneur. Tu seras forte si tu lui demandes ta force: sois confiante, et tu franchiras les périls; prie, et tu te confieras. Souviens-toi partout et toujours des grâces de la première communion ; que pensais-tu ? que voulais-tu alors ? Tu aurais traversé des flammes pour éviter un péché; tu aurais consenti à perdre la vie plutôt que de contempler ce que tu ne dois point voir, et préféré sur tes lèvres un charbon ardent à la moindre parole indigne d'une chrétienne. Sois dans tes graves années ce que tu fus dans ton enfance, et tu te sauveras. »

Mon Dieu, je le veux, et je crois que je serai sauvée. Mais puisque les choses dont nous avons regret viennent nous surprendre ici, que deviendrons-nous dans le monde si vous n'avez pitié de nous?

Dieu aura pitié de nous. Hier encore on nous disait qu'une bonne première communion est une grâce pour toute la vie. J'ai reçu cette grâce, elle est vivante en moi, quoique affaiblie par ma faute. Tout ce que j'ai senti, je le sens; tout ce que j'ai appris, je le sais, et ces jours bénis viennent d'en raviver la mémoire. Je sais que la prière dissipe les tentations; je sais que l'on ne périt point lorsqu'on se nourrit du pain des forts. Qu'importe l'orage, si Dieu nous y soutient ? Parce que le vent m'agite, faut-il croire qu'il pourra me déraciner ? Ainsi frémit le roseau, ainsi frémit le chêne. Mais par la miséricorde de Dieu les faibles sont forts dans la tourmente; l'ouragan, qui renverse les chênes, ne fait que courber les brins d'herbe et les roseaux. Je suis faible, Seigneur, vous le voyez bien, et c'est en cela que je me confie.

Trente de nos chères petites sœurs ont communié aujourd'hui pour la première fois. La journée n'a été qu'une grande fête en leur honneur; leur félicité était la félicité de tous. Après l'office on leur a donné de beaux livres de prières; elles garderont jusqu'au soir leurs fraîches couronnes. Chères petites sœurs, une autre couronne a été gagnée par vos âmes, gardez-la toujours!

IV

CHARITÉ

Si j'avais le temps d'écrire tous les beaux traits de charité que j'ai vus ou que l'on me raconte, j'en ferais un volume, car la grande et presque la seule occupation de la moitié des personnes qui sont ici, c'est la charité. C'est encore à la charité que s'essayent le plus souvent les autres. Quoique mal habiles, à force d'essayer elles ne laissent pas de réussir, les unes une fois sur dix, les autres une fois sur vingt, les autres une fois sur cent. Mais si je continuais de la sorte, on pourrait bien me dire que je ne réussis pas une fois sur mille. Je ne veux point donner prise à ce reproche, et je passe à mes histoires.

Il y avait ici une sœur du voile blanc[1] que j'ai connue, sur laquelle les années s'étaient entassées en si grand nombre, que son pauvre vieux corps s'était tout courbé sous le poids, et qu'elle marchait le dos vouté, à pas lents, comme l'homme qui porte un lourd fardeau. Dans cet âge avancé, elle ne négligeait point de travailler. Toujours levée à l'heure de la communauté, toujours assidue aux offices, aussitôt que les offices étaient finis, elle prenait un balai de plus en plus pesant pour ses mains affaiblies, et elle s'en allait nettoyer les escaliers et les corridors sans nombre de la maison. Il y eut une espiègle qui, la voyant, dit, et se le reprocha bien : « Le Temps ne porte plus une faux, il porte un balai. » A quoi il lui fut répondu : « Petite poussière, n'est-ce pas assez d'un balai pour chasser du monde un atome comme vous ? » Merci, ma mère, je n'ai pas oublié ce bon mot-là. Enfin, à force de balayer, à force de vieillir, la chère sœur devint aveugle, et si faible, qu'elle avait bien de la peine à rester debout quelques minutes durant. Alors elle s'affligea beaucoup, non pas d'avoir perdu la vue, parce que depuis longtemps elle ne regardait plus que le ciel, et, disait-elle, on le voit bien mieux lorsqu'on a les yeux fermés ; mais elle ajoutait : « La mort m'oublie, et me voici présentement tout à fait inutile : c'est mon chagrin. » Cependant son désir était si grand de travailler, qu'elle imagina bientôt un moyen de se satisfaire, qui était de

[1] Sœur converse.

prendre un plumeau et de balayer marche par marche les escaliers, renonçant, puisqu'il le fallait, aux corridors. Elle prétendait que cette besogne ne la fatiguerait pas, et qu'elle pourrait s'en acquitter assise ou à genoux. On lui donna donc un plumeau, et, bien contente, elle se mit à l'œuvre. Mais on reconnut tout de suite que cette perle des balayeuses n'avait plus son ancien talent, et que nos yeux nous sont plus nécessaires qu'elle ne disait. Malgré ses soins, son zèle et la prudente lenteur de ses opérations, l'ouvrage qu'elle faisait laissait beaucoup à désirer. Il y avait des marches qui étaient parfaites; d'autres n'étaient nettoyées qu'à demi, et quelques-unes héritaient de toute la moisson. Que fit-on lorsque l'on vit cela? Retira-t-on à la pauvre aveugle sa charge et cette pensée de n'être pas inutile, à quoi elle tenait tant? L'avertit-on d'une faute inévitable? Nullement; aussi longtemps qu'elle vécut et qu'elle put se lever, on lui laissa son plumeau; et discrètement, à petit bruit, chaque jour une autre sœur vint après elle faire ce qu'elle croyait avoir bien fait. O douce, aimable et humble charité!

On avait recueilli dans la rue, auprès de la maison, une mendiante très agée, couverte de haillons et de plaies, que l'on savait rebutée de tout le monde, chassée de son misérable asile, et sans pain, ni lieu, ni amis sur la terre. La charité de nos mères lui donna tout cela; on la traita mieux que les dames pensionnaires; une religieuse fut chargée de la servir. Celle qui avait demandé et obtenu cet emploi était jeune; peu d'années s'étaient écoulées depuis le jour où, quittant, pour servir Dieu, liberté, rang et fortune, elle avait pris le voile à la maison. Sa délicatesse était extrême. Elle eut à faire auprès de cette impotente ce qu'il y a de plus répugnant pour la nature dans l'admirable et courageux office des sœurs de Charité. Elle le fit avec effort et avec encore plus de joie. Elle partageait la chambre de la pauvre femme, qui était d'une humeur difficile, querelleuse, emportée, qui ne témoignait nulle reconnaissance et qui disait souvent même des injures à celle qui lui prodiguait de si tendres soins; ce qui ressemble à l'aventure de la demoiselle que saint Athanase *mist avec une pauvre vefve chagrine, colère, fascheuse et insupportable, laquelle, gourmandant perpétuellement ceste dévote fille, lui donna bon sujet de pratiquer dignement la douceur et la condescendance* [1].

Notre mère ne se plaignit point, ne voulut jamais remettre à d'autres le devoir qu'elle remplissait, s'appliqua jusqu'au dernier moment à secourir le corps et l'âme de sa malade, et ne la quitta qu'après lui avoir fermé les yeux et l'avoir ensevelie. O sainte, illustre et héroïque charité!

Nous avions l'an passé deux compagnes dont les âges réunis ne formaient pas neuf ans. Il s'éleva un jour entre elles une grande

[1] *Introduction a la vie dévote,* part. III, chap. I.

discussion, j'ignore à quel propos, mais qui devint si orageuse, que bientôt l'une d'elles, oubliant toutes les règles de la bonne compagnie, et employant des arguments qui ne sont point conseillés dans les traités de rhétorique, donna à son interlocutrice un gros soufflet. Le premier mouvement de l'offensée fut, il faut bien en convenir, de répondre sur le même ton. Cependant, abaissant son redoutable bras déjà levé : « Je pourrais bien vous rendre ce soufflet, dit-elle à l'autre guerrière, mais Jésus en serait fâché ; je vous pardonne et je veux vous embrasser. » Là-dessus elles s'embrassèrent, celle qui avait frappé pleurant de regret, l'autre pleurant de la voir pleurer. Il fallut bien quelques pralines pour arrêter ces pleurs. Hélas ! la charmante jeune fille est morte, nous laissant le trait que je viens de conter, et que vous lui aviez inspiré dans cet âge si tendre, ô miraculeuse et divine charité !

Quatrième trait par où je veux finir aujourd'hui : celui-là ne s'est point passé dans la maison. Il nous a été rapporté dans un sermon par un prêtre qui en a été souvent témoin.

A Amiens il y avait un pauvre vieux infirme portant besace depuis si longtemps, qu'on ne se souvenait plus du commencement de sa misère, d'ailleurs honorée de chacun. De rue en rue et de porte en porte, il allait demander l'aumône. Il mettait de côté le peu qu'il lui fallait strictement pour sa chétive existence d'un jour ; et que faisait-il du reste ? il le partageait avec simplicité aux autres pauvres, en leur recommandant de bien remercier le bon Dieu, faisant ainsi plus d'aumônes et de meilleures aumônes que beaucoup de riches. Mais venait-il à passer un aveugle, aussitôt notre pauvre s'approchait de lui tout doucement, ayant soin que sa béquille ne fît pas de bruit sur le pavé, ôtait son chapeau, faisait à l'aveugle une belle révérence, et, sans prononcer une parole, lui donnait ce qu'il pouvait donner. On lui demanda pourquoi il agissait de la sorte et saluait ces aveugles, qui ne le voyaient pas. « Mais, dit-il, j'honore Jésus-Christ qui me voit. »

O foi magnifique de ce pauvre homme ! ô gloire de Dieu et de la charité !

V

LA FÊTE DU TRÈS SAINT SACREMENT

Il aurait fallu peu de chose ce matin pour nous désoler beaucoup, et ce peu de chose c'était la pluie, qui menaçait d'empêcher la procession du saint Sacrement dans le jardin. La veille au soir, en voyant tomber un gros orage, les petites avaient fondu en larmes; elles consultaient tristement les grandes, qui ne manquaient pas toutes d'une bonne envie de pleurer aussi. Les Avé Maria qui se sont dits dans cette circonstance sont innombrables. Le matin le ciel était bien inquiétant encore, le vent soufflait du même côté, les nuages accouraient et se déchiraient comme des voiles de gaze grise, les peupliers se tourmentaient, et nos mères ne parvenaient pas sans peine à retenir les tentures du reposoir disposé au bout du grand rond, à la statue de Marie. Mais la sainte Vierge a eu pitié de ses enfants; elle n'a pas voulu leur demander le sacrifice d'un si beau jour. Des tempêtes qui se préparaient, celle dont la prière pourrait empêcher la chute du monde a fait un doux et frais zéphyr, et tout ce grand appareil d'orage ne fut, au résultat, que pour nous diminuer la petite fatigue d'une heure à passer au soleil dans cette chaude saison.

A peine la procession se fut-elle mise en marche que nous nous trouvâmes entièrement rassurées. Il nous sembla que les bannières devaient conjurer toute mésaventure, et que nous pouvions marcher en paix, puisque le bon Dieu avait bien voulu sortir avec nous.

C'est aujourd'hui qu'il fait bon avoir été sage! Les *cordons,* les *médailles*[1], les enfants de Marie, les saints anges ont les charges de la procession. Les plus fortes sont aux bannières; d'autres précèdent le dais avec des corbeilles remplies de fleurs effeuillées qu'elles font voler en même temps que les encensoirs devant le saint Sacrement. Mais les quatre bienheureuses sont celles qui se tiennent aux coins du dais, portant au bout d'une hampe légère les quatre lanternes surmontées d'une croix dorée, où brille comme une étoile la flamme symbolique qui doit brûler toujours devant Dieu. J'étais, par la grâce de la sainte Vierge, une de ces quatre favorisées. Voilà

[1] Distinction des plus sages donnée à l'élection.

l'ordre de la procession. D'abord la bannière de la sainte Vierge, blanche et bleue. Celles de nous qui la portaient portaient aussi ces couleurs; elles étaient vêtues de blanc; une couronne de roses blanches ceignait leur grand voile, et de larges ceintures bleues les décoraient. Ensuite venait la bannière rouge du Sacré-Cœur; la ceinture rouge désignait celles qui lui faisaient cortège, et qui avaient également la couronne. Entre ces deux bannières marchaient une partie de nos mères, avec l'ample manteau de chœur si sévère et si majestueux, et de nos chères sœurs converses, si calmes sous leur voile blanc, dont l'aspect semble indiquer les parfaites satisfactions de l'humilité. Nos sœurs avaient l'honneur de porter le grand crucifix. Après elles venaient, sur quatre rangs, celles de nos compagnes qui jetaient des fleurs. C'étaient toutes les premières communiantes, aux couleurs de la sainte Vierge, et toutes, ainsi qu'il appartient aux filles de Marie, couronnées de la simple tresse de fleurs qui ne se conquiert point par l'effort des armes, par les veilles de l'ambition, par la chute des rivaux, ni par aucune action, qui puisse coûter au prochain des inquiétudes ou des pleurs, mais que la terre fournit, et qu'on a le droit de porter lorsque l'on a su garder ou reconquérir cette sainte pureté du baptême, dont le Sauveur nous a fait présent. Et je remarquais encore une chose dans la procession : celles qui avaient le bonheur d'y remplir une fonction, n'importe laquelle, portaient cette chère couronne que les anges aiment à contempler. Pourquoi ? parce que le plus grand honneur possible sur la terre est de servir Dieu. Et comme il paraissait que nous fussions spécialement ici les servantes du bon Dieu, attachées en quelque sorte à l'ordre et à la splendeur de son triomphe, nos bonnes mères nous avaient couronnées. Elles-mêmes et nos sœurs, elles n'avaient, dignes et saintes femmes, que le vêtement noir, le voile baissé, le livre et le chapelet. Pourtant il me semblait voir des anges tranquilles portant à leurs côtés la couronne toujours brillante du sacrifice qu'elles ont fait à Dieu. Couronne véritablement agréable au Ciel, celle-là; couronne assurée, qui ne perdra ni son parfum ni une seule feuille d'une seule de ses fleurs, et que nul souffle du monde ne viendra flétrir dans les mains où elle est gardée ! Nos mères ont fait généreusement et sagement de leur vie entière ce que font nos compagnes des roses et des œillets placés dans leurs corbeilles : elles jettent à poignées leurs jours sous les pas du bon Dieu. Mais comme, à mesure que la corbeille se vide, nous nous approchons de l'église, ainsi, quand leurs jours seront épuisés, elles entreront en paradis. Nous que le monde attend, et qui parfois le désirons peut-être, quel sera notre destin ? Il serait bien triste pourtant qu'un jour ces couronnes de gloire et d'honneur vinssent à se flétrir sur nos fronts. Hélas ! au lieu de ces simples fleurs, quand nous aurons dans nos cheveux des perles de prix, des diamants et de l'or, saurons-nous lever comme aujourd'hui devant

Dieu un visage tranquille et confiant? — Prenez pitié de vos enfants, Seigneur; que nous n'ayons pas en vain tant de fois reçu votre parole, votre bénédiction, votre sang; que ces saintes, à qui vous inspirez de se vouer pour le salut de nos âmes, ne voient pas périr leur ouvrage! Et moi, si je devais m'égarer dans le monde, ô mon Sauveur! ne me laissez pas sortir d'ici; et comme celle de nos compagnes qui, fidèle aux mouvements du Saint-Esprit, vous demanda cette grâce excellente, frappez-moi mortellement sur le seuil avant que j'aie achevé de le franchir.

C'était Valentine Darsy, belle, aimable et riche. Troublée de l'impétuosité de son cœur, elle aimait le monde, et ne voulait aimer que le Ciel. Avant de rentrer chez elle, où l'appelaient mille vœux, et où beaucoup de désirs la poussaient, elle sollicita la mort plutôt que les dangers de la vie, si elle y devait succomber. La veille du jour marqué pour son départ, ayant fait tous ses adieux, elle fut soudainement atteinte, et en moins de huit jours elle mourut, le sourire sur les lèvres: qu'elle est heureuse!

Après toutes les bannières, après la croix, après les religieuses et les enfants, le saint Sacrement s'avançait, porté par notre vénérable père Joseph; et, comme je l'ai dit, nous marchions à ses côtés. Quand nous arrivions aux reposoirs, nous nous tenions près de l'autel. Quelle joie céleste, à mes compagnes et à moi, de nous voir si près du bon Dieu! Ces attendrissements-là, je ne les saurais peindre. Enfin nous tenions la place des anges, nous étions mêlées parmi eux! Quelquefois, tandis que nos mères chantaient les beaux versets des processions, il se formait, du vent qui passait dans les arbres, du bruit des encensoirs, de la fumée de l'encens, du chant des hymnes, du parfum des fleurs, de la lumière du soleil, du ramage des oiseaux, de l'aspect de tous ces fidèles en prière, et du sentiment profond de la présence de Dieu, je ne sais quel ensemble surnaturel et divin qui n'était plus la vie de tous les jours, et dont le souvenir me fait pleurer. Je fermais les yeux, je croyais être dans le ciel. Que sera-ce donc lorsqu'en effet nous serons dans le ciel! Rien sans doute n'en peut donner l'idée, et tout ce que je comprends de cette félicité suprême, c'est que je n'en puis rien comprendre ici-bas. Voir Dieu face à face! Non, cela ne se peut dans la vie mortelle. Comment soutenir une présence redoutable aux archanges mêmes, avec les yeux de ce corps misérable, devant lesquels tant de tristes spectacles doivent passer? Il faut que les regards qui verront Dieu ne voient plus rien désormais.

La procession a duré plus d'une heure; que ce temps a passé vite pour nous toutes! Ainsi, et plus rapides et plus doux que cette heure, s'écouleront sans fin les siècles dans l'éternité.

VI

SŒUR SAINTE-MARGUERITE

En nous donnant sœur Marguerite, le bon Dieu a voulu nous faire cadeau d'une charmante image de la simplicité. On ne saurait dire combien cette bonne sœur est naïve, droite, et dans quel cœur d'enfant elle nourrit une piété de docteur et de saint. Robuste fille de la campagne, elle est fermière de la maison. Confinée au bout du jardin, dans le gouvernement de la basse-cour, c'est son empire; elle n'en sort que pour assister aux offices, et, quoique religieuse et cloîtrée, elle peut croire qu'elle n'a pas quitté ses champs, n'ayant aucune occupation qui ne soit champêtre par quelque bout. Elle ne sait poin écrire ni lire; elle ne connaît rien du monde; elle ne cause habituellement qu'avec le singulier petit peuple à pattes, à poil et à plume, qu'elle est chargée de gouverner. Ses vaches, ses poules, ses canards : voilà son ordinaire compagnie. Elle est d'une ignorance, sur mille choses les plus communes, que l'on ne saurait s'imaginer. Le premier jour que l'on essaya l'orgue, ayant du jardin entendu ces sons inaccoutumés, bien vite et tout effarée elle court à l'étable, croyant que c'étaient ses cochons (révérence gardée) qui se battaient.

Eh bien, avec tout cela, — voilà où l'on voit comme la religion est belle et bonne à tout, — l'ignorante sœur Marguerite est digne et gracieuse; elle a l'exquise politesse et le bon air d'une femme élevée dans le monde le mieux ordonné. Avec cette simplicité parfaite, qui n'est donnée qu'aux âmes très excellentes, elle cause de bon sens, elle est tout intérieure, et lorsqu'elle parle elle semble expliquer ces livres pieux qu'elle ne peut lire. Mère Assomption nous disait : « Ma sœur Marguerite, qui ne sait pas le latin, le traduit à ravir dans le français, qu'elle ne sait pas non plus. » Qui l'a donc instruite? la prière. Guidée par la foi et la vivacité naturelle de son esprit, elle trouve des exhortations en tout objet que contemplent ses regards. Elle étudie le livre universel que Dieu a ouvert partout, pour tous les êtres raisonnables, dont chaque feuillet contient un abrégé de sa gloire, et où il n'est pas une âme qui ne sache lire d'instinct; elle lit en elle-même, et ses humbles travaux enfin lui sont encore la matière des meilleures méditations.

On la trouva un jour à genoux, qui rêvait, la main appuyée sur un chaudron qu'elle venait de nettoyer. « Que faites-vous là, ma sœur?

— Je songe, dit-elle en montrant son chaudron, qu'il était couvert de taches, et que le voilà bien reluisant; je prie Dieu de m'aider de même à *récurer* mon âme. » Récurer son âme, sainte fille; et nous trouvons, nous, que c'est assez de laver !

Un beau secret à connaître serait celui des prières de sœur Marguerite. Si l'on savait toujours de quelle faveur elle remercie Dieu, les plus détachés seraient étonnés de l'angélique sobriété de ses désirs; encore n'est-ce pas pour elle qu'on la voit jamais rien souhaiter dans l'ordre des choses extérieures. Là-dessus elle rapporte tout au bien-être de ses sujets. « Bon, disait-elle au moment d'une pluie qui suivait une grande sécheresse, allons rendre grâces à Dieu; cette pluie va faire pousser les laitues, et mes pauvres petits canards auront quelque chose à manger. » Songeait-elle qu'elle ne serait plus obligée d'arroser deux fois par jour?...

Oui, je le sais bien, ce sont là de très petites choses; mais ce sont de ces petites choses qui ne fleurissent que sur de très grandes vertus. Je connais dans l'histoire nombre de beaux traits qui m'ont beaucoup moins aidée à me bien conduire qu'une foule de simples mots échappés à cette bonne sœur, et que nous nous racontons. Que m'importent les discours des femmes spartiates, et tous les bons mots des héros grecs et romains? Ils m'amusent; ceux de sœur Marguerite m'édifient. En fait de femme héroïque qui ait dit une très belle parole dans l'antiquité, je ne connais que l'illustre Symphorose, chrétienne et sainte. L'empereur Adrien la menaça, si elle ne voulait abjurer, de faire mourir ses huit enfants et de la faire mourir ensuite. « Je rends donc grâces à Dieu, dit-elle, d'être martyrisée pour lui neuf fois en un seul jour!... »

VII

SUR LA MUSIQUE

Plus je vieillis, plus je deviens facile aux larmes. A la messe, aujourd'hui l'*O salutaris* m'a fait pleurer. Nos mères l'ont chanté d'une voix si touchante et si pieuse, qu'il me semblait, en les écoutant, trouver en mon âme des accents nouveaux pour louer Dieu. J'ai bien compris, pour la première fois peut-être, à quoi sert la musique : elle est d'institution divine, c'est un don céleste, et je sais pourquoi maintenant il est écrit que l'on chante devant les tabernacles éternels : le chant prolonge les éclairs d'enthousiasme qui ne

font que traverser le cœur; il les fixe, il en fait une flamme durable. L'oraison des saints, ces transports et ces extases que nous savons inénarrables, sont un chant de leur amour qui n'a sur la terre ni accents ni accords pour s'exprimer. Ce sera le chant céleste et éternel. Si la parole humaine est une révélation, le chant est une révélation plus haute: il prouve Dieu, il est fait pour Dieu. L'homme le détourne à des usages profanes; mais, quoique beau et charmant encore dans cet abaissement, il n'a plus rien qui se puisse comparer aux sublimités qu'il déploie, lorsque, dans sa vraie nature, il monte, portant au ciel l'éloge que nous faisons des bontés et des splendeurs de Dieu. Véritablement, tandis que nos mères chantaient, je m'élevais lentement vers le séjour où retentissent des hymnes sans fin dont mon oreille croyait saisir les accords. Je n'étais plus sur la terre, où l'on sent tristement vivre le corps mortel; mais dégagée de ses liens, libre, joyeuse, sans souvenirs, sans désirs aucuns, et pleinement satisfaite, mon âme seule vivait. Maintenant que j'y songe, il me semble, car alors je n'y pensais point, que je remplissais des espaces immenses, que je me répandais partout, comme les sons, la lumière et les parfums. Est-ce que cela est naturel? Est-ce que cela n'est pas un miracle dans le miracle des choses? J'entendais un jour mon père discuter contre ceux qui prétendent que l'homme a lui-même formé son langage, et s'est tout seul appris à parler. Il faut être savant sans doute pour imaginer cela. Mais qui donc a révélé le chant, cet autre langage, qui n'a pu sortir pour la première fois que d'une âme pénétrée de Dieu? Je crois que l'on me répond que ce sont les oiseaux. Oui vraiment, les oiseaux sont les instituteurs de l'homme. Il les aura entendu chanter, et il a fait comme eux, jusqu'au bienheureux jour où est venu le perroquet pour lui apprendre à développer ses idées plus simplement. Tout s'explique de la sorte, et mon esprit serait tranquille sur ces graves matières, si seulement je savais pourquoi l'homme, ayant pris dans les forêts ses premières leçons de rhétorique, ne rugit pas comme le lion, ne hurle pas comme le loup, n'aboie pas comme le chien, etc.; si je savais encore qui a donné aux arbres le joli talent de produire des feuilles, des fleurs, des fruits; si je savais qui a pu avoir assez d'esprit pour enseigner aux roses à sentir bon, aux pierres à n'avoir pas toutes même forme, même couleur et même qualité; si je savais, si je savais... Mais je sais que Dieu est plein de bonté, de puissance et de miséricorde; je sais qu'il peut tout, je sais qu'il m'aime, je sais que je l'adore; je sais qu'il me ménage une place dans son paradis, où je chanterai sur les harpes des anges; et, toute pauvre ignorante petite fille que je suis, je sais de toute mon âme plaindre les grands savants qui savent tant de choses, sans rien savoir de tout cela.

VIII

FÊTE DU SACRÉ-CŒUR — LES ORPHELINES DE Mme DE ***

Nous avons eu à la procession du Sacré-Cœur un considérable renfort. Mme de ***, cette vénérable personne dont on connaît le zèle pour les orphelines indigentes, nous avait envoyé cent de ses pensionnaires, c'est-à-dire cent de ses enfants. Voilà, j'espère, une mère de famille, qui pour faire visite à ses amis leur envoie cent enfants, et cependant ne dépeuple pas sa maison ! car ce n'étaient que les dernières venues, et ses chères orphelines s'échelonnaient, de demi-pouce en demi-pouce, depuis la hauteur d'un tabouret jusqu'à celle à peu près d'une chaise. Elles étaient tout à fait charmantes dans leur uniforme d'été, si propret, si humble, que plus d'une parmi nous, en les regardant, pensa qu'ainsi devait être habillé l'enfant Jésus dans la maison de Nazareth. Rien de plus ravissant que de les voir marcher, un peu étonnées de la grandeur du jardin, du bel ordre de la procession, de la magnificence de la chapelle et du grand nombre de personnes qui se trouvaient là réunies. Nous étions bien cinq cents à cette procession. Cinq cents âmes très chrétiennes et virginales ; cinq cents âmes, la plupart véritablement angéliques, et disposées à tout sacrifier pour l'entière pratique des vertus qu'enseigne la foi. O mon Dieu ! que de pur encens et d'éloquentes prières s'élevaient vers vous, et, comme une immense corbeille de miraculeuses fleurs, répandaient au loin le parfum de vos bénédictions ! Ce n'est pas trop dire que toutes les terres du monde ont été l'objet de quelques vœux ardents et sacrés. Nous avons des compagnes qui sont Africaines ; d'autres sont nées en Amérique, d'autres viennent de l'Asie ; nous en avons d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, de presque tous les pays d'Europe ! chacune a prié pour ses parents, dispersés dans ces contrées lointaines, et, ne se contentant pas de ses prières propres, a offert à Dieu, comme c'est le droit d'un cœur chrétien, toutes les prières que les autres faisaient. Beaucoup aussi, empressées de répandre la grâce, puisaient à pleines mains dans ces trésors pour les verser sur tous les malheureux. Durant la récréation, j'ai demandé à plusieurs d'entre elles : « Outre vos parents et vos amis, pour qui encore avez-vous prié ? » L'une m'a dit, pour l'œuvre de la propa-

gation de la foi ; l'autre, pour tous les évêques du monde ; l'autre, pour les pauvres soldats français qui sont à la guerre ; l'autre, pour la conversion des hérétiques ; l'autre, pour quiconque travaille, de quelque façon que ce soit, au triomphe de la religion ; toutes avaient prié encore pour les âmes du purgatoire, et je n'en trouvai pas une qui n'eût ainsi associé son cœur à toutes sortes de travaux et d'afflictions ; pas une dont la prière n'eût déployé ses ailes pour aller bien loin aider quelque laborieux apôtre ou consoler quelque infortuné. Mais dirai-je ce qui me toucha le plus ? Ce fut une toute petite fille de Mme de *** à qui je fis aussi cette question, et qui, m'ayant vu porter une bannière, me demanda d'abord : « Comment que ça s'appelle, ça que vous avez porté ? — Une bannière, lui dis-je. — Eh bien ! j'ai prié le bon Dieu pour que vous n'ayez pas trop chaud, et que la bannière ne vous lasse pas à la porter. » Cette chère enfant ! j'espère bien qu'elle sera exaucée, et que jamais la sainte bannière du Sacré-Cœur ne me lassera *à la porter*.

Qu'elles étaient gentilles, ces orphelines, d'un œil regardant le jardin, de l'autre comptant les grains de leur petit chapelet ! Devant les reposoirs elles s'agenouillaient très pieusement ; on ne les voyait pas se parler, même les plus jeunes, et j'avais plus de distractions qu'elles, moi qui les examinais ; mais ces distractions me faisaient prier, et j'avoue qu'allant moins loin que mes compagnes, mes prières se bornaient à demander les grâces du Seigneur pour ces pauvres enfants ; c'était prier un père pour sa famille. Quant à elles, dans leurs prières elle s'oubliaient, j'en suis sûre. Qu'ont-elles, en effet, à demander ? Nous croyons qu'elles n'ont ni père ni mère ; mais jamais elles ne pourront imaginer cela. Je veux citer encore une réponse qui m'a charmée.

Au reposoir des enfants de Marie, pendant un moment de grand silence qui précéda la bénédiction, un oiseau se mit soudain à chanter ses plus jolis airs, déployant toute la richesse de son goût et de son gosier en mille sons pressés, vifs, joyeux, éclatants, en mille roulades charmantes qui se succédaient, s'interrompaient, se reprenaient, se brodaient les unes sur les autres ; il faisait à lui seul un concert, comme un bon ouvrier, avec une quantité de fils brillants, fait un large et magnifique tissu. Bientôt on entonna le *Cor Jesu sacratissimum ;* mais l'intrépide oiseau ne s'arrêta point pour cela, et nos voix, qu'il dominait encore, semblaient ne chanter que le refrain de sa chanson. Refrain plaintif d'une chanson joyeuse ! Créatures pécheresses, nous disons à Dieu : *Miserere nobis*. Créature innocente, l'oiseau sous sa feuille n'offrait à Dieu, sur tous les tons de la joie, qu'un *Hosanna* perpétuel. Or l'orpheline, lorsque je lui demandai : « Pour qui, mon enfant, avez-vous prié ? — Pour le petit oiseau qui chantait devant le reposoir, me répondit-elle, afin qu'il vienne quelquefois chanter aussi chez nous. »

Quand la procession fut finie, nous vîmes que maman[1] avait préparé à nos hôtes et à nous une charmante surprise, comme son noble cœur en invente toujours sans s'épuiser jamais. Les orphelines furent invitées à dîner, et nous à les servir. Certainement, pour tous ces appétits qui venaient de s'aiguiser au grand air, c'était une heureuse idée que maman avait eue là; mais combien plus délicate et plus heureuse encore pour nous-mêmes! Vite nous nous mîmes en devoir d'exercer la belle hospitalité chrétienne, prêtes à servir ces chères enfants, et, si c'eût été la coutume, à leur laver les pieds. Celles que l'on choisit regardèrent ce choix comme une très grande faveur. Je fus une des favorisées. J'ai ma part à toutes ces bonnes aubaines : ce n'est pas, hélas! que je compte parmi les meilleures de la maison, tant s'en faut! Je dois ces grâces moins à mon mérite qu'à ma grande taille, à mon air posé et à ma longue habitude des usages de ce bien-aimé pays, qui fait de moi, sans me vanter, un maître de cérémonies très passable. A la maison l'on récompense tous les travaux, et l'on utilise tous les talents. Là où il y a tant de personnes, chaque aptitude trouve son emploi.

Nous voilà donc autour de la table où les cent petites filles avaient joyeusement pris place, dans une attente mélangée d'impatience et de plaisir, nous étudiant à tenir nos assiettes avec bonne grâce, et à voler partout au moindre signe qui nous était fait; ce qui s'exécuta avec empressement, gravité, et sans trop de maladresse. A peine si quelques chocs eurent lieu, par-ci, par-là, et encore les assiettes furent-elles sauvées. Quelle douce satisfaction il y a dans le devoir! Je dis *devoir;* car aucune de nous, je l'assure, n'a regardé cette circonstance comme un simple amusement. Un amusement de servir ces pauvres chères orphelines! Oh! non, c'était un bonheur! Je sais pour mon compte que j'en ai tiré plus d'une bonne réflexion, qui m'a fait comprendre bien des choses : par exemple, la sérénité, douce, paisible et même glorieuse, de l'humilité. Je me rappelais les paroles de Notre-Seigneur aux Apôtres : *Plusieurs de vous ont reçu des anges sans le savoir.* Ici nous avions des anges, et nous le savions bien. Quelle grande dignité, pensais-je en moi-même, il y a dans le pauvre, et surtout dans le pauvre orphelin! Ce n'est pas pour l'abandonner sans doute que Dieu lui a retiré père et mère, parents, soutiens, avant même de lui avoir donné la force et la raison. Il ne l'isole ainsi que pour être lui-même son père, son soutien, sa force et sa raison. L'orphelin est donc, par adoption toute spéciale, par élection singulière et expresse, l'enfant de Dieu. Or, véritablement, malheur à moi si, quand Dieu m'envoie ainsi son enfant d'adoption, je ne le traite pas avec tout le respect et tout le soin que mérite un enfant de Dieu. Je pensais encore à cette bonne Mme de ***, la tendre mère de cette immense famille, dont

[1] Madame la supérieure.

nous n'avons devant nous qu'un essaim. Voilà un illustre exemple et une belle destinée! Voilà un noble et saint usage de la fortune, de l'intelligence et de la vie! Non seulement tant d'innocentes créatures préservées du besoin, de la misère, de la mort peut-être, mais encore tant d'âmes arrachées aux dangers de l'ignorance, et aux mille et mille routes de la perdition! C'est là vivre; c'est là être grande et glorieuse, et faire pâlir par l'éclat de cette couronne de bonnes œuvres, cependant couverte de la triple obscurité du cloître, du voile et de l'humilité, les plus resplendissantes couronnes que le front d'une femme puisse porter ici-bas, Jeanne d'Arc exceptée, et les saintes martyres. Être la mère pieuse, attentive, dévouée de toutes ces malheureuses enfants, suppléer Dieu dans son œuvre, ou plutôt faire avec le secours de Dieu l'œuvre de Dieu même, vivre dans le perpétuel miracle de pouvoir suffire à toutes les obligations qu'impose un rôle si grand, toujours avoir pour toujours donner, ouvrir ses bras et son cœur, y recevoir cent orphelines, en recevoir deux cents, en recevoir mille et deux mille, et avoir toujours les bras assez grands pour les embrasser toutes, le cœur assez vaste, assez généreux, assez aimant pour les aimer toutes, et les aimer toute la vie, quel prodige! quel adorable prodige! Et qu'on dise encore, quand Dieu suscite de telles âmes, quand il fait naître de ces saintes femmes et des Vincent de Paul qui ne meurent pas, qui se multiplient, au contraire, dans leurs descendants spirituels, qu'on dise que Dieu abandonne les pauvres! Si nous voulions faire rien qu'un peu ce que font si largement ces cœurs chrétiens, comme Dieu nous l'ordonne par ses préceptes et par leur exemple, il y aurait toujours de la pauvreté; mais où serait donc la misère?

Pendant que nous réfléchissions en faisant notre service, nos petites filles mangeaient tout aussi activement que nous les servions. Après les pièces de résistance, qui n'avaient que fort peu résisté, les échaudés, les fraises, les cerises, mais surtout les fraises, obtenaient encore un succès marqué. Il y en avait qui nous disaient une main sur la poitrine, et de l'autre présentant leur assiette : « J'étouffe!... Encore un petit peu, Mademoiselle, s'il vous plaît: c'est si bon!... » Réellement, si l'on n'avait mis ordre à cet enthousiasme, nous y prenions tant de plaisir, et elles aussi, qu'avec les intentions du monde les moins homicides elles auraient étouffé pour tout de bon. Cependant on se leva de table sans apparence d'apoplexies. Alors les chères enfants reçurent des mains de nos mères chacune une image en souvenir de cette belle journée; puis elles retournèrent chez leur bienfaitrice. Que le Seigneur les conserve, et que, sauvées au berceau comme Moïse, elles vivent comme lui dans la crainte, dans l'amour et dans le service de Dieu! — *Amen.*

IX

LES ENFANTS DE L'INCRÉDULE

Voici l'histoire de ce matin, je veux la raconter vite ; demain peut-être il en faudra conter une autre, tant est grand le nombre des choses, des douces et belles et saintes choses qui se passent ici. Un homme instruit est riche, mais malheureusement éloigné de Dieu, avait donc deux fils, l'un de quinze ans, et l'autre un peu plus jeune. Les pauvres enfants, leur mère était morte, et cet homme, — se peut-il un cœur plus cruel ! — n'avait pas voulu que ces orphelins connussent Dieu, ni Marie, la mère des orphelins et la mère des mères. Vainement une pieuse fille, vainement une aïeule vénérable, lui parlaient en leur faveur, le priaient de consentir qu'ils fussent instruits, et qu'au moins il leur laissât faire leur première communion. Elles étaient à ses genoux, elles suppliaient, pleuraient : rien ! L'on eût dit qu'il nourrissait dans son cœur la haine du Tout-Puissant. Cependant ses garçons avançaient en âge, et pour l'un d'eux le moment approchait où les hommes entrent dans leur liberté. « Seigneur, va-t-il se lancer dans le monde sans vous connaître, et sans qu'un seul lien rattache à vous son cœur ? » disait l'aïeule éperdue. Mais tout à coup une maladie cruelle fond sur ce père si funestement aveuglé. Sa force, sa volonté, son intelligence, sont terrassées en un instant ; ses jours pourtant ne sont pas en péril : seulement il ne sait plus ce qui se passe autour de lui. Faible, languissant, épuisé, il ne fait plus attention qu'à tâcher de guérir. Sa fille, son aïeule remplissent à son chevet le devoir de deux chrétiennes. Mais, par l'effet de cette maladie, l'aïeule est la maîtresse de la maison : elle n'oublie pas ses petits-fils. En cherchant à rendre à celui qui souffre la périssable santé du corps, la seule qu'il désire, hélas ! elle songe à ces deux jeunes âmes, qui bientôt se verront autrement exposées, étant privées de l'unique lumière dont puisse s'aider l'homme dans les noires et profondes circonstances de la destinée. Vite elle va trouver un saint prêtre ; elle lui crie : « Aidez-moi, sauvez ces enfants, ils grandissent, ils ne connaissent point Dieu ; qu'ils le connaissent, qu'ils l'aiment, et qu'ils soient sauvés. » Le bon prêtre était chargé d'œuvres ; il confie les enfants à M. l'abbé [1]. Celui-ci se met au travail avec tout son zèle : il trouve deux âmes d'une

[1] L'aumônier.

excellente candeur, ignorantes, mais que Dieu lui-même avait préparées dans sa miséricorde, et qui reçurent la lumière comme si elles l'avaient longtemps attendue. Sans doute les larmes, les ferventes prières de la sœur et de l'aïeule avaient fait à la grâce une voie où nul obstacle n'existait plus. Bientôt ils furent en état de recevoir leur Sauveur ; ils savaient, ils croyaient, ils désiraient. Quelle adorable bonté de Dieu, qui permettait que cette grande chose pût ainsi se faire en peu de jours ! Et ce matin, aux premières clartés d'un soleil magnifique, tandis que tous les oiseaux du jardin chantaient, que la cime de tous les arbres portent une belle auréole, que de pures gouttes de rosée tremblaient dans le calice de toutes les fleurs, nous vîmes en entrant dans l'église, qui était pleine des odeurs matinales, et que les vitraux des hautes croisées teignaient de reflets charmants, deux prie-Dieu, disposés près de l'autel, et devant ces prie-Dieu, sur deux fauteuils de velours, deux garçons assis et lisant avec un air de piété qui réjouissait le cœur. C'étaient les deux fils de cet homme égaré, les deux petits-enfants de cette pieuse aïeule ; ils allaient faire leur première communion. Et l'aïeule aussi était là, et la sœur aussi, et d'autres personnes encore de la famille, toutes bien heureuses. Certes, elles ne me l'ont pas appris, et je n'ai parlé à aucune ; mais pourtant je dis qu'elles étaient bien heureuses, et je sais que je ne me trompe pas. Il y avait je ne sais quoi ce matin autour de nous qui nous révélait et qui faisait sentir que beaucoup de cœurs bénissaient Dieu dans l'allégresse de la reconnaissance et de l'amour.

Le prêtre à qui l'aïeule s'était d'abord adressée disait la messe. Ancien ami de cette famille consolée par le Seigneur, il venait s'associer, par la plus auguste des actions, aux saintes joies qu'elle éprouvait. Or ce prêtre occupe un rang élevé dans le diocèse, et s'est placé par ses vertus encore plus haut que ne l'a mis la fortune: selon moi, c'était une chose à remarquer, de voir toute cette solennité et ce concours d'un dignitaire de l'église, et tout cela pour deux enfants. Avant de donner la communion, le célébrant, s'adressant aux néophytes, leur tint le plus aimable et le plus touchant discours. Il les félicita de leur foi, de leur bonheur ; il leur rappela en peu de mots les vérités de la religion sur l'auguste sacrement qu'ils allaient recevoir, leur montrant que la foi est naturelle à l'homme, que tout dans la vie est, pour ainsi dire, un acte de foi, puisque celui-là même qui méprise la religion ne la méprise que sur la foi de l'incrédulité. Ces heureux jeunes garçons communièrent ensuite ; puis toutes nos mères et nos sœurs, et nous-mêmes, et la famille des enfants, et la presque totalité des personnes qui étaient là. Mais l'on ne peut dépeindre les délices de ce banquet, dont les félicités ineffables s'accroissent en quelque sorte lorsqu'un si grand nombre de convives y prennent part, et que pour la première fois de jeunes âmes reçoivent avec le pain de la vie éternelle la plénitude des grâces qui les

poussent à s'en nourrir toujours. Voilà le bonheur des chrétiens, de pouvoir s'entretenir entre eux de ces émotions dont si peu de personnes cependant savent assez bien parler. Les mots dont on se sert disent aux souvenirs d'un cœur plongé dans les bénédictions du commerce divin cent fois, cent mille fois plus qu'ils n'expriment pour l'oreille de l'ignorant. Avec les mêmes mots que l'impie, nous parlons un langage qu'il n'entend pas, comme souvent nous admirons un grand miracle là où sa triste raison ne sait voir qu'un médiocre hasard.

Après la communion, le prêtre, s'adressant toujours à ses jeunes amis, parla de nouveau. Il toucha discrètement la douce et pleine satisfaction de leur aïeule, qu'il comparait à Noémi, heureuse en son enfant. Il leur recommanda de rester fidèles à Dieu ; « car, leur dit-il, vous êtes pour lui cette brebis dont le prophète Nathan parlait au roi David, que celui qui la possédait aimait par-dessus toute chose, sur laquelle il veillait sans cesse, qu'il faisait dormir sur son cœur et manger dans sa main. « Sachez, ajouta-t-il, que Dieu, dans les richesses des mondes, n'a rien qui lui soit plus précieux que vous ! » Je reviens à mon idée de tout à l'heure, et j'admire comment l'Église, en ces solennelles circonstances, sait se montrer respectueuse pour ses moindres enfants. Quelle chose y a-t-il sur la terre plus propre à donner au chrétien une haute pensée de lui-même, comme chrétien ! Voilà de simples jeunes garçons, ils ne sont ni princes ni fils de puissants personnages, qui pourtant sont assis dans le temple, en présence de Dieu, à une place d'honneur. Devant une grande assemblée de saintes femmes, devant des personnes séculières, âgées et vénérables, un prêtre éminent par ses charges, son savoir, son âge et sa piété, les harangue spécialement. Il est bon et paternel sans doute, mais encore il est respectueux. Oui, respectueux à l'exemple de l'Église, qui permet ce jour-là qu'on revête l'autel d'ornements plus splendides, que l'on y allume plus de flambeaux, que l'on marque en tout plus d'allégresse ; respectueux à l'exemple de la fervente petite chrétienté qui se pressait ce matin dans la chapelle, laissant le pas aux jeunes élus, et honorant leur bonheur qui venait de Dieu. Je ne connais guère le monde ; mais j'ai bien vu que les choses sont loin de s'y passer ainsi. La critique jalouse est là, toutes les fois qu'un homme monte d'un degré, et je ne sais quoi de mauvais, se glissant dans les âmes, semble leur rendre détestable quiconque paraît être heureux. Dans l'Église et dans la foi, point de jaloux, point d'envieux ; le bonheur d'un seul et même d'un inconnu est la joie de tous ; car j'étais ravie, moi, avec cette famille que je ne connais pas. Je n'ai même point demandé le nom qu'elle porte. Que fait ce nom ? Ils sont chrétiens, voilà comment ils s'appellent. Ils sont chrétiens, ils sont mes frères, ils se réjouissent dans le Seigneur, et je bénis Dieu.

X

VISITEURS VENUS DE TRÈS LOIN

Quatre personnes sont venues nous visiter d'assez loin. Ce sont quatre jeunes sauvages, ou plutôt anciens sauvages, amenés de la Gambie par des missionnaires qui les élèvent avec grand soin, pour qu'ils deviennent parmi leur pauvre peuple, où ils retourneront plus tard, les fervents promoteurs de la foi. Chose admirable, je ne dis pas pour les yeux, car ces sauvages sont bien un peu laids : sans être nègres, ils ne sont pas blancs ; ils ont la peau cuivrée, le nez très large, les lèvres très grosses, les membres très grêles, et, quoique leur physionomie soit intelligente, je trouve enfin, par préjugé d'espèce peut-être, que nous sommes plus jolis. Mais c'est pour l'esprit et pour le cœur que cette chose est admirable. Il y a quelques années, la terre d'où viennent ces sauvages était encore inconnue. Des navires un jour y sont arrivés, n'y ont point trouvé de commerce à faire, et sont revenus, rapportant seulement la nouvelle que, sous tel degré de latitude, se voyait une terre inculte et rude, sur laquelle des êtres humains vivaient sans industrie, sans richesses et sans Dieu. Les savants ont noté le fait, le monde n'y a point pris garde, les marchands n'y ont plus songé. Mais d'humbles prêtres voués au travail, à la pauvreté, à l'oubli, se sont souvenus du nom qu'on avait donné à cette terre ; leur cœur a tressailli du désir d'y porter la lumière, et lorsqu'un autre navire a tourné sa proue vers ces parages ténébreux, il a pris à son bord, avant de quitter les rivages de France, des ministres de Jésus-Christ, qui attendaient le moment d'aller là-bas travailler, se dévouer, peut-être mourir. Ils y parvinrent ; leur vaisseau les jeta sur la plage, puis s'éloigna sans qu'ils pussent prévoir s'ils reverraient jamais flotter sur ces mers les pavillons européens. Ils n'avaient pour abri que leurs vêtements, et pour unique force que la parole de Dieu, qu'ils ne pouvaient faire entendre à ces peuplades, plus voisines de la brute que de l'homme. Mais quels dangers, quelles souffrances au monde, et quelle œuvre impossible peuvent décourager ceux qui, dans leur entreprise, se sentent les instruments de Dieu ? Là où l'humaine sagesse ne voit que des témérités folles, le chrétien, le prêtre, l'apôtre voit seulement l'ordre du maître qui peut tout. *Instruisez toutes les nations:* cela lui suffit, il ne de-

mande point d'autres raisonnements, et s'il faut, pour qu'il réussisse, cent miracles et mille miracles, il sait que Dieu les fera. Je me souviens qu'un missionnaire étant venu nous prêcher le jour de la Pentecôte, il nous exhortait à la vertu de foi dans toute sa plénitude, à la foi des saints et des enfants, qui agit, qui ne raisonne pas. « Pour moi, nous dit-il, si j'ai cette foi, j'avoue que je n'y ai pas grand mérite, car mon existence fut un miracle continuel. Que ma vie ait été conservée parmi tant de courses, de périls, de fatigues et d'aventures, où j'ai vécu quarante ans (il était fort âgé); que ni les tempêtes, ni la faim, ni la soif, ni la dent des lions, ni la morsure des serpents, ni la méchanceté et la haine des hommes, souvent plus féroces que les animaux ; que tant d'espaces dont j'ai traversé les solitudes, que tant de peuples, ou sauvages ou barbares, chez lesquels j'ai demeuré, attaquant leurs vices, outrageant leurs dieux, renversant leurs idoles, que rien de tout cela n'ait eu prise sur la frêle créature qui vous parle, c'est déjà ce qui dépasse l'ordinaire ; mais encore que j'aie appris à parler tant de langues, au nombre desquelles il en est plusieurs qu'aujourd'hui je n'entends plus, et que, bégayant à peine ces langues misérables et bornées, j'aie pu cependant donner aux pauvres intelligences qui m'écoutaient des notions exactes de notre religion sublime et de notre grand Dieu, c'est là que j'ai reconnu le miracle de ce Dieu infini en puissance comme en miséricorde ; c'est là ce qui fait que j'aurais volontiers, à l'exemple de saint Pierre, prêché le Sauveur à des multitudes rassemblées de tous les coins du monde, sans m'inquiéter si, parmi ces multitudes, un seul être me comprenait, et que, comme cet autre saint dont je n'ai pas cependant les mérites, j'aurais, s'il avait fallu, à défaut de navire, étendu mon manteau sur la mer pour traverser les flots en fureur. Ah ! que ne connaît-on la vie d'un missionnaire ! On comprendrait, je ne dis pas pourquoi rien ne l'intimide, il méprise la mort ! mais pourquoi rien ne le décourage. C'est qu'aucun de ses efforts ne demeure sans prix ; c'est que partout, dans tous les auditoires, qu'il s'adresse aux enfants corrompus de la civilisation, aux paysans grossiers, aux plus inintelligents des sauvages, il trouve toujours une âme à sauver, et même, avant d'ouvrir la bouche, fût-il, à son premier pas sur une terre infidèle, massacré..., il sait, il ne peut douter que son sang, fécond par la grâce, rendra la tâche plus facile à ceux qui viendront après lui. » Voilà ce que nous disait ce missionnaire, et il ajoutait d'autres belles choses; mais je marque ici seulement ce qui convient à mon dessein, d'établir que ces ardents ministres de Dieu qui s'en allaient en Gambie avaient raison d'être si téméraires.

Dans les îles d'où viennent nos sauvages, où ils se firent abandonner, ils eurent d'abord toutes sortes de peines. Mais enfin, peu à peu, bien lentement, avec mille précautions, à force de patience, à force de zèle, de charité, de douceur, ils attirèrent les naturels. Ils par-

vinrent à parler leur grossier idiome, ils les prêchèrent, et bientôt tout alla rapidement. Ce qu'ils obtinrent de ces pauvres peuples qui allaient nus, et qui étaient abandonnés à tous les vices, est miraculeux. Ils les habituèrent à porter des vêtements, à contracter des unions légitimes et indissolubles ; ils leur donnèrent de douces lois, ils les policèrent enfin, et tout le pays, à peu près entièrement chrétien à cette heure, ne ressemble plus à rien de ce qu'il était. Un enfant n'y meurt plus sans baptême, ni presque un homme sans avoir demandé et reçu les sacrements : la folie de la croix a fait ce grand changement en quelques années. Lorsque, du haut de leur vaisseau, les Européens de retour se sont informés de ce qu'étaient devenus les missionnaires, on a pu, du canot des sauvages, leur répondre comme le Sauveur aux envoyés de Jean : « *Allez dire que les aveugles voient, que les sourds entendent, et que l'Évangile est annoncé aux nations de la terre.* Nous avons réveillé ceux qui dormaient à l'ombre de la mort. »

La visite de ces sauvages a été pour moi et pour beaucoup de mes compagnes, non seulement l'occasion d'une excellente leçon de géographie, par le détail que l'on nous a fait naturellement de leur pays et de leurs coutumes, mais encore, mais surtout un beau voyage de découvertes dans ces terres sans limites de l'amour de Dieu, où tous les jours on rencontre de nouvelles merveilles, soit que l'on considère en son âme, soit que l'on porte un peu d'attention à ce qui se passe sous les yeux. Quoi ! ces enfants nés si loin, et, pour ainsi parler, au delà des bornes du monde ; ces enfants, dont les pères adoraient hier de grossières idoles, et qui n'étaient hommes que par la forme, ce sont des chrétiens ; ils prient, ils croient comme nous, ils iront au ciel avec nous ! Oh ! que cela est doux à penser, que cela est grand à comprendre, et qu'on trouve de foi dans la contemplation de tous les miracles qu'il a fallu pour accomplir ce miracle infini !

XI

CONVERSION D'ALBERTINE — ÉLÈVE RENVOYÉE

Deux choses dignes de remarque et bien différentes ont eu lieu cette semaine. Albertine a été reçue enfant de Marie, et Mlle Euphrosine de *** a été chassée de la maison. Il y a deux ans, l'on délibé-

rait si l'on ne renverrait pas Albertine, et Mlle de *** était considérée alors comme une assez bonne élève. Qu'Albertine se fût convertie, je n'en avais jamais désespéré, moi qui n'ai point cessé de l'aimer depuis si longtemps que je la connais, étant du même pays, et entrée au pensionnat la même année ; d'ailleurs ces conversions sont fréquentes, grâce à Dieu. Mais que Mlle de *** se soit pervertie, voilà qui est extraordinairement rare, et propre à faire sérieusement réfléchir. J'ignore quelle grosse faute elle a commise ; mais depuis les dernières vacances elle était bien changée. Elle avait auparavant le caractère docile, indolent peut-être, elle est revenue orgueilleuse, bizarre et presque violente ; elle avait eu de la piété, elle n'en témoignait plus ; elle se trouvait trop grande pour obéir ; elle recevait avec une mauvaise humeur excessive les avis que nous pensions devoir lui donner charitablement, comme c'est l'usage entre nous, car nous sentons que la surveillance de nos compagnes nous est nécessaire, et nous évitons par là beaucoup de mal. Mlle de***, jadis reconnaissante de cette charité, ne la supportait plus, et non contente de ne point vouloir entendre les bons conseils, elle en donnait de mauvais, ne parlant que d'être dans le monde, d'y briller et de s'y divertir. Avertie par nos mères, elle ne les recevait pas mieux que nous. Elle avait une charge, on la lui retira, et nous ne tardâmes pas à la voir sans ceinture [1]. Cela produisit quelque effet d'abord ; mais bientôt elle s'y accoutuma, et sa ceinture lui était presque toujours ôtée. Elle paraissait même en faire un sujet de plaisanterie. Cependant, depuis un à deux mois, il semblait qu'elle se fût convertie, lorsque tout à coup nous la vîmes absolument séparée du pensionnat. Elle n'assistait plus à la messe avec nous, sur nos bancs, mais dans un bras de l'église, au milieu des personnes étrangères ; elle ne paraissait pas aux classes, ni aux récréations, ni au réfectoire, isolée dans la maison comme si elle eût été seule avec la mère qui la gardait et qui ne la quittait point. Nous savions bien ce que cela voulait dire : elle était chassée, et l'on attendait que ses parents vinssent la reprendre. Ce matin on l'a emmenée sans qu'elle ait dit adieu à personne de nous. Elle n'a vu que la religieuse qui avait été chargée d'elle durant les derniers jours, et maman, qui ont bien pleuré ; car je les ai rencontrées en larmes sur le seuil du parloir, au moment où la porte se refermait sur cette infortunée. « Chère Agnès, m'a dit maman, aimez bien le bon Dieu, et priez pour Mlle de ***, qui vient de partir. Certes, maman, ai-je répondu, fort affligée moi-même, je continuerai de prier pour elle,

[1] Les élèves sont divisées en un certain nombre de classes, et chaque classe est distinguée par la couleur de la ceinture portée sur la robe uniforme. Il y a les liserées, qui sont les plus petites, puis la classe carmélite, la classe verte, la classe bleue, la classe rouge, et enfin la classe blanche. Quand on retire à une élève sa ceinture, c'est une grave punition.

car il n'est personne que je plaigne autant. » Ce départ mystérieux a produit une véritable terreur dans la maison. Que va-t-elle devenir, et que dira-t-elle à sa famille épouvantée d'une punition si terrible ?

Nous avions heureusement, pour nous consoler, la réception d'Albertine, et le souvenir de son changement, encore plus grand et si admirable. Mais il faudrait un autre mot, car Albertine n'a pas précisément changé, elle est restée ce qu'elle était, seulement elle faisait jadis des défauts de toutes ses qualités, et actuellement elle fait des qualités de tous ses défauts. On ne peut imaginer une plus grande révolutionnaire : toujours vive, toujours ardente, toujours détestable, et toujours aimée de tout le monde, il ne se passait point de semaine qu'elle ne mît le pensionnat en rumeur. Elle montait sur un banc, faisait des discours, disait ce qui lui venait dans l'esprit, et soit pour le bien, soit pour le mal, on agissait comme elle l'avait résolu. Elle allait jusqu'à se battre, et elle aurait été capable d'amener des révoltes. Un instant après, elle en témoignait le plus sincèrement du monde tous les regrets possibles, et elle recommençait le lendemain. Il y avait des jours où personne, excepté moi, ne pouvait la supporter ; mais le jour suivant on ne jurait que par Albertine. Spirituelle, intelligente, douée de la facilité la plus rare, lorsqu'elle voulait faire ses devoirs, ils étaient les meilleurs de sa classe ; par malheur, elle ne les faisait presque jamais. Au milieu de tout cela, fort pieuse par moments, et très bonne au fond du cœur. Je le savais, et je le disais bien, quoique l'on ne voulût pas me croire toujours. Nos mères le savaient aussi. Néanmoins Albertine était souvent sans ceinture. Une fois on lui retourna sa robe, et l'on vit que, dans la prévision de cet événement, elle l'avait fait doubler entièrement de soie noire, de façon que le dessous était beaucoup plus beau que le dessus, et qu'elle se faisait de sa punition une parure. On le lui reprocha ; elle répondit résolument que c'était son image, et qu'elle valait mieux au dedans qu'au dehors. Cependant nos mères, n'osant garder ce trouble-têtes, et n'osant non plus la renvoyer, craignant qu'avec un pareil caractère elle ne se perdît entièrement, faisaient des neuvaines pour que Dieu leur inspirât une bonne résolution. Elles associèrent à la dernière de ces neuvaines les enfants de Marie, desquelles j'étais déjà, et qui savent garder un secret. Le dernier jour, fort inquiète de ce qui allait arriver, mais ne voulant point révéler à Albertine de quoi elle était menacée, ce qui aurait pu la pousser à des extrémités, j'obtins la permission de l'entretenir à part. « Ma chère, lui dis-je en tremblant, vous offensez le bon Dieu et vous affligez beaucoup nos mères ; vous donnez de mauvais exemples, tandis que vous pourriez en donner d'excellents : convertissez-vous donc. » A ma grande et douce surprise, elle se mit à pleurer. « Hélas ! dit-elle, je voudrais me convertir, et je ne puis. — Si vous le voulez bien, lui dis-je à mon tour, comme vous voulez

certaines choses, nul doute que vous le pourrez. — Vous croyez? repartit Albertine. — J'en suis sûre, ajoutai-je. Que ne faites-vous une retraite, durant le cours de laquelle nous prierons pour vous? — Ah! s'écria-t-elle, vous avez raison. Je suis bien mauvaise; mais c'est pour cela qu'il convient de tout essayer. Les grands remèdes pour les grands maux. Si on me le permet, j'entrerai demain en retraite. — Non pas demain, lui dis-je; ce soir! — Tout de suite! » s'écrie-t-elle.

Et, me laissant, elle courut demander à maman l'autorisation de se mettre en retraite, à l'heure même, pour six jours. Maman, charmée, y consentit. Une heure après tout le monde apprit cette grande nouvelle, et sut qu'Albertine se recommandait aux prières du pensionnat. Il y eut beaucoup d'étonnement; mais nous la connaissions si bien, que l'on tint dès lors sa conversion pour assurée. De l'aider par nos prières, je laisse à penser si chacune s'y empressa. Le sixième jour, on l'attendait avec impatience, pour la féliciter, et pour s'édifier auprès d'elle.

Elle ne parut point, et l'on sut qu'elle voulait rester en retraite deux jours encore. Nous la reconnûmes à cela. Enfin elle sortit le matin du neuvième jour. C'était un dimanche, et il y avait *dominicale* le soir. Je n'ai pas dit ce que c'est que la dominicale. Tout le pensionnat, mères et enfants, se réunit dans la salle de la communauté, et l'on y fait une revue générale des études pendant la semaine qui vient de s'écouler. Cette assemblée est très imposante. M. l'abbé la préside, et il interroge les élèves; il faut répondre à haute voix, tant pis pour qui se trompe! Cela nous habitue à parler avec simplicité devant un grand nombre de personnes; mais surtout la dominicale est une coutume excellente pour la terreur salutaire qu'elle inspire aux paresseuses, qui prévoient bien qu'elles seront couvertes de confusion si elles ne travaillent pas; car c'est à elles principalement que s'adresse M. l'abbé, dont les questions sont dirigées suivant l'âge et suivant la bonne volonté. Albertine, si peu craintive ordinairement, redoutait beaucoup ces réunions, où, disait-elle, on lui rognait par trop les griffes. Ce soir-là (elle avait presque toute la journée gardé le silence), quand tout le monde fut rassemblé, elle se lève rouge comme le feu. Chacun prévit qu'elle allait faire un coup d'éclat. D'une voix tremblante, mais haute et courageuse, elle demanda la permission de parler. Maman fit signe qu'elle le voulait bien. Alors Albertine, quittant sa place, alla s'agenouiller aux pieds de cette bonne mère. « Maman, dit-elle, je me mets à genoux devant vous et devant tout le monde; j'ai de grands torts envers vous, envers mes mères, envers mes compagnes. Je vous supplie, et je les supplie toutes de me pardonner. Je me repens beaucoup, je veux me corriger avec l'aide de Dieu et de vos bonnes leçons. » A ces mots son cœur gonflé déborda; nous l'entendîmes pleurer. Son émotion nous gagna fort vite, des soupirs partirent de

tous les points de la salle, et nos mères elles-mêmes n'y résistèrent pas. « Pardon ! pardon ! reprit Albertine avec un accent plein de larmes, je demande pardon à tout le monde. » Alors de nos rangs s'élancèrent sans permission une foule de voix : « Oui ! oui ! Ne pleure pas, Albertine ! Assez ! assez ! nous t'aimons bien ! Ne pleure pas ! » Marie Sourzac, alors de la classe carmélite, notre compatriote, l'enfant gâtée d'Albertine et de moi, n'y pouvant plus tenir, courut à la chère repentante, l'embrassa, et, la tirant par sa robe : « Viens, dit-elle; on ne veut pas que tu pleures, tu n'as rien fait. » En disant cela, elle pleurait elle-même à chaudes larmes. Mais Albertine, sans se lever, calma Sourzac, qu'elle retint auprès d'elle, et continua en ces termes : « Je remercie mes compagnes de m'aimer encore ; mais il faut qu'elles profitent de mes fautes : tout ce que j'ai fait de mal venait d'un principe d'orgueil qu'elles encourageaient en me montrant trop de déférence. Je me fiais sur ma promptitude à apprendre, et je n'étudiais jamais ; je me reposais sur mon esprit pour me faire aimer, et je me rendais détestable ; je comptais sur mon cœur pour ne blesser personne, et j'offensais tout le monde ; je m'appuyais sur ma foi pour être pardonnée de Dieu, mais Dieu ne me pardonnait pas, car j'étais souvent troublée et très malheureuse. Peu à peu je devenais plus mauvaise, et je sentais ma foi diminuer. J'ai été une méchante compagne et une méchante enfant. J'ai mérité cent fois que l'on me chassât d'ici, et, si l'on m'avait chassée, je me serais certainement perdue. Maman et toutes mes mères, je vous bénis d'avoir eu tant d'indulgence, et je vous conjure d'être à l'avenir très sévères pour moi. Si mes compagnes me pardonnent, je les prie de m'en donner la preuve la plus utile et dont j'ai le plus besoin, en m'avertissant toujours et sans ménagement quand je ferai mal. Je leur promets de recevoir toutes les corrections avec reconnaissance et respect. Voilà, maman, ce que j'avais à dire. »

Alors maman, relevant Albertine avec cette majesté douce qui est dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions : « Que Dieu soit béni, ma chère enfant, lui dit-elle, et vous rende les grandes consolations dont vous me comblez ! » Elle l'embrassa tendrement, et petites et grandes, et nos mères elles-mêmes, ne purent se défendre de témoigner par de grands applaudissements combien tous les cœurs étaient ravis. Quand ce bruit de joie se fut apaisé : « Il y a toujours fête, dit M. l'abbé, pour le retour de l'enfant prodigue. Si madame la supérieure le veut bien, la dominicale sera remplacée aujourd'hui par la récréation. » Nouveaux applaudissements, comme on pense.

Depuis ce jour Albertine n'a cessé de se perfectionner et de se faire aimer et admirer. Bientôt reçue des saints anges, sans même avoir été aspirante, bientôt la première dans toutes les classes et dans toutes les études, elle est devenue l'orgueil de la maison. Mais le plus beau, c'est qu'elle est, au milieu de tout cela, simple, franche

et gaie comme autrefois : gaie sans jamais offenser personne par la moindre raillerie, sans jamais manquer, si peu que ce soit, aux principes de la charité ni aux règles de la maison ; notre exemple à l'étude, notre joie à la récréation, et notre modèle devant Dieu. Personne ne sait mieux mener une ronde, improviser une charade, et, lorsqu'il le faut, par d'aimables réprimandes mieux aiguillonner un esprit paresseux, ou mieux toucher un esprit rebelle. La voilà enfant de Marie, elle a le second médaillon ; aux prochaines élections elle sera certainement préfète, et elle ira plus loin : rien n'ôterait de ma pensée qu'elle sera religieuse, quoiqu'elle ne dise jamais un mot qui puisse faire supposer qu'elle en ait le dessein.

XII

DE L'ESPRIT

A propos d'Albertine, voici un petit discours qu'elle me donna dernièrement comme tiré d'un grand sage dont elle ne voulut pas me dire le nom. J'ai demandé à mère Saint-Jérôme, qui fait la classe de littérature et qui a lu beaucoup d'auteurs, si elle connaissait ce grand sage ; elle m'a répondu en riant que je le connaissais mieux qu'elle ; je m'en doutais bien. J'avoue que le discours d'Albertine m'a plu tout autant que s'il venait d'un livre, et peut-être même qu'il m'a plu davantage. Mais je ne suis qu'une pensionnaire.

« Pour parler de l'esprit en auteur sincère, il faut d'abord dire que l'on ignore à peu près ce que c'est. Est-ce le talent de se bien conduire? Mais les gens les plus en renom d'esprit sont ordinairement les plus grands fous du monde ; ils font les choses les plus extravagante ; et très souvent leurs discours, amusants d'ailleurs, ne valent pas mieux : s'il en est quelques-uns qui causent et conseillent avec une raison parfaite, on les voit, lorsqu'il faut agir, réduits à envier la solidité pesante du sens commun. L'on ne saurait nier pourtant qu'ils ont beaucoup d'esprit en paroles, tandis que le sens commun en manque ou n'en a que peu. Ainsi l'esprit n'est pas le talent de se bien conduire. Est-ce l'art de plaire? Même doute. Tel esprit est agréable pour ceux-ci, et ne l'est point pour ceux-là ; tel brille en un lieu, qui ne paraît point dans un autre ; tel éclate,

pétille, éblouit le premier jour, et charme extrêmement, qui languit le second, et dès le troisième assomme. Certaines personnes spirituelles n'ont pas d'esprit dès qu'on les connaît; certaines autres personnes spirituelles ne savent montrer de l'esprit qu'à ceux qui les fréquentent depuis longtemps. Verrons-nous ici l'effet naturel de la différence des goûts, des caractères, des humeurs, l'influence de l'habitude? Mais un air de musique, une fleur, un parfum plaisent généralement, plaisent la première fois, plaisent la dixième et la centième, plaisent toujours. L'esprit n'est pas l'art de plaire. Est-ce le don de se faire aimer? Nous sommes encore plus loin de compte. Il y a des gens d'esprit que l'on déteste, il y en a que l'on craint, il y en a que l'on méprise. L'on déteste ceux qui exercent leur langue contre le prochain, trouvant à critiquer dans tout ce qu'il fait, ayant sans cesse un bon mot pour amoindrir une bonne action, un sarcasme pour outrager une noble chose, un argument pour contester et refroidir un sentiment généreux : c'est l'esprit de l'envie, qui en a beaucoup. L'on craint ceux qui veulent toujours se divertir aux dépens de quiconque les écoute, prenant plaisir à piquer ou à mordre en face et en public, sachant avec un art perfide tourner en ridicule ce que l'on dit de plus sensé, et découvrir au fond du cœur ce que l'on y a de plus cher, pour le blesser cruellement : c'est l'esprit du méchant, qui en a beaucoup. On méprise l'esprit bas et léger qui ne veut qu'amuser le monde, et qui, ne pouvant comprendre tant de choses sérieuses qui sont dans la vie, et ne voulant pas se taire, parle de tout, mais ne parle sérieusement et dignement de rien. On méprise pareillement l'esprit sec, qui, sans être méchant, envieux ou grotesque, reste fermé à toutes les émotions, et prétend, avec des paroles froides et composées, remplacer auprès de ceux qui souffrent les touchantes inspirations du cœur. Si vous aviez perdu votre père, dites-moi qui vous paraîtrait avoir plus d'esprit, ou de l'habile causeur qui vous réciterait une belle harangue, ou de la bonne âme ignorante, commune, stupide, qui viendrait simplement pleurer avec vous, en vous recommandant de prier Dieu? Il y a sans doute des personnes d'esprit, et des plus raisonnables, qui se font aimer : les aime-t-on pour leur esprit, ou pour leur cœur? pour les bons mots qu'elles ont lancés, ou pour les bonnes larmes qu'elles ont versées, comme l'aurait fait, sans le moindre esprit, le premier venu de l'humble classe des bonnes gens? Certes, l'esprit n'est point le don de se faire aimer. Qu'est-ce que l'esprit? Je vois seulement ce qu'il n'est pas.

« Serait-ce par hasard un moyen que l'on aurait en soi de faire son propre bonheur? Hélas! une faculté, un je ne sais quoi qui ne vous apprend pas à régler vos actions, et, tout au contraire, qui ne vous rend pas agréable au prochain, qui ne vous en fait pas aimer, qui souvent même vous en fait craindre, mépriser ou haïr, comment cette faculté-là pourrait-elle vous rendre heureux? Lors-

qu'on veut pénétrer jusqu'au fond de l'âme de certaines personnes remarquables par leur esprit, on les trouve sombres, moroses, frappées d'une tristesse qui avoisine souvent le désespoir. On s'en étonne, et moi je n'y vois rien d'étrange. Ces personnes, si gaies au milieu du monde qui les écoute, tombent dans le chagrin dès qu'on ne les regarde et ne les écoute plus. Elles s'examinent alors avec cette âpreté moqueuse dont elles réjouissent le public, et elles se rendent toutes les peines et toutes les incommodités qu'elles font subir au prochain. L'habitude incorrigible de plaisanter, de chercher des idées extraordinaires, de conseiller des résolutions bizarres, de trancher sans réfléchir, amène chez elles des erreurs de jugement et des incohérences de conduite dont elles se blâment amèrement, mais sans pouvoir y remédier. Devant le monde elles s'en justifient: mauvaises justifications, dont la conscience n'est pas dupe, qui ne sauvent qu'à demi l'amour-propre, et ne diminuent rien au triste poids des fautes que l'on veut dissimuler. Le bouffon porte un masque joyeux sous lequel il pleure. C'est bien pis pour ceux dont l'esprit vient d'un principe d'envie, de méchanceté, d'orgueil ou de bassesse : ils sont humiliés continuellement de n'être, à côté de ceux qu'ils raillent, que des plaisants stériles ou des jaloux dédaignés; de n'avoir que de l'esprit quand les autres ont du talent, de la gloire, de la vertu; de ne faire qu'amuser la foule, tandis que les autres en sont estimés, admirés ou chéris. Ils tremblent d'être bafoués à leur tour, sachant mieux que personne combien il prêtent au ridicule, et s'exagérant le pouvoir de cette arme, leur défense unique, avec laquelle cependant ils se désolent de ne pouvoir fair tout le mal qu'ils voudraient. Car, après tout, un bon mot ne prouve rien qu'auprès des sots, dont les jugements peuvent faire nombre et tapage, mais non pas force ni loi. Il n'y a rien de beau, d'excellent, de juste, de sacré sur la terre, ni dans l'âme, ni au ciel, que n'aient attaqué les bons mots et qui n'ait subsisté. Les bons mots sont tombés sur tout cela comme la neige, comme la grêle, et toujours le soleil de justice et de vérité est venu qui a tout fait fondre, tout fait disparaître, rendu à toutes les nobles choses injuriées leur splendeur et leur beauté première. L'on connaît des hommes d'infiniment d'esprit qui emploient leur esprit et leur existence à fabriquer des bons mots contre Dieu. Croyez-vous que ces gens d'esprit-là soient bien spirituels et doivent bien se féliciter de leur succès? Je vous réponds qu'ils savent à quoi s'en tenir, et que c'est déjà leur désespoir.

« Quel heureux, et prodigieux, et désirable don, que celui de se conduire follement, de se faire des ennemis, de se rendre vil, de n'obtenir aucun triomphe durable, et que certains hommes utilisent jusqu'à se ménager, pour finir, les peines éternelles de l'enfer! Avouez que ces derniers particulièrement forment une classe de gens d'esprit bêtes, et très bêtes.

« Il faut donc n'avoir pas d'esprit? La conclusion serait assez

bizarre pour qu'un homme d'esprit s'y tînt, et assez motivée pour qu'un raisonneur en forme l'adoptât. Mais pour moi, qui suis sans esprit et sans raisonnement, elle serait absurde, et je dis simplement qu'il vaut mieux avoir du cœur et pas d'esprit que d'avoir de l'esprit sans cœur. Ma raison, c'est que le cœur a de l'esprit par inspiration, tandis que l'esprit a beau s'évertuer, il n'arrive jamais jusqu'à suppléer le cœur. Cependant, quand on a bon esprit et bon cœur, en d'autres termes, lorsque l'on sait, avec de l'esprit, croire, aimer, prier, compatir, pleurer, comme si l'on n'avait pas d'esprit, c'est bien; pourvu que l'on n'oublie pas même alors que l'esprit prédispose à tous les inconvénients de l'esprit : je veux dire à prendre des partis soudains et ridicules, à railler, à piquer, à compter sur sa facilité, non sur son travail; sur ses agréments, non sur ses mérites. Voilà plus de choses qu'il n'en faut pour qu'une nature excellente devienne insupportable en fort peu de temps.

« L'esprit est très souvent funeste, il n'est jamais nécessaire. La Providence a inventé quelque chose qui le remplace parfaitement, sans briller, il est vrai, mais aussi sans conduire à ces dangers et à ces déconvenues où il entraîne presque toujours. Écoutez ceci, jeunesse vaine, qui ne visez qu'au clinquant et ne voulez point savoir que tout ce qui reluit n'est pas or : avec de la piété, d'immenses troupeaux de bonnes gens, que l'on remarque peu, tiennent la conduite la plus sage, la plus vertueuse, et mènent la plus heureuse vie, ce à quoi vous autres, prodigues d'esprit, ne parvenez point. Pour règle de leurs actions, mes bonnes gens savent ce que Dieu permet; sans s'inquiéter des avis extraordinaires et des beaux discours, elles le font, et elles réussissent; elles savent ce que Dieu ordonne, elles y tendent, et elles y arrivent, même quand cela vous paraît si difficile, à vous autres phénomènes, que vous n'essayez pas; elles savent ce que Dieu défend, elles ne passent jamais outre, malgré tant de belles raisons qui pourraient les y pousser; et nous ne les voyons jamais frappées de ces désastres soudains qui foudroient l'homme lorsqu'il s'égare au delà des limites marquées à ses actions, à ses pensées, à ses désirs. Sans esprit, plusieurs de ces bonnes gens ont l'esprit de travailler beaucoup, d'acquérir des connaissances étendues, de remplir pleinement de grands devoirs, de s'illustrer par de belles actions, de se faire respecter, de se faire aimer, de vivre en paix, de mourir en grâce. Fréquentons-nous les plus obscurs, nous sommes tout étonnés de nous sentir si bien auprès d'eux, d'y goûter de si purs contentements, d'en recevoir de si sages directions, et, quand nous éprouvons un chagrin, de leur entendre dire des paroles qui nous émeuvent, qui nous consolent, qui nous relèvent; tandis que vous autres beaux diseurs, et toute votre rhétorique, vous nous laissez froids, vous nous laissez abattus, vous nous laissez abaissés. Aussi Dieu, qui veut notre bonheur, ordonne-t-il que tout le monde ait de la piété. Et ensuite

il ne s'inquiète guère si l'on a beaucoup, ou peu, ou pas du tout d'esprit.

« Les singes sont des personnages fort amusants : ils font des gambades très bouffonnes et des grimaces merveilleuses. L'on ne saurait être plus leste, plus à son aise, plus effronté que ne sont les singes. Mais que savent-ils faire outre cela ? Voler des pommes et mordre les gens. Le plus habile singe du monde ne parviendra jamais à être aimable, ni à paraître bon, ni à faire qu'aucun animal se plaise dans sa société, non pas même un autre singe ; car les singes se mordent, se volent et se font des grimaces entre eux. Leur nom n'est pas un synonyme agréable, et quoique l'on dise souvent d'un homme d'esprit qu'il est malin comme un singe, cela ne se prend jamais pour un compliment.

« La brebis est bien timide, bien peu ingambe ; elle n'a point de ruse, point de défense ; elle est extrêmement simple et même nigaude ; elle n'a qu'un petit cri doux et tremblant, toujours le même ; nulle expression ne varie la bénignité éternelle de sa physionomie. Mais pour un peu d'herbe et pour un peu de protection, elle donne tous les jours son lait, et tous les ans sa laine. Qu'on dise d'une personne que c'est une brebis, les gens d'esprit en riront peut-être ; les autres sur cela prendront cette personne en estime et en amitié.

« Quand le chien devrait un peu vous mordre, le berger quelquefois vous battre, et le maître enfin vous tondre, souhaitez d'être bonasse comme la brebis, plutôt que malicieux, amusant et haï comme le singe.

« Et, pour tout conclure, car ceci devient un peu long, si vous avez de l'esprit, prenez-y garde ; si vous en manquez, n'y visez pas. C'est assez avoir d'esprit que de n'y point prétendre ; qui veut en montrer absolument court risque d'en avoir trop : c'est la pire façon de n'en pas avoir. »

XIII

MORT D'UNE RELIGIEUSE

Notre mère Marie de la Compassion est morte hier, toute jeune encore. C'était une personne d'une grande douceur et d'une grande piété. Avant de la connaître ici, je l'avais vue à Fraisière, où nous avions une campagne voisine de ses grands biens, qui passèrent

tout entiers aux aumônes lorsqu'elle entra en religion, sans qu'elle en ait rien réservé que son humble dot. Elle se nommait Thérèse Lacroix; ses vertus étaient célèbres parmi les pauvres du pays. Ils la pleurèrent lorsqu'elle quitta le monde; ils vont la pleurer encore; car ils ne l'ont point oubliée, et beaucoup ne vivent que de ses dons. Elle me montrait ici infiniment de bonté; je l'aimais de tout mon cœur.

Il y a trois jours, étant déjà presque à l'agonie, elle me permit de venir lui faire mes adieux. Ses souffrances étaient extrêmes; mais elle ne se plaignait pas. Elle m'accueillit avec son aimable sourire. « Mon enfant, me dit-elle, je pars; si vous avez quelques commissions à me donner pour le lieu où je retourne, hâtez-vous, je ne reviendrai plus. » Elle vit que je pleurais, me fit signe d'approcher davantage, et, de sa bouche expirante, me parla ainsi : « J'étais bien heureuse dans le service du Seigneur; j'y jouissais d'un contentement profond, d'une paix parfaite; que sera-ce donc bientôt, tout à l'heure, quand cette paix que je pouvais perdre me sera pour jamais assurée? Ne pleurez pas sur moi, j'ai la confiance que mon Sauveur me recevra en grâce. La sainte Vierge, ma bonne mère, que j'ai tant aimée ici-bas et que je vais tant chérir dans les cieux, m'a obtenu mon pardon. Quant à vous, chère fille, si je vous recommandais souvent à Dieu, combien plus et combien mieux ne le ferais-je pas là-haut! Ainsi point de larmes, mais des prières jusqu'à mon dernier soupir; et après cela des actions de grâces. Écoutez : Dieu m'accorde une grande faveur. Je me trouvais trop heureuse de l'aimer et de le servir, je ne songeais point à désirer la mort, et peut-être aurais-je fini par trop m'attacher à cette douce existence de prière et de travail, et par craindre de la perdre. Mon bon Maître me rappelle, je m'en vais. Je ne laisse aucun de ceux qui me furent chers dans les soucis ni dans les larmes; ils sont tous chrétiens, je les bénis tous; je n'ai à demander pour eux au Seigneur qu'une mort clémente, comme celle qu'il m'accorde dans sa bonté. — Bonne mère, m'écriai-je, que vous avez de courage! Hélas! les médecins disent que vous souffrez tant! — Les médecins, me répondit-elle, s'occupent, ma fille, du corps qu'ils regardent; mais la mort est douce dans mon âme, où il n'y a que confiance en Dieu, et aucun regret pour ce qu'il faut quitter. Si mon corps retourne à la poussière, mon âme est immortelle et retourne à la vie. C'étaient deux ennemis qui avaient toujours quelque petite peine à vivre en bonne intelligence. Après s'être assez longtemps combattus, ils se séparent sans tristesse, et vont chacun à leur penchant. Regardez-moi bien, Agnès, je souffre sans doute un peu. Cependant, voyez, et souvenez-vous qu'il n'est pas si difficile de mourir. Ce sacrifice se fait comme les autres : il est aisé dès que l'on y consent. Mettons-y seulement ce que Dieu veut que nous y mettions du nôtre; obéissons dans le cœur, et sa générosité nous donne aussitôt, par

surcroît, la force dont nous manquerions. On a l'air d'avoir du courage; c'est une abondance de force que l'on a. Je souhaite, mon enfant, que ceci vous serve en toute chose dans la vie, et ensuite vous serve pour mourir : ce que l'on veut faire pour Dieu, tout pénible et impossible qu'il paraisse à la faible nature humaine, cette faible nature y parvient, et n'a même pas besoin de tant d'efforts. Le seul obstacle n'est véritablement que la volonté. J'ai pu croire une fois, dans le passé, que je faisais un sacrifice; j'ai hésité au milieu de beaucoup de troubles et d'angoisses; mais lorsque, avec l'aide de la sainte Vierge et par la grâce de Dieu, ce sacrifice a été résolu, j'ai vu que je n'avais sacrifié qu'une suite incalculable d'inquiétudes et de tourments. Le bien que je me serais proposé d'accomplir en restant dans le monde s'est plus vite accompli, avec toute plénitude, et probablement, au lieu d'y aider, je l'aurais empêché. Telle âme que je ne serais peut-être point parvenue à rendre chrétienne est devenue sainte. Je passais pour parfaitement libre aux yeux de tous, et je croyais l'être; mais au sein de cette liberté apparente, je subissais mille captivités, et tout semblait concourir à me former de nouveaux liens. C'est ici, derrière ces murs, que n'ayant plus ni fortune, ni nom, ni volonté, j'ai cependant trouvé la liberté véritable. Mon cœur, dégagé de lui-même, s'est élancé vers Dieu, et s'est reposé longtemps avant la fin de sa course dans la paisible vue de l'éternité. Chère fille, au lieu de l'heure qui me reste, j'aurais à vivre un siècle encore, qu'il ne suffirait pas pour dire combien Dieu s'est plu à me récompenser d'avoir, en le préférant, préféré mon bonheur à tout ce que la vie m'offrait de mensonges et de fragiles réalités. Voilà ce que je veux que vous n'oubliiez pas. Je veux encore, aussi longtemps que vous resterez à la maison, que vous preniez un soin particulier de la petite Marie Sourzac, dont le père et la mère étaient mes meilleurs amis. Enfin, quand vous irez chez vous, je désire que vous évitiez de parler de moi. Depuis maintenant assez d'années, Thérèse Lacroix est morte, ne la ressuscitez pas; et quant à la sœur Marie de la Compassion, morte ou vivante, elle ne doit pas sortir du cloître ou du cercueil. Adieu, chère fille, que Dieu nous bénisse l'une et l'autre. Disons ensemble un Avé Maria, vous pour que je meure saintement, moi, pour que vous viviez de manière à bien mourir. »

Je me mis à genoux près de son lit, et, me retenant de pleurer, je commençai la céleste prière. Elle l'acheva d'une voix ferme et pieuse, et lorsqu'elle prononça ces mots : *nunc et in hora mortis nostræ,* je sentis sa main défaillante qui traçait sur mon front le signe révéré de la croix, pour me rappeler que c'est au pied de la croix où mourut son divin Fils que Marie est devenue, par mission de notre adorable Sauveur, la tendre mère des chrétiens. Je voulus couvrir de mes baisers cette main déjà refroidie; l'humble mourante la dégagea des miennes, et, me disant encore une fois

adieu, elle abaissa doucement ses paupières sur ses tranquilles regards. Craignant de la distraire dans ses dernières souffrances, qu'elle voulait unir aux souffrances du Rédempteur, je m'éloignai ; j'allai me jeter aux pieds de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. Mais en vain je souhaitai les prier de nous conserver cette bonne mère, je ne pus que leur demander de lui adoucir la mort et d'avoir pitié de moi.

Je n'ai point revu mère Marie de la Compassion. Elle est morte en paix, délivrée même des douleurs corporelles, et avec ce sourire, m'a dit la mère infirmière, que nous lui connaissons, et qui semblait engager à prier. On a fait aujourd'hui ses funérailles ; mais il ne m'a point été permis d'y assister, non plus qu'à Albertine et à Sourzac, aussi affligées que moi, et aussi incapables de dompter leur douleur. Cependant, ce soir encore, nous avons pu entendre parler d'elle. Un père mariste qui était venu voir M. l'aumônier, et que celui-ci avait invité à nous dire quelques paroles, ayant su qu'une religieuse était morte la veille, prit pour sujet de son exhortation la douceur et le bienfait de la mort. En l'écoutant, je croyais entendre encore ma bien-aimée mère. C'était le même détachement des choses périssables, la même piété, la même ardeur dans le sacrifice, et la même inébranlable confiance en Dieu. « Elle est morte doucement, s'écria-t-il à la fin de son discours, et l'on ne m'aurait pas fait l'édifiant récit de sa dernière heure, que j'aurais pu encore vous en présenter l'heureux et paisible tableau. Le prêtre sait comment meurent les enfants de Dieu, ou plutôt comme ils renaissent. Il ne se trompe pas à ces gémissements, à ces convulsions, à ces angoisses de l'agonie : terreurs de la faible nature, qui n'étouffent point le ferme espoir de la foi; et même lorsque l'ennemi des âmes réunit ses forces dans ce dernier combat, où, n'espérant plus de vaincre, il veut du moins effrayer, le moribond sent encore mieux le secours que lui apportent les anges. Comme autrefois les martyrs dans les ardeurs du combat, il éprouve que son âme est forte en Dieu; il sait que travailler à son supplice, c'est travailler à sa gloire, et que les efforts des démons et des bourreaux n'aboutiront qu'à briser plus vite les liens qui le retiennent encore loin de l'éternelle félicité. Bien peu d'entre vous sans doute, enfants qui m'écoutez, seront appelées aux devoirs de la vie religieuse ; mais toutes vous aurez à remplir les devoirs glorieux de la vie chrétienne, et toutes aussi comme moi, vous aurez à mourir. Retenez les grandes vérités que je vous annonce : la vie n'est qu'une préparation à cette éternité, où l'on pénètre par l'unique porte de la mort. Comment préparer l'éternité, j'entends l'éternité bienheureuse, la seule où Dieu nous convie? Par le sacrifice. C'est dans ce but que nous recevons tant de biens, tant de facultés dont l'abondance surpasse les besoins de la nature; offrir, sacrifier les biens qu'on a reçus, c'est véritablement en faire ce à quoi ils sont destinés. Qui veut donner à Dieu trouve toujours à

donner; qui veut garder pour soi n'a jamais assez et désire toujours. Mais, pensez-vous, nous n'avons rien; nous sommes des enfants gardées sous une tutelle rigoureuse, nos actions mêmes ne sont pas à nous : que pouvons-nous donner à Dieu? Je vais vous révéler votre pouvoir et vos richesses : vous pouvez faire à Dieu des offrandes plus agréables que tout l'or des rois, des dons aussi précieux devant lui que le travail des saints et le sang des illustres martyrs. Sacrifiez-lui ce qu'on vous laisse encore de libre volonté; obéissez, étudiez pour l'amour de lui; offrez-lui vos succès; offrez-lui vos peines, offrez-lui vos fautes; imposez-vous le silence quand vous serez tentées de parler inutilement; contenez ces regards qui veulent errer toujours; réprimez cette curiosité qui veut savoir tant de choses vaines; mortifiez cet esprit piquant trop souvent empressé de se faire admirer aux dépens du prochain : ce sont autant de sacrifices, chers à Dieu, et qu'il égale dans ses récompenses à l'héroïsme de tous les renoncements et de tous les combats. Savons-nous s'il n'est pas plus aisé de fuir le monde après l'avoir quelque temps pratiqué, d'abandonner une grande fortune lorsque l'on connaît la vanité des richesses, de se vouer à Dieu lorsqu'il vous y a, pour ainsi dire, contraint par les témoignages répétés de son amour, de sa puissance, de sa colère, que de consentir, dans la foi d'une sainte ignorance, à la mortification de tant d'humbles petits désirs qui paraissent innocents? Dieu règle tout avec justice et sagesse; mais si les prophètes, les confesseurs, les apôtres, tous ceux qui ont bien souffert, bien combattu, bien sué sang et eau dans le service du Seigneur, occupent au ciel un rang de gloire, ce sont les vierges sans taches et les âmes restées ignorantes du mal, qui forment, l'Église nous l'enseigne, le glorieux cortège de l'Agneau divin. Toute âme ayant aimé Dieu dans ce monde subira cependant le redoutable jugement de Dieu, tandis que l'enfant mort au sortir du baptême pénètre dans le sein de l'Éternel comme une blanche colombe qui rentre au nid. Or, puisque tels sont les privilèges magnifiques de l'innocence, combien plus cette innocence n'est-elle pas agréable au Tout-Puissant lorsqu'elle se présente devant lui avec les mérites du combat et du sacrifice! Sans rien perdre, sans rien exposer, sans qu'il ait fallu lui faire toucher au doigt le mensonge du bonheur terrestre, elle a tout acquis! Ah! mes enfants, de quel impérissable éclat resplendit la couronne des vierges glorifiées! Leur couronne, c'est Jésus lui-même : *Jesu, corona virginum.* Il n'était rien de digne de leur pureté que *Celui* qui est la pureté éternelle et souveraine. Faites donc, pour parvenir à ce prix inestimable, faites de libres et constants sacrifices. Vous apprendrez par là, dès votre enfance, à bien user de la vie; vous vous ménagerez la grâce d'une sainte mort et le trésor inépuisable de l'éternité bienheureuse. Plaise à Dieu de m'y recevoir avec vous! »

Voilà le discours de ce bon religieux, qui nous a bien édifiées. Il

se nomme le P. Pierre Saintive, et vient de Rome, d'où il a rapporté pour M. l'aumônier, son grand ami, des reliques fort belles, que celui-ci nous a fait voir. Il y en avait une de ma patronne, sainte Agnès, vierge et martyre. O bonne sainte, priez pour moi!

XIV

SAVOIR SI L'ON S'ENNUIE AU COUVENT

Aux dernières vacances de Pâques, ma tante, la bonne et tendre sœur de ma mère, que j'ai connue à peine (car je n'avais que six ans quand j'ai perdu ma mère), me fit sortir et me garda chez elle pendant trois jours. L'on me promena, l'on me fit courir la ville, et même on m'aurait conduite au spectacle si j'avais jugé à propos de me donner ce plaisir; on eut pour moi toutes sortes de soins : j'en fus reconnaissante, oh! certainement, et du fond de mon cœur. Mais j'eus le petit malheur de ne pas cacher assez bien que je m'ennuyais. « Hé quoi! me disait-on, Agnès, vous n'êtes pas heureuse d'échapper un peu à votre solitude, de vous reposer de l'ennui des classes, et de rompre la monotonie de cette vie de couvent? » Ce discours me parut étrange; pourtant je n'y répondis point, et la raison bien singulière en fut que le respect humain me ferma la bouche. J'eus honte d'être assez enfant pour trouver du plaisir à mon existence de pensionnaire; il me sembla que cela n'était pas grave, et je m'en voulus de me plaire encore, dans ma dix-septième année, à la solitude et à la monotonie du couvent. Le beau sentiment que j'eus là! Aujourd'hui j'y songe, je ne sais pourquoi, mais je voudrais que ma tante me vînt un moment voir, afin de me venger de ce respect humain obtus qui me fit si mal à propos garder le silence. Hé quoi! le couvent une solitude! Soit : nous y sommes deux cents solitaires à jouer ensemble, à travailler ensemble, à prier ensemble tous les jours. Dieu et les anges habitent cette solitude, les oiseaux y chantent, les fleurs s'y épanouissent, le soleil y reluit, la pensée y séjourne, la douce joie n'en est jamais absente, la paix y demeure plus fidèlement encore, la tendre amitié y porte deux cents noms! Voilà pour la solitude.

Quant à l'ennui, comment l'ennui pénétrerait-il en un lieu où l'on a toujours à apprendre quelque chose, toujours quelque chose à faire, toujours le matin un but nouveau qu'il faut avoir atteint

le soir? Madame ma très chère et très honorée tante, permettez-moi de vous déclarer que c'est un travail de n'avoir qu'à se divertir, souvent plus pénible et plus ennuyeux que tout autre travail; et c'est ainsi du moins que j'en ai jugé chez vous, malgré toute votre bonté. Croyez-vous que l'on s'ennuie à la prière? c'est la première chose que nous fassions chaque jour. A six heures, à l'heure où j'étais chez vous obligée de dormir encore, on se lève, on donne son cœur à Dieu pour toute la journée; c'est un premier mot que l'on dit au plus puissant des protecteurs, au meilleur des amis et au plus tendre des pères. Vite on s'habille, si vite que, même en hiver, on n'a pas le temps d'avoir froid. On se rend à l'église. L'autel est resplendissant, l'orgue chante, le saint sacrifice est célébré, et nos cantiques se mêlent à ceux des séraphins invisibles qui entourent Notre-Seigneur. Nous savons ce que c'est que la messe, on a pris soin de nous en instruire, et nous n'y assistons pas machinalement. Nous savons que Dieu est là présent, et nos âmes le voient. Si nos yeux ne le voient pas, nous savons qu'il nous regarde, qu'il lit dans nos cœurs, qu'il entend nos vœux, qu'il nous aime, qu'il se sacrifie pour nous. Est-ce une chose pénible d'assister à cette grande action de l'amour de Dieu, de profiter du zèle que donne sa présence et de la tendresse qu'il nous témoigne pour l'invoquer, pour lui parler de nous, de nos âmes, de ceux que nous chérissons, pour lui recommander un père, une mère, une tante? Et lorsque l'on doit encore, au milieu de toutes ces pensées, avoir le bonheur immense de s'approcher de lui par la sainte communion, de lui offrir pour demeure ce cœur dont il est aimé par-dessus tout, mais qu'il faut cependant s'efforcer de rendre moins indigne d'un tel honneur, ma chère tante, croyez-vous que ce soit là une occupation où l'ennui se puisse glisser aisément? Croyez-vous que la journée où l'on fait une telle chose, et celle qui la précède, et celle qui la suit, soient des journées languissantes, comme il y en a, si j'ai bien vu, dans l'abondance des plaisirs du monde, où le cœur est vide de sentiments, et l'esprit dénué de pensées? Après la messe nous allons en classe. C'est le moment où vous m'attendiez pour nous plaindre malgré nous, n'est-ce pas, bonne tante? Eh bien, je vous assure que ce moment n'est pas si terrible. Nous le voyons très courageusement s'approcher, nous le supportons fort bien, il ne nous paraît pas d'une longueur démesurée, et tout au plus les moins patientes le trouvent d'une longueur raisonnable. D'ailleurs nous n'allons pas seules à l'étude : Dieu nous y accompagne, il y amène toutes sortes de bonnes et religieuses pensées, qui font passer par-dessus les aspérités du travail; c'est un devoir que nous remplissons; c'est un mérite d'obéissance et de patience que nous acquérons; ce sont des joies que nous préparons à nos familles; ce sont des richesses que nous ménageons à nos esprits, à notre cœur, et quelquefois, s'il faut le dire, de petites satisfactions que nous réservons

à notre amour-propre; car si la piété nous pousse des deux mains, l'émulation nous donne aussi son coup d'épaule. Il y a quelques sentiments moins bons que les autres, que l'on ne peut pas arracher de la nature humaine; que fait-on? par la direction qu'on leur donne, on tire de ces mauvaises plantes un excellent fruit. Avoir l'émulation d'être plus patiente, plus assidue, plus laborieuse, de gagner plus de prix, d'obtenir ici-bas et là-haut plus de couronnes, c'est une belle émulation qui ne ressemble point du tout à l'envie, car elle ne se trouve point dans les mêmes âmes où l'envie fait sa vilaine tanière. Voilà pour animer le travail et jeter des fleurs sur l'étude : le laboureur courbé sur son sillon voit en espérance la moisson qu'il y fera croître, et l'homme qui plante un petit arbre est déjà réjoui par l'ombrage qu'il en attend. Je conviens bien qu'étudier sans tous ces sentiments-là serait souvent pénible, surtout pour la grammaire, qui est une espèce de maçonnerie que l'on fait avec toutes sortes de pierres qu'il faut tailler, poser les unes sur les autres, et lier entre elles par un ciment difficile à composer. Mais aussi prend-on grand soin de nous donner ces sentiments. Ils sont la science la plus cultivée, la plus douce et la plus utile pour aborder les autres. A une élève qui bâille, qui se laisse distraire, qui voudrait causer, enfin qui s'ennuie visiblement, sa voisine dit tout bas : « Pensez à Jésus! » Et sur-le-champ vous voyez la rêveuse revenir à son cahier avec une nouvelle ardeur. Ainsi l'on subjugue les verbes irréguliers, l'on terrasse les rebelles participes, et les sombres régions de l'arithmétique sont franchies triomphalement. Et puis nous ne sommes pas toujours à ces froides et rigides études. Il y a l'histoire sainte, qui est constamment si belle, si nouvelle et si merveilleuse; il y a l'histoire de la religion, qui fait tant aimer Dieu; il y a la doctrine chrétienne, où chaque pas que l'on y fait semble rapprocher du ciel, et qui offre tant de nobles et sûres maximes pour régler toutes les actions de la vie, pour prendre toutes les peines en patience, et pour se faire du malheur même une sainte joie; il y a l'histoire profane, qui nous montre ce qui est arrivé sur la terre et dans notre pays, et qui fait passer devant nous tant de caractères généreux, tant de figures étranges, tant d'événements mémorables et inattendus; il y a la géographie, l'astronomie, qui sont encore bien belles; il y a l'histoire naturelle, qui nous fait connaître l'ordre admirable de la création, et l'inépuisable prévenance du bon Dieu envers tout ce qui est sorti de ses mains; il y a la littérature, qui orne l'esprit; il y a le dessin pour celles qui l'aiment, et la musique pour celles qui préfèrent savoir chanter; il y a le travail des mains, dans le cours duquel on nous fait d'intéressantes lectures. Hélas! chère tante, on voudrait payer bien cher un petit jour d'ennui qu'on ne pourrait pas se le procurer. Les heures de la récréation arrivent très vite. Vous pensez que ce ne sont pas celles que l'on choisit pour bâiller; l'on ne bâille pas non plus au réfectoire, on y a autre chose à faire,

qui presse davantage. Enfin il est neuf heures, la journée est finie. C'est peut-être le temps de bâiller? Non! c'est le temps de dormir. « Bénissez, ô mon Dieu, le sommeil que je vais prendre pour réparer mes forces afin de vous mieux servir; » et l'on dort! Ah! chère tante, que l'on dort bien au couvent! Voilà donc pour le chapitre de l'ennui.

Mais, prétendez-vous, le lendemain c'est la même chose, et le surlendemain aussi, et toujours, et l'on dit que l'ennui naquit de l'uniformité. Je le veux bien; mais notre vie est ordonnée, et non pas uniforme. Si la régularité y est extrême, la diversité néanmoins y abonde; si les heures y sont invariables, les travaux, les délassements, les aventures, les pensées, s'y succèdent dans une diversité perpétuelle. L'Église ne célèbre pas tous les jours la même fête et le même mystère; nous n'apprenons pas tous les jours la même leçon, nous ne sommes point condamnées à la monotonie des mêmes plaisirs. Que de réflexions et d'admirations se succèdent dans le premier acte si important et si doux de la journée, qui est la sainte messe, depuis la Toussaint jusqu'à la Nativité de Notre-Dame! Combien de grands jours, combien de grandes fêtes, combien de mystères adorables, combien de saints illustres et chers viennent tour à tour nous demander ce tribut de piété que l'Église de la terre doit à l'Église du ciel, et nous retracer les augustes souvenirs que la créature a gardés de l'amour de son Créateur! Or il faut que vous sachiez que, dans le noble dessein de l'éducation qu'on nous donne, toutes les fêtes de l'Église sont aussi des fêtes pour nous. Il en est beaucoup où nous avons notre place et notre rôle; il n'en est point où l'on ne prenne soin de nous associer au moins par le cœur, et quelques-unes enfin sont tout à fait des fêtes de famille, dont la solennité est marquée dans nos jeunes mémoires en lettres d'or. Les fêtes de la sainte Vierge, des saints anges, des élus qui ont été les plus célèbres par leur piété pour Marie, et de ceux dont l'innocence, la jeunesse et la pureté ont jeté le plus d'éclat : voilà nos fêtes, voilà nos jours d'allégresse et d'amour, que l'on attend avec une grande impatience, et dont l'on s'entretient longtemps après qu'ils sont passés. Le jour des saints Innocents nous avons tous les honneurs de l'Église : nos mères sont sur nos bancs, et nous dans leurs stalles, et c'est nous qui avons soin de l'autel; aux grandes fêtes, nous rendons le pain bénit; toutes les fois que l'on donne le salut, nous chantons des hymnes; aux processions, nous portons des bannières et nous jetons les fleurs. Ainsi se passe l'année chrétienne; et l'année scolaire marche à côté d'elle, dans un autre sentier, mais sans cesser de lui donner la main, s'éclairant de sa lumière et s'aidant de son appui.

Et puis, vous ne savez donc pas que le pensionnat est une vraie république, où il y a le commun peuple et les dignitaires, qui sortent de ce commun peuple, suivant le mérite qu'ils font voir ou l'ambi-

tion qui les pousse, tantôt par le choix des mères, et tantôt par le choix de leurs égaux? Ce ne sont pas de petites affaires d'obtenir ces charges, ni de petits événements lorsqu'on les obtient; être enfant de Marie, être associée aux saints anges, être inspectrice, cordon, médaillon, sacristine, sont des choses si chères, si estimées, si désirées, que l'on fait pour y parvenir des efforts inouïs; et l'on a vu des conversions être hâtées par ces grands mobiles. Cela fait bien des entreprises, bien des événements curieux, bien des motifs d'examen et d'édification. Notre république a son histoire à part dans l'histoire des grandes nations du monde; elle a ses héros ou tout au moins ses héroïnes; elle a ses phases et ses événements mémorables que la tradition conserve précieusement. Il existe encore des personnes qui ont vu l'époque où cette grande communauté, se composant de trois ou quatre religieuses habillées en séculières et de quatre ou cinq enfants externes, tenait tout entière dans le second étage d'un pauvre hôtel. Plusieurs de nous ont vu s'agrandir le jardin, et j'ai vu, moi, creuser les fondements, monter les murs, bénir et plus tard consacrer cette chère et charmante église où j'ai tant prié Dieu. Et que de choses se sont passées dans cette église, que nous avons admirées, et dont le souvenir ne mourra qu'avec nous! Premières communions, confirmations, conversions miraculeuses, abjurations, prises de voiles, funérailles, sacre d'évêque, ce sont là des spectacles fréquents qui charment nos yeux ou frappent nos cœurs.

Parlerai-je des visites que l'on nous fait, non pas isolément au parloir, mais à l'église en présence de Dieu? S'il passe dans la ville un évêque, un religieux, un de ces orateurs célèbres qui ont toujours la foule autour d'eux, ils viennent voir les recluses; les orateurs nous parlent, les religieux nous exhortent, les évêques nous bénissent et nous donnent un jour de congé. Ces visites accroissent notre instruction, fortifient notre piété, et quant aux congés qui résultent en outre de celles des évêques, croyez bien que nous n'ignorons pas la manière de nous en servir. Maintenant, chère tante, où est l'uniformité et la monotonie?

Faites réflexion, je vous prie, au caractère de l'éducation religieuse, et vous verrez qu'elle doit être agréable aux enfants qui la reçoivent: c'est la pensée et presque le devoir de ceux qui la donnent de la rendre telle, et ils ont en eux des moyens d'atteindre ce but qui ne sont point ailleurs. Je ne dis rien des écoles de garçons, et pour cause. Je sais seulement qu'un de mes parents, dont le fils est chez les pères jésuites de Fribourg, se loue des soins qu'on a de lui, et que ce jeune cousin s'y plaît. Mais voyons nos mères. Ce qu'elles font n'est point spéculation; elles ne se condamnent point à leurs fonctions pénibles par des considérations d'intérêt, qui sont la chose la plus capable de mêler beaucoup de dégoût à tout ce que l'on entreprend; car lorsque c'est une raison de cupidité, une nécessité

d'existence qui pousse à faire ce que l'on fait, il y a tout aussitôt contrainte, ennui, supplice, colère. On veut se retirer le plus tôt possible d'un état si dur, et, tant que l'on y reste, y goûter tous les dédommagements que l'on peut y trouver, c'est-à-dire se débarrasser le plus possible du nombre et de la minutie des devoirs qu'il impose. C'est le mouvement naturel; et il n'y a que de grandes vertus qui sachent y résister un peu. Mais les religieuses se font institutrices par un attrait de vocation et par un sentiment de piété et d'amour pour Dieu. Elles n'ont rien à y gagner que le ciel. Or le ciel ne se gagne pas seulement parce que l'on prend une guimpe, une robe noire, et parce que l'on fait des vœux. Il est le prix de la douceur, de la patience, de la prière, d'un dévouement absolu aux devoirs que l'on a embrassés, d'un travail continuel sur soi-même, et d'un travail si rude et si vigilant, que ce qui serait déjà une vertu pour une personne du monde est encore imperfection chez une religieuse. Or l'objet et l'exercice de cette patience, qui a souvent fort à faire, de ce dévouement qui ne peut se ralentir, de ce travail qui doit sans cesse ajouter les perfections aux imperfections..., quel est-il? Pour la sœur des hôpitaux, c'est son malade; pour la sœur des maisons d'éducation, c'est son élève. L'institutrice doit à son élève non seulement des soins, mais des exemples; et comme la sœur des hôpitaux n'est pas garde-malade, mais est sœur, nos institutrices, à nous, ne sont pas maîtresses, elles sont mères. Mères, mères de charité! que ce mot dit de choses à lui seul, et qu'il me dispense bien d'ajouter ici cent pages pour développer en abrégé ce qu'il exprime parfaitement! Je le sais, et nous le savons toutes, qu'elles sont mères, les plus indulgentes, les plus attentives, les plus dévouées des mères, mères jusqu'à offrir leur vie pour leurs enfants. Dieu permet ce miracle, et la grâce inspire ce qu'il semble que la nature seule puisse dicter. Mais il ne faut pas s'en étonner. Il est si bien dans le caractère et dans la bonté de la Providence de faire des âmes comme celles-là, dont le dévouement est le but de la vie, et qui coulent dans le monde comme des ruisseaux de charité, pour donner à tous et ne rien recevoir que du ciel! Elles ont une patience infinie, une tendresse sans bornes, une complaisance de cœur impossible à lasser. Les mutineries, les violences, les ingratitudes, les cœurs froids, les têtes dures, leur voient toujours la même égalité d'âme, la même ardeur de zèle et la même force de vertu; enfin elles sont mères.

Des mères n'auraient accompli que la moitié de leur ouvrage, si elles instruisaient leurs filles et négligeaient de s'en faire aimer; elles se font aimer; et comment parviendrait à n'être pas agréable une éducation que l'on reçoit des personnes que l'on vénère, que l'on aime et que l'on chérit?

Il faut que le couvent nous soit agréable; siérait-il à des institutrices chrétiennes, à des religieuses, de nous garder plusieurs

années auprès d'elles, et de ne pas faire en sorte que ces années de travail, de prière et d'innocence fussent en même temps des années de bonheur ?

Ma chère tante, je ne sais pas ce que me réserve la vie ; mais Dieu m'a donné et me donne ici des jours que j'appréhende de voir finir, et où, si je ne me trompe, mon âme a puisé des forces pour soutenir dignement la fortune et supporter noblement l'adversité.

XV

LETTRE D'UNE INCOMMODÉE A UNE CONVALESCENTE — RÉCIT DE LA SŒUR MARTHE

La belle paire d'amies que nous faisons, Albertine ! L'on vous a mise au grand air de la maison de campagne, afin d'y rétablir votre santé languissante, et moi je vous écris de l'infirmerie, où je suis malade... je ne sais de quoi; l'on attaque ce je ne sais quoi par une tisane de chicorée ; et je pense que cette chicorée a été semée, a poussé, et s'est infusée en esprit d'aigreur contre moi. J'en garde une telle rancune à toute son espèce, que je ne veux plus rien regarder qui s'en approche, même en salade ; je déclare une guerre implacable à toute la famille des *chicoracées*, et voilà comme je commence, en lui appliquant son nom savant ; car pour la plupart des choses qui existent dans le monde, les noms savants sont les plus offensants et les plus barbares que l'on puisse imaginer. L'on voit bien que ces noms-là ont été inventés par de vieux hommes noirs, avec de grandes lunettes, qui prennent beaucoup de tabac, et qui ne considèrent les plantes que dans les pharmacies. Mais que fais-je là, et quelle injustice envers la chicorée, qui ne veut que mon bien ? Son âcreté, Dieu la lui a donnée pour me guérir. Je m'en plains ; n'est-ce pas comme si, après avoir péché, je ne voyais que l'amertume de la pénitence qui rendrait à mon âme sa santé perdue ? Barrez tout ce que je viens de dire, puisqu'il est trop tard pour recommencer ma lettre, et paix aux chicoracées !

Ce qui me console d'être à l'infirmerie, c'est que j'y suis seule. Savinie même, si souvent malade, prend, depuis quelques jours, sa part des études et des récréations. Tout le monde est au jardin, tout le monde est au soleil, et j'entends en ce moment le *Monstra te*

que l'on chante sous les arbres du grand rond. Pour tout dire, il me semble que je serais là aussi bien que dans mon lit; mais qui boirait cette aimable chicorée? Mère Saint-Éloi ne veut pas absolument que je me lève. Elle dit qu'une religieuse ne doit pas rester oisive, que les infirmières sont trop heureuses de m'avoir pour occupation, et ne peuvent comme cela me laisser aller. C'est donc moi qui paye aujourd'hui pour les autres : que Dieu soit loué! les autres ont tant et si souvent payé pour moi! Cependant je ne suis qu'empêchée et non souffrante, de sorte que je n'ai pas grand mérite à m'efforcer d'être une malade chrétienne, comme tant de nos mères et de nos compagnes nous en donnent l'exemple excellent. Je fais de mon mieux, je lis, je prie, je médite. Mère Saint-Éloi, n'étant pas très occupée, vient s'asseoir à mon chevet et me fait l'histoire de tout ce qu'elle a vu souffrir courageusement ici, dans ces chambres, sous ces mêmes rideaux qui ne renferment pas pour moi l'insomnie et les mauvais songes, mais qui me voient dormir du bon sommeil de la santé. Que la religion donne de force! Il y a journellement des petites filles qui endurent sans se plaindre des tourments excessifs; elles savent se taire au milieu de leux maux, par charité pour les autres et par amour pour Dieu. Léonie de C***, qui n'avait que treize ans lorsqu'on la conduisit ici en même temps que Julie, dit doucement: « Julie sortira bientôt de l'infirmerie, mais moi j'y entre pour mourir. » Et vous savez qu'elle mourut, en effet, au bout de peu de jours. L'infirmerie est pleine de pareils souvenirs. Je me les rappelle avec une douceur extrême : il me semble que nos chères défuntes sont devenues les bons anges de ce lieu. J'aime à croire que je n'aurais pas moins de fermeté si j'étais vraiment malade; car Dieu, pour la mort comme pour le reste, ménage les épreuves selon les courages, ou bien augmente les courages à proportion des épreuves. Mère Saint-Éloi m'a indiqué un bon exercice. « Je perds ici mon temps, lui disais-je, car je n'ai aucune souffrance qui vaille d'être offerte à Dieu, et grâce à vous, ma mère, je n'ai pas même le petit avantage de m'y ennuyer. — Eh bien, me dit-elle, prenez ceci comme un faible essai, et par avance offrez à Jésus-Christ les souffrances que vous aurez; car il faut bien compter que tôt ou tard, ici ou ailleurs, il vous en viendra. » N'est-ce pas là un sage discours?

Nous avons très bien fêté, avant-hier, la Sainte-Marthe, et j'en étais. Selon l'usage, nous nous sommes distribué l'ouvrage de la maison; et les bonnes sœurs (ces chères Marthes, qui ont choisi la meilleure part) n'ont eu de toute la journée qu'à errer, les bras ballants, comme des âmes en peine, tandis que nous arrangions ou que nous dérangions toutes choses. Je ne sais quel était le plus amusant, de leur air désœuvré ou de notre air affairé. J'étais à la cuisine, et j'ai fait une abondance de beignets qu'on a trouvés si bons, que je suis étonnée d'être seule malade après le grand débit

qu'ils ont eu. Me connaissez-vous ce talent pour les beignets? Sourzac voulait vous en garder un, mais elle a fait réflexion que cela ne valait peut-être rien quand c'était froid ; elle a voulu s'en assurer, et puis elle s'est dit qu'il ne serait pas décent d'offrir à une amie, à une blanche, à une enfant de Marie, un beignet entamé. Il faut que je vous compte un trait de Sourzac : l'autre jour elle s'était glissée dans la dépense, à la suite de mère des Anges. Pendant que la bonne mère avait le dos tourné, Sourzac avise sur une table deux belles tasses, l'une pleine de lait, l'autre pleine d'eau, que l'on venait d'y placer. Vous croyez deviner... Eh bien, pas du tout! Sourzac n'agit pas si légèrement! Elle commence par tourner elle-même le dos à mère des Anges, puis sans la regarder elle indique du doigt une des tasses, et dit tout haut : « Ma mère, permission de boire ? » Mère des Anges, toujours occupée, ne regarde pas, et permet. Alors notre Sourzac saisit la tasse de lait, boit à deux haleines, et n'en laisse que fort peu. Mais au désir satisfait succède le remords. Après s'être essuyé les lèvres, Sourzac contemple avec horreur la trace de son crime. Mère des Anges allait et venait, ne se doutant de rien; sa confiance ajoute aux remords de la coupable, qui reste là dans un coin à décider ce qu'elle va faire. Enfin elle prend une grande résolution, court à mère des Anges, se met à genoux, et lui dit en sanglotant : « Ma mère, j'ai bu !... — Eh bien ! mon enfant, dit mère des Anges toute surprise, je vous l'avais permis. — Mais, ma mère, c'est que je montrais la crème! »

Je reprends la Sainte-Marthe. Clémentine de la Roche était tourière. Il vint une femme qui connaît toutes nos sœurs. Trompée par le costume que notre compagne avait revêtu, elle s'écrie : « Tiens! je ne connais pas celle-là ! » On lui explique ce que c'est que la Sainte-Marthe. Elle revient à Clémentine, la considère des pieds à la tête, et enfin, par une nouvelle exclamation, comble de joie notre amie en répétant : « Mais c'est qu'on dirait d'une vraie, tout à fait d'une vraie ! — D'une vraie quoi ? demanda Clémentine fort amusée. — D'une vraie *chose*, donc ; » reprend la bonne femme. Voilà Clémentine en grand danger d'être appelée la *vraie chose* un bon bout de temps.

Le soir il y eut charade. Albertine, vous n'étiez pas là! Cependant tout a été bien, si une charade peut aller bien sans vous. Clémentine, en particulier, s'est montrée digne de vous remplacer; et même vous n'auriez jamais su vous accoutrer aussi plaisamment, avec une grande houppelande jaune qu'elle a trouvée je ne sais où, et que peut-être elle a faite avec je ne sais quoi. La charade aurait pu se passer d'esprit, tant cette houppelande nous a fait rire. Pour moi, je n'ai pas eu un succès très flatteur. Je m'étais fait une couronne de laitues, de chicorées, de romaines, etc. etc. Quand je me suis présentée avec cette parure, on a deviné *saladier :* or je prétendais représenter le sultan *Saladin.* Que dites-vous du quiproquo ? Peut-être

qu'on ne se serait pas trompé si outrageusement pour ma gloire, si j'avais eu le génie d'ajuster à tout mon attirail une côte de melon en guise de croissant. J'y ai songé trop tard.

D'autres nouvelles, il n'y en a point. Tout le monde se porte à ravir. Maman, qui m'est venue voir, veut que vous vous remettiez; elle dit qu'elle aime beaucoup ses enfants bien portantes, et qu'elle aime trop ses enfants malades. Bonne mère! *Trop,* c'est bien le mot, non pour nous, mais pour elle; car le moindre bobo que nous avons la met au champs. Qui aime plus et souffre davantage? Adieu, adieu! ce mot me rappelle à des pensées sérieuses. Ne prenez que ce mot de toute ma lettre, et aimez-moi dans les pensées qu'il va suggérer en vous. *A Dieu:* voilà comment il faut l'écrire.

XVI

RÉPONSE D'ALBERTINE — VISITE DE CHARITÉ FORFAITS DE CÉSAR

Bonne Agnès, remerciez maman de l'intérêt qu'elle prend à ma santé. Puisqu'elle veut que je me remette, elle ne sera point étonnée d'apprendre que je fais tout pour lui obéir, et, par la bonne envie que j'ai de la contenter, je n'y réussis pas trop mal. Je rattrape ma santé à la course; cela est littéralement vrai, car sœur Bathilde, qui fait tant de voyages dans les environs, m'emmène très souvent avec elle; nous allons voir des pauvres, des malades, et quelques personnes pieuses qui les secourent; enfin il n'y a guère de journée qui s'achève sans que j'aie fait quelques bonnes lieues au dehors: je ne compte pas mes tours et détours par les allées du jardin, qui est, en cette saison le plus joli du monde, bigarré de toutes sortes de belles et riches couleurs sur fond vert et bleu. Le bleu, c'est le ciel; le vert, c'est la terre où je marche et les jolies collines que je vois. La rivière qui passe sous nos murs est verte et bleue aussi, chamarée de laveuses, de pêcheurs, et fréquentée comme une grande rue. On y voit courir les bateaux à vapeur qui ressemblent aux bruyantes diligences; monter et descendre des coches, derniers restes du temps où les gens n'étaient pas si pressés; les bateaux de marchandises s'y laissent traîner par le courant, qui se fatigue sous eux: ils enfoncent dans l'eau jusqu'au bord; un ballot de plus les ferait couler; et voilà comme l'amour du gain porte les hommes à exposer

leur vie tout aussi bien que l'amour de la gloire ! Quelle est la plus noble entre ces deux passions, qui font les mêmes sacrifices, et qui jouent le même jeu ? Les hommes disent que c'est la gloire; moi, je me laisse aller à penser que l'orgueil est une sensualité comme les autres, et que la différence n'est pas si grande, de ceux qui veulent se repaître d'éloges à ceux qui veulent se repaître d'argent. Ils ont tous beaucoup de zèle et beaucoup de valeur quand leur convoitise l'exige. Celui qui convoite le ciel, qui est humble, charitable, et qui se sacrifie obscurément, tantôt aux nécessités du prochain, tantôt au seul amour de Dieu, combattant à l'écart, cachant le bien qu'il fait, et se voilant à lui-même les victoires qu'il ne remporte que sur lui, voilà le héros, et sa gloire sera brillante quand les autres gloires n'y seront plus, ou seront pires que de n'être plus. Parmi ces grands bateaux qui passent, et parmi beaucoup d'autres, petits et légers, qui sillonnent la rivière, j'allais dire la rue, comme des cabriolets, nous en voyons un qui n'a rien d'élégant, et bien au contraire. Tous les jours il s'arrête devant nous, et tous les jours nous le contemplons avec un nouvel intérêt; il est monté par un pauvre vieux qui fait métier de pêcher du sable. Dès le matin ce bonhomme travaille; quand son bateau est bien plein, plein aussi jusqu'au bord, il descend à terre, et, avec une corde qu'il tire péniblement, il remonte ce sable jusqu'à un certain endroit où il s'arrête; et là, prenant une hotte, en cinquante ou cent voyages il décharge tout son bateau, puis il recommence à pêcher, à remonter, et à porter à terre sur ses épaules ce sable si lourd. Quand la nuit vient, sa journée est finie; car du reste ni pluie, ni bise, ni soleil ne l'interrompent, et alors le pauvre homme a gagné de quoi nourrir sa vieille femme, et une fille infirme qu'il garde depuis plusieurs années au lit. La première fois que nous l'avons vu dans son bateau, sœur Bathilde nous a dit: « Voyez-le, il semble réduit au rôle de machine et de bête de somme : eh bien, je vous assure que c'est l'ami du bon Dieu, et que tandis que nos yeux s'égayent à voir courir toutes ces embarcations, si jolies, ou chargées de tant de richesses, Notre-Seigneur, du haut du ciel, regarde avec complaisance ce pauvre homme et son indigent bateau ; car ce pauvre homme est un saint, et il ne retire pas de l'eau un grain de sable qui ne doivent bientôt se changer en un diamant éternel. » Ma chère, vous jugez si j'avais envie de voir de plus près le bonhomme. La chère sœur lut cela dans mes yeux. Hier, pendant que vous m'écriviez, elle me dit : « Le bateau du pêcheur de sable n'est point descendu ; allons voir s'il est arrivé quelque malheur » En un clin d'œil je fus prête, ainsi qu'Eugénie et Élise V***. « Partons, ma sœur ! — Comment ! dit sœur Bathilde, voilà de belles curieuses qui vont chez les pauvres les mains vides ! Il faut que nous portions au pêcheur au moins sa charge de sable. » Nous nous regardâmes bien confuses, et la sœur riait de notre embarras. A la fin Eugénie tire sa bourse : « Quoiqu'elle soit bien petite et qu'elle

ne soit pas pleine, dit-elle, voilà une hotte qui en contient plus que deux bateaux ; mais je n'oserais jamais offrir à ce digne homme une aumône en argent. » Sœur Bathilde prit un panier : « Voilà mon corbillon, qu'y met-on ? — Moi, dit Eugénie, un saucisson. — Moi, dit Élise, du lard et des oignons. — Moi, dit mère Emmanuel, qui nous écoutait, une bouteille de boisson. — Et vous, Albertine ? — De quoi faire du bouillon. » Vite la portière est envoyée chez les marchands, et nous nous acheminons vers la demeure du pauvre homme, portant à deux le panier bien plein. Ma chère, quelle pitié ; tant que je le pourrai, j'irai voir les pauvres. Le pêcheur était assis tristement à sa porte. Dès qu'il nous aperçut, il rentra, et quand nous fûmes sur le seuil, il dit poliment à sa sœur : « Je viens de vous annoncer à mes femmes, car le chagrin s'en va quand vous arrivez. » La bonne vieille nous fit une belle révérence, et la malade répondit à notre sœur, qui s'informait de sa santé, qu'elle allait mieux. « Qu'est-ce qu'il y a, père Durand ? » demanda ensuite sœur Bathilde au pêcheur. Il nous apprit que l'instrument dont il se sert pour pêcher le sable s'était cassé, et était resté dans l'eau. « Et l'appétit ? dit-elle. — L'appétit, reprit le bonhomme, est revenu tout seul à la maison. — Eh bien ! continua sœur Bathilde, savez-vous ce que cela signifie ? c'est que le bon Dieu veut que vous preniez un jour de repos. Ces demoiselles mettront aujourd'hui quelques-uns de leurs péchés à la place de votre pelle, et vous la rendront. Pour vous, mettez le pot-au-feu. » Alors le bonhomme regarda la vieille d'un petit air moqueur, comme pour dire : Tu vois bien ! « Par ma foi, s'écria cette dernière, il me l'avait dit. — Que vous avait-il dit, mère Durand ? demanda Élise. — Que le bon Dieu viendrait à notre secours, parce que nous étions à l'extrémité, répondit-elle. — Comment vous remercier, Mesdemoiselles ? fit à son tour le vieux Durand. — Monsieur, lui dis-je, priez Dieu pour nous. — Depuis le temps que ces dames nous ont adoptés, répliqua Durand, c'est ma prière continuelle, nous sommes les enfants de vos mères. — Et nous sommes tous, interrompit sœur Bathilde, les enfants de Jésus-Christ. » Pendant que nous causions de la sorte, Eugénie mettait le pot-au-feu, Élise apprêtait les légumes, sœur Bathilde rangeait dans les meubles pauvres et rares, mais fort propres de la cabane, ce qui restait au fond du panier. Pour moi, en qualité de nouvelle venue, j'avais choisi la meilleure part, et j'écoutais causer le père Durand. Cette famille est très chrétienne, mais le père Durand a autant de bon sens que de piété ; il parle avec une distinction qu'on ne trouve pas ordinairement chez les gens de cette classe, et qui est toute naturelle en ceux qui, n'écoutant ni mauvais sentiments ni mauvais discours, ne font leur société qu'avec les personnes pieuses et les livres saints. Il sait très bien sa religion, n'ignorant point au milieu de ses misères que les pauvres sont les amis du bon Dieu. Aussi je vous assure qu'il fait bon l'entendre. Il n'a aucune crainte

de l'avenir, parce que, dit-il, il est écrit qu'il ne faut pas s'occuper du lendemain, et qu'il a vu dans sa longue existence, ayant toujours été pauvre comme il est, que Dieu prend soin de pourvoir au jour commencé, et qu'il ne fait jamais attendre le pain quotidien beaucoup plus loin que l'heure du déjeuner. Enfin j'ai retiré beaucoup de fruit de cette visite, qui a duré près de deux heures; et ce matin nous avons vu en face de nous le père Durand qui travaillait avec la pelle neuve que nous lui avions fait acheter en sortant de chez lui.

Nous avons célébré aussi notre Sainte-Marthe, mais avec une liberté de campagne, c'est-à-dire furieuse. En faisant les lits, nous avons cousu les draps, en sorte que ç'a été une affaire pour se coucher; pour le dîner, nous avons préparé une salade de pierres (que dites-vous de celle-là, sultan Saladier?); nous avions mis dans les fraises des quantités de sucre monstrueuses; sous prétexte de travailler au jardin, nous avons dévalisé les groseilliers. Ah! pourquoi les raisins ne sont-ils pas mûrs! Et quant au lait, nous nous sommes donné permission de boire sans remords.

Je veux finir par une aventure tragique qui vient d'arriver ici, et dont on parlera longtemps. Dans une maison qu'il était chargé de garder, un être à l'aspect farouche, mais à qui on croyait des vertus, a profité du silence de la nuit pour violer le domicile d'une pauvre créature inoffensive, pour la mettre à mort, et pour... la manger!

Quoi! il l'a mangée? Jusqu'aux os, ma chère. Certes cela est affreux, et glouton, et bien capable de vous glacer d'horreur, car la chose est arrivée chez nous, et le coupable n'est autre que César, qui expie actuellement son forfait la chaîne au cou: satisfaction due à la morale, mais bien stérile pour le pauvre poulet, car tel était le nom de la victime, et bien stérile aussi pour la société qui comptait manger elle-même ledit poulet! Hélas! on l'engraissait avec toutes sortes d'égards, depuis longtemps, pour la fête de mère Emmanuel, qui est ici notre supérieure. Il était placé dans une cage à part, nourri de grain, choyé; il devenait magnifique, et l'on comptait bien en retirer un pot de graisse. César voyait tout cela, et la convoitise entrait dans son cœur, ou plutôt dans son estomac; car je puis douter s'il a un cœur. L'autre nuit, il attend que le silence soit épais, la lune voilée, toute la maison dans un profond sommeil. Alors il marche au panier, le brise, saisit le poulet et le mange. Car, quand je disais qu'il l'a tué, je n'en suis pas sûre: il est capable de l'avoir mangé sans le tuer. Quel deuil pour ce poulet, qui pouvait espérer d'être cuit à point, doré au feu, porté sur une belle faïence, placé sur une belle nappe, et, pour finir, partagé entre d'aussi aimables personnes que nous! Voilà des coups de destinée! Il me semble que le pauvre Jeannot Poulet pouvait dire: « Sire chien, ne me jouez pas ce mauvais tour; vous aurez mes os! » Et j'entends l'autre répliquer avec l'affreuse ironie d'un ogre: « Je les veux bien aussi, tes os! » Enfin le matin, au petit jour, sœur

Geneviève apprend par la cage brisée, par une patte qui était de ce côté, par une autre patte qui était plus loin, et par quelques plumes sanglantes, toute cette lamentable aventure. Elle appelle César; César est justement dans la position où vous m'avez montré Sourzac : il se tient à l'écart, troublé de mille remords; son attitude en dit assez. La nouvelle se répand, chacun la reçoit avec horreur, et l'on s'assemble pour juger le coupable : mère Emmanuel préside le tribunal, sœur Geneviève est témoin et accusateur; elle amène César; il n'a point d'avocat, son crime est trop noir, et tout le monde veut être juge. Sœur Geneviève parle la première : « Pour moi, dit-elle, je le reconnais coupable. Premièrement, il n'avait pas faim, et ce qu'il a fait est gourmandise pure. Hier au soir je lui avais donné le reste de notre soupe, et il en avait plein son écuelle, et j'y avais encore ajouté du lait, au point que je pensais que bien des malheureux voudraient en avoir autant pour leur souper. — Secondement, le poulet était dans une cage très solide, très bien attachée de tous les côtés : ainsi ce n'est pas l'occasion, c'est la préméditation qui a fait le crime; il a brisé la cage et ouvert les serrures... — Faute très grave, remarqua sœur Bathilde, qui va souvent visiter les voleurs dans la prison, et qui apprend d'eux à connaître les lois. — Troisièmement, continua sœur Geneviève, il a mangé le poulet entièrement, sans même laisser un os: quelle cruauté! — Et quelle crudité! dit Élise, troublant par ce jeu de mots la majesté de la séance. — Enfin, quatrièmement, reprit sœur Geneviève, remarquez qu'il s'est permis de fêter notre mère avant nous, ce qui est contraire à la règle, et très mal. Je pense donc qu'il a l'estomac bien rempli, et qu'il faut le laisser toute la journée sans manger. » Les autres témoins firent la même déposition, approuvèrent la pénitence proposée, et César fut condamné d'une voix unanime. Il ne fit pas appel; car, lui qui est si méchant et si bruyant d'ordinaire, il resta toute la journée dans son tonneau, assez triste, et, je crois, malade d'une indigestion. Il n'a pas même demandé à manger; le soir, la bonne sœur, un peu attendrie, nous disait : « Voyez, il n'a pas ouvert la *bouche.* » Voilà le crime de César, voilà sa punition, et son repentir marqué par sa soumission et son silence. Une chose qui n'est pas en sa faveur, c'est que déjà une fois il a commis un forfait semblable. L'unique différence est que sa victime n'était pas engraissée pour la fête de notre mère. Ce matin, un canard a pris la place du poulet; il mange la pâtée dans le panier fatal. Il est dolent, il gémit, il appelle ses frères, dont il se trouve séparé; enfin il a triste figure. S'il était assez fort, je crois qu'il se vengerait du chien en l'assassinant et le mangeant à son tour. Nous aurions moins à regretter. Songez donc! Un poulet qu'on engraissait depuis trois mois! Et il était si beau! nous disait la sœur Geneviève; il ressemblait à un dindon! Ma chère, apprenez par là que c'est aussi une beauté de ressembler à un dindon.

Faites part de cette nouvelle à nos mères, mais mettez-y des ménagements.

Il est heureux pour vous, chère Agnès, que le papier me manque, je ne sais quand je finirais. Je suis en train de dire et en train de rire. Quant à ma maladie, je crois, en vérité, que j'avais des vapeurs. Toutes ces aventures et toutes ces gaietés m'ont rétablie. J'irai sans doute bientôt vous retrouver; n'allez pas profiter de cela pour venir.

Vous savez nos conventions, de prier l'une pour l'autre dans les grandes circonstances : le 7 de ce mois est l'anniversaire de mon baptême. Demandez à communier ce jour-là, bonne petite sœur, et suppliez Dieu pour que je reste toute ma vie fidèle aux grâces de ma naissance spirituelle, qui est la vraie naissance et la seule heureuse; car l'autre naissance, sans celle-là, ne serait pas un jour à fêter, mais bien à pleurer.

Je vous envoie un poème que nous avons fait sur la prééminence des fleurs. Air connu. Adieu.

XVII

LA VIOLETTE, POÈME

Un jour sur la colline
Que le ciel, que le ciel illumine,
Un jour sur la colline
Chaque fleur a chanté.

La Rose purpurine,
Que le ciel, que le ciel illumine,
La Rose purpurine
Célébra sa beauté.

La Scabieuse chagrine,
Que le ciel, que le ciel illumine,
La Scabieuse chagrine
Prit un air dépité;

Et lui dit : Ma cousine,
Que le ciel, que le ciel illumine,
Et lui dit : Ma cousine,
Voyez mon velouté.

Moi, dit la Balsamine,
Que le ciel, que le ciel illumine,
Moi, dit la Balsamine,
Je n'ai jamais piqué.

Mais tu n'as pas d'épine,
Que le ciel, que le ciel illumine,
Mais tu n'as pas d'épine,
Dit l'Acacia choqué.

Bouton-d'or, fleur taquine,
Que le ciel, que le ciel illumine,
Bouton-d'or, fleur taquine,
Dit d'un air détaché :

Je suis sur la colline,
Que le ciel, que le ciel illumine,
Je suis sur la colline
Comme un trésor caché.

L'Œillet, fier de sa mine,
Que le ciel, que le ciel illumine,
L'Œillet, fier de sa mine,
Dit : Je suis panaché.

Sur ma tête mutine,
Que le ciel, que le ciel illumine,
Sur ma tête mutine,
Dit le Bluet penché,

On peut voir, j'imagine,
Que le ciel, que le ciel illumine,
On peut voir, j'imagine,
Que l'azur m'a touché.

Coquelicot opine,
Que le ciel, que le ciel illumine,
Coquelicot opine
Qu'il est bien coloré.

Du Myrte à l'Aubépine,
Que le ciel, que le ciel illumine,
Du Myrte à l'Aubépine,
Du Thym au Lys nacré,

Chacun vante sa mine,
Que le ciel, que le ciel illumine,
Chacun vante sa mine
Et se croit préféré.

Or, sur cette colline,
Que le ciel, que le ciel illumine,
Or, sur cette colline,
La Vierge descendit;

Et de sa main divine,
Que le ciel, que le ciel illumine,
Et de sa main divine
Sous l'herbe elle cueillit

La fleur que l'on devine,
Que le ciel, que le ciel illumine,
La fleur que l'on devine,
Et qui n'avait rien dit.

XVII

LA FÊTE DE MAMAN

Dans une immense famille de mères et d'enfants, pas d'enfant qui se puisse croire plus aimée des mères qu'une autre enfant : rouges, vertes, jaunes, blanches, carmélites, quelle que soit la couleur, l'âge ou la taille, nous sommes toutes à la même grande mesure. Pas de mère non plus qui ne reçoive les mêmes témoignages de respect, de tendresse, de soumission. Nous avons bien, il est vrai, notre mère de confiance, celle que nous consultons le plus volontiers, et qui est une sorte de directeur supplémentaire, toujours présente, toujours à la portée de la main et du cœur, prête à consoler, prête à reprendre, prête à gronder sans courroux, à corriger sans punir, et qui est sans doute un peu à part des autres : on la respecte plus familièrement ; on a plus fréquemment à lui parler, plus fréquemment donc à lui dire qu'on l'aime ; cependant la différence n'est pas si grande. Mais au milieu de toutes ces mères il y a une maman. Celle-là est la mère des mères, et la mère de confiance

de tous les enfants. Elle a un secret, elle a une grâce pour que toutes nous ayons sa prédilection, et c'est sans doute à cause de cette merveille de savoir aimer plus que les autres, que par une semblable merveille elle est aussi plus aimée. Les religieuses l'appellent révérende mère, et en l'abordant s'inclinent; nous l'appelons maman, et nulle ne la rencontre sans lui sauter au cou. Albertine disait : « Maman agrandit le cœur; on croit aimer tant que l'on peut : on la voit, et l'on aime davantage. »

Ah! mon Dieu, être grondée de maman, la savoir malade, penser qu'on lui a fait de la peine : voilà des choses qui font souffrir. Mais aussi quelle joie de la fêter, de la voir contente, et d'obtenir son estime! car sa tendresse, on l'a toujours, mais son estime est un bien plus précieux qui ne s'acquiert pas tout de suite, ni par de faibles efforts ; c'est le prix du travail, c'est le prix de la vertu, c'est la dernière et la plus haute des récompenses que l'on puisse obtenir.

Il ne se passe point de jour que nous ne recevions quelque preuve de la bonté de maman. Nous voyons que nous sommes toutes ensemble, et chacune de nous en particulier, et cela sans cesse, l'objet de ses préoccupations maternelles. Au milieu de tant de travaux que lui impose le gouvernement d'une maison si considérable, et de tant d'affaires de tous genres qui en résultent, nous avons notre place distincte dans sa pensée, à côté de Dieu; et Dieu sans doute l'éclaire d'une lumière spéciale, car elle connaît tout, elle devine tout ; et il lui donne encore des forces spéciales, car elle s'occupe de tout. Perfectionnement dans les études, bons conseils, sages réprimandes, soins de l'esprit, soins du cœur, soins de la santé : voilà ce qu'elle fait pour chacune de ses filles. Elle a, sans compter les religieuses, deux cents filles uniques ; et comme les deux cents filles uniques aiment bien à travailler, aiment bien à prier le bon Dieu, mais aussi aiment bien à jouer, la douce et tendre maman ne dédaigne pas de s'occuper de leurs jeux. Continuellement elle invente de nouvelles distractions, des surprises, des spectacles, des joies, en sorte que le couvent est plein de travail, plein de bonnes œuvres, plein de prières et plein d'enchantement. Je suis quelquefois touchée jusqu'aux larmes de voir ces bonnes mères, qui se font une vie si dure et si mortifiée, laisser leur méditations qui leur donnent courage, pour s'occuper, sur l'ordre de maman, de rendre nos jeux plus agréables en venant s'y mêler. On est souffrante sans l'être, on a je ne sais quoi, des vapeurs, par exemple, comme l'autre jour Albertine; néanmoins on se tait, on travaille, on ne laisse rien paraître, parce qu'en effet on ne saurait rien montrer : pan! un beau matin, après la messe, on apprend qu'on va partir pour la campagne. Le paquet est fait, la voiture est prête, on embrasse maman : Bon voyage, et laissez-moi cette mélancolie sur la grande route. Albertine prétend que le remède est souverain. Pour moi, je ne suis point

mélancolique, mais je connais aussi la médecine de maman. Une autre fois, c'est toute la maison que l'on régale de quelques divertissements ou de quelques friandises. Un beau jour de printemps, on nous donne à l'heure du goûter un morceau de pain sec, et l'on nous permet d'aller vendanger les treilles. Nous y courons... : ô miracle ! les treilles étaient chargées de raisins de Malaga, et même, par surcroît de générosité, elles avaient daigné pousser des figues et des pommes que nous mangeâmes très bien. Dernièrement on nous annonce au moment de la récréation que nous aurons spectacle, et nous trouvons, en effet, des acteurs qui nous attendaient dans les habits les plus divertissants du monde ; ces acteurs se mettent à marcher, à danser, à faire mille tours ; ils jouent aux cartes, aux dominos, et gagnent des parties contre leur chef. Beau plaisir de voir jouer aux dominos ! Comment, beau plaisir ! Apprenez que ces acteurs étaient des chiens savants, savantissimes, et de plus fort jolis, n'ayant point du tout l'air pédant, et que l'un d'eux même voulut bien me donner la patte, comme si j'étais digne de faire sa partie.

Mais la plus belle fête qui ait été donnée, le plus beau divertissement que l'on ait vu, le plus agréable, et en même temps le plus solennel, celui où chacune de nous a le mieux mis tout son cœur, est celui qui a rempli la journée d'hier : c'était hier la fête de maman. Nul besoin de dire que l'on s'y était préparé. Depuis longtemps on travaillait pour ce grand jour. Beaux cahiers, beaux dessins, beaux ouvrages d'aiguille, mais surtout beaux projets de conversion et de persévérance, tout était en train. Tout fut près dès la veille, et les plus évaporées, par les soins qu'elles avaient pris de se préparer à fêter maman devant Dieu, se crurent au moment de devenir de grandes saintes. On se rendit donc auprès d'elle, et on lui offrit avec ces humbles travaux les vœux qui pouvaient le mieux plaire à son noble cœur. Ah ! que de joie en nous, et en elle que de tendresse pour nous ! Mais ce n'était pas seulement par ces vœux et par ces offrandes que nous entendions la fêter. Le lendemain, grande fête à l'église ; durant la messe, prières ferventes pour maman, et bientôt, au moment de la communion, le spectacle le plus beau pour une mère selon l'âme et la foi : c'est-à-dire une communion générale offerte à Dieu, offerte au Père véritable et saint, afin qu'il accepte et qu'il garde sous sa protection et la mère et les enfants. O Dieu tout-puissant et éternel, qui, après nous avoir donné l'exprès commandement d'aimer notre père et notre mère, avez voulu que cette obéissance devînt la joie de nos cœurs ; ô Dieu, qui, ayant fait fragile et périssable la famille selon la chair, avez daigné, pour notre bien, combattre la mort en créant sans cesse par la grâce et par la charité les liens qu'elle cherche sans cesse à détruire ; ô Dieu, qui avez vaincu la mort jusque dans sa victoire d'un jour en formant dès ici-bas les tendres et consolantes affections

de la famille spirituelle, par la majesté de vos commandements que nous remplissons, par la charité dont vous êtes l'auteur, par l'amour des faibles et des petits qui commande à vos grâces, par les prières de Marie, cette mère de charité dont le cœur est le refuge du monde, et qui vous implore avec nous, écoutez favorablement nos prières! Donnez à votre servante, qui s'est donnée à nous pour vous obéir, la force de remplir les devoirs qu'elle a embrassés; conservez-lui cette santé qu'elle applique à tant de travaux; conservez-lui ces inspirations de votre Esprit-Saint qui l'avertissent de tant de besoins, souvent ignorés même de celles qui les éprouvent. Et puisque nous ne pouvons mieux vous prier pour elle qu'en vous priant pour nous, conservez-lui les consolations de son sacrifice et de son labeur en nous gardant fidèles aux vertus où elle nous guide, afin qu'un jour, ô mon Dieu, elle nous retrouve dans cette gloire du ciel qu'elle a tant demandée pour nous. *Amen, amen.* Non, je ne voudrais pas vivre si je devais oublier ces jours bénis, ces saintes joies, ces prières qui montaient vers le Très-Haut d'un vol si rapide et si radieux, me donnant je ne sais quelle félicité de ne rien sentir dans mon âme qui ne fût piété, reconnaissance, amour, céleste ardeur de toujours servir Dieu.

Voilà donc la fête de maman célébrée par nous : voyons comment elle va l'être pour nous. D'abord, récréation générale, fermeture absolue des classes, éclipse entière des livres, plumes, encre et papier; mais il faut de l'extraordinaire, et nous pressentons qu'il y en aura, car on ne descend point au jardin. Qu'y a-t-il donc au jardin? personne ne le sait. Un petit bruit de marteau seulement se fait entendre; rêvez là-dessus. Devinez-vous, Albertine? Pas du tout. Ni moi. Et vous, Sourzac? Sourzac pourrait bien parler, car elle sait tout; avec ses trois pieds trois pouces elle voit toujours par-dessus la tête des autres; mais elle fait la mystérieuse, et l'on ne peut en tirer aucun mot. Vers dix heures, on remarque des appels discrets; plusieurs blanches sont appelées, elles disparaissent; des rouges, puis des jaunes les suivent. L'impatience est au comble, particulièrement chez Sourzac, et je crois aussi chez Agnès, en punition du trop grand désir qu'elle a d'être grave. Enfin onze heures sonnent : tout le monde au jardin!... Mais le jardin n'est plus le jardin. Il est devenu une foire de village; une rangée de jolies boutiques, drapées de blanc, fait le tour du grand rond : rien n'y manque, ni les marchands, ni les marchandises très variées, ni les enseignes, ni les spectateurs, ni les gendarmes. Ici l'on vend des images, là des pommes et des poires, là des chapelets, là du pain d'épice et du sucre d'orge, là des œufs durs, là des trompettes, des sifflets, des mirlitons et des poupées; l'orgue de barbarie fait une musique quelconque à la porte de la pièce curieuse, qui est intitulée le grand *Tralala* d'Afrique, animal merveilleux à voir; plus loin un astrologue, en grand bonnet pointu, dit

la bonne aventure au moyen d'un long porte-voix. On a déjà tant acheté de trompettes, tant de mirlitons, tant de crécelles, que le plus déchirant concert remplit le jardin. Ah ! le beau spectacle ! Il est si curieux, et la renommée s'en est répandue si vite, que toutes sortes de personnages étranges viennent des pays les plus éloignés le contempler. Parmi ces visiteurs illustres, on remarque un Arabe, mais un Arabe en cheveux bouclés, ce qui ne s'était pas vu depuis longtemps ; un général d'armée, avec son habit de guerre, qui est un casque en papier blanc sur lequel flotte un panache en papier bleu; des marquises de l'ancienne société, portant panier et robe à queue; un monsieur en houppelande jaune, et des quantités de pères de famille. D'où vient cet enchantement ? c'est maman qui l'a produit d'un coup de baguette. Plusieurs de nos bonnes mères ont travaillé toute la nuit pour disposer les boutiques ; elles ont fourni les marchandises ; nous avons fourni les marchands, les gendarmes, les consommateurs, les pères de famille, enfin tout le public. Moi-même je ne suis plus de la classe blanche, j'ai fini mon éducation ; je suis établie marchande de sucre d'orge et de croquignoles, et ma boutique est fort achalandée.

Les journées finissent pour les heureux comme pour les malheureux, et Dieu permet souvent qu'il reste moins de joie aux premiers de leurs plaisirs qu'aux derniers de leurs peines; mais maman se connaît à nous faire des plaisirs qui soient charmants lorsqu'on les goûte, et doux lorsqu'on s'en souvient. A la chute du jour, toutes les boutiques étant bien dévalisées, nous avons appris que la recette, qui était belle, allait être portée à la caisse des pauvres, et ainsi nous nous sommes endormies agréablement en songeant que cette fête si aimable et si joyeuse aurait pour les pauvres du bon Dieu un heureux lendemain.

XIX

DÉPART POUR LES VACANCES

Les prix sont distribués; j'en ai eu beaucoup ; je ne veux pas dire plus que je n'en méritais, mais j'ai eu pour le moins tous ceux que je méritais ; les vacances sont commencées, nous allons nous rendre à la campagne, et faire succéder aux travaux des classes le charmant plaisir de vivre à ne rien faire, dans le bon air des champs. Voilà des conditions pour rendre une pensionnaire très

heureuse; et si l'on veut savoir le fond de ma pensée, je suis extrêmement triste. D'où vient? est-ce parce que je ne vais pas chez moi? non. A ma grande joie on me laisse encore une année, et j'en suis trop contente pour regretter la privation d'un voyage que mon père m'a promis de faire lui-même bientôt. Mais depuis deux à trois jours nous sommes dans les adieux et dans les larmes; les larmes, ce n'est rien dire: ce sont des sanglots, et des sanglots déchirants qu'il faut à tout moment entendre. Beaucoup de nos compagnes s'en vont pour ne plus revenir, et les moins affligées d'en avoir fini avec le couvent ne peuvent le quitter sans douleur ou sans effroi. Il y en a qui se désespèrent. On fut obligé d'emporter presque Odile; Ambroisine remplissait tout à l'heure la maison de ses cris. Nos mères aussi ne supportent pas très froidement ce choc. On voit qu'elles font effort pour conserver leur sérénité. Je sais ce qu'elles éprouvent, et je comprends que c'est là une grande épreuve que Dieu leur impose. La récompense de leur dévouement est de se plaire aux bons résultats qu'il produit; elles voient une enfant perfectionner son esprit par l'étude, et surtout, par la piété, perfectionner son cœur; elles sont heureuses, elles en bénissent Dieu. Mais vient le moment où ce cher ouvrage de leurs soins et de leurs prières va s'aventurer dans le monde et y trouver des exemples, des maximes, des devoirs, toute une existence enfin qui ne ressemble plus à celle du couvent. Les dangers seront plus nombreux, les secours seront moindres, et peut-être aussi le courage. Qu'arrivera-t-il? Voilà leur poids et leur douleur, voilà l'inquiétude maternelle qui fait place à la joie pure et douce de la maternité. Ainsi Dieu ne permet point qu'il y ait d'état sans croix et sans calvaire. Il punit l'égoïste, le sensuel, l'ambitieux, l'avare; il éprouve le saint qui s'est tout donné à le servir, qui a renoncé à tout pour ne suivre que lui, et renoncé même à son cœur. Dans ces cœurs vaincus par eux-mêmes, dans ces cœurs dépouillés de tout désir humain, il sait trouver encore une fibre vivante, et peser assez sur elle pour qu'elle souffre par l'une ou l'autre des choses de ce monde qui n'est plus. Vous en accuserai-je, ô mon Dieu, et trouverai-je ici dans vos volontés trop de rigueur? Non, je veux vous en bénir. Pourquoi donc vos saints seraient-ils privés du mérite de la souffrance et du bonheur de ressembler en ce point à vous, qui avez tant aimé, qui vous êtes tant sacrifié et qui avez tant souffert? Soyez béni pour la punition quand vous voulez punir; soyez béni pour l'épreuve quand vous daignez éprouver. Il faut pour la gloire des bienheureux que la vie soit partout la vie, c'est-à-dire le combat.

XX

PROJETS POUR LES VACANCES

A ALBERTINE

10 septembre.

Albertine, vous êtes partie sans dire si vous reviendrez; mais vous nous avez quittées avec beaucoup de philosophie pour une enfant de Marie qui ne croirait pas revenir. Bien que vos études soient terminées, j'ai dans le cœur que nous nous reverrons ici, que nous serons encore plus d'une fois en prière l'une près de l'autre au pied des saints autels. Vous auriez pleuré, petite sœur, si vous n'aviez pas compté là-dessus. C'est assez sur ce point; je ne veux pas pénétrer vos secrets, je veux seulement vous dire ma pensée et mon espérance.

Nous sommes restées une trentaine environ, et nous allons partir pour la campagne avec le projet le mieux arrêté de nous divertir; mais ce projet, quoique important, n'est pas le seul, ni le premier, ni le plus cher que nous ayons formé. Nous voulons surtout utiliser nos vacances en travaillant à la gloire de Marie; nous voulons gagner des âmes; car vous savez que le pays où nous allons, si charmant du reste, et si bien arrangé par le bon Dieu pour le plaisir de ceux qui l'habitent, ne brille pas par un grand déploiement de piété. Il y a là un pauvre peuple qui s'est bien éloigné de la religion. Nous voulons, dans cette foule d'âmes égarées, en chercher, en trouver qui reviennent sur nos pas au bercail paternel. Comment ferons-nous? Je ne sais. Notre bonne maman nous a permis d'essayer. Dieu se sert des instruments les plus faibles et donne à la bonne volonté des succès que le talent n'obtient pas toujours. Nous sommes très faibles, mais nous avons beaucoup de bonne volonté. Petites, grandes, les mieux disposées, les moins sages, nous voulons devenir des apôtres. Nous avons fait provision de chapelets, de médailles, de livres même et de cartons pour établir le rosaire vivant; mais surtout nous prétendons bien mettre les cœurs sacrés de Jésus et de Marie dans nos intérêts, en nous unissant souvent à Notre-Seigneur par la sainte communion durant le cours des vacances. Après cela, si nous ne

pouvons pas chanter le cantique de Siméon, nous pourrons toujours dire : *Fiat voluntas tua.*

Or sachez qu'Angèle de Sainte-C***, qui reste avec nous, et moi, nous nous sommes promis de faire pour vous le récit détaillé de tout ce qui se passera, et de vous l'envoyer. Nous vous regardons toujours comme une des nôtres. Dès à présent nous voulons que vous nous aidiez de vos prières. N'y manquez pas.

XXI

JOURNAL DES VACANCES

LES AVENTURES DU VOYAGE

Bromeil, 12 septembre.

Bien arrivées, et bien portantes, quoique déjà chargées d'événements. Mais ceci veut être pris de plus haut, et demande un début solennel : le coq, donc, n'avait pas fait entendre encore son chant matinal, et quatre heures n'étaient pas sonnées, que déjà sur pied nous traversions le jardin sous la conduite de sœur Isabelle. Arrivées à notre équipage, que pour plus de bonhomie nous nommerons charrette, quoique ce fût dans la réalité une immense voiture de déménagement, on procède à la grande affaire de l'embarquement général, non sans peine ; car après qu'on nous eût serrées, entassées, empilées, il fallut en emballer encore six, qu'on ne savait plus absolument où nicher. Enfin, malgré les pressantes réclamations des premières occupantes, on introduisit comme on put la demi-douzaine surnuméraire. Chacune, en poussant sa compagne, parvint à se faire presque une demi-place ; on ferme la porte, et nous commençons la route et la journée par un cantique à Marie, étonnant beaucoup le petit nombre de gens devant qui nous passions, qui ne pouvaient comprendre comment de tels accents sortaient d'une charrette de meubles. Le grand jour vint débrouiller bientôt ce mystère ; alors, depuis le conducteur de diligence jusqu'au plus mince charretier, chacun nous saluait ou par de joyeuses acclamations, ou par des compliments moins civils. Une femme entre autres, une énorme femme, qui à coups de fouet faisait aller au triple galop un infortuné baudet, se gendarma contre nous, nous accusant d'écraser notre

cheval sous le poids de nos personnes. Je trouvai le baudet admirable de prendre si patiemment cette injustice.

Avec le jour, l'appétit croissait, et l'on implorait de toutes parts les provisions. La bonne sœur, cédant au vœu général, ordonna que l'on fît paraître le pain. O douleur! il avait été tellement mis en presse, qu'il ne nous offrit qu'un amas de miettes et de débris. Il fallut atteindre le village à moitié route. Là nous pûmes satisfaire amplement nos appétits gloutons. C'est bien; mais une soif ardente se fait promptement sentir, et comment boire? A l'instant l'officieuse Joséphine escalade une fontaine qui se trouve sur le chemin, et s'empresse d'offrir de l'eau à la troupe altérée. Pendant qu'elle était ainsi perchée, une diligence remplie de voyageurs s'avance rapidement, et, malgré les cris suppliants de la tremblante néréide, qui n'a point le temps de descendre, les chevaux se mettent à boire à ses pieds. Se croyant alors dans le plus imminent danger, Joséphine demande secours à Dieu par un grand signe de croix. Enfin cette fatale voiture s'éloigne, et la pâle Joséphine quitte son poste plus vite qu'elle n'y est montée, mais avec des discours braves, et prétendant n'être nullement dégoûtée des aventureuses entreprises.

Cependant notre troupe se divise en plusieurs pelotons. Tandis que les plus paresseuses cheminent au large dans la voiture, les autres, intrépides, marchent en dépit de la fatigue et de la chaleur, qui devinrent extrêmes au bout de quelque temps; mais que celles-ci, dont j'étais, furent bien récompensées! Nous venions de nous asseoir sur l'herbe pour nous reposer, lorsqu'une bonne femme, amenée par un semblable motif, liant conversation avec nous, se met à nous parler de sa famille et de ses malheurs. On en prend occasion de l'entretenir de la sainte Vierge, et de lui offrir une médaille miraculeuse. Elle la reçut volontiers, et nous la quittons avec l'espoir que Marie voudra bien augmenter en sa faveur le nombre des grâces accordées par le moyen de cette médaille. Voilà notre début.

On approchait de Bromeil, où notre chère maman nous avait devancées pour préparer le gîte et nous mettre en possession. Il fallait voir l'empressement de celles qui, restées jusque-là dans la voiture, voulurent être les premières à embrasser la mère commune. En un clin d'œil les voilà toutes à travers champs, courant et ne cessant de regarder le terme désiré. « Maman! maman! » s'écrient-elles; mais maman n'était pas là. Force fut d'attendre le reste du troupeau pour y jouir toutes ensemble du plaisir de la voir.

Bonsoir, Albertine, il y a déjà vingt itinéraires de tracés, et cent préparatifs à faire. Je vous souhaite beaucoup de journées comme celles-ci et comme celles qui suivront.

L'ART DE DONNER DES MÉDAILLES AUX GARDEUSES DE MOUTONS

13 septembre.

Nous avons reconduit jusqu'à une lieue maman, qui retourne à la ville. Après l'avoir embrassée, nous revenions d'un pas assez dolent, lorsque nous aperçûmes deux paysannes et une petite fille qui faisaient paître leurs moutons. Aussitôt on complote de leur donner la médaille; un Avé Maria est dit pour réussir, et nous accostons l'une d'elles. L'autre, captivée par un morceau de pain qu'elle mangeait de fort bon appétit, nous honorait peu de son attention. Nous débutons par des propos sur des bêtes à laine; ce sujet, stérile en lui-même, fut bientôt épuisé, et la mine désobligeante de la bonne femme ne nous autorisait guère à lui parler de la sainte Vierge; nous songions donc à poursuivre notre chemin. Mais au même moment surviennent quatre de nos compagnes, nous criant qu'elles ont *rencontré la dame à qui elles avaient donné une médaille le jour précédent.* Aussitôt chacune de nous, dans l'intention d'exciter les désirs de l'indifférence, se mit à faire bien haut des commentaires. Cette petite ruse eut du succès : entendant parler de la médaille, la rude bergère en demanda une pour sa fille. On se hâta de lui en fournir une pour elle-même, lui faisant promettre de la conserver et de dire la prière. Alors la seconde gardeuse de moutons, regardant ce qui brillait dans la main de sa compagne, parut en avoir envie; je vous assure, Albertine, qu'on s'empressa de la contenter. Mais s'adressant à l'autre d'un air jaloux : « Elles t'en ont donné deux, » lui dit-elle. On lui en présenta vite une seconde, ainsi qu'à deux petites filles qui l'accompagnaient, sur l'espérance qu'elles nous donnèrent de les porter toujours. Nous nous éloignâmes bien joyeuses. Quel bonheur! pouvions-nous espérer une si heureuse réussite? « Oh! dit Angèle, quand j'ai vu que vous alliez partir, j'ai prié la sainte Vierge de tout mon cœur, et elle m'a exaucée. » Nous retournâmes à la maison, cherchant semblable fortune, mais ce fut tout pour aujourd'hui; et gloire à Dieu!

LE THÉOLOGIEN IMPROMPTU

16 septembre.

L'après-midi nous gagnâmes les champs, empressées de jouir de leur beauté, mais plus encore de continuer notre petite mission. Autour d'un lavoir étaient rassemblées quelques paysannes; l'une d'elles, chargée d'un lourd paquet de linge, se disposait à partir. Nous lui adressâmes la parole; elle était fort laconique, et, après avoir répondu plus que brièvement à nos questions, elle nous quitta. Ah! vous comptez nous échapper, Madame! Plusieurs se mirent à ses trousses, l'atteignirent et lui firent accepter une médaille, bien contre toute espérance. Au même instant quelques autres de nos compagnes vinrent nous raconter qu'elles avaient aussi donné l'image de Marie à une bonne femme. Consolées par ces heureuses rencontres, nous nous asseyons sur un petit gazon charmant, et nous nous mettons à lire ou à apprendre. Quelques-unes cependant vont à la découverte, et bientôt annoncent qu'une femme rôde dans les environs, et qu'on la soupçonne de curiosité. Immédiatement les groupes se dispersent; on s'avance, on cherche à saisir l'inconnue. On la découvre; mais il paraît que notre aspect avait quelque chose de terrible; car à peine vit-elle que nous allions de son côté, paf! elle saute un fossé, et la voilà dans les champs, nous laissant consternées et mourantes à force de rire. Cependant cette effarouchée considéra sans doute que nous n'étions pas si redoutables, car elle revint; alors on parlementa, et elle reçut la médaille, ainsi qu'une voisine qui en demanda elle-même une seconde pour son mari malade, nous disant qu'elle la lui donnerait de notre part.

Heureuses de ces succès, nous continuâmes à marcher avec courage; nous nous sentions en état de faire deux lieues pour donner seulement encore une médaille; et tandis que toutes les bonnes pensées de la religion s'épanouissaient dans nos cœurs, nos yeux admiraient tour à tour et la belle nature, qui est si belle lorsque l'on aime Dieu, et les élégantes maisons de la route, que nous voyions déjà en espoir toutes peuplées de gens portant médailles et chapelets, en d'autres termes, de chrétiens zélés pour le salut des âmes et pour le soulagement des pauvres du bon Dieu. Nous atteignîmes ainsi un village à l'entrée duquel nous fûmes agréablement surprises de voir une croix. D'un même mouvement nous voilà au pied de cette croix, et nous chantons l'*O Crux ave,* à la vue de tous les habitants. Peut-être que cela vous paraît héroïque? Nous n'y pensâmes point. Notre résolution est prise une fois pour toutes

d'honorer Dieu ouvertement, d'être ouvertement à lui. Rougit-il dans le ciel, au milieu de toutes les splendeurs de sa cour, d'obéir chaque jour à la voix du prêtre, et de venir se donner entièrement à tant de misérables pécheurs. Tout à coup un homme d'une mine assez extraordinaire nous aborde, et, devant nous, fait à sa fille, dont il était accompagné, des reproches de ce qu'elle n'avait pas osé se joindre à notre prière. C'était magnifique, et, mine à part, l'homme se montrait tellement ennemi du respect humain, que nous commencions à être édifiées. Mais s'adressant directement à sœur Bathilde : « Madame, lui dit-il, ou plutôt *ma sœur en Jésus-Christ...* » Aussitôt une cousine, assise près de là, se répandit en éclats de rire qui nous portèrent à juger que ce langage était nouveau dans la bouche du cher cousin. Il témoigna son mécontentement par une espèce de juron, entre parenthèses, et reprenant ensuite avec beaucoup de sang-froid : « C'est, dit-il, ma sœur, que j'ai étudié les saintes Écritures, et qu'il faudrait être fin pour m'embarrasser. » On lui fit quelques questions auxquelles il répondit avec suffisance.

Néanmoins notre sœur se hâta d'abréger. Les éclats de rire prolongés de la cousine commençaient à faire naître les nôtres. Passant donc de l'Histoire sainte à des objets que le nouveau théologien devait connaître mieux, on lui demanda si l'on ne souffrirait pas trop du soleil par le chemin qu'il nous avait indiqué pour retourner à la maison. « *Ma chère amie,* répondit-il à Joséphine, qui lui avait fait la question, ne nous plaignons pas du soleil; c'est l'astre que Dieu nous a donné pour nous conduire. » Nous en avions assez, particulièrement Joséphine, et nous prîmes congé de l'homme, en pensant que, malgré son respect pour le soleil, il s'était beaucoup trop rafraîchi. Le chemin acheva de nous convaincre; car en suivant ses renseignements il nous fallut descendre toujours, et nous arrivâmes extrêmement fatiguées.

Que l'état de ce pays est triste, où l'on trouve tant de gens simples dont le cœur bien disposé se tournerait aisément vers Dieu s'ils avaient plus de moyens de le connaître ! Prions, bonne Albertine, prions pour que la lumière éternelle prenne pitié de ces pauvres ignorants ; à force de zèle, à force de bonnes œuvres, obtenons que la grâce se répande sur ces âmes arides et desséchées.

UNE FABLE ET SA MORALITÉ — RENCONTRE D'UN PAIEN

18 septembre.

C'est avec mère Assomption que nous avons fait aujourd'hui notre course aux champs. Vous la connaissez; nulle n'a plus d'activité dans l'esprit et de plus charmantes paroles dans le cœur. Elle sait tant de choses, elle en imagine tant, qu'en se promenant avec elle c'est toujours la tête qui voyage; et les jambes, voyant comme l'esprit va loin, ne songent point au chemin qu'elles font. Mère Assomption dit elle-même que le vrai tambour d'un bataillon de pensionnaires, c'est une langue qui babille bien. Elle nous raconte toutes sortes d'histoires, les unes qu'elle se rappelle, les autres qu'elle invente, ayant soin toujours, comme une sainte religieuse qu'elle est, et qui ne veut point mentir, même en riant, de nous prévenir quand les choses viennent de son imagination. Tantôt c'est une aventure de voyage, et tantôt une du monde; tantôt un petit cours d'histoire naturelle à propos d'une plante ou d'un oiseau; tantôt une fable où elle fait parler avec son gracieux esprit l'animal, le végétal ou le minéral qu'il lui plaît d'animer. Elle s'arrange pour que nous tirions de tout cela un autre profit que le plaisir déjà grand de l'entendre; en sorte que plus d'une, écoutant le discours d'une pierre ou d'un moucheron que mère Assomption lui traduit, fait, sans en rien dire, son examen de conscience, et s'étonne de toutes les choses que connaissent les pierres et les moucherons. Pour nous reposer du soleil dans un sentier pierreux et sans ombre, mère Assomption nous a aujourd'hui régalées d'un apologue que j'ai bien retenu. Comme elle l'a dit, il était fort joli; j'ai grand'peur que mon style ne le gâte beaucoup.

« Il y avait sur un chemin, le long d'une muraille, un petit pied de réséda et une grosse touffe d'orties. Les passants s'approchaient du réséda, ils en cueillaient une branche, et ils se réjouissaient de la bonne odeur de cette simple plante; mais ils se détournaient de l'ortie pour n'être point piqués. L'ortie en était fière, et elle affectait de plaindre dédaigneusement le réséda, comme le chêne plaignait jadis le roseau. « Que ton destin est misérable! lui disait-elle; la plus « faible main te mutile, tu n'as point de défense, et tu seras un jour « arraché. Il me prend quelque envie de m'étendre l'été prochain « jusqu'à toi (si tu es vivant encore) pour te protéger. » Le réséda ne disait rien; seulement il souhaitait en lui-même d'être préservé de cette protection du méchant; et, continuant de fournir ses humbles fleurs à quiconque en voulait prendre, il bénissait Dieu, qui faisait

repousser toujours ses rameaux, et lui permettait de fournir toujours à sa charitable prodigalité.

« Or, un matin, le propriétaire vint avec des ouvriers pour faire démolir la muraille. Déjà les pierres tombaient de toutes parts, et l'ortie avait beau faire, ses piquants ne l'empêchaient point d'être écrasée; le moindre gravat la couchait par terre. Le bon réséda croyait qu'il allait être écrasé aussi; et, sans se désoler, il donnait encore ses parfums aux démolisseurs, quand le maître l'aperçut : « Arrêtez, dit-il aux ouvriers; voici une fleur que je ne veux pas « détruire; souvent elle m'a réjoui par sa bonne odeur, et je sais « que mes enfants l'aiment. Enlevez-la donc avec beaucoup de soin, « et portez-la dans mon jardin, où elle viendra plus belle et plus « parfaite encore. » On fit ce qu'il avait ordonné. « Et moi, s'écria « l'ortie, me laisserez-vous périr? — Toi! répliqua le propriétaire, « quel contentement m'as-tu donné? Quel bien fais-tu? Tout au « contraire, tu te vantes de faire le mal. » Là-dessus les ouvriers reprirent leurs pioches et leurs marteaux, et l'ortie fut bientôt écrasée. Quelques-unes de ses branches passaient encore à travers les pierres, un âne vint qui les mangea, car les ânes aiment beaucoup l'ortie. Voilà mon conte : quelle morale en tirez-vous? — C'est, dit Angèle, que Notre-Seigneur mettra les bons dans son jardin et qu'il écrasera les méchants. — Oui, dit notre gaie Gertrude, car j'ai lieu de croire que le bon Dieu m'a fait ortie au lieu de me faire réséda. On me connaît des piquants. — Alors, ma Gertrude, répliqua mère Assomption, ne vous réjouissez pas de ces piquants, souhaitez plutôt de vous en défaire, et ne vous en servez que pour défendre la muraille. Mais vous n'êtes ortie que si vous le voulez bien, et c'est la grande différence entre une plante et vous. Le bon Dieu est venu; il vous a baptisée réséda; maintenant c'est à vous de choisir entre ce que vous êtes naturellement par le péché, et ce que Dieu a fait de vous par la grâce. Que choisissez-vous? »

Là-dessus Gertrude, sans répondre, s'en va cueillir sur le buisson une églantine, puis la présenta gracieusement à la bonne mère, qui ne put s'empêcher de rire : « J'ai grand'peur, ma mère, qu'il n'y ait longtemps des épines; mais peut-être qu'avec un peu de travail nous parviendrons à les enlever avant que la fleur soit tout à fait fanée. »

En revenant, comme nous cherchions partout des yeux quelque bonne aubaine, un pauvre vieux homme qui cassait des pierres sur la route, nous voyant passer, nous ôta très poliment son chapeau. Sa physionomie exigeait qu'on lui donnât la médaille. Après lui avoir expliqué ce qu'elle représentait, nous lui demandâmes s'il connaissait la sainte Vierge. « Oui, répondit-il, j'ai été *quelquefois* à l'église, et j'ai vu l'image d'une dame. » Nous lui dîmes que c'était celle de la mère de Dieu. « Vous connaissez bien Dieu? — Oui, reprit le bonhomme : chaque matin, lorsque je le vois, je lui adresse ma

prière. » Et il nous montrait... le soleil! C'était là son culte. Nous tâchâmes de lui faire comprendre que cet astre était créé par un Dieu infiniment puissant, invisible à nos yeux, quoique présent partout, et que nous devons adorer. Nous lui parlâmes aussi de Marie, et l'une de nous lui offrit son chapelet en lui enseignant ce qu'il fallait faire. Ce brave homme était plein de bonne volonté ; car, ne saisissant pas bien l'explication, il se la fit redire, puis la répéta lui-même. Prenant ensuite son chapelet : « C'est bien long, dit-il, je ne veux pas vous promettre de le réciter en entier ; mais du moins j'en dirai un peu tous les jours. » Après lui avoir recommandé de baiser de temps en temps la médaille que nous lui laissions, et lui en avoir encore remis une autre pour sa femme, nous le quittâmes songeant à lui, nous entretenant de lui, fort surprises, fort affligées d'avoir vu un païen, et plaçant notre confiance en Marie, qui saura bien retirer tout à fait cet infortuné de ses ténèbres, après ce qu'elle vient de commencer par nous. Mais il faudra répondre à Dieu, ma chère Albertine, de l'état de ces infortunés ? Quel compte terrible demandera-t-il de leur indifférence à tous ceux qui, ayant le devoir et le pouvoir d'instruire les autres, ne l'auront pas fait ? Mon cœur est navré de penser que la terre est couverte d'ignorants comme celui-ci, qui souffrent toutes les rigueurs de la pauvreté, et que rien ne vient soulager dans leur misère ni relever dans leur abaissement, tandis qu'il ne faudrait souvent qu'une parole pour les consoler de tout ici-bas par la sûre espérance de l'éternité. Je le répète : malheur à ceux qui peuvent dire cette parole et qui ne la disent point !

SUR LE LIBRE ARBITRE

20 septembre.

Nous étions à Barville, où se trouvent un bois et un étang, c'est-à-dire un bois comme nous en pourrions faire un nous-mêmes en plantant dans le sable tous les balais de la maison, et un étang de la grandeur d'un cuvier où l'on aurait laissé croupir un peu d'eau. Le but du voyage était la chasse et la pêche, pas davantage : chasse aux noisettes, pêche aux grenouilles. Quand nous vîmes le théâtre des exploits que nous avions tant rêvés pendant la route, nous nous sentîmes vaincues, et une voix proposa de repartir, sans même faire à ce ladre de bois l'honneur de nous asseoir à son ombre un seul instant, d'autant plus qu'il n'y avait pas d'ombre. Mais il s'éleva un concert de réclamations contre tout projet de retraite. On tint donc

conseil, et l'on décida que les plus vaillantes iraient à la découverte. Les voilà courant au milieu des bois, secouant les arbres, si l'on peut appeler cela des arbres, et écartant les branches, si ce sont là des branches, pour chercher de l'ombre. Malgré tous nos soins et nos perquisitions nous ne parvenions qu'à griller de plus en plus. Alors, à l'instar de certains compagnons à longues oreilles, le gros du troupeau se couche par terre, refusant absolument d'aller plus loin. Cependant des cris d'allégresse se font entendre : un des éclaireurs, malin ou mal instruit, annonce qu'à quelque distance se trouve une pelouse délicieuse entourée de grands arbres. « Savez-vous bien, lui dit-on, ce que c'est qu'un arbre ? » Il répond en nous dépeignant si bien la fraîcheur qui nous attendait, que nous nous déterminons à nous remettre en route. Mais point de pelouse, point d'arbres, à moins que l'on n'ait l'audace de donner ce nom à une espèce de misérables petits chênes guère plus hauts que nous, et tout éparpillés comme des marmots qui sortent de l'école. Les cris de détresse recommencent : l'une a peur des serpents, sachant qu'ils aiment les lieux favorisés du soleil, et croit à chaque pas en voir sous les feuilles ; l'autre, alléguant la faiblesse de son estomac, demande qu'avant tout l'on songe au dîner, car ce bois malheureux était si aride, que l'on n'y trouvait pas même quelques récréatifs noisetiers, et mère Assomption le nomma le bois des *Quatre-Temps*. Enfin mère Saint-François, qui dirigeait le bataillon, s'arrêta dans un endroit passable ; le reste de nos compagnes et l'intéressante charrette aux provisions étant venus nous rejoindre, on commença les préparatifs du festin à la grande satisfaction générale. La table fut le gazon, les assiettes une feuille de papier ; l'appétit avait parfaitement fait la cuisine, et la gaieté prodigua les bons assaisonnements. Cette affaire terminée, il y eut encore des propositions de retraite, mais les courages étaient bien rétablis. Une foule d'intrépides et de vindicatives déclarèrent que ce bois rechigné en serait pour sa mauvaise mine, et que noisette, ombrage ou fagot, elles en sauraient tirer quelque chose. De bonnes âmes avancèrent que s'il se trouvait d'aventure une seule grenouille dans l'étang, il fallait l'en sortir, du moins par charité ; enfin il restait des paresseuses qui ne craignirent point de laisser voir l'infirmité de leur courage : appuyant leur déclaration par la méthode de maître Aliboron dont nous avons déjà parlé, elles affirmèrent qu'elles voulaient se reposer, le bois fût-il peuplé de tigres, de léopards, de lions et de souris..., à moins pourtant que celles qui désiraient partir ne consentissent à les emporter sur leurs bras en chantant des airs agréables. Proposition inconsidérée et qui fut rejetée nettement. On se dispersa donc suivant les goûts divers. Une mère se mit à la tête des Christophe Colomb lancés à la découverte des noisettes ; une autre bande, ayant sous ses ordres le jardinier, marcha d'un pas discret vers l'asile supposé des grenouilles : le plus grand silence était recommandé dans cette

troupe, et lorsqu'une étourdie le rompait, on la faisait taire aussitôt par des cris d'indignation. Des paresseuses, desquelles j'avais l'honneur d'être, se groupèrent autour de mère Assomption, qui se déclara leur général. Et comme notre volonté était de causer sur n'importe quoi, nous prîmes position pour dormir.

Une de nous, Valentine Baldy, qui a une foi d'ange, comme vous savez, et avec cela toujours des doutes à proposer, ou pour les autres, ou pour elle-même, s'avisa de demander à mère Assomption pourquoi l'homme a le pouvoir de mal faire. « Ne le savez-vous pas, chère enfant? reprit mère Assomption. — Si vraiment, reprit aussitôt Valentine : c'est pour qu'il ait le mérite de faire bien. Mais je vais vous dire, ma mère, la question ne vient pas de moi. A ma dernière sortie, j'entendis un de mes parents qui discutait sur ce point devant mon frère, et je crains que ce pauvre frère n'en ait gardé quelque mauvaise impression. C'est pourquoi, s'il m'en reparle, je voudrais avoir de bons arguments à lui donner; car il me fera un tas de contes : que l'homme pourrait faire bien sans être exposé à faire mal; être heureux sur la terre, y avoir tout à souhait, et cependant être heureux encore dans le ciel ; qu'un animal, qui ne risque point d'offenser Dieu, et qui n'a point de douleurs d'esprit, est plus favorisé que l'homme; enfin mille choses qui sont bien ridicules, je le sens, mais qui peuvent parfois m'embarrasser ; auxquelles d'ailleurs mon frère laisse prendre parfois sa raison et laissera peut-être un jour prendre son âme, ce qui m'afflige quand j'y pense ; et justement parce que cela m'afflige, je ne laisse pas d'y penser assez souvent. — Ce sont, en effet, dit mère Assomption, des objections ridicules; mais puisqu'elles vous inquiètent, vous faites bien, chère fille, de nous en parler. Règle générale, ne craignez point de dire à vos supérieures ce qui vous préoccupe du côté de la foi; soyez là-dessus, comme sur le reste, simple et confiante; ne laissez, tant que vous le pourrez, ni un péché dans votre cœur, ni un doute dans votre esprit ; seulement ne vous arrêtez point à controverser seule à seule avec vous-même. Quand vous êtes ainsi troublée, si vous n'avez point auprès de vous des personnes sensées qui puissent vous démontrer la légèreté d'une objection, le peu de fondement d'un doute, soyez cependant convaincue que l'objection est légère, que le doute est peu fondé, car il n'y a rien dans le monde qui puisse fournir la matière d'un argument considérable contre la foi, qui est la vérité. Chassez donc cette mauvaise pensée, et demeurez tranquille jusqu'au moment où il vous sera donné de la vaincre, ou par la grâce de Dieu ou par le secours d'une personne plus instruite que vous. Maintenant venons à nos difficultés. Vous savez pourquoi et comment vous êtes libre? Dieu vous a créée parce qu'il veut vous aimer et être aimé de vous ; il vous a créée intelligente, et par conséquent libre, afin que votre amour eût quelque prix à ses yeux, et fût un effet propre et réfléchi de votre volonté. Si

vous avez le pouvoir de mal faire, vous savez bien que vous n'en avez jamais la permission. Cependant vous faites mal, mais vous vous relevez par le repentir, qui est encore de l'amour, de l'amour libre et confiant, qui plaît à Dieu ; et Dieu, toujours aussi plein de bonté que vous êtes pleine de faiblesse, vous rétablit dans sa grâce par un généreux pardon. Voilà la liberté. C'est une liberté sans condition ; mais Dieu lui-même, s'il n'était pas souverainement parfait, n'en connaîtrait pas d'autre ; sa liberté serait contrainte par sa justice. Au lieu de cette liberté qui vous laisse faire des fautes et des offenses sans doute, mais qui agit aussi pour vous donner des regrets, vous faire prendre de bonnes résolutions, vous faire éviter de nouveaux péchés, vous faire combattre contre vous et contre elle-même, imaginez que vous n'ayez pas le pouvoir de mal faire : immédiatement vous perdez aussi le pouvoir de faire le bien ; et alors qu'êtes-vous ? un animal, une plante, je ne sais quoi d'insensible, d'idiot, que Dieu ne peut aimer, et qui surtout ne peut dignement aimer Dieu. Quel père, ayant à choisir d'un enfant idiot qui ne l'offenserait jamais et qui ne l'aimerait jamais, ou d'un enfant vif, prompt, étourdi, disposé même à l'affliger, mais qu'à force de soins il pourrait cependant tourner à des sentiments meilleurs, ne préférerait cent mille fois, sur cette seule espérance, à l'enfant idiot l'enfant étourdi ? Chère Valentine, si, après votre baptême, votre mère, ouvrant les rideaux du petit lit où elle vous avait laissée méchante, malade, couverte de plaies, horrible, y avait retrouvé, au lieu de sa fille, la plus charmante, la plus merveilleuse fleur du monde, croyez-vous que cet échange ne l'aurait pas désolée ? Vainement on lui aurait dit : « Votre fille vous eût donné toutes sortes d'inquiétudes et de chagrins ; elle eût été hideuse, désobéissante ; elle ne vous aurait point aimée ; elle serait morte enfin au bout de peu de temps ; mais cette fleur qui la remplace sera toujours brillante et belle ; vous n'aurez qu'à la cultiver un peu, vous la verrez continuellement fleurir, continuellement réjouir vos yeux des couleurs les plus variées, continuellement répandre dans votre maison les parfums les plus délicieux. » Voilà de beaux dédommagements pour une mère ! Votre mère se serait écriée : « Que m'importe cette plante ! rendez-moi ma fille avec sa laideur, avec sa désobéissance, avec les inquiétudes qu'elle doit me donner ! Pour mes yeux, ma fille sera toujours assez belle ; un seul mouvement de tendresse que mes prévenances arracheront à son cœur me payera de toutes mes peines ; à force de précautions je lui rendrai la santé, à force d'amour je la forcerai de m'aimer, et si je suis condamnée à la voir mourir, laissez-la mourir dans mes bras. J'aime mieux aimer ma fille, j'aime mieux souffrir à cause d'elle, j'aime mieux, s'il le faut, la punir, j'aime mieux la voir expirer sur mon cœur et sous mes baisers, que de cultiver une plante. Je suis une mère, je ne suis pas un jardinier. — Que c'est bien vrai ! s'écria Valentine, et pour mon compte aussi, quoique je

puisse encore, dans le cours de ma vie, bien affliger maman, je préfère courir ce risque, avec l'espoir d'obtenir une fois et mille fois mon pardon, que d'être changée en une fleur, qu'elle ne pourrait aimer et qui ne l'aimerait pas. Car je le sais, et ma mère le sait pareillement, au moment même où je l'afflige, je l'aime toujours, et cela nous console toutes deux. — Eh bien ! reprit mère Assomption, cette mère, c'est le bon Dieu ; l'enfant, c'est vous, c'est moi, c'est toute âme en ce monde, dont Dieu pardonne longtemps les offenses, et attend patiemment l'amour. Ce que les impies reprochent à Dieu, c'est donc tout simplement de nous avoir faits ses enfants, de nous avoir créés comme il fallait que nous fussions créés pour qu'il nous aimât, et qu'à notre tour nous pussions l'adorer. Oh ! qu'il est triste d'entendre dire de pareilles choses ! Mais lorsqu'un malheureux cœur conçoit de ces idées, on comprend qu'il les exprime. Ce qui passe toute imagination, c'est qu'on puisse les concevoir. Quel aveuglement effroyable ! La raison du chrétien, saisie d'épouvante devant un semblable prodige, a besoin de se plonger tout entière dans le sentiment de la miséricorde divine pour n'être point écrasée !

« D'où vient cet aveuglement ? De plusieurs causes. D'un long oubli, suite déplorable de fautes nombreuses ; d'un funeste entêtement contre la grâce, et surtout d'un sentiment confus, ignoré, mais cependant présent et terrible, du tort que l'on a fait à Dieu et à soi-même en négligeant la loi de Dieu. Alors, pour échapper aux angoisses qui naissent dans le cœur, on voudrait se refaire, refaire le monde, refaire Dieu lui-même et sa loi, se persuader que l'Église a menti dans ce qu'elle enseigne, abdiquer cette haute dignité d'enfant de Dieu qui devient accablante, et que l'âme ne peut plus porter. On se dit que l'on n'est qu'une machine, qu'une plante pour tâcher, par la suite, de croire qu'en effet l'on n'est rien de plus. On désire se persuader qu'on n'a point de raison, point de cœur, point d'âme, dans l'espérance que Dieu ne pourra point punir ce qui n'existe pas. — Et toutes ces peines pour nier la vérité n'aboutissent encore qu'à confesser la vérité.

« Je vous avoue que je ne puis comprendre comment ceux qui désireraient n'être que des animaux s'arrangeraient dans cet état pour se contenter de leur sort. Sans doute un animal n'a point de peines d'esprit ; néanmoins il souffre à sa manière. Il est soumis aux fafatigues, à la disette, aux attaques des autres animaux, et enfin à la mort. Je regarde la plante : elle n'a pas besoin de changer de place ni de chercher sa nourriture, elle paraît insensible ; c'est trop d'être animal, soyons plante, et ne demandons à Dieu qu'un tout petit brin de sentiment pour jouir de notre félicité végétative. Mais quoi ! à peine la plante peut-elle se connaître qu'elle gémit : elle craint les intempéries de l'air ; le ver attaque ses racines ; le froid, la sécheresse, sont pour elle des ennemis redoutables ; comme l'homme et

l'animal, elle est soumise à la mort; bref, notre plante animée trouve que la pierre est bien heureuse: elle souhaite l'heureux destin du caillou, du grain de sable ou du rocher. Pour l'homme dont vous m'avez fait connaître les idées, s'il veut raisonner ou suivre sa pensée jusqu'au bout, le chef-d'œuvre de la création, l'objet de la prédilection de Dieu, ce que sa puissance et son amour ont su faire de plus parfaitement heureux, c'est donc, quoi? La pierre insensible, c'est-à-dire, en quelque sorte, ce qui n'existe pas. La pierre ne peut ni sentir ni parler; mais, toute muette et inerte qu'elle est, il me semble vraiment qu'elle suffit pour répondre à cet homme et le convaincre de folie, car tout l'argument d'un insensé qui veut changer quelque chose à l'ordre des desseins suprêmes se termine à cette question qu'il fait à Dieu: Pourquoi m'as-tu créé? Question à laquelle toute sa sagesse ne peut répondre, mais que la plus jeune d'entre vous va résoudre en peu de mots.

« Dites-moi, mon enfant, continua mère Assomption en s'adressant à la petite Félicie de Falret, qui n'a pas fait encore sa première communion, pourquoi Dieu vous a-t-il créée et mise au monde?

— Ma mère, répondit sans hésiter la charmante petite, pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen acquérir la vie éternelle. » Cette réponse du catéchisme nous parut si belle, si claire et si touchante en ce moment, que ce fut à qui embrasserait Félicie, et qu'au fond de son cœur chacune de nous bénit et remercia Dieu de lui avoir donné une âme pour le connaître, l'aimer et le servir.

Voilà notre causerie, qui nous fut très agréable. Après quelques heures passées en propos de ce genre, ou plus légers, les pêcheuses de grenouilles n'ayant point trouvé de grenouilles et les chercheuses de noisettes n'ayant pu découvrir un noisetier, on reprit enfin le chemin de la maison, les plus faibles dans la charrette, les autres, mère Assomption à leur tête, cheminant à pied, mais causant en l'air. Les pas de deux aunes de la bonne mère abrégeaient le chemin, et lorsqu'elle voyait des retardataires, elle les faisait venir en leur montrant des noisettes qui restaient des provisions du matin. Nous nous amusions beaucoup de voir qu'une religieuse était le seul noisetier qui se trouvât dans le pays. Longeant un champ qui côtoyait la route, nous vîmes un laboureur dont le cheval, à ce qu'il paraît, n'allait pas à son gré, car il le frappait, exhalant le reste de sa colère par de fréquents et très gros jurons. L'on proposa de lui donner une médaille. A la bonne heure, dites-vous, car, en fait de bravoure, vous ne le cédez pas même à Joséphine; à la bonne heure, car la journée n'aurait pas été complète. Cependant nous nous récriâmes toutes; personne ne se sentait le courage d'aller offrir la médaille à cet orageux et tempêtueux laboureur. Alors mère Assomption, se dévouant, alla le trouver et lui offrit l'image de Marie; il l'accepta de bonne grâce. Vous avez raison, il faut être téméraire. Plus loin,

nous aperçûmes, assise sur le bord d'un fossé, une petite fille qui gardait des vaches. On courut à elle, on lui demanda son nom; elle se nommait Augustine, et, quoique âgée de dix ans, elle n'avait jamais mis le pied dans une église, ne sachant même pas les premiers éléments de la religion. Prends cette médaille, bonne petite fille, aie soin de la baiser souvent et d'invoquer Marie... Mais la pauvre enfant ne connaissait point Marie! C'est en cela surtout que nous la trouvâmes à plaindre. Survint une femme montée sur un âne avec un petit garçon en croupe: c'était la mère d'Augustine. Nous lui offrîmes le présent accoutumé, en lui demandant pourquoi elle ne faisait pas instruire sa fille. Elle nous allégua la multitude de ses occupations, et nous laissa le cœur bien triste de l'ignorance de la pauvre enfant.

Cependant de tous côtés on s'occupait à cueillir le raisin; une troupe de vendangeurs, remarquant notre air fatigué, se réunirent pour nous engager poliment à prendre quelques grappes. Nous ne profitâmes point de leur offre; mais, comme gage de notre reconnaissance, tous ces braves gens reçurent des médailles... J'espère, Albertine, que la journée est complète?

NOS VENDANGES

22 septembre.

A peine le jour commençait-il à poindre, que mère Assomption, des flambeaux à la main, vient nous arracher aux douceurs du sommeil, proclamant à haute voix que les paresseuses seront impitoyablement laissées à la maison. Grâce à ces effrayantes menaces, la toilette est bientôt bâclée, et la lune s'étonne de nous voir cheminer à cinq heures du matin. Où allons-nous? En vendanges! et puis étonnez-vous de notre ardeur. En moins de deux heures, deux lieues de pays sont franchies, et nous sommes devant la maison de campagne de Mme la duchesse de C***, qui nous a livré ses treilles. Là font halte l'équipage et la troupe entière. On sonne, on frappe à plusieurs reprises: point de réponse! Quoi! faudrait-il renoncer au doux espoir de vendanger? Ouvrons plutôt nous-mêmes cette porte inhumaine. Pieds, mains, pierres, sont mis en œuvre, et la cruelle porte reste fermée. Oh! la laide chose que visage de bois lorsque l'on cherche du raisin! Les figures s'allongeaient, l'on prévoyait des résolutions sinistres, et ces deux lieues faites sans y songer devenaient tout à coup interminables, quand apparut au loin, par bonheur, je ne sais quelle commère qui nous demanda ce que nous

voulions. Nous entreprîmes de lui conter notre peine ; mais des chiens se mettant malencontreusement à crier empêchèrent la réponse de parvenir à ses oreilles. Dans son impatience elle tança les interrupteurs du ton le plus animé, leur disant avec feu : *Mais taisez-vous donc!* ce qui nous amusa d'autant plus que les chiens nous cédèrent immédiatement la parole. Cette femme était loquace, mais obligeante. Après avoir longtemps discouru, elle alla faire des enquêtes chez toutes les voisines, et revint nous dire de continuer à frapper, parce qu'il y avait du monde dans le jardin, et qu'on finirait par nous entendre. Nous suivîmes l'avis avec ardeur (non sans l'avoir payé d'une médaille), et la porte enfin s'ouvrit à deux battants. Le jardinier, en nous faisant mille excuses, nous conduisit à la vigne, nous recommandant, s'il était possible, de n'y rien laisser. Aussitôt chacune, prenant ses ébats, visite la treille, cueille et recueille, et mange avec plaisir son agréable fruit, joint à un morceau de pain bis et excellent. Tout à coup nous entendons une cloche : ô bonheur! c'était la messe qu'on allait célébrer. La vendange, malgré ses charmes, est interrompue, mais pour être continuée au retour avec un nouvel appétit. Bientôt la récolte devint générale; chacune allant à la recherche de quelque nouveau fruit, l'une découvrait un poirier, l'autre passait du raisin blanc au raisin noir, et du raisin noir au muscat. Voulant faire honneur à tout, la bande, à la manière des moineaux francs, se transportait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, avec une merveilleuse activité. Pendant cette opération, le jardinier, oubliant que la faim devait être apaisée, avait dressé la table, couverte de noix et de vin doux. Bon gré, mal gré, il fallut boire! Le jardinier versait force rasades, assurant que c'était un *velours* sur l'estomac. Quelle singulière image! Cependant on faisait la grimace à la dérobée, car le velours était tant soit peu aigrelet et rêche. Mais comme il n'y avait aucun moyen de se soustraire aux sollicitations du bonhomme, chaque convive, se promenant le verre à la main, épiait pour faire des libations le moment où l'hôte tournerait la tête. Enfin, après nous avoir comblées et accablées d'honnêtetés, on nous laissa partir. Adieu, paniers, les vendanges sont faites. Le retour fut égayé par notre bon vieux casseur de pierres, devenu d'adorateur du soleil serviteur de Marie. Il nous montra la médaille que nous lui avions donnée huit jours auparavant, et nous dit qu'il était fidèle à réciter tous les jours quelques Avé Maria. Ces nouvelles remplirent nos cœurs de consolations.

EN PÈLERINAGE

27 septembre

Depuis le jour de notre arrivée, nous attendions avec impatience le moment de faire le célèbre pèlerinage de Givry, qui nous avait été promis par nos mères, et nous nous réjouissions des grâces sans nombre que nous comptions bien y obtenir. Le 24, à sept heures du matin, nous prîmes, avec une satisfaction infinie, possession de deux charrettes envoyées par Mme Hel..., la mère de notre compagne Augustine. C'étaient des cris d'allégresse et des rires continuels, surtout lorsqu'une heureuse secousse nous poussait les unes sur les autres. Rien d'amusant comme l'aspect de ces charretées; maint curieux s'arrêta pour nous considérer à loisir, et l'on entendit même certains passants, d'un esprit plus subtil que juste, nous comparer aux veaux que l'on conduit au marché. Je vous laisse à prononcer, Albertine, si l'on peut avec raison trouver quelque analogie entre un semblable bétail et des personnes dont plusieurs viennent tout récemment de remporter des prix de grammaire. Mais, sans s'inquiéter des quolibets, nos charrettes poursuivaient gravement leur marche comique. La jument de nos mères, la fière Fanchette, était seule malheureuse; elle formait l'arrière-garde et soupirait en secret de cette dure humiliation. A dix heures nos coursiers nous déposèrent chez Mme Hel..., dont l'excellente bonté nous mit tout de suite à notre aise. Avant le dîner, nous avions déjà parcouru les beautés du jardin et de la maison.

Pour occuper le reste de la journée, Mme Hel... voulut nous envoyer au *tertre blanc* qui se trouve à une lieue de sa noble demeure, et qui est une espèce de montagne très haute, entièrement composée d'un sable argenté, si fin, qu'il ressemble presque à de la poussière. Quand les rayons du soleil éclairent cette éminence, elle brille comme si elle était couverte de jolies petites perles. Le sommet forme un plateau dont la vue est charmante. D'un côté s'étend, jusqu'aux limites de l'horizon, une immense forêt qui semble infinie, qui ondoie et qui est verte et sombre comme la mer; de l'autre côté ce sont des bois coupés d'eau, des champs coupés de bois; un village est caché dans ce beau pêle-mêle comme un nid mystérieux. Quoique la forêt fût presque noire, nous l'avons nommée la mer Rouge; un côté du village est devenu le pays de Chanaan, d'autant plus que de ce côté se trouve l'hospitalière maison de Mme Hel...; et nous, peuple voyageur, foulant le sable de nos pieds fatigués, laissant errer nos yeux sur la terre promise, nous

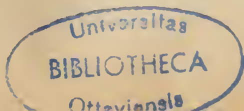
figurions très bien les Hébreux dans le désert. Pour compléter la ressemblance, derrière nous s'élevaient à une grande hauteur des rochers arides et menaçants, qui contrastaient fort bien avec le tout. Ce sont, dans le tableau que je vous fais, les rochers frappés par Moïse. Certainement il en sortirait des sources vives, disions-nous, et la manne tomberait sur cette aridité si Dieu voulait nous arrêter ici. Ma chère Albertine, que les œuvres de Dieu sont belles, et qu'il a magnifiquement orné le séjour de ces ingrats humains, si prompts à l'oublier! Pour nous, à qui l'oubli n'est pas possible, nous sentîmes, à ce spectacle ravissant, se réveiller dans nos cœurs non seulement l'amour de Dieu, mais mille effusions de tendresse pour toutes celles qui sont auprès de nous les instruments de sa divine bonté. O maman, et toutes nos bonnes mères, que n'étiez-vous là! Nous vous appelions de tous nos vœux, vos noms étaient dans toutes les bouches. Pour vous dédommager, nous désirions au moins vous apporter des produits de cette belle montagne. Nous courûmes donc sous les châtaigniers qui l'environnent, et malgré les piquants on eut bientôt fait une ample récolte. Hélas! mère Assomption survient, qui, sans périphrase, nous traite de voleuses, et ordonne impitoyablement de vider tous les sacs. Il fallut déposer, en gémissant, au pied d'un arbre ce butin illégitime. Voilà encore une ressemblance : vous savez qu'on ne pouvait faire provision de manne, à moins que ce ne fût la veille du sabbat. Or c'était ce jour-là lundi.

En rentrant chez notre excellente hôtesse, nous soupâmes, et après avoir passé quelques instants avec elle nous nous disposions gaiement à aller coucher sur la paille, ainsi que maman nous l'avait annoncé. Mais non! dans toutes les chambres nous étaient préparés des matelas étendus par terre. Ce coucher d'un nouveau genre nous parût héroïque, et il y en eut qui se comparèrent à des soldats. On rabattit leur orgueil en les faisant souvenir de la comparaison du matin. Nos courses ayant appesanti nos paupières, elles furent fermées en un instant.

L'oiseau vigilant nous réveille,
Et ses chants répétés semblent chasser la nuit!
Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille,
Et l'appelle à la vie où son jour nous conduit[1].

Voyez-nous, à sept heures du matin, en chemin vers Givry, lieu du pèlerinage, récitant le rosaire, et le cœur plein des grâces que nous demandons à Dieu. Quand le rosaire fut achevé. nous demeu-

[1] Racine.



râmes dans un religieux recueillement. Pas un mot ne troublait ce profond silence; nous étions assez occupées de nos âmes et de notre Sauveur. Les plus petites elles-mêmes priaient comme les plus grandes. Nous arrivâmes à huit heures : l'église était encore fermée ; nous nous assîmes à la porte, attendant là le moment de la messe, et continuant notre prière. Enfin le sanctuaire consacré à Marie nous fut ouvert, et la statue miraculeuse de notre Reine céleste frappe d'abord notre vue et réjouit nos cœurs. Cette statue est noire, revêtue d'une robe blanche et couronnée de fleurs d'oranger. Près de l'autel sont suspendus les fers brisés d'un pauvre prisonnier à la merveilleuse délivrance duquel le pèlerinage doit son origine, et voici comment l'histoire en est contée: Cet homme, jugé pour un crime dont il était innocent, avait été mis à la chaîne avec d'autres condamnés que l'on conduisait aux galères. Passant ainsi à quelque distance de Givry, son pays natal, le malheureux, dans sa douleur, pria la sainte Vierge de le soustraire aux rigueurs d'une captivité si honteuse et si dure. A l'instant il est exaucé; ses fers se brisent tout à coup. Le gardien, étonné, l'accuse de sortilège, et le fait enchaîner de nouveau. Mais, plein de confiance, deux fois le prisonnier invoque Marie, et deux fois encore ses liens sont rompus. Reconnaissant alors le miracle, et l'attestant eux-mêmes, ceux qui conduisaient le captif le ramènent à ses juges. On revise son procès avec exactitude, on le trouve innocent. Et lui déposa aux pieds de sa libératrice, en éternel monument de sa reconnaissance, les fers dont elle l'avait délivré.

Nous étions touchées en les considérant, ces chaînes, dans la pensée surtout que Marie, si puissante pour briser les fers de l'innocence, ne manquerait pas de détruire les entraves et de renverser les pièges dans lesquels l'ennemi de tout bien chercherait à nous faire tomber. La pauvreté de l'église parlait encore à nos cœurs. C'est sur cet autel dénué d'ornements, dans ces murs presque toujours déserts que réside le maître du monde, le roi du ciel! Nous lui présentâmes nos vœux par les mains de Marie ; nous lui offrîmes ceux de nos mères, de nos parents et de nos compagnes absentes, et les vôtres surtout, Albertine ; nous lui parlâmes aussi de certains pauvres pécheurs dont nous avons entrepris la conversion, et desquels Angèle ou moi nous vous entretiendrons bientôt. Enfin nous nous regardâmes comme députées envers Marie pour tout ce qui nous est cher. O la douce messe que nous eûmes là, et la belle communion que nous y fîmes, en demandant à Dieu notre salut et le salut du monde entier!

NOUVEAUX PÈLERINAGES — GRANDS EXERCICES

2 octobre.

C'est encore de Givry que je veux vous parler. Nous y sommes revenues en pèlerinage, comme la première fois, pour la conclusion d'une neuvaine que nous avons faite à la sainte Vierge, dans un but qui se rattache à de grands intérêts, dont nous vous entretiendrons plus tard ; car c'est une longue histoire. Le départ pour Givry a toujours lieu de fort bonne heure. Fanchette avait une charge, ou, si vous voulez, traînait une gerbe de treize fleurs des champs ; c'est le nom modeste que nous avons jugé à propos de prendre. Dix autres pâquerettes, coquelicots et bluets, s'étaient entassées dans une charrette qui n'avait guère de capacité que pour quatre. Le trajet fut un concert de gémissements accompagnés d'éclats de rire. Celle-ci se plaignait de son pied, sur lequel une voisine était parvenue à s'asseoir ; celle-là se trouvait trop pressée, se levait brusquement et chancelait à chaque secousse. Néanmoins le parti de se lever parut le plus commode, et bientôt voilà tout le monde debout. Hélas ! le soulagement fut peu de chose : l'une tombe sur sa compagne ; l'autre est rudement serrée contre les côtés de la charrette ; enfin la gêne arrive au comble, et l'on demande à grands cris à descendre. Mère Assomption, qui, en guise de phaéton, conduisait le premier équipage, n'ayant eu aucun égard aux clameurs, elles en devinrent plus vives, si bien que tant de cris, tant de cahots, tant de heurts, de presses, de secousses, de rires, finirent par produire un point de côté général. Il fallut bien alors aviser à quelque remède. On crut nè pouvoir imaginer rien de mieux qu'une distribution de noisettes. Eh bien, ma chère, cet expédient produisit un résultat magique. Il détourna l'attention, et sans plus nous apercevoir ni nous affliger d'autre chose que du malheur de trouver des noisettes creuses, nous arrivâmes au terme de notre expédition, chez Mme Hel... Intitulez ce passage : *De l'effet des noisettes sur le point de côté.*

A peine arrivées, il fut question de la fameuse promenade du *tertre noir*, où nous désirions fort d'aller. Dans notre aveugle impatience, nous partîmes sans nous enquérir de la route. Aussi, *pour nous apprendre,* nous trouvâmes-nous, après avoir bien marché, dans une direction tout à fait autre que la bonne. Mais quelques aventureuses, Agnès en tête, car c'est votre servante Angèle qui vous écrit, s'étant lancées à la découverte, revinrent pour guider nos pas errants; elles nous firent admirer un amas considérable de rochers qui bornaient l'horizon et qu'il s'agissait d'escalader.

Le *tertre noir* est cette réunion de rochers élevés en amphithéâtre jusqu'à une extrême hauteur. Mère Assomption était restée en bas avec deux ou trois paresseuses, que la découverte de plusieurs noisetiers, beautés moins stériles, rendait insensibles à ces âpres phénomènes de la nature. Dieu sait quel butin elles firent. Tandis qu'elles étaient penchées vers la terre, nous autres, les grandes âmes, prenions (en soufflant un peu) notre vol vers les cieux. Bientôt six intrépides dansent triomphalement sur le point le plus élevé où elles sont parvenues, et deviennent un nouvel ornement dans le paysage; cas leurs danses, à la vraie façon de la simple nature, les font ressembler de loin à ces figures légères qui, sans toucher le sol, et se tenant par la main, tournent sur les flancs d'un beau vase antique. Je m'amusais à les regarder, et je croyais voir les Muses dansant sur le Parnasse...

(« Comment! s'écria Agnès, lisant par-dessus mon épaule ce que j'écris, vous pensiez voir les Muses, et nous n'étions que six! — Oh! combien cette remarque est pédante! On sait bien qu'il y a neuf Muses dans l'Olympe ; mais il est permis de supposer que sur les neuf il y en a bien trois qui n'aiment pas la campagne, et qui restent à la maison : Clio avec ses bouquins, Melpomène avec ses poignards et sa pharmacie, et quelque autre avec je ne sais quoi. » Agnès, vaincue et terrassée par mon érudition, reste bouche close.)

... dansant sur le Parnasse. Nous les rejoignons. Alors le délire de la gloire les saisit; elles veulent faire preuve de vaillance en descendant au plus vite, comme elles sont montées ; elles se lancent, elles se précipitent : en un clin d'œil nous les voyons disparaître; les voilà près de mère Assomption. La troupe des prudentes, de celles qui escortaient les petites, les regarde d'un œil d'envie, fait deux ou trois pas avec le désir de les imiter, puis s'arrête et songe : Hum! c'est bien rapide! hum! hum!... c'est même très escarpé! Néanmoins on donne le signal du départ, et l'on se met à descendre en recommandant beaucoup de bravoure, ce qui n'empêche personne d'user des plus sages précautions. Tout à coup nos pas mesurés sont arrêtés par des cris extraordinaires. Une infortunée s'était embarrassée dans les branches d'un gros arbre, et, malgré ses efforts, ne pouvait se dépêtrer, devenant ainsi elle-même une pierre d'achoppement pour la compagnie, à qui elle barrait le passage. Force nous fut de faire halte, jusqu'à ce qu'enfin elle parvînt à se dégager, je ne sais comment, et nous voilà de nouveau en route. Mais d'autres obstacles surviennent: un roc d'une hauteur prodigieuse se présente. Essayer de le sauter eût été hardi. L'avant-garde recule, raisonne, et cherche un autre chemin, comme Louis XIII au pas de Suze; mais, moins heureuse que ce vaillant roi, ne peut rien découvrir. Il faut absolument se résoudre à descendre le terrible roc, ou bien à y passer la nuit. Que faire en cette conjoncture formidable? Après

un conseil assez tumultueux, on décide que l'on glissera sur la difficulté. Cette nouvelle manière de cheminer devient un véritable divertissement; et, de mémoire de pensionnaire, scène plus héroï-comique ne s'était vue : l'une glissait à moitié, puis s'arrêtait subitement, détestant par-dessus tout la précipitation; l'autre restait immobile, demandant à grands cris du secours; une troisième, plus téméraire, faisait si lestement le trajet de haut en bas, qu'elle arrivait plus vite qu'elle n'eût voulu, et n'apprenait point sans plaisir qu'elle pourrait encore vivre un bout de temps. Il y en eut qui, dans cette critique occurrence, croyant leur vie exposée, songèrent sérieusement à l'état de leur âme; l'appréhension où elles étaient leur arracha l'aveu public de leurs injustices. Joséphine entre autres, que je ne vous désignerai pas plus clairement pour ne point trahir le secret de la confession, s'écria d'une voix lamentable que son sac recélait du bien d'autrui, voulant parler des pommes, noisettes, châtaignes, etc..., qu'elle avait dérobées dans ses voyages. Cependant nous avancions, et point de nouvelles de sœur Assomption ni de son corps d'armée. En vain nous faisions retentir de nos cris les échos d'alentour, eux seuls répondaient. Vous savez ce qu'ils répondent. Véritablement j'aurais quelque envie de profiter de l'occasion pour fulminer contre les échos une harangue où je prouverais que je fais d'eux fort peu de cas. Je me borne à dire que je les laisse admirer à ceux qui aiment la conversation des perroquets.

Ce ne fut qu'après avoir beaucoup marché que nous commençâmes à découvrir, bien au loin, quelque chose de blanc et de noir, puis des chapeaux, puis enfin nos compagnes. Aussitôt des deux côtés se fait un élan général : chacune se met à courir les bras ouverts, et en se joignant on s'embrasse aussi tendrement qu'après dix ans d'absence. C'est que le danger vieillit, oui-da. Ayant fait, non pas entre deux mots, le récit de nos aventures et rassuré notre bonne mère, nous continuâmes à la hâte notre route, car il était tard, et nous pensions que Mme Hel... nous attendait avec inquiétude. Nous *remarchions* depuis une heure, et déjà les étoiles avaient remplacé la clarté du jour, lorsque nous vîmes, à n'en pouvoir douter, que nous étions égarées. En vain mère Assomption, sœur Éléonore et le jardinier cherchaient à s'orienter; ils ne pouvaient deviner où nous étions :

De toutes les couleurs que distinguait la vue
L'obscure nuit n'a fait qu'une couleur [1].

Quoique secrètement joyeuse de cet événement, notre troupe, au lieu d'être dispersée comme de coutume, formait un bataillon serré

[1] Racine.

et impénétrable, afin de pouvoir mieux se défendre en cas d'attaque. Nous étions au plein milieu des champs; pas une lumière ne paraissait au loin; tout était calme, silencieux dans l'espace, et nous raisonnions là-dessus à perte d'haleine. Le jardinier demanda que les langues voulussent bien s'arrêter un instant, afin de prêter l'oreille au bruit du village; nous nous tûmes, et l'on n'entendit plus rien. Alors de refaire mille conjectures : « Quel bonheur, quel bonheur, disions-nous, de coucher en plein air, au pied d'un arbre! » Car nous allons peut-être nous enfoncer dans une forêt. En effet, on pensait en apercevoir une, lorsque Lizinka, qui dans ses promenades prend silencieusement le devant, observant tout et ne parlant jamais à la légère, s'écria qu'elle voyait une maison. Nous faisions toutes des vœux pour qu'on ne l'écoutât pas; mais l'autorité se décide à suivre le chemin que notre compagne indique. Seulement, au lieu de frapper à la porte de la susdite maison, mère Assomption, aveuglée par l'obscurité, nous fit donner du nez contre un mur qui nous séparait du village. Comment passer? Rien de plus simple, ma chère! Nous escaladons le mur, nous montons à l'assaut; en moins de rien nous voilà de l'autre côté et en pays de connaissance, chez M[me] Hel..., notre bonne hôtesse, qui venait d'envoyer deux domestiques à la découverte. C'était sérieux, j'espère. Enfin il est tard, et le souper nous attendait : ah! que nous mangeâmes bien...; ah! que nous causâmes bien; ah! que nous bâillâmes bien...; je cherche un autre mot en *âmes* pour caractériser notre sommeil; je n'en trouve qu'un que je ne veux pas employer. Mais, je vous en prie, récapitulez cette journée, ces cahots de voiture, ces terres lointaines explorées, ces abîmes franchis, ces voyages de découverte, cette nuit crue passée à la belle étoile, cette maison emportée de vive force. Plaisantez-vous, de nous appeler des pensionnaires! Je crois sans vanité que nous sommes de vrais héros.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que de toute la fatigue de ce grand jour il ne restait plus rien le lendemain lorsqu'il fallut se lever à l'aurore pour se rendre au sanctuaire de Marie. Comme la première fois nous y entendîmes la messe, et nous eûmes le bonheur d'y communier. Ainsi Dieu est de toutes nos fêtes! Nous jouons, comme d'heureux et bien-aimés enfants, sous l'œil du plus tendre père, et nous nous reposons de nos jeux dans ses bras ouverts avec amour. Nous avons prié pour toutes nos compagnes, chère Albertine. N'ayez pas trop de regrets, vous étiez là.

L'ÉTABLISSEMENT DU ROSAIRE VIVANT

6 octobre.

Nous n'avons plus qu'un petit nombre de jours à passer ici; bientôt nos travaux reprendront leur cours, et nos loisirs seront restreints. Il faut en toute hâte que nous réjouissions votre cœur, pieuse Albertine, par le récit détaillé des plus douces et des plus sérieuses choses qui aient occupé notre temps à Bromeil, car tout ce qui précède n'est vraiment que balivernes. Vous nous trouvez heureuses de passer si joyeusement les vacances, eh bien! vous ne connaissez pas la moitié ni le quart de nos vraies joies et de nos plaisirs.

Nous vous avons annoncé certains préparatifs faits pour établir le rosaire vivant, et vous nous demandez ce qu'il en est advenu. Voici pour vous contenter.

D'abord, dans l'intention de mettre tout en œuvre durant notre séjour, pour que notre exemple pût porter quelques âmes à Dieu, nous exprimâmes le désir d'aller tous les jours à la messe. Nos amusements nous auraient paru tristes, s'ils n'avaient point été précédés par cet acte de religion. M. le curé nous voyait avec plaisir entourer les saints autels; car tandis que Notre-Seigneur s'immole à Dieu son Père, à peine se trouve-t-il quelques personnes, *d'adorateurs zélés à peine un petit nombre* viennent-ils s'unir à ce sacrifice, source si abondante des grâces les plus précieuses. Nous cherchâmes premièrement à réveiller la ferveur des âmes pieuses qui se rendaient encore à l'église, par le chant des cantiques, et pour y réussir mieux (d'après ce grand principe qu'il faut toujours bien faire ce que l'on fait, et surtout ce que l'on fait pour Dieu), la récréation de la veille était toujours employée à s'y exercer. Dieu bénit nos efforts; nous vîmes s'accroître le nombre, le petit nombre de ceux qui assistaient à la messe. Chaque jour, en arrivant, nous les comptions des yeux, et la moindre augmentation était pour nous un grand sujet de joie.

Le premier dimanche, au moment de quitter l'église, nous entendîmes une voix suivie de deux autres qui commençaient le chapelet. L'office avait duré deux heures; il était tard. Cependant des yeux suppliants se tournèrent vers la maîtresse, pour lui demander d'aller aussi rendre cet hommage à notre bonne mère. Même les plus petites en sollicitèrent la faveur, comprenant déjà que d'y prendre part, c'était travailler par le pouvoir de l'exemple à la gloire de Marie. Nous nous réunîmes donc au troupeau fidèle des trois personnes qui étaient là; nous récitâmes le chapelet avec toute la ferveur dont nous

étions capables, et avant de nous retirer nous chantâmes un cantique qui parut faire grand plaisir aux assistants.

Bientôt, nous entretenant toujours, dans nos promenades et ailleurs, de ce que nous pourrions faire pour attirer sur ce pays la protection de la sainte Vierge, par laquelle seule il nous semblait pouvoir se sauver, l'établissement du rosaire vivant nous parut le moyen le plus efficace, et nous revînmes d'un commun accord à cette pensée, que l'indifférence religieuse des habitants nous avait presque fait abandonner. Deux d'entre nous, avec une sœur, se rendirent chez le curé pour obtenir sa permission, sans laquelle il eût été inconvenant de rien entreprendre. Connaissant mieux que nous ses paroissiens, le zélé pasteur crut le succès impossible, et nous fit à ce sujet une vive peinture des peines qui déchiraient son cœur. Sa douleur anima le courage de la bonne sœur. Remplie de confiance en Marie, elle osa lui promettre que bientôt il s'étonnerait du nombre des personnes enrôlées, et des bénédictions que la plus compatissante des mères allait répandre sur sa paroisse. « Allez donc, ma sœur, lui dit-il, allez partout; faites le plus de recrues que vous pourrez. Je doute néanmoins que vous parveniez à former plus d'une quinzaine. » La sœur commença tout de suite à parcourir la ville, accompagnée de plusieurs d'entre nous. Elle découvrit d'abord deux zélatrices. Après les avoir chargées chacune d'un rosaire, elle leur fit entendre que cette association ayant surtout pour but la conversion des pécheurs, c'était par conséquent ceux-là qu'il y fallait enrôler. Au bout de quelques jours, nous comptions quatre quinzaines, dues aux soins de Mme de ***, l'une des zélatrices, qui nous apporta bientôt une liste de quatre-vingt-dix personnes. Jamais cette pieuse dame ne s'était sentie si heureuse. « Jusqu'à présent, dit-elle, « je n'avais fait que mon salut; et je me sens maintenant le désir de « travailler au salut des autres. » Grâce de Dieu, dont nous savons le prix.

Les quatre premières quinzaines étant formées, M. le curé choisit le premier dimanche d'octobre pour établir solennellement ce rosaire dont il avait si fort douté. Il voulut donner à la cérémonie la pompe des plus grandes fêtes. L'église, ordinairement si déserte, était remplie de nouveaux associés, dont plusieurs peut-être étaient bien étonnés de se trouver là. Le pasteur parla sur cette dévotion avec l'éloquence d'un cœur qu'anime l'amour de Marie. Il prouva d'abord l'ancienneté du rosaire, raconta les nombreux miracles qu'il a plu à Dieu d'opérer par ce moyen, et proposa ensuite à la piété des fidèles le rosaire vivant, si cher au souverain pontife, et source abondante de grâces. A l'offertoire, la bannière de Marie fut portée processionnellement en triomphe par toute l'église. Il nous semblait que cette bonne mère se réjouissait en voyant ses nouveaux enfants réunis autour d'elle. Après la grand'messe, une foule de personnes demandèrent à Mme de*** de les mettre au nombre des associés. Le soir,

la zélatrice les rassembla pour réciter le chapelet. Quelle fut la joie du digne curé, lorsque, en arrivant dans la chapelle de la sainte Vierge, il trouva une troupe nombreuse prosternée à ses pieds! Ce n'étaient plus trois âmes fidèles, c'étaient plus de soixante personnes qui venaient se ranger sous les enseignes de Marie. Après le chapelet, M. le curé se tourna vers l'assemblée, et témoigna le bonheur qu'il éprouvait; il en rendit mille actions de grâces à la tendre mère des chrétiens. Il daigna aussi exprimer des regrets sur notre prochain départ. « Bientôt, dit-il, nous perdrons notre cher pensionnat; mais « Marie est là pour nous protéger. Ne plaçons pas notre appui sur « des bras humains. Dieu nous les avait donnés, Dieu nous les a « ôtés : que son saint nom soit béni! » Il nous serait difficile de peindre l'émotion générale. Quant à nous, nous regardions ce jour comme un des plus beaux de notre vie. La vue de cette église naguère abandonnée, et qui maintenant commençait à se remplir, pénétrait nos âmes des plus douces consolations; cette troupe dévouée à Marie nous semblait un gage assuré des fruits de conversion qui allaient s'opérer. Nous espérions que notre mère ramènerait au bercail les brebis égarées; nous étions bien heureuses de voir naître son amour dans les cœurs. Avant-hier, le dernier dimanche que nous dussions passer à Bromeil, nous eûmes la satisfaction d'admirer le même empressement.

Dès que Dieu eut bien voulu nous faire voir le succès de nos humbles desseins, nous n'entendîmes pas du tout nous borner là : voilà le grand secret de nos courses lointaines que nous vous avons racontées. Peut-être aussi, maintenant que vous connaissez en partie les projets qui nous les faisaient entreprendre, vous expliquerez-vous mieux ce plaisir continuel, cette gaieté constante et cet imperturbable beau temps que nous y avons toujours eus. Un seul endroit nous fut moins favorable que les autres. Nous vous avons parlé de ce pays où une si bonne duchesse a une treille si excellente. Ayant fait une sainte conjuration contre ce pays-là, nous partîmes un beau matin, en véritables missionnaires, sans emporter de provisions, mais peut-être avec quelque arrière-pensée sur la treille. Après une prière à l'église du lieu, nous nous rendons au presbytère, et la sœur explique au curé le but de notre visite. Le bon curé ne demandait pas mieux, tout en prévoyant de grands obstacles. Mais une dame qui se trouvait chez lui nous appuie fort. Elle nous indique deux personnes *éminemment pieuses,* qui consentiront, elle n'en doute pas, à être zélatrices; pour elle, elle ne peut s'en charger. Cette obligeante dame sort et revient bientôt après, accompagnée d'une femme âgée et de sa fille, qui paraissait avoir une vingtaine d'années. Celle-ci, en entrant dans la salle, commença par se jèter sur sa mère, l'embrassant si fort, qu'elle semblait vouloir l'étouffer, en lui répétant sans cesse : *Ah! maman! petite maman!* Cette scène nous émerveilla. Cependant on expliquait le rosaire, et la bonne vieille d'ouvrir de

grands yeux. Malgré son éminente piété, elle n'avait pas même les premières notions du chapelet. Quant à ses pieuses connaissances, à mesure qu'on les lui nommait, elle branlait la tête, et la fille, se penchant sur elle, leur attachait d'assez désobligeantes épithètes, mêlées de son continuel *maman, petite maman.* Enfin la mère et la fille se retirèrent sans qu'on eût rien conclu.

Il ne nous restait plus d'espoir que dans l'autre personne *éminemment pieuse;* encore nous avertit-on qu'elle ne nous ferait pas grand accueil. « N'importe, disons-nous; jusqu'ici nous n'avons eu que des succès; il est juste que nous soyons humiliées. Malgré de si généreux sentiments, les cœurs battaient vite en entrant chez cette personne. Elle nous reçut avec politesse; c'est une demoiselle dont l'air distingué, les manières, la conversation décèlent une âme bien née; au premier abord, elle nous parut même avoir une dévotion franche et véritable. Malheureusement nous ne la trouvâmes pas favorable au rosaire. Elle nous mit en avant des raisons excellentes. Hélas! que dire de ceux qui ont des raisons pour ne pas servir Dieu, puisque c'est justement un service où il faut agir contre la raison humaine, compromettre devant le monde sa réputation de bon sens, essayer l'impossible! Elle parlait avec beaucoup de chaleur, et sans cesser de se montrer polie elle avait cependant une certaine attitude affectée, toute propre à nous faire comprendre qu'elle attendait impatiemment la fin de notre visite. Nous abrégeâmes donc, et nous sortîmes, très saluées et saluant beaucoup.

Ce mauvais succès nous fit apercevoir qu'il était tard et que nous étions affamées. Nous courons au jardin de la bonne duchesse : porte close, et, cette fois, close obstinément. Nous nous rabattons chez le boulanger du village, criant famine, fouillant tous les coins de la boutique pour dénicher les pains les plus gros et les plus tendres, et en grand débat avec la sœur, qui, soutenant que nous avions l'appétit plus grand que l'estomac, ne voulut pas nous laisser acheter huit petites livres de ce pain dont il nous semblait que nous aurions dévoré des montagnes. Nous nous dirigeons ensuite, avec un accord merveilleux, vers un marchand charcutier que chacune avait remarqué du coin de l'œil. Déjà l'on avait fait une belle emplette de cervelas, lorsque Augustine se déclare indisposée, et proteste contre la nature indigeste de cette innocente préparation. Aussi il y a du pour et du contre; le cervelas est bien attaqué, bien défendu; on cite des exemples, et après une longue discussion, souvent interrompue par les affamées, on achète enfin du saucisson pour les estomacs délicats. Avec ces aliments de malade, nous arpentons de nouveau la rue pour gagner la campagne, afin de dîner à notre aise. Mais, autre incident, nous découvrons tout à coup que saucisson et cervelas altèrent, et que le paysage, d'ailleurs charmant, ne nous offre pas une goutte d'eau. Retour au jardin de la duchesse : hélas! bien peu d'accord avec le cœur de l'excellente dame, il nous reste impitoyable-

ment fermé. Force fut d'étancher cette terrible soif avec un peu de raisin vert et détestable qu'on nous vendit à grand'peine. Nous quittâmes le pays, le champ de bataille, non pas très encouragées, mais cependant très résolues d'y revenir.

Notre seconde visite eut lieu quelques jours après. Le bon curé n'avait rien pu faire, et il nous dit qu'il ne croyait pas que la demoiselle à qui il nous avait adressées lui sût fort bon gré de l'honneur qu'il lui avait procuré par là. Nous lui déclarâmes que nous nous proposions de faire à cette demoiselle une seconde visite; là-dessus il parut nous regarder avec une certaine admiration qui ne nous rassura guère, et dès que nous l'eûmes quitté nous délibérâmes, ne sachant plus trop s'il fallait hasarder de nouvelles tentatives. L'air froid et cérémonieux de cette personne se représentait très vivement à notre imagination: « Peut-être qu'elle nous fermera sa porte. — Quand même elle nous recevrait, nous ne gagnerions rien sur elle. » Néanmoins la crainte de manquer, par notre faute, une occasion de procurer la gloire de notre bonne mère nous fit marcher avec une certaine fermeté vers la fatale maison. Arrivées à la porte, de violents battements de cœur se firent sentir, et quand elle s'ouvrit, toutes, par un mouvement spontané, nous fîmes le signe de la croix. La redoutable demoiselle nous reçut encore plus poliment que la première fois. Elle nous retint une heure, parlant sur divers sujets avec beaucoup de jugement et de raison. Mais après nous avoir d'abord déclaré l'impossibilité où elle était d'établir le rosaire, elle sut toujours détourner adroitement la conversation pour qu'on ne récidivât pas. Notre visite fut donc absolument inutile, et nous vîmes que le moment de la grâce n'était pas arrivé pour ce pays. Courage cependant, nous dit la sœur. L'heure n'est pas venue; elle viendra. Nous n'avons pu faire ce bien, d'autres le feront; et qui nous assure même qu'il n'est pas fait? »

Le retour néanmoins fut silencieux. O Ciel! aimer si peu Dieu, dans un si beau pays! n'y pouvoir trouver un cœur disposé à travailler pour la gloire de sa mère! Ce fut là notre plus mauvais jour. Vous êtes affligée de ce récit, bonne Albertine? En voici un autre qui ne vous consolera pas beaucoup.

Saint-Valentin est un petit village dont la malheureuse église est toujours fermée; personne n'y vient aux pieds de Notre-Seigneur pour l'adorer et recevoir les grâces dont il a les mains pleines dans le saint Sacrement; tout y est triste; les autels sont dénués d'ornements; on y cherche en vain les objets les plus indispensables au culte; le pavé, verdâtre de moisissure, accuse un peuple qui délaisse son Dieu.

Le curé, nous entendant lui parler du rosaire, accueillit notre proposition avec empressement. Mais il n'osait espérer. « A peine, nous dit-il d'une voix pénétrée, voit-on trente personnes à la messe le dimanche. Quant aux vêpres, j'y suis seul avec les chantres. »

Néanmoins, reconnaissant que le rosaire était un très puissant moyen pour faire revivre la religion, il nous adressa, pour former une quinzaine, à Mme Durand, marchande, la seule personne pieuse de sa paroisse. La bonne dame nous reçut dans un jardin tout paisible et charmant. Nous nous assîmes autour d'elle, près d'un puits couronné de verdure, et la sœur, postée en face sur un seau, l'interrogea en ces termes : « Mère Durand, connaissez-vous beaucoup de bons chrétiens dans ce pays? — Bah! répondit la bonne femme, ils sont tous si mauvais, qu'ils ne veulent pas entendre parler de Dieu! et ils m'appellent jésuite parce que je le sers. — Eh bien! mère Durand, lui répliqua la sœur, vous êtes destinée par Dieu à devenir l'apôtre de Saint-Valentin. » A ces mots, elle se récria, nous demandant si nous voulions nous moquer d'elle. On se mit alors à lui expliquer le rosaire. Elle parut effrayée lorsqu'elle sut qu'il fallait qu'elle s'adjoignît quatorze autres personnes. « Je ne les trouverai jamais, disait-elle; c'est impossible. » Nous la rassurâmes de notre mieux, l'encourageant à donner à Notre-Seigneur et à sa sainte mère la preuve de son dévouement; et la bonne femme, avec une grande effusion du cœur, nous le promit enfin. Dieu bénira sa bonne volonté. Puisse-t-il lui plaire aussi de la rendre féconde! Mais, hélas! ce pavé moisi de l'église nous le voyons encore, et il nous fait trembler.

En quittant Saint-Valentin, nous nous rendîmes à Lisy, de l'autre côté du fleuve. M. le curé n'était pas au presbytère. Après deux heures d'attente, n'espérant pas qu'il revînt, et craignant de nous attarder, nous allions partir, lorsque Marie nous inspira de rester encore quelques instants. Bien nous en prit. M. le curé arriva, écouta notre proposition, l'accueillit tout de suite, et promit de s'occuper sur-le-champ du rosaire. En effet, huit jours après notre visite, cinq quinzaines s'étaient déjà formées. Que Dieu est bon! Dans trois ou quatre autres villages encore, nous eûmes de ces douces consolations, et il s'y fait maintenant des prières qui plaideront bien pour nous dans le ciel, lorque Dieu nous demandera compte de nos moments.

VISITES AUX MALADES

13 octobre.

J'ai réservé pour la fin ce chapitre, dont je suis sûre que le titre vous intéresse, et que vous avez peut-être lu le premier. Ces visites sont, en effet, la bénédiction de nos vacances; peut-être seront-

elles la bénédiction de notre vie : il est certain que nous y avons été continuellement édifiées, continuellement émerveillées de la grande bonté du Seigneur, et que nous avons bien heureusement appris à ne redouter aucune entreprise, pour difficile qu'elle soit, lorsqu'elle a en vue la gloire de Dieu et la conversion des pécheurs.

Ce fut quelques jours après notre arrivée que l'on nous annonça que nous pourrions toutes aller tour à tour à l'hospice encourager les pauvres malades, et jamais assurément la promesse des récréations les plus variées ne fut reçue avec autant de joie. Tout le monde s'y voulait rendre à la fois. Les premières n'étaient pas parties que les autres réclamaient la faveur de les remplacer le lendemain. Chaque jour on consacrait deux heures à ces chères visites, et l'on se plaignait de le brièveté du temps. Les promenades générales mêmes cessèrent aussitôt d'être demandées, à moins que ce ne fût pour le rosaire : c'étaient toujours nos mères qui nous prévenaient là-dessus. Occupées de nos chères malades, nous ne songions pas à chercher d'autres plaisirs. Ces bonnes gens aimaient à nous voir au milieu d'eux; ils nous comptaient, et semblaient toujours ne pas nous trouver assez nombreuses; car nos mères, craignant le bruit, ne nous envoyaient que trois ou quatre ensemble. Le dimanche seulement, nous arrivions toutes, vers l'heure du souper, et, tandis que les unes causaient avec les malades, les autres, revêtues de tabliers blancs, prenaient plaisir à les servir. Vous ne pouvez imaginer avec quelle expression de reconnaissance nous étions accueillies et remerciées. Ils demandaient à recevoir leur nourriture de nos mains, prétendant qu'elle leur semblait meilleure. Aussi fallait-il presque se fâcher pour nous emmener, pour nous arracher de cet hospice. Il nous semblait si doux à nous-mêmes de servir les membres souffrants de Jésus-Christ!

Cependant nous avions bien aussi nos desseins sournois! Dès la première visite, chacune de nous, bonne Albertine, et que n'étiez-vous là! s'était emparée d'un malade, dans l'intention de le convertir à l'aide de Marie. Nous nous attachions toujours au même; mais l'union qui règne entre nous rendant tous les intérêts communs, celle qui trouvait auprès du sien quelque difficulté le recommandait à ses compagnes, et toutes ensemble nous offrions quelque petit sacrifice à son intention. Avait-on un mouvement subit d'humeur ou d'impatience, pour le réprimer on disait : « Pensez au père, à la mère *un tel.* » Aussitôt celle qui était contrariée et chagrine s'adoucissait et remerciait de l'avertissement. De même, lorsqu'il survenait quelque léger contretemps, l'idée qu'on le souffrirait pour les malades le faisait recevoir avec joie. Le désastreux voyage et la terrible demoiselle de ***[1] nous furent d'un grand profit sous ce rapport. Un jour qu'on annonçait à Émilienne quelque chose qui

[1] Voyez page 108.

devait naturellement lui déplaire, elle s'écria très franchement : « Tant mieux! je l'offrirai pour ma femme! »

A la première visite nous étions trois, et nous pensions même n'être que deux et demie; car la troisième était Berthe, qui n'avait pas onze ans. Berthe cependant s'empara d'une femme de soixante ans, chez laquelle elle sut ranimer les sentiments d'amour envers la sainte Vierge, pendant le peu de jours qu'elle put s'en occuper. Moi, j'eus Marguerite, pauvre aveugle qui n'était point à convertir, et que je quittai bientôt pour une cure plus difficile. Le lot d'Angèle fut la mère Verger, paralytique, âgée de soixante-dix ans, et si durement frappée, qu'elle était, pour ainsi dire, morte de tout le côté droit. Cette bonne femme avait depuis si longtemps abandonné les sacrements, qu'elle ne pouvait pas se rappeler l'époque de sa dernière confession. Nénamoins, depuis quelques semaines, la grâce la travaillait intérieurement; car sa paralysie lui ayant une première fois ôté l'usage de la parole, elle craignait de la perdre encore et de mourir sans réconciliation. Mais un puissant obstacle la retenait d'appeler un prêtre : elle n'était point mariée à l'église, et voulait dérober ce triste secret, dans la crainte mal fondée de perdre la bienveillance des sœurs. D'ailleurs, la confession devait être nécessairement suivie d'un mariage, et son mari, ancien militaire, et de plus ivrogne invétéré, l'eût *envoyée promener* à la moindre proposition qu'elle lui en aurait faite. Ainsi la pauvre femme croupissait dans son malheureux état. Ce fut Dieu qui lui envoya Angèle; car Mme la supérieure des sœurs mena elle-même notre compagne au chevet de la mère Verger. Angèle commença par la questionner sur ses maux, lui témoignant y prendre beaucoup de part. S'apercevant bientôt que ces marques de compassion lui donnaient accès dans son cœur, elle osa l'entretenir de la sainte Vierge et lui offrir une médaille. A peine l'eût-elle mise au cou de la malade, que celle-ci fondit en larmes. Angèle continua de lui parler des bontés de Marie, des miséricordes de Jésus, et les pleurs de la paralytique redoublèrent. Enfin elle lui peignit le bonheur d'une âme en grâce avec Dieu et qui par chacune de ses douleurs acquiert un degré de gloire dans le ciel, tandis que le funeste état du péché fait souffrir sans mérite en cette vie, et souffrir encore éternellement après. A mesure qu'Angèle exhortait, Marie agissait puissamment. Tout à coup les obstacles disparurent aux yeux de la pauvre femme; elle se détermina à se confesser le plus tôt possible. Angèle lui donna encore quelques explications sur le sacrement de pénitence, et la quitta enfin le cœur bien satisfait; mais le lendemain elle la trouva dans d'autres dispositions : toutes ses craintes s'étaient présentées plus fortement à son imagination, elle avait ajourné à une quinzaine. Voyant là une ruse du démon, et voulant absolument lui arracher cette âme, Angèle s'adressa d'abord à Marie dans les termes les plus pressants, puis redoubla ses instances, et obtint formel-

lement de la bonne femme la promesse désirée. En effet, le jour suivant elle avait commencé sa confession, et sut obtenir de son mari qu'il se rendrait auprès d'elle le soir à six heures pour recevoir le sacrement du mariage. « Ah! Mademoiselle, dit-elle à son apôtre, « que je suis heureuse! je ne sens plus mes souffrances; je veux « tout ce que le bon Dieu veut. Mes maux ne sont rien auprès de « ce qu'il a souffert pour moi. » Elle devait recevoir l'absolution le jour même, et soupirait après cette grâce. Le prêtre vint comme Angèle était là. Notre compagne eut la consolation de soutenir sa paralytique pour l'aider à marcher jusqu'au tribunal de la justice, du pardon et de l'espérance. Au bout de quelques instants, la pécheresse était réconciliée; sa figure souffrante avait pris l'expression du calme et de la joie. Angèle lui parla du prodige qui s'opère dans une âme au moment où le prêtre prononce les paroles sacramentelles; la mère Verger lui répondit en pleurant. Elle ne témoignait qu'une inquiétude, c'était que son mari ne tînt pas la promesse qu'il avait faite de venir le soir. Mais le bonhomme y fut fidèle, quoiqu'il lui en coûtât terriblement; car lorsqu'il apprit qu'avant le mariage il faudrait se confesser, il se mit à pâlir et à trembler si fort, qu'on fut obligé de le mener dans le jardin et de lui faire boire de la fleur d'oranger. La confession faite, le mariage fut célébré, et la malade ne savait plus parler que de sa reconnaissance envers Dieu. Elle exprima le désir d'entendre lire la passion. Angèle lui fit cette lecture en plusieurs fois, et eut bien souvent l'occasion d'admirer comment Dieu parlait au cœur de sa chère convertie. Elle avait cette sagesse, cette résignation, ces bonnes pensées qui sont les fruits de l'âme chrétienne, et ces bonnes paroles qui en sont la fleur. « Voilà, « s'écria Angèle avec joie, une admirable culture que nous faisons : « semailles le matin, moisson le soir! » La mère Verger, s'étant convertie la première, eut à essuyer bien des railleries de la part des autres malades. Angèle cherchait à la fortifier. « Mademoiselle, lui dit la bonne femme, tout cela n'est rien, et si c'est quelque chose, je l'offre à Dieu; je ne serai jamais tant humiliée qu'il l'a été pour moi. » Puis elle ajoutait : « Si nous pouvions donc ramener mon pauvre homme! » Car elle ne se contentait point d'être à Dieu toute seule, elle voulait y conduire le vieux compagnon de ses misères. Angèle aussi l'aurait bien voulu. Mère Verger fit une tentative, elle en fit deux. Père Verger refusa, mais absolument, de retourner à confesse. « Je ne puis plus rien, dit alors la bonne femme; parlez-lui, Mademoiselle, et moi, je prierai la sainte Vierge. » Angèle fit d'abord accepter la médaille au nouveau prosélyte, qui ne l'était qu'en espérance, et elle lui demanda une entrevue. Je la laisse vous finir elle-même l'histoire.

Premièrement, chère Albertine, je plaçai ma confiance dans la médaille, et j'attendis le bonhomme de pied ferme, à l'heure fixée. Il arriva, mais non pas du même pied dont je l'attendais. Vous savez

ce que le jardinier de la duchesse appelait un velours sur l'estomac? De ce velours le père Verger s'était fait un gilet, un habit, et je crois même un manteau. Je ne l'abordai pas ; il ne se tenait guère en place, et il n'y avait rien à lui dire. Je demandai seulement son adresse, résolue d'aller chez lui d'assez bonne heure pour le trouver de sang-froid. Effectivement, le lendemain je me rendis avec une sœur de Mlle de *** à la fabrique où il travaillait. Il déjeunait en état de parfaite raison. Bientôt nous attaquâmes le vice capital. Mlle de *** lui fit des reproches très humiliants sur son ivrognerie, qui le rendait semblable à la bête. De telles remontrances devaient émouvoir la bile d'un ancien militaire. Je tremblais très fort; je croyais qu'il allait se mettre en colère : pas du tout. Il dit à Mlle de *** : « Je vous remercie bien. » Et la sœur lui demandant s'il était fâché : « Non, non ; au contraire. Je vois que vous me portez de l'intérêt. » Certes, il ne se trompait pas, car il est vraiment brave homme, et vous l'allez voir. Après quelques mots plus doux, lui ayant demandé de ne point boire jusqu'au dimanche suivant. « Je vous le jure, dit-il; il m'en coûtera, mais je le ferai... *pour me préparer à aller à confesse.* Oh! c'est cela qui me coûte d'aller à confesse ! N'importe, j'irai dès que j'aurai surmonté mon penchant pendant quelques jours. » En même temps il nous montra la médaille, qu'il baisa respectueusement. Notez que nous n'avions pas osé toucher le point de la confession. Voilà comme le succès nous fut difficile. Mais nous avions bien prié, et Marie est bien puissante, et Dieu est bien bon. Le surlendemain nous revînmes à la même heure pour voir si notre homme avait tenu parole. Il accourt au-devant de nous, nous répétant qu'il s'était engagé jusqu'au dimanche, et ajoutant la promesse de dire chaque jour en allant travailler quelques Avé Maria.

Malgré ma confiance en Marie, je m'accuse d'avoir été bien étonnée quand je vis, le dimanche, arriver mon ivrogne parfaitement de sang-froid. Après l'avoir félicité de bon cœur, nous l'envoyâmes près de sa femme, et il y était lorsque nous nous y rendîmes à notre tour. Ce pauvre homme n'avait pas déjeuné le matin. Au lieu de boire l'argent de sa semaine, il en avait payé une dette, en sorte qu'il était sans un sou. Il ne me le dit pas; sa femme le dit pour lui. Je lui offris alors quelques pièces de monnaie; il ne voulait pas les recevoir, et tenait ses mains serrées l'une contre l'autre. « Prenez pour me faire plaisir, » lui dis-je en les lui glissant; et je l'envoyai dîner. Il m'avait promis de revenir à six heures du soir pour se confesser; et M. le vicaire l'attendait. Cependant l'heure était passée, le père Verger ne revenait pas. « Je le connais, dit une commère, il est allé boire l'argent que vous lui avez donné. Soyez sûre que vous ne le reverrez plus. » Je me désolais presque, lorsqu'au bout du jardin j'aperçus la statue de Marie ; je volai vers elle, et de toute ma ferveur je commençai un *Souvenez-vous.* Je n'avais pas fini que Verger arrive, non pas ivre, mais dans les plus excellentes dispositions,

plein du désir de s'approcher du tribunal de la pénitence, et tremblant de ne le point faire assez bien. Grâces en soient rendues à notre bonne mère! il se confessa, je le vis après, et j'honorai sa fidélité à ne point boire. « Dame! me dit-il, c'est dur! mais je veux faire pénitence. Il faut que je tâche de me surmonter pendant un mois. » Avant de quitter Bromeil, nous l'avions enrôlé dans le rosaire. Il dira sa dizaine chaque jour en se rendant au travail. Vous voyez, il faut oser; ces pauvres gens ne demandent pas mieux que d'aller en paradis.

Lise a fait aussi une double conquête autrement difficile et belle. Je ne veux pas qu'elle vous la raconte elle-même; plus modeste que moi, elle y supprimerait trop de détails. Un ancien militaire, M. Danvin, ne s'était point approché des sacrements depuis une trentaine d'années. Atteint d'une maladie douloureuse, il était à l'hospice, lorsque, ayant entendu parler de la médaille miraculeuse, il souhaita d'en avoir une. Lise la lui offrit, et voulut entreprendre sa conversion. Il fallait du courage; car il ne s'agissait plus d'une femme timide, d'un homme dénué de moyens, mais d'un vieux soldat dont la figure franche offrait en même temps un air de rudesse capable de déconcerter tout autre qu'un cœur dévoué à Marie. Il donna tout de suite une preuve de la droiture qui faisait le fond de son caractère; comme Lise, avant d'entrer en matière, lui parlait de sa femme : « Mademoiselle, dit-il, je ne suis point marié à l'église. — Eh bien! répondit Lise, il faut le faire. — Ma femme, reprit-il, n'y consentira jamais. » Mais Lise lui dit qu'il était le maître, et que, s'il le voulait fermement, sa femme serait bien obligée d'obéir. Deux jours après, Lise revint à l'hospice. Marie parla par sa bouche, et la rendit si éloquente, que le bon Danvin, pressé du désir de revenir à Dieu, pria celle qui exerçait à son égard la fonction d'apôtre de vouloir bien chaque jour lui faire le catéchisme. Son air attentif et ses yeux fixés sur elle tout le temps de l'instruction annonçaient qu'il l'écoutait avec plaisir. Un jour que Lise lui témoignait sa satisfaction : « Oui, Mademoiselle, lui répondit-il, je goûte beaucoup tout ce que vous me dites; d'ailleurs, si cela ne m'eût pas été agréable, je l'aurais déclaré dès le commencement... Que ces demoiselles sont donc bonnes pour moi! disait-il encore à la sœur qui le soignait. Cependant aucun motif d'intérêt ne les pousse. » Voilà le profit d'agir pour Dieu. On travaille pour une récompense infinie et très certaine, et l'on a l'air encore de faire tout cela pour rien. Bientôt Danvin demanda le catéchisme afin de pouvoir le repasser quand Lise ne serait pas là. Il faut connaître le pouvoir de Marie pour ne pas s'étonner qu'un homme tourmenté de douleurs affreuses dans la tête ait pu prendre un pareil engagement et n'y pas manquer. La sœur de Charité remarqua que, même au milieu de ses souffrances, il étudiait.

Lise lui parla de confession. Il objecta que, n'ayant jamais fait de

mal à personne, il ne saurait de quoi s'accuser. On lui fit comprendre que nous avions à remplir envers Dieu des devoirs auxquels nous ne pouvons manquer sans péché, et que M. le vicaire l'aiderait d'ailleurs pour son examen, promesse qui le tranquillisa beaucoup. Néanmoins il hésitait encore à s'engager d'entendre la messe tous les dimanches par crainte de ne pas tenir sa parole. On le pressa; toutes ces petites difficultés furent levées, le voilà converti, et Lise à la moitié de sa besogne.

Restait la femme, beaucoup moins disposée que le mari, beaucoup plus ignorante. Chaque jour Lise lui donnait un rendez-vous, et s'appliquait à lui faire connaître la religion; mais la pauvre malheureuse avait la tête très dure; continuellement c'était à lui répéter les mêmes choses. Par surcroît, son enfant, qu'elle portait toujours avec elle, criait et pleurait pendant les instructions. Il eût fallu voir Lise le prenant, le promenant, le caressant, quoique le pauvre petit eût une mine fort dégoûtante. Malgré ces soins, elle ne pouvait parvenir à l'apaiser, et Lise supportait patiemment ses cris et ses pleurs. Un jour notre compagne fut en grande peine. Elle engageait sa bonne femme à se rendre à la messe le dimanche suivant. « Non, Mademoiselle, répondit celle-ci; je suis trop mal mise. — Mais, lui disait Lise, ce sont les pauvres que le bon Dieu aime le mieux. — Je le sais bien, reprenait l'autre, que le bon Dieu n'aime pas la *farauderie,* mais je ne veux pas aller à la messe. » Lise se mit alors à invoquer Marie par un *Souvenez-vous,* puis elle réitéra sa demande: la sainte Vierge avait triomphé dans ce cœur. « J'irai, dit la femme; oui, dimanche, j'irai à la messe. Mais, je vous en conjure, veuillez venir me chercher. » Lise le lui promit, et la quitta dans la secrète intention de la pourvoir de tout ce qui lui manquait; mais, afin qu'elle n'agît pas par intérêt, elle ne lui en dit rien, jusqu'à ce qu'elle eût fait preuve de bonne volonté.

Le dimanche suivant, Lise ne manqua pas d'aller la chercher. Elle logeait dans la maison d'une chiffonnière. Cette dernière se trouvant là, Lise obtint d'elle qu'elle viendrait aussi à la messe, quoiqu'elle n'eût pas encore déjeuné. En ce moment, on entendit dans une pièce voisine un homme qui chantait. C'était le père Germain, et, dit-on à Lise, un excellent homme. On le fit venir. La sœur qui accompagnait Lise le salua d'un compliment mérité, et fait pour le mettre en belle humeur: « Vous avez l'air d'un brave homme, » lui dit-elle. Le père Germain fut flatté, et, pour prouver que sa physionomie ne trompait pas, il se mit à répondre fort gracieusement à toutes les questions qu'on lui faisait. Ancien militaire, dénué de tout, il n'avait d'autres moyens d'exister que d'aller ramasser des os qu'il vendait ensuite. Cependant, fidèle aux principes religieux qui dominaient dans son cœur, il était exact à entendre tous les dimanches la messe et à faire ses pâques. Vous avouerez qu'il méritait bien d'aller plus loin: il est à présent du rosaire. Quant à la chiffonnière

et à la femme Danvin, lorsque la conversation avec le père Germain fut finie, elles accompagnèrent Lise à la messe, et furent fidèles à s'y rendre depuis. Le ménage Danvin est maintenant béni et chrétien. Voilà les trophées de notre bonne compagne. On peut dire qu'elle ne le remporta pas sans beaucoup de travaux et de peines. Mais, dès que le zèle eut commencé à brûler dans son cœur, elle ne parut plus la même. Elle s'oubliait pour ne songer qu'aux autres, faisait mille petits sacrifices, et, en ramenant les âmes égarées, devenait pour nous toutes un sujet d'édification.

Et le père Fallot, ne vous en dirai-je rien? Trois de nos compagnes y travaillèrent : Virginie, Blanche et Alix. Ce bon vieux, presque nonagénaire, ne s'était pas confessé depuis cinquante ans. Vainement une des sœurs l'avait souvent pressé là-dessus. Il opposait toujours les fâcheuses impressions qu'avaient faites sur son esprit la conduite des mauvais prêtres pendant la révolution. Il avait été pieux; mais, lorsque les troubles éclatèrent, ses bons principes s'affaiblissant, il laissa la confession, conservant seulement l'habitude de faire ses prières. « Enfin, disait-il, je n'ai point abandonné Dieu, mais Dieu m'a abandonné. Que ne me retire-t-il de ce monde, où je suis si malheureux! » Dans ces occasions-là, Marie inspire de bonnes réponses. Le vieillard fut touché de ce qu'elle nous dicta. Nous profitâmes de son attendrissement pour lui mettre au cou une médaille qu'il baisa en versant des larmes, nous assurant qu'il ne la quitterait jamais. Alors nous lui parlâmes de confession. Quelles furent notre admiration et notre reconnaissance evers Marie de l'entendre, docile à notre voix, consentir à cette importante démarche! Le lendemain et le surlendemain nous ne le vîmes pas : il était à confesse. Cependant nous eûmes la consolation de le saluer le troisième jour. L'air calme et heureux de sa physionomie nous peignait assez son bonheur; mais il y joignait les expressions les plus vives. Nous lui parlâmes de communion. Il nous répondit qu'il serait très heureux de participer au banquet divin ; mais qu'il désirait encore un peu de temps pour s'y préparer, « parce que, ajouta-t-il, une absolution de cinquante ans demande une sérieuse préparation et une vive contrition. » Cette délicatesse de conscience fut pour nous une nouvelle preuve de la sincérité de notre bon vieillard. Amour donc, et reconnaissance à Marie, qui l'a si bien disposé!

J'en passe, mais il faut que je vous parle de Désirée. Désirée a été une vraie sœur de Charité. Il y avait à l'hôpital une femme mourante qui répandait une odeur tellement insupportable, que les sœurs n'osaient presque pas nous laisser approcher d'elle, dans la crainte que nous n'en fussions incommodées. Tout cela ne rebuta point Désirée. Elle soignait sa malade, la soulevait, l'embrassait, un un mot, lui rendait les services les plus répugnants. Aussi ne doutons-nous pas que la grâce d'une bonne mort, accordée à cette femme, ne soit due en grande partie à la charité empressée, je devrais dire héroïque,

dont elle a été l'objet. Elle avait été bien malheureuse, ayant passé une partie de sa vie avec une maîtresse cruelle qui, non contente de la maltraiter, l'empêchait encore de remplir ses devoirs de religion. « Néanmoins, disait-elle, j'ai toujours eu grande confiance en la sainte Vierge, et pour la remercier de plusieurs grâces qu'elle m'a obtenues, je lui ai voué mon enfant. » Heureuse de trouver dans ce cœur l'amour de Marie, Désirée lui parla de cette tendre mère, puis de Dieu, et l'exhorta très vivement à son salut. Mais la malade ne voulut pas se confesser. On lui avait en vain présenté ce que la religion offre de plus consolant et de plus terrible, rien n'était capable de l'émouvoir. Désirée comprit alors qu'il n'y avait que Marie qui pût triompher de cette âme. Elle nous pria de nous imposer quelques privations pour cette pauvre pécheresse, qui, disait-elle, paraîtra prochainement devant Dieu. Le silence coûte beaucoup toujours, et particulièrement en vacances ; ce fut cette pratique que vos compagnes résolurent d'offrir à Marie. On l'observa si fidèlement, qu'on n'entendait plus un seul mot, même au réfectoire, où l'on n'avait pu jusque-là obtenir, je ne dirai pas du silence, mais un peu moins de bruit. La prière fut jointe à cette mortification, et Désirée, après avoir tout particulièrement invoqué Marie, afin qu'elle lui inspirât des paroles touchantes, demanda de retourner à l'hospice. Déjà elle avait représenté à Catherine (c'était le nom de cette femme) l'état malheureux d'une âme qui s'expose à mourir dans la disgrâce de Dieu, elle mit encore tout en œuvre pour la toucher, mais cette pauvre obstinée répondait toujours : « Quand je serai guérie, je me confesserai. » Désirée sentait presque faiblir son courage : « Voyez, ma bonne femme, lui dit-elle, j'ai fait tout ce que j'ai pu, mes compagnes ont gardé le silence à votre intention, et vous ne voulez rien faire pour nous. » Ces derniers mots pénétrèrent jusqu'au cœur de Catherine. Attendrie de l'intérêt qu'on lui témoignait sans aucun motif personnel, elle voulut tout de suite se confesser. Elle le fit en effet, et d'une manière si édifiante, que M. le curé nous en montra sa satisfaction. Il était temps! Catherine mourut deux jours après, munie du sacrement de l'extrême-onction. Nous avons la douce confiance que Notre-Seigneur l'a reçue dans son sein, et qu'elle se souviendra au ciel des soins de celle qui a été sur la terre l'instrument de son salut.

Je termine par la mère Robin, qui fut plus difficile à elle seule que tous les autres. Mère Robin ne s'était pas confessée depuis cinquante-trois ans, et n'a point naturellement le cœur tendre. Elle échut à Émilienne de Saint-P***, qui commença par lui donner une médaille et l'entretenir de la sainte Vierge, tâchant en même temps de l'amener à la confession. Mais la mère Robin était fine et superfine. Chaque fois que l'on mettait sur le tapis le sujet redouté, elle s'empressait de détourner adroitement la conversation. « Aïe! aïe! que mon pied me fait mal! disait-elle; ah! mon Dieu, quelle douleur! » Et

l'on ne pouvait la tirer de là; puis, à peine étions-nous dehors, que la malicieuse vieille exerçait son humeur railleuse au dépens des autres malades nouveaux convertis. Tout était devenu et semblait devoir rester inutile pour elle : elle ne désirait point l'amour de Dieu et ne redoutait point sa justice; aucune vérité douce ou terrible ne faisait impression sur son esprit. Cependant une partie des vacances était déjà passée, toutes nous jouissions de voir nos malades ramenées au Seigneur, et la triste Émilienne se désolait encore de l'obstination de la pauvre mère Robin. « Souvenez-vous, ô très « pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de « ceux qui se sont adressés à vous ait été abandonné! » Il y a quatre à cinq jours, Émilienne, animée d'une force nouvelle, parlait à la malade, et en même temps priait. Mère Robin, touchée de la grâce, s'écrie tout à coup qu'elle veut se confesser. Jugez de la joie d'Émilienne, de notre joie et des actions de grâces que nous rendîmes à Marie! Mère Robin avait été franche dans sa résistance, elle est franche aussi dans sa conversion. Elle aime qu'on lui parle de Dieu. Hier elle disait à Émilienne : « Que je suis malheureuse de ne pouvoir marcher! Je voudrais tant aller à l'église! — Je crois plutôt, ma bonne mère, répondit Émilienne, que vous voudriez retourner chez vous. — Non, Mademoiselle, répondit mère Robin, c'est à l'église que je souhaite d'aller. »

---

13 octobre

Nous venons de faire nos adieux, et nous partons demain. Séparées depuis un mois de nos mères et de nos compagnes, nous nous réjouissons à la pensée de les revoir. Cependant cette joie est accompagnée d'un sentiment de regret. Il faut donc nous éloigner de ce lieu où, grâce à Marie, nous sommes parvenues à faire un peu de bien; il faut abandonner cet hospice où nous laissons de pauvres pécheurs, pénitents par la protection de notre tendre mère; il faut quitter cette église que nous aimions à faire retentir de nos cantiques, et où il nous était si doux de visiter souvent Notre-Seigneur pour le dédommager de sa solitude habituelle! Nos adieux aux malades ont été bien attendrissants. Tandis que nous parcourions les salles, allant de lit en lit dire quelques derniers mots de consolation, les larmes coulaient de tous les yeux. Ah! la nature humaine n'est pas si méchante, il ne lui faut que souffrir un peu et connaître Dieu, pour montrer une foule de bons et tendres sentiments. C'était la gratitude la plus noble et la plus touchante que l'on nous témoignait à chaque pas que nous faisions. Mère Robin elle-même, ordinairement

peu susceptible de sensibilité, ne cachait point son émotion, et le bon vieux Fallot, branlant sa tête ridée par quatre-vingt-quatre années, nous assurait en pleurant de sa reconnaissance éternelle envers celle qui l'a converti.

Enfin il faut partir ; mais le souvenir de ces vacances vivra bien dans nos cœurs : toujours nous penserons à ces grâces qui fécondent la bonne volonté, toujours nous penserons à cette facilité d'éclairer par la prière l'ignorance la plus profonde et de toucher les âmes les plus endurcies, et toujours en y pensant nous dirons :

LOUANGE A MARIE

XXII

LA RENTRÉE

Depuis deux jours, quel bruit, quel tumulte ! A chaque instant des voitures arrivent, la grille s'ouvre, les paquets s'entassent, et les tourières ne savent où donner de la tête ; c'est la rentrée. On se presse d'accourir; et bien peu veulent être en retard, quoique plusieurs de ces jeunes colombes voyageuses fassent voir une mine plus longue qu'un jour de pluie. On se reconnaît dans la cour, dans les salles d'études, au parloir; on se reconnaît et l'on s'embrasse partout. Les unes regrettent les loisirs du paternel logis, pleurent sans se gêner à la vue des livres et des pupitres; les autres se tiennent dans les majestueuses hauteurs d'un chagrin sombre et silencieux; le grand nombre est de celles qui se réjouissent de trouver la maison, et les mères, et les sœurs, et les compagnes; demain toutes en seront là. Voici déjà Gabrielle dont le front s'éclaire ; Lucienne fait réflexion que le désespoir est fort inutile, et termine en pirouette l'attendrissante narration de ses douleurs; voici Pauline enchantée de voir qu'elle sait lire encore, et dont le tourment se dissipe à cette découverte pleine d'intérêt. Et l'on cause, et l'on babille, et l'on en dit !... On a fait tant de voyages, on a eu tant d'aventures, on a vu tant de merveilles ! Blanche n'est-elle pas allée jusqu'à Londres, et Philomène jusqu'à Genève? Est-ce que Denise n'a pas failli verser en diligence? Est-ce que Berthe n'a pas grandi de trois pouces en un mois,

et Jeanne maigri de vingt livres, tant elle a eu d'ennui?... Ainsi se croisent et se heurtent mille histoires. Mais Augusta se lasse de ne pouvoir faire entendre la sienne, car tout le monde parle à la fois; elle déclare, en propres termes, qu'elle ne veut pas écouter tous ces caquets de petites filles; elle me prend par une main, elle en prend une autre, elle entonne de toute sa voix la première ronde qui lui vient dans l'esprit, et nous force à danser. Aussitôt, de bon gré ou par contrainte, les discours cessent, les mains se joignent, le cercle dansant s'agrandit, il devient immense; les désespérées, les silencieuses, les graves, les folles, toutes s'en mêlent; on n'entend plus que la cadence des pas; et les paroles de la ronde, prononcées par cent voix à la fois, vont réveiller les échos qui les avaient oubliées. Ah! mon Dieu! la belle chose que la jeunesse, le cœur content, et un beau terrain uni pour danser en rond!

Ce matin nous avons eu la messe du Saint-Esprit, pour appeler la bénédiction divine sur nos études, reprises aujourd'hui. Que le bon Dieu donc nous protège, maîtresses et enfants! et, ainsi que nous l'en avons prié, chacune pour toutes, et toutes pour chacune, que sa sainte lumière nous accompagne dans nos humbles travaux! C'est toujours une chose qui me touche inexprimablement, de voir comme notre sainte religion sait élever haut les moindres actes de la vie. Rien n'est petit et méprisable devant elle; elle se baisse jusqu'à terre pour y ramasser les plus grands projets des grands hommes et les plus légers désirs des enfants; elle présente tout à Dieu dans les sommités sublimes qu'il habite, et le labeur d'une petite fille attire la bienveillante attention de cette intelligence superbe qui partout se règle dans l'infini des espaces et des temps. Il y a eu communion générale: toutes nos mères, toutes nos sœurs, et presque nous toutes aussi. L'autel était resplendissant, l'orgue chantait: que j'étais heureuse! Combien, au fond de mon âme, je me suis promis de ne pas perdre cette année et de faire de mon mieux! Nous avons eu aussi un très bon sermon de M. le vicaire général. C'est un saint prêtre qui a la parole la plus douce du monde. Il prend un texte dans l'Écriture, il le développe, il en cite une foule d'autres, et il semblerait, tant cela vient à propos, que le Saint-Esprit n'a voulu parler qu'aux enfants. Aujourd'hui c'était ce passage du prophète: *Son nom sera: Hâte-toi de faire des dépouilles et de te charger d'un riche butin*[1]. Et voilà bien, en effet, là dedans, comme il nous l'a dit, les devoirs d'une chrétienne et d'une bonne pensionnaire. « Fais des dépouilles, triomphe de ton ennemi, triomphe de toi-même. Dépouille-toi de la vanité, du goût trop vif des plaisirs, et de cet orgueil qui se révolte sans cesse, tantôt contre l'autorité à laquelle tu dois être soumise, tantôt contre la supériorité d'intelligence ou de vertu que tu vois en autrui. Charge-toi d'un riche butin, butin de

[1] *Voca nomen ejus: Accelera...* (Isaïe.)

savoir et surtout de pieux mérites, et hâte-toi, car tu ne sais pas la mesure du temps qui t'est donné. » J'aime beaucoup ce texte, et tous les développements du prédicateur me sont bien restés dans la mémoire. Mais est-ce dans la mémoire qu'il faut les garder, comme un trésor inutile? Ces paroles ne sont point prononcées pour n'être que le vain ornement de l'esprit; elles sont une nourriture dont il importe que je fortifie mon âme. Il faut qu'elles règlent mes pensées, mes actions; et comme de bons aliments donnent de la vigueur, mon travail doit montrer si je me suis bien nourrie et pénétrée de cette parole de Dieu. Puis que ferai-je ensuite de ces dépouilles et de ce riche butin? Je suivrai l'exemple de sainte Marie Madeleine, qui n'alla point acheter les parfums d'un grand prix dont il est parlé dans l'Évangile pour les serrer en sa main, ou pour en arroser ses vêtements, mais qui les répandit sur les pieds du Sauveur. Notre passion vaincue, notre ignorance dissipée, notre âme rendue meilleure, notre esprit devenu plus habile, nous offrirons tout, nous donnerons tout à Jésus, nous remettrons tout à ses pieds. C'est Jésus qui m'ordonne de travailler; c'est avec son secours que je vais travailler; c'est pour lui que je veux travailler.

O Jésus, afin de sauver mon âme, vous avez daigné descendre sur la terre, y être pauvre, persécuté, soumis, souffrant, y travailler, y mourir enfin dans les effroyables douleurs de la croix! Faites que je me livre avec joie, en vue de vous plaire, à tous les travaux qui me sont imposés, et que nul devoir à remplir ne me décourage, vous qui, pour mon salut, avez volontairement accepté le calice, les bourreaux, la couronne d'épines et le fiel. Amen.

XXIII

DERNIÈRES FLEURS DES VACANCES

Ainsi que nous l'avons promis à nos chers malades, nous les avons revus. Maman, toujours si bonne, sachant quel était notre désir, nous fit partir avant-hier pour Bromeil, afin que nous fussions tout entières à nous et que nous pussions, en cas de besoin, consacrer aux nouveaux convertis la veille du saint jour de la Toussaint, marquée pour la première communion de plusieurs d'entre eux. Nous courûmes à l'hospice, et nous y fûmes témoins de leurs dispositions

édifiantes. Ils soupiraient après la communion avec une ardeur de piété qui nous faisait bien bénir Dieu et Marie. Le matin du jour désiré, ce matin même, à sept heures, on les avait transportés dans la chapelle de l'hospice. Confondues avec eux autour de la table sainte, nous admirions leur recueillement; nous offrions à Dieu ces brebis égarées de retour au bercail, quelques-unes après cinquante ans et plus. Quel spectacle! voilà les plus pauvres des pauvres admis au banquet de Dieu; voilà les ignorants éclairés de la lumière céleste; voilà les infirmes qui reçoivent la santé éternelle; voilà les affligés qui versent des larmes de bonheur!

Après la messe, nous suivîmes nos malades dans la salle, où, par les soins des bonnes sœurs, ceux qui devaient se recoucher trouvèrent leurs lits prêts et bassinés. Ensuite, pour que rien ne manquât à la fête, on fit un petit régal. Maman, qui prévoit tout, et qui sait ajouter quelque chose à toutes les joies de ses enfants, avait voulu contribuer à ce festin impromptu par l'envoi de certaines douceurs que ces pauvres gens ne connaissaient probablement pas, mais qu'ils reçurent avec plaisir et reconnaissance. Nous servîmes nous-mêmes ce déjeuner; nous pûmes donc voir à loisir nos pauvres chères bonnes gens, les entretenir de notre satisfaction, les entendre parler de leur bonheur. Ils voulaient bien aussi nous exprimer leur reconnaissance, ils ne savaient comment s'y prendre; c'est pour cela qu'ils s'y prennent si bien. Dans tout ce qu'ils disaient, pas un mot qui ne fût plein d'éloquence. Tous répétaient que ce jour était le plus beau de leur vie. Ah! je le crois bien, Seigneur. « Oui, Mademoiselle, disait à la dévouée Émilienne mère Robin, d'abord si récalcitrante; oui, vous aviez bien raison de me dire que je serais heureuse quand je me serais approchée de Dieu. »

Enfin, que l'auteur de tout bien en soit béni! nos espérances ont été remplies et surpassées; nous n'avons plus à lui demander que de vouloir bien perfectionner et étendre son œuvre.

D'un autre côté, Marie se plaît encore à enchaîner des cœurs; le nombre des quinzaines du rosaire est augmenté de beaucoup. Voilà donc le grain de sénevé qui germe et qui monte. Doux regards de la Reine des cieux! quel soleil a fait éclore plus de fruits et plus de fleurs sur la terre que vous ne faites naître de vertus et de prières dans les cœurs?

Nous avons formé notre bouquet, notre moisson est faite; nous avions rassemblé les branches et les épis, Dieu a lié la gerbe. O pauvre petite gerbe des glaneuses, puisses-tu devenir une semence qui couvre bientôt l'étendue des champs! O simples fleurs cueillies par nous au matin de la vie, dans l'épaisseur des haies épineuses et dans la poussière des chemins, Dieu vous a donné le parfum des plus belles fleurs qui sont dans les jardins célestes! conservez-le, et que la bonne odeur s'en répande sur toute la durée de nos jours!

XXIV

PENSÉE DE LA MORT

L'on a célébré aujourd'hui un service pour les religieuses et pour les enfants de la maison qui sont mortes dans l'année, car ce n'est point ici un lieu où l'on oublie ceux qui ne vivent plus; nos cœurs sont fidèles, et mourir parmi nous ce n'est pas mourir. La grande grâce que Dieu nous a faite en permettant que nous soyons chrétiennes subsiste encore après que tout s'est évanoui. Dans le sein de Dieu, les âmes auxquelles il a déjà fait miséricorde accueillent avec un sourire heureux ces prières dont elles n'ont plus besoin, et qui nous reviennent en bénédiction; dans l'ardeur des souffrances expiatoires les autres en sont rafraîchies, et l'espace qui les sépare encore de la béatitude est abrégé par notre piété fraternelle. Bonnes âmes pour qui nous avons prié, priez pour nous! Vous êtes heureuses, vous qui n'attendez plus; vous êtes heureuses, vous qui souffrez encore: vous espérez, et rien ne trouble la sécurité de vos espérances! Souvenez-vous de celles qui n'ont pas oublié. Ma mère Compassion, vous m'avez promis de songer à moi; Virginie, Élise, mes chères compagnes, mortes avec un si doux sourire, que je crois voir encore, vous êtes dans la gloire, j'en crois ce paisible sourire de vos adieux: jetez un regard sur votre sœur Agnès, et que ce regard, se reportant à Dieu, lui demande d'avoir pitié de moi.

Elles étaient jeunes, elles sont mortes, je mourrai. O chrétienne! que cette pensée n'effraye pas ton cœur; pense souvent que tu dois mourir; penses-y toujours. Oui, l'heure viendra, bientôt peut-être, qu'il te faudra regarder le jour, et la vie, et tout ce qui est dans le monde, comme n'étant plus; tu seras faible, accablée, en proie à mille souffrances sans remèdes, et n'ayant plus entre toi et l'éternité qu'un seul instant, tu verras pleurer ceux qui t'aiment; tu sauras que nul effort n'est possible pour te rendre ce qui va t'échapper, et que bientôt il ne sera pas plus trace de toi que d'une goutte d'eau qui tombe dans la mer. Alors, de tout ce qui dans ta vie n'aura pas eu Dieu pour objet, des plus vifs plaisirs, des plus éclatants triomphes, des succès les plus recherchés, que te restera-t-il? Un remords peut-être, qui sera la plus grande angoisse de cette

agonie douloureuse. O chrétienne! afin de n'être point prise au dépourvu, songe à la mort; et vous, mon Dieu, donnez charge à mon bon ange de me poursuivre partout de ce cri salutaire : *Tu mourras! tu mourras!*

XXV

ENTRÉE AUX POSTULANTES

Je l'avais bien deviné; malgré sa réserve et son silence, depuis longtemps j'avais lu dans ce grand cœur, je savais que ce lis de piété croissait au pied des autels pour y fleurir; je me disais qu'une vertu si pure, qu'une charité si parfaite, qu'une foi si pleine et si courageuse, n'étaient pas pour d'incertaines résolutions, pour des ménagements, pour des calculs avec Dieu. La colombe revient à l'arche sainte : j'en étais sûre, ma sœur, je vous attendais.

Elle était en retraite ici voilà plusieurs jours, et nous ignorions même qu'elle fût revenue. Ce soir, après le salut, l'on porte devant l'autel un cierge; nous restons à nos places, ne sachant ce qui va se passer. Bientôt le prêtre qui avait officié sort de la sacristie : il va prendre, parmi les personnes séculières agenouillées dans le bras droit de l'église, une dame qu'il mène à l'autel, et que nous ne reconnaissons pas d'abord. « C'est une postulante, » se dit-on. Mais la postulante, en s'avançant, lève son voile : toutes les bouches prononcent son nom avec un frémissement d'admiration et de joie. Ce prêtre conduit sa sœur qui vient s'offrir à Dieu : cette sœur est Albertine! Elle se prosterne, et le prêtre, d'une voix ferme, entonne : *Veni, creator;* l'hymne sainte, tout aussitôt, s'élance en même temps, comme d'une source d'eau vive, du fond des cœurs pénétrés. Seule je ne la chante pas avec les autres, je n'ai que des larmes; j'aime trop Albertine, j'aime trop Dieu, je suis trop heureuse : Dieu me permet de le louer, de le bénir et de l'invoquer par mes larmes. Est-il besoin que je parle, mon Dieu? non, vous entendez mon âme, je vous appelle, je vous conjure de venir et d'admettre à la gloire de votre hymne celle-ci, qui ne s'effraye pas de prétendre à tant d'honneur. Qu'elle a travaillé pour s'en rendre digne! Nous avons vu son courage; mais vous le connaissez, et vous savez combien sa pensée, combien ses désirs ne sont qu'à vous.

La voici donc, cette brillante Albertine! Déjà la bure a remplacé les parures du monde, déjà l'humble bonnet noir entoure son visage d'une auréole de Dieu, déjà ses yeux ont lu sur la porte de l'étroite cellule qu'elle doit habiter : *vie cachée, pénitente et laborieuse,* et c'est en trois mots tout l'avenir, volontairement choisi, de celle qui ne rêvait il y a quelques années que le bruit, l'éclat, la gloire de l'esprit et de la beauté. Elle voulait tout, et quand tout lui fut offert, elle n'a rien voulu. Ainsi Dieu change les cœurs, ainsi sa grâce vient et triomphe. O Dieu, qui tournez si promptement les cœurs rebelles, ayez pitié des cœurs languissants.

XXVI

LA NUIT DE NOEL

J'ai dix-huit ans, et si je le voulais, j'en aurais bien dix-neuf; je suis certainement une grande personne; mais cette nuit de Noël me retrouve toujours enfant. Chaque année elle revient avec les mêmes prestiges; elle conserve pour mon cœur ses grâces naïves, tout en laissant voir à mon âme, qui s'élève, ses hautes majestés. Autrefois c'était un enchantement, une féerie qui me faisait ouvrir de grands yeux; ce sont maintenant des miracles devant lesquels mon intelligence se confond. Jadis le petit Jésus venait, au milieu des chants et des lumières, m'apporter je ne sais quel bonheur, qu'un sachet de bonbons me faisait mieux comprendre; à présent mon Sauveur m'apparaît dans sa gloire, dans sa bonté, dans son amour; il m'apporte les biens qui soutiennent mon âme, la nourrissent et la sauvent. Ma raison le comprend et s'en étonne; mon âme l'en bénit, s'en avoue indigne, et pourtant s'en reconnaît meilleure. Mais au milieu de ces pensées graves et salutaires, tous les ravissements ingénus de mon enfance sont encore là : je remercie et je glorifie Dieu comme une chrétienne; je suis émerveillée comme un enfant; j'adore mon Sauveur, et j'aime toujours mon petit Jésus.

Que cette fête était auguste! qu'elle était belle, et qu'elle était charmante aussi! Préparées, durant les saints jours de l'Avent, aux grâces qu'elle allait répandre sur le monde et sur chacune de nous, nous l'attendions avec cette impatience recueillie, avec ce

calme affairé qui se marque dans toutes les grandes circonstances. On ne veut point parler pour ne pas courir le risque de se dissiper; c'est une occupation de ne point parler. Aussi ne rencontrait-on que des physionomies éveillées, et si lisibles, qu'il aurait fallu être aveugle pour ne rien entendre parmi ce petit peuple de muets. Mais qu'entendaient nos yeux? de saints désirs, de fermes résolutions, des prières éloquentes. Certaines figures étaient de véritables oraisons; l'on aurait voulu les saluer en passant, comme des anges gardiens.

Vers quatre heures, on avait fait coucher celles qui, pouvant assister à la messe sans danger pour leur santé, n'auraient pu cependant faire toute la veille. Voyez quel événement : se coucher à quatre heures, se lever à dix! Ce renversement d'habitudes produit toutes sortes de choses étranges. Il y en a qui ne peuvent pas se décider à s'endormir avant l'heure accoutumée; mais, après cela, quelle affaire pour les réveiller! « Non, disait Armande, non, je ne saurais croire qu'il est temps de se lever. — C'est la messe de Noël, » lui cria-t-on; aussitôt la voilà sur pied. Hélas! quel désastre! Elle s'habille en dépit du sens commun, et, à peine habillée, elle a des maux de cœur, et vingt autres en ont. Mais un peu de grand air anime et rétablit tout le monde. L'on s'achemine vers l'église à la plus belle clarté des étoiles de décembre. Avec nos voiles blancs, notre silence, notre foule, nous avons l'air d'un régiment de fantômes. On aurait dit la retraite de tous les génies du jardin désolé par l'hiver, qui, n'ayant à garder ni feuillage, ni verdure, ni fleurs, ni fruits, quittaient à regret ces lieux, pour n'y revenir que sur les haleines du printemps.

L'église est magnifique; toutes les lampes sont allumées; des cierges appliqués aux parois de la nef font resplendir les croix d'or de la dédicace, et l'orgue nous accompagne, tandis que nous prenons nos places, de ses chants les plus éclatants et les plus solennels. Oh! que tout resplendisse, que tout change, puisque c'est la nuit glorieuse où le Sauveur est né! Le monde n'a point vu de plus beau jour. Dans un des bras de la croix on a disposé une petite cabane, un toit de chaume, une crèche, et sur la paille de cette crèche la douce image d'un enfant nouveau-né. Voilà Dieu dans toute sa faiblesse volontaire et dans toute sa grandeur éternelle. Les anges qui environnent le tabernacle regardent cette crèche d'un œil attendri; les anges qui nous accompagnent la contemplent avec orgueil : ce jour est beau pour eux, anges gardiens des enfants. Enfin l'office commence, on chante matines, on chante les leçons qui contiennent des instructions si admirables, on chante les prophéties qui ont annoncé à la terre son Sauveur. Puis tout à coup tout le monde se lève, le *Te Deum* retentit, et bientôt après le prêtre est à l'autel.

Seigneur, ce que nous savons cependant, et ce que nous ne pou-

vons croire, est-il possible? Quoi! toute la terre n'est pas en ce moment prosternée à vos pieds! Il y a des hommes, il y a des enfants, il y a des jeunes filles, il y a des peuples qui vous oublient! Cette nuit miraculeuse passe pour eux comme une autre nuit; les uns sont à leurs plaisirs, les autres sont à leurs offenses, les autres sont à la torpeur de l'indifférence et du sommeil! L'air ne leur a point parlé de vous! les étoiles joyeuses ne leur ont point dit que l'une d'elles annonça votre venue aux rois mages! Ils ont des oreilles, et ils n'entendent point le cantique des anges, sans cesse répété, depuis dix-huit siècles, par tous les échos du monde! Hélas! Seigneur, combien je gémis dans mon allégresse à penser que tous mes frères ne la partagent pas! Inspirez-nous en ce jour le zèle infatigable de votre gloire, et faites que nous mettions à vous servir quelque chose de cette ardeur que vous mettez à nous aimer. Amen.

XXVII

TROUBLE

Eh bien! que m'arrive-t-il donc? Le ciel est beau, la terre fleurit; je n'ai de mes parents que d'heureuses nouvelles; de mes compagnes que de douces paroles; de nos mères, comme toujours, que de tendres soins; de Dieu que des grâces et des bontés. Je suis forte, ma santé est de fer, je sens que ma pensée grandit, devient robuste, et pousse de toutes parts dans mon âme des jets et des fleurs, comme font au soleil les jeunes arbres du jardin. Si je regarde en moi, si je regarde autour de moi, je suis heureuse...; mais en contemplant tout ce qui fait mon bonheur, je me surprends à pleurer. Quelque chose que je ne puis définir ni seulement entrevoir sans cesse m'importune, sans cesse ramène dans mon cœur ce trouble insurmontable, sans cesse remplit mes yeux de ces larmes que je ne veux pas laisser couler. J'ignore ce qui me tourmente, et pourtant il me semble que je ferais un péché si je pleurais. Où ai-je entendu parler, il y a longtemps, de cet *inexorable ennui qui est le fond de l'âme humaine*? Ces mots solennels, que je n'ai point compris alors, sont restés dans ma mémoire comme une menace à laquelle je ne croyais point. C'était la joie, une joie vivante, iné-

puisable, qui faisait le fond de mon âme; je me disais qu'une sentence si terrible n'avait pu être portée que contre ceux qui ne connaissent pas Dieu. Ai-je donc oublié Dieu? Non, hier encore, à la sainte table, agitée de mille vagues terreurs, et cependant pleine de confiance, j'ai osé m'offrir à lui, il a daigné se donner à moi. La paix est revenue, mais pour un seul instant; bien douce, il est vrai; bien fugitive, hélas! Un seul instant endormi, ce souffle de tristesse, qui vient je ne sais d'où, est presque aussitôt ranimé; il a de nouveau rassemblé les nuages étranges que l'approche de Dieu avait dissipés. Les voici plus sombres, plus noirs, plus pesants. Ce qui se passe, c'est comme si je n'avais plus autant d'air à respirer que j'en avais jadis; comme si j'étais captive, haïe du monde, abandonnée de Dieu, trahie par toutes les forces de mon corps et de mon âme, incapable de former une résolution courageuse et de trouver en mon cœur le pouvoir de rien aimer. Je me suis demandé si j'étais lasse d'être au couvent, si j'en voulais sortir. Je n'ai pu me répondre; peut-être ne l'ai-je pas osé. Pourtant, à la seule idée que je pourrais me trouver dans le monde avec un trouble en moi pareil à celui que j'y sens et qui me persécute, j'ai frémi; je ne sais quelle épouvante m'a frappée d'une sorte de vertige. O ciel! ici du moins je n'ai qu'une distraction possible, c'est la prière. Dans le monde, est-ce aux pieds de Dieu que je chercherais à fuir mes pensées? Ici même, ne faut-il pas que mille exemples m'y poussent, que mille pieuses habitudes m'y entraînent, que la règle m'y porte souvent? Non, mon Dieu, je ne voudrais pas sortir d'ici. Plutôt d'éternelles larmes à l'ombre de vos autels que l'odieuse joie de l'oubli! A qui demanderais-je conseil dans le monde? Ici je n'ai qu'à parler. Je vais arrêter la première venue de nos mères, je vais lui dire tout ce qui m'afflige, ou plutôt le lui peindre; car ce qui m'afflige, je ne le sais pas, mais elle me le dira; elle me laissera pleurer, elle priera pour moi, elle me grondera. Qu'importe ce qu'elle voudra faire! elle le fera pour m'être utile, elle le fera parce qu'elle m'aime, elle le fera selon le conseil de Dieu.

Ma bonne et bien-aimée mère Saint-Paul, vous êtes grave, douce et calme comme un beau soir d'été; vous avez toujours tendrement adoré Dieu, et vous lui avez sacrifié toute chose; c'est de vous que j'ai fait choix pour mon conseil extraordinaire. Tout à l'heure je n'y pensais point; mais mon ange m'envoie cette inspiration, et j'obéis à l'instant. Voilà donc, bien bonne mère, ce que je pense, ce que j'écris, ce que je pleure. Lisez, voyez l'esprit remué et troublé jusqu'à l'angoisse de votre pauvre enfant. Que veut dire cela, ma mère? Vais-je devenir folle? Je dis sincèrement que je voudrais passer mes jours dans le coin le plus obscur de la maison, et je voudrais être bien loin, courir, courir, aller toujours, arriver au bout du monde; je voudrais voir une grande tempête sur le grand Océan; je voudrais être sur un vaisseau! Hélas! ma mère,

pourquoi? car assurément j'en mourrais de peur, et au milieu de tout cela je ne désire pas mourir, et avec tous ces désirs valeureux je me sens d'une paresse et d'une lassitude infinies. Ma mère, est-ce que cela dure longtemps? est-ce que cela commence à dix-huit ans, qui est l'âge que j'ai? est-ce que c'est la vie? Avez-vous subi ces ennuis, ma mère, ou bien est-ce un péché? Mais je ne trouve pas un péché dans cette âme qui est, à la vérité, tout pêle-mêle bien contre mon gré. Ce matin j'ai voulu me confesser; à peine avais-je dit quatre mots qu'on m'a renvoyée. J'ai mal expliqué mon état; qui pourrait l'expliquer? J'ai dit que j'étais triste; on m'a dit de prier et de débarrasser le confessionnal. J'ai prié, je suis toujours triste, et triste de voir que la prière ne me console pas. Ma mère, qui donc a dit qu'un inexorable ennui est le fond de l'âme humaine? Est-ce vrai? ces mots me poursuivent. Mais que vient faire ici l'ennui, au milieu du travail, de l'innocence et des bonnes œuvres? Pourquoi ce monstre a-t-il accès dans la maison du bon Dieu? pourquoi lui a-t-on ouvert la porte, et laissé passer au tour? Bon! voilà maintenant que je ris, et si je voyais Sourzac, je lui chanterais une chanson. Je ne comprend plus rien à cette cervelle à l'envers; je suis folle, et vous allez me conseiller d'aller à l'infirmerie. La chose est sûre que, depuis que je pense à vous envoyer ce papier que je n'avais pas commencé de gâter pour qu'il vous fît perdre du temps, le vent a complètement tourné. Moi triste? moi troublée? moi inquiète? point du tout! Je voudrais seulement qu'un bon évêque vînt à passer pour nous faire donner congé, afin d'achever à la grande corde ou à *la tour prends garde* ma journée entamée par le désespoir. Si j'en croyais cette belle humeur soudaine, qui vient comme un rayon de soleil au milieu de mes giboulées, je brûlerais la présente oraison funèbre, et je ne songerais qu'à bien me divertir. Mais je ne m'y fie plus, et vous-même, bien bonne mère, ne vous y fiez pas. C'est justement là une des sournoiseries de ma mauvaise température intérieure. Je ne voudrais nullement répondre que tout à l'heure je n'aurai pas le cœur gros et serré. Quelle chose bizarre que ce qui serre le cœur le fasse grossir! Mais j'emploie cette expression parce que tout ce qui est contradictoire me convient et me sait peindre. Je suis comme un baromètre qu'il y avait chez mon père: quand c'était tempête, il marquait beau fixe, et ce qui m'épouvante, c'est qu'après qu'on l'eut raccommodé, il en alla plus mal. Pardon, bien bonne mère, j'oublie que vous avez du temps pour me consoler, mais point de loisir pour écouter mes folies. Voyez, dans cette bourrasque même, l'exacte image d'une âme tout à fait dérangée, qui ne sait plus être calme en rien. D'ailleurs, ma joie est bien légitime : puisque j'ai eu la bonne pensée de vous consulter, je vais recevoir un bon avis. Ah! ma mère, que vous ai-je donc dit? Il me semble que j'ai cent mille secrets de moins sur la conscience, et je suis allègre comme un véritable oiseau.

Te Deum laudamus, parce que vous avez fait, Seigneur, de sages mères pour les folles enfants. Ma mère, regardez par la fenêtre votre pleureuse qui joue au chat perché !

XXVIII

LETTRE DE MÈRE SAINT-PAUL

Mon enfant, celui qui a dit qu'un inexorable ennui fait le fond de l'âme humaine, c'est un grand homme, un grand chrétien, un grand évêque : c'est Bossuet, et il a dit la vérité.

Ne vous inquiétez pas de ce que vous éprouvez; cela n'est rien, cela n'a rien d'étrange; on ne se guérit point de ce mal, mais l'on s'y accoutume : ce mal est tout simplement la vie qui s'annonce, telle que Dieu nous la donne, telle qu'il la prépare surtout au plus grand nombre de ceux qu'il aime. Vous sentez pour la première fois le vrai poids de la croix qu'il faut porter en ce bas monde; je veux dire la croix intérieure, qui pèse encore, et souvent plus que jamais, lorsque tout paraît succéder à nos désirs, et s'arranger pour nous rendre heureux. Dieu va vous sevrer de ce lait et de ce miel dont vous fûtes jusqu'à présent nourrie ; vous allez apprendre de grandes choses et de tristes choses sur la réalité du bonheur humain ; vous allez connaître combien cette vie est peu faite pour nos besoins, qui sont bornés, et à plus forte raison pour nos désirs, qui sont infinis ; vous allez deviner tout ce qui manque à l'âme dans ce vaste univers, qui serait pauvre et vide à vos attentes quand même vous le posséderiez tout entier.

Ne vous effrayez pas pourtant. Dieu, qui nous condamne au combat, ne nous condamne pas à la défaite, et la religion vous a munie par avance, en attendant ce jour qu'elle a prévu, de forces que vous trouverez selon le besoin. Vous allez connaître vos misères, vous allez aussi connaître vos richesses; plus vous subirez l'ennui de vivre, plus vous goûterez la joie de croire et de prier.

Il y a mille maux qui sont communs à tous les hommes; il y a un bonheur qui n'est donné qu'à l'âme chrétienne : c'est le bonheur de souffrir.

Quoi que vous fassiez, n'attendez aucune grâce de la vie, elle ne vous accordera point de répit, elle ne vous fera point de grâce ; elle garde en réserve pour vous les leurres, les mensonges, les espé-

rances trompées, les jours accablants, les nuits douloureuses, tristes suites du péché dont nous sommes tous coupables et dont tous nous portons le fardeau. Ici ou ailleurs, riche ou pauvre, aimée ou délaissée, que vous puissiez ou non leur assigner une cause, ces vagues chagrins, ces vagues désirs, ces insurmontables tristesses, pourront s'apaiser, disparaître même, mais jamais pour longtemps. En tous lieux, en toute circonstance, vous les verrez renaître après les avoir vaincus. Ils sont les enfants de la vie, les compagnons inséparables de toute chose, et le bonheur même ne marche pas sans eux. Ne rêvez donc point de leur échapper jamais ; ne cherchez pas même à les fuir ; attendez-les, au contraire, de pied ferme, et résolument acceptez des mains de Dieu, qui vous la présente, cette croix intérieure. Bienheureuse serez-vous de la porter !

Oui, bienheureuse, et c'est là le miracle de Dieu ; car, ma fille, quoi que fasse à son tour la vie, elle ne peut rien sur ce bonheur de l'âme chrétienne, qui, dans ses accablements et ses calamités, se recueille, se tourne vers Dieu et lui fait une riche offrande de ses pleurs. Sachez que la souffrance de la croix, c'est l'amour de la croix, et l'amour de la croix, c'est la paix ici-bas, c'est le triomphe éternel.

Si vous savez cela, si vous ne l'oubliez pas, vous avez le prix de vos souffrances, vous avez le courage qu'elles exigent, et vous avez encore le plus sûr moyen de les alléger.

On vous a dit de prier ; c'était tout ce qu'il fallait vous dire. Vous avez prié, vous n'avez point été consolée : qu'en savez-vous ? Ne voulez-vous prier que si vos prières produisent un action directe, immédiate et sensible, comme vos mains le pourraient faire, et considérez-vous que prier soit un moyen mécanique de se procurer, au gré du premier désir qui passe, les satisfactions intérieures dont il semble que l'on a besoin ? Prier, mon enfant, c'est demander sans doute à Dieu ce que l'on cherche ; mais c'est accepter aussi par avance le contraire, si Dieu le veut, de ce que l'on a souhaité ; c'est s'en tenir satisfait, dans la ferme conviction que Dieu est bon, qu'il est juste, qu'il est sage, et que lui seul est sage, qu'il nous aime, et qu'il sait mieux que nous-mêmes ce qui nous convient. N'oubliez pas la prière de Notre-Seigneur, cette prière faite en présence du calice accepté avec tant d'angoisse, au milieu des transes de l'agonie et de la sueur de sang : *Que votre volonté se fasse, non la mienne,* et la passion vint après, qui n'ébranla plus le courage du Fils de l'homme. Priez, soumettez-vous, et, quelle que soit ensuite l'épreuve, bénissez Dieu ; il vous a entendue, et saura, vous n'en devez point douter, peser le fardeau selon les forces, ou élever les forces à la mesure du fardeau.

Ce premier nuage, dans un ciel jusqu'à présent si calme et si pur, vous a déconcertée, et ce n'est pourtant qu'un avis. Courage, car bientôt d'autres nuages paraîtront, plus sombres et plus me-

naçants; souvent le ciel tout entier sera couvert, souvent l'orage éclatera ; mais partout la prière est un asile ouvert où l'âme se peut réfugier, et partout, au-dessus de ces orages, il y a Dieu qui les gouverne, qui les modère, et qui vous voit.

XXIX

DÉPART

Je vous ferme ici, plus tôt que je ne pensais, plus tôt que je ne voulais le faire, autrement que je ne désirais le faire, chers et bien-aimés récits de mes beaux jours, et je vous ferme en pleurant. Mes beaux jours sont finis. Avant l'époque marquée, et quand je croyais rester quelques mois encore au milieu de mes compagnes et de mon bonheur, mon père me rappelle; il ne veut pas que je le sollicite contre sa décision, il m'ordonne absolument d'obéir. Voilà donc venu ce moment redouté d'entrer dans le monde, et de connaître ce qui s'y passe, et de sacrifier à ses coutumes tant d'heures que je donnais à Dieu ! Mon père le veut, Dieu le veut ; il faut obéir, j'obéis. Ces larmes que je répands ne sont point une révolte, mais j'avais, dans le plus profond secret de mon cœur, formé d'autres vœux ; je pleure de m'être fait sur ma destinée de trop douces chimères. Je ne me croyais point appelée à connaître le monde ; je ne le crois pas encore, et je m'inquiète, ou de perdre mon beau rêve, ou des combats d'une vocation contrariée. Vous ne m'abandonnerez pas, mon Dieu, je le sais bien ; pourtant je tremble, car, à mesure que le danger approche, je suis moins sûre de mon courage. Ne me plairai-je pas à toutes ces choses nouvelles qui vont m'entourer? Si je n'était pas disposée à m'y plaire, pourquoi les craindrais-je tant ? C'est donc ici le cas de vous renouveler cette prière que je vous ai si souvent adressée. Entendez-la bien, mon Dieu, je vous en conjure,! avec toute votre bonté, comme je vous la fais avec tout mon cœur.! Dans ma santé, dans ma jeunesse, dans ma liberté, dans la pleine paix de ma raison, je ne redoute qu'un malheur, c'est de vous être infidèle, et je ne vous demande qu'une grâce, c'est de mourir innocente. Oui, mon Dieu, quand même votre miséricorde devrait patienter sur mes fautes, et me les remettre par le bienfait d'une tardive pénitence, je préfère encore mourir avant de vous offenser. Prenez ma vie pour les crimes que j'aurais faits si j'avais vécu ; rappelez mon âme tandis qu'elle a horreur du péché. Vous

l'avez rachetée par vos souffrances, vous l'avez purifiée par les eaux du baptême, vous l'avez cent fois et mille fois lavée, secourue, nourrie par vos divins sacrements : c'est assez, et s'il dépend de moi, je ne veux pas que vous fassiez de nouveaux sacrifices pour lui conserver les biens où elle aspire. J'aime la vie, mais je hais davantage le péché, et je ne veux pas vivre assez pour le mieux connaître où le haïr moins. Ainsi, par mon consentement, Seigneur, je ne vis plus, et je m'en vais tranquille, comptant sur vous, qui pouvez par tant de moyens me maintenir jusqu'à ma dernière heure dans cette pureté, dans cette soumission, dans cet amour de vos lois saintes, qui rendent l'âme humaine, au milieu de toutes ses imperfections, si agréable à vos yeux.

Adieu, mon cher couvent ; adieu, maman ; adieu, mes mères ; adieu, mes sœurs; adieu, ma chère Albertine, plus heureuses que moi! Ames radieuses que je laisse ici, bonnes petites compagnes, église bien-aimée; beaux arbres qui m'avez vue si joyeuse, et d'une joie, quoi qu'il arrive, évanouie à toujours, perdue pour jamais, adieu, adieu, la pauvre Agnès s'en va ! Ne l'oubliez point, ne lui dites pas qu'elle ne vous reverra plus.

Ci-après commence le recueil de ce que la sœur Saint-Louis écrivit dans le monde. On a rassemblé dans le meilleur ordre qu'on a pu ces divers morceaux, la plupart sans date, et écrits à de longs intervalles, durant un espace d'environ trois ans. Tantôt ce sont des lettres envoyées au couvent, tantôt des souvenirs tracés pour elle seule, bien qu'adressés nominativement à certaines personnes. On y a joint quelques lettres de ses mères et de ses compagnes. Il faut apporter une grande simplicité d'esprit à cette lecture; mais la remarque est inutile pour ceux des lecteurs qui sont arrivés jusqu'ici, et les autres en ont encore moins besoin.

XXX

LE PREMIER BAL

A MÈRE SAINT-PAUL

Bonne mère, je ne suis pas encore arrivée chez nous, et j'ai déjà fait mon entrée dans le monde, mais bien singulièrement. Mon père voulut s'arrêter à C***, d'où je vous écris, pour quelques affaires, et nous descendîmes chez un cousin, négociant assez riche et fort

honnête homme. Je fus présentée comme une petite dévote; le cousin m'en loua beaucoup; il dit qu'il se proposait d'en finir par là quelque jour, pour avoir la paix avec sa femme, autre dévote, et aussi avec lui-même. Pour ma cousine, à ce mot de dévote, je vis dans ses yeux un redoublement de bienveillance. Dès que nous fûmes seules, elle me prit les mains, m'embrassa de nouveau, et, tout naturellement, nous nous mîmes à causer du bon Dieu, et de la nécessité de le servir au milieu du monde aussi bien qu'à l'ombre du cloître, si ce n'est tout à fait de la même façon. Véritablement, ma mère, comme je comptais peu sur cette bonne aubaine, je m'en donnai à cœur joie. Ma cousine répondait sur le même ton, et nous allâmes ensemble visiter les églises. « Allons, allons, lui dis-je au retour de cette promenade, voilà un début qui me rassure, et je vois, Madame, que le monde n'est pas si noir. — Oh ! reprit-elle, ne vous y fiez pas, ma chère Agnès. J'ai le bonheur d'être chrétienne, voilà pourquoi mon cœur est à l'unisson du vôtre, et c'est ce que vous trouverez toutes les fois que vous rencontrerez un cœur vraiment chrétien : on se comprend, on s'aime tout de suite; on se reconnaît vieux amis à la première vue; mais vous ne ferez pas toujours de ces rencontres. Il y a nombre de personnes, même de notre sexe, qui n'ont point de foi du tout, et il y a beaucoup de degrés dans la foi de celles qui en ont. Les unes, soumises au respect humain, aiment Dieu, mais se cachent de l'aimer; les autres le servent par un principe de crainte ; elles font péniblement ce qu'elles ne peuvent se dispenser de faire, rien de plus; moyennant ces observances, elles se tiennent assurées de leur salut. Vous en verrez aussi qui passent pour chrétiennes, qui se vantent de l'être, et qui ne tarissent pas en plaisanteries plus ou moins heureuses sur toutes les choses sacrées. On les voit assidues à la messe, aux offices, pratiquer les abstinences, se confesser, et faire du bel esprit dans le monde, parmi tout cela, comme si elles ne savaient ce que c'est qu'un sacrement; je crois qu'en effet elles ne le savent guère : cette dévotion n'est pour elles que coutume, usage à quoi elles n'attachent aucun sens; elles traitent avec plus d'importance le moindre ruban dont elles veulent se parer. En somme, les chrétiennes ne sont pas rares; mais les femmes pieuses sont rares, et celles qui sont pieuses avec intelligence, très rares. Je crois même qu'on remarque plus d'hommes que de femmes en ce dernier degré de vertu religieuse; car, par piété intelligente, j'entends cette ferme et haute piété qui résulte d'un plein attachement du cœur et de l'esprit à tous les dogmes et à toutes les doctrines de l'Église; qui jamais ne recule devant le respect humain ni devant l'obéissance, adore Dieu dans ses plus profonds mystères comme dans les marques évidentes de sa grandeur et de ses desseins, et devient enfin la principale affaire de la vie, je dirais presque la seule affaire de la vie, puisque tout ce qu'une âme pieuse peut faire et veut faire, elle ne le peut et ne le

veut que par un principe ou dans une vue de piété, rapportant tout à Dieu, absolument tout. Voilà la piété intelligente et la vraie piété· C'est la vôtre, ma chère Agnès. Vous en devez les avantages aux tendres soins que Dieu a pris de vos jeunes ans, et à la bonne volonté que vous avez eue d'y répondre ; mais cette grâce n'est accordée qu'au petit nombre, et vous verrez bientôt sur quelle quantité d'âmes ont été triées et choisies celles que vous avez jusqu'à présent connues. Soyez-en bien heureuse, mais en même temps reconnaissez là une preuve signalée que Dieu compte se servir de vous tout spécialement; s'il vous a donné des forces, c'est qu'il vous réserve des fatigues; s'il vous a bien pourvue d'armes, c'est probablement qu'il vous destine au combat. Vivez dans cette attente. Quelque douceur que puisse offrir le monde, quand tout serait calme autour de vous et au dedans de vous, quand vos destins sembleraient s'annoncer pour vous donner le paradis sur la terre, veillez et priez. Le diable est plein de ruses dont il faut que vous soyez avertie. Il vous attaquera par le respect humain ; s'il ne réussit pas de ce côté, c'est par la gloire et la paix de votre vertu qu'il essayera de vous endormir. Dès que l'on vous saura véritablement pieuse, vous serez très honorée. Beaucoup de discours, de projets de tentatives qui environnent les filles riches, jeunes et belles, paraîtront s'éloigner de vous. Toutes ces choses néanmoins seront là, n'attendant que le moment favorable pour vous surprendre. Ainsi, d'une part, ne comptez pas sur votre bonne réputation, et de l'autre écoutez bien ce que je vais vous dire: ne vous fatiguez point de votre bonne réputation. — Comment, ma cousine ! m'écriai-je, que je ne me fatigue point de ma bonne réputation ?... — Ah ! dit-elle, c'est un écueil considérable, ou des anges se sont perdus. Tandis que vous verrez d'autres jeunes personnes dont la vie ne sera point blâmée être entourées d'hommages, ne vous fatiguez point de la sévérité qui d'abord vous fera fuir cet éclat frivole, ne vous fatiguez point d'être seule, évitée et comme emprisonnée dans votre vertu. L'effort vous paraît mince aujourd'hui; prenez-y garde, il peut être grand, très grand. Passer pour la plus vertueuse des femmes ne vous garantit pas toujours du désir de passer pour la plus aimable et la plus belle. Il y a mille et mille pièges dans ce désir, dont le monde s'empare avec un art infini; la moindre circonstance le fait naître ; il se colore souvent de prétextes sur lesquels la conscience s'abuse par une connivence à peine sensible : on se dit qu'il faut rendre la vertu aimable, qu'il faut apprendre à connaître le monde pour s'y diriger; l'on s'effraye une première fois, l'on se tranquillise, et bientôt on ne s'effraye plus du tout, jusqu'au jour où, reconnaissant à quel degré ces chutes imperceptibles nous ont fait descendre, il n'y a plus ni inquiétude, ni repos, ni grâce de Dieu, mais seulement les misérables rêves et les misérables passions de la vie. C'est alors que l'on trouve au milieu des fêtes ces douleurs poignantes, inconnues de

l'âme chrétienne la plus éprouvée. Dieu frappe ses enfants comme un père qui laisse voir et sentir qu'il aime; le monde frappe ses esclaves comme un maître insolent, faisant sentir à chacun de ses coups son dédain et sa tyrannie. Combien ces injures du monde sont cruelles aux âmes qui se souviennent de leur ancienne gloire! et toutes s'en souviennent, pour leur malheur! »

Je remerciai ma cousine de ces sages discours, qui étaient à la fois pour moi un si bon conseil et un si bon exemple. « Je vois, lui dis-je, par vos paroles, que l'on peut, dans le monde, vivre de la vie intérieure comme au couvent. Je crois aux dangers dont vous me parlez, et vous me prouvez que l'on peut les vaincre. Dieu vous a placée sur mes pas pour me donner du courage. — N'en doutez point, continua-t-elle, et c'est une grâce aussi pour moi. Cette conversation m'aura fait autant de bien qu'à vous. Nous prierons l'une pour l'autre, nous nous encouragerons mutuellement; quoique la distance de nos âges semble nous marquer des devoirs différents, c'est cependant la même chose que nous avons à faire, vous et moi, car les épreuves se succèdent autour du même cœur, et la vie n'est qu'une chaîne d'infirmités dont le remède et la consolation est toujours la prière, la vigilance, la crainte et l'amour de Dieu. Mais maintenant changeons de propos; je vais vous faire une proposition bien étrange. Après-demain je veux que nous allions au bal. Oui, reprit-elle à mon air étonné qui la questionnait, au bal! Ma chère enfant, vous avez une belle-mère encore jeune, elle aime le monde; elle ne voudra pas y renoncer quand vous serez près d'elle, mais elle n'y voudra plus reparaître sans vous. Les convenances le défendent. Elle vous demandera donc de l'accompagner, et vous ne pourrez pas refuser; peut-être vous en ferait-elle donner l'ordre par votre père. Or vous devez éviter absolument, à moins de la nécessité la plus grave, de faire intervenir l'autorité de votre père entre sa femme et vous : ce serait troubler pour jamais peut-être la paix de sa maison. Tout ce que vous avez de docilité, de patience, de bonne grâce, il le faut employer à prévenir un semblable malheur. Ainsi vous irez au bal. Eh bien, il y a une première leçon à vous donner sur le bal, un premier mot à vous dire sur le monde, en présence du monde, qui ne peut être dit à une chrétienne que par une chrétienne. Je connais ici beaucoup de personnes; car je fréquente la société par devoir de position, et par obéissance pour les goûts de mon mari. Mais, simple spectatrice depuis longtemps, j'examine; et les lumières que la religion nous donne m'ont appris à lire sur les fronts couronnés de fleurs des vérités que l'éclat des parures m'a jadis trop déguisées. Sans manquer à la charité, je pourrai, pour votre bien, lever certains masques, et vous faire voir des laideurs que vous ne soupçonneriez pas. C'est bien le moins que ces exemples du monde, qui sont ordinairement si funestes, servent parfois à notre utilité. D'ailleurs, j'ai un autre projet. Je désire vous

faire cadeau d'une robe de bal, telle que j'en voudrais voir porter une à ma fille, si j'avais le bonheur d'avoir une fille comme vous. Cette robe vous servira de modèle pour celles que vous auriez à faire faire plus tard, et ce n'est pas un avantage à dédaigner. Vous savez danser? — Hélas! oui, répondis-je, mon père l'a voulu. — Eh bien, me dit-elle, vous danserez. Allons maintenant faire nos emplettes, et ne vous occupez que de choisir ce qui vous plaira, comme si vous étiez avec votre mère, que je prétends remplacer ici. J'ai beaucoup aimé votre mère. Pauvre enfant, ses avis vous manqueront, mais ses prières en tiendront lieu; Dieu ne fait pas des orphelins pour les abandonner. »

Voilà, bien bonne mère, comment je vais entrer dans le monde. Cela se disait hier, c'est demain que je vais au bal, et il n'y a pas huit jours que je vous ai quittée ! La vie nous jette dans des contrastes avec une rapidité effrayante. Je vous enverrai le récit de ce bal; car je ne puis si promptement perdre l'habitude de vous conter tout ce qui m'arrive. Quand je vous écris, il me semble que je cause avec vous, et j'entends ce que vous pensez. La belle invention que l'écriture!

XXXI

SUITE DU PRÉCÉDENT

D'abord, ma mère, cette couturière est fort adroite; elle m'a fait, sous l'inspection de ma cousine, une robe admirable, très simple, très élégante, très modeste. En l'essayant j'ai cru qu'on avait calomnié les toilettes de bal. Mais ma satisfaction s'est élevée jusqu'à la reconnaissance quand j'ai vu les autres femmes, et même les demoiselles. Ce bal était vraiment beau; il y avait bien six cents personnes, et le coup d'œil m'en aurait plu infiniment, sans toutes ces dames habillées à faire rougir. Les salons sont grands; on les avait remplis de fleurs et de lumières; une bonne musique y retentissait, et tant de gens réunis en grande parure dans cette splendeur offraient un spectacle riant. « Eh bien? me dit ma cousine, quand j'eus regardé tout à mon loisir. — Eh bien! répondis-je, c'est fort joli. » Elle sourit doucement, et dit : « Regardez encore; lorsqu'une personne attirera votre attention, je vous la nommerai. »

Je continuai donc à regarder. Alors je ne sais si ce fut l'effet de la musique, que j'aime trop et qui agit beaucoup sur moi, ou le sourire assez mélancolique de ma cousine, ou toute autre raison, mais l'assemblée perdit peu à peu de son aspect joyeux, et je descendis de mon premier éblouissement à une sorte de tristesse. « Véritablement, dis-je alors, je crois voir sur une quantité de figures un air de chagrin qui m'étonne. — Pourquoi vous étonner? répondit ma cousine ; songez à ce qu'ils viennent faire ici. — Je pense, dis-je, qu'ils viennent pour se divertir. — Et, reprit-elle, vous vous trompez tout aussi bien qu'eux; beaucoup ne viennent point pour se divertir; beaucoup d'autres, croyant se divertir, ne se divertissent pas. Certaines conditions sont indispensables pour s'amuser, qui ne se trouvent guère chez la plupart de ces gens-ci ; et la première de toutes est un cœur innocent. On se récrée, après le devoir rempli, dans le cours d'une vie régulière, lorsque l'on est enfant, par des jeux libres et vifs dont ces danses compassées n'offrent point l'image; et quand l'âge devient plus grave, par des promenades, par de douces et paisibles conversations, par des joies d'amitié, par des spectacles de famille, chose à quoi ce bal ressemble moins encore qu'à vos naïfs divertissements. Pour jouir d'un amusement honnête, les préoccupations les plus légitimes, le souci, l'inquiétude, la noire passion sont mis de côté; mais loin de les écarter d'un bal, on les y apporte; elles y accourent d'elles-mêmes, et nulle part l'âme ne voit rassemblés en si grand nombre les ennemis qui la tourmentent ordinairement. A part quelques bonnes jeunes filles peut-être, qui se plaisent, comme vous le faisiez tout à l'heure, à la musique et à la foule ; à part quelques jeunes garçons sans position et sans famille, enchantés d'être invités chez un personnage, et de faire danser des dames dont la moins fière demain ne leur rendra pas volontiers un salut, ce beau parquet est une arène où les passions se battent, se déchirent, se font les blessures les plus cruelles. Je vois des cœurs où s'allume la jalousie, d'autres où l'amour-propre et l'orgueil subissent avec rage mille mortifications. Vous croyez que l'on vient ici pour se divertir, chère enfant ! Je vous montrerai dix hommes qui comptaient gagner au jeu, et qui ont perdu ; j'en remarque aussi plusieurs qui, dans le fond de leur âme, outragent leurs femmes par des soupçons insultants ; il y en a bon nombre encore qui tout simplement s'ennuient; ils voudraient bien n'avoir pas fait les frais d'une parure de bal, et se trouver chez eux à dormir. Mais ils ne s'endormiront pas sans se quereller et se plaindre, la femme d'être condamnée à rentrer sitôt, le mari d'être condamné à rentrer si tard. J'en connais d'autres qui nourrissent les desseins les plus perfides, les plus odieux, les plus lâches; ceux-là ne s'ennuient pas : le feu de l'enfer brûle leur âme envahie par les inquiétudes dont la pensée du mal est sans cesse accompagnée. Vous croyez que l'on vient se divertir ! Est-ce que pour se divertir

il serait besoin de ce luxe qui va mettre la gêne dans une foule de maisons? de ces costumes qui choquent si violemment la pudeur? de ces conversations isolées, à voix basse, auxquelles tout le monde assiste, mais que personne n'entend? Non, l'on vient pour plaire, pour briller, pour séduire, pour tromper. Sans que j'aie besoin de révéler à votre innocence des plaies qu'elle ne sera que trop tôt appelée à voir, vous comprenez aisément ce que de semblables projets doivent engendrer. Vous connaissez la justice de Dieu, les devoirs de l'âme chrétienne; vous savez où Dieu met les vraies sources de la paix et du bonheur; ne vous étonnez donc plus qu'à part quelques petites machines où la pensée, encore endormie, n'a, pour ainsi dire, fait naître ni vices ni vertus, il n'y a point ici d'heureux. — Non, vraiment, ma cousine, m'écriai-je frappée de ces raisonnements ; et je ne m'étonne pas davantage à présent de l'espèce d'angoisse que j'y ressens moi-même. Je souffre de tant d'âmes qui n'auront pas peut-être jusqu'à demain une seule pensée pour Dieu. — Pas une! reprit ma cousine en promenant ses yeux avec l'expression d'une profonde tristesse. Je ne vois que des personnes qui ne connaissent point Dieu, ou qui ne le connaissent plus, ou de ces âmes frivoles qui vont du bal à l'église, comme d'un lieu qui leur plaît à un autre qui ne leur plaît pas; et qui souvent, même sans le vouloir, mais par l'habitude, vont encore chercher à l'église les regards indécents qu'elles appellent ici. Vous croyez que j'exagère, et c'est la gloire de vos jeunes vertus. Mais je ne suis que trop fondée à parler comme je fais. Sans cesser jamais, grâce à Dieu, d'être chrétienne, j'ai eu pourtant à me convertir, et je sais par moi-même toute la tyrannie que le monde peut exercer contre Dieu. Ma jeunesse s'est plu à ces vanités de la vie. Mon mari avait à l'excès le goût de fréquenter les assemblées, il m'y conduisit, quoique, faisant effort sur moi-même, je l'eusse parfois prié de me laisser à la maison. J'étais effrayée, je craignais d'offenser Dieu, et, malgré moi, je me laissais entraîner; la première heure était en combats, les autres en oubli; et chaque jour je voyais mes scrupules s'attiédir. Inutilement j'allais demander au pied des autels une force que je souhaitais peut-être de n'obtenir pas; le monde, si puissant dans son domaine, envahissait celui de Dieu; je voulais méditer sur mes devoirs, et je ne faisais que de me repaître des mauvaises joies de mon oubli. C'est alors que je vis votre mère : vous n'étiez pas née encore. Belle, désirée et respectée partout, votre mère gémissait dans le fond de son cœur d'un trouble qui avait la même origine que le mien... Vous me permettrez, Agnès, puisque la circonstance nous y amène, de vous confier ces choses : je crois qu'elles pourront ne vous être pas inutiles, et que votre mère m'approuverait... Elle était donc aussi troublée que moi, mais elle avait une force d'âme supérieure. Nous nous aimâmes dès le premier jour. Bientôt, n'ayant plus de secrets l'une pour l'autre, nous par-

lâmes de ce monde dangereux et de nos bons désirs impuissants à triompher de lui. Elle me proposa de réunir nos courages, et de former une association de prières, de conseils et de combats contre l'ennemi commun. Pendant un hiver que nous passâmes ensemble, nous ne fîmes pas autre chose que nous exciter à fuir les assemblées, autant que nous le pouvions; à nous y rappeler Dieu, quand nous étions obligées d'y paraître; à braver le respect humain, qui avait pris un grand empire, particulièrement sur moi. Nous suivions les offices, nous lisions ensemble des livres pieux, nous faisions en sorte d'acquérir des vertus qui fussent plus agréables à nos maris que la vanité qu'ils pouvaient prendre de nos succès, et Dieu voulut bien bénir, comme nous l'avions espéré, cette innocente conspiration pour sa gloire. Le voile qui donnait des attraits au monde se déchira. Nous vîmes le monde tel qu'il est. Nos maris, touchés du désir ardent mais soumis que nous leur fîmes voir, nous permirent de ne les accompagner qu'autant que nous le voudrions; de ne plus danser, si tel était notre désir; d'être enfin aussi chrétiennes dans nos coutumes que nous souhaitions de l'être dans nos cœurs; nous y avons gagné; je pense que nos sages maris n'y ont rien perdu. La paix, la confiance, l'affection, régnèrent dans le ménage de votre mère jusqu'au jour de sa mort; elles n'ont pas quitté le mien. Heureuse de ses résolutions, elle est morte comme une sainte; et moi, conservant son souvenir et le pacte qu'elle m'a fait conclure avec Dieu, je m'avance, sans que ma jeunesse m'ait laissé ni remords ni regrets, vers une vieillesse incessamment réjouie par l'approche de l'éternité. »

Je serrai la main de ma cousine. « S'il plaît à Dieu, lui dis-je, je ferai comme vous et comme ma mère. Je vous remercie, Madame, de tout ce que vous m'apprenez. — Nous nous étions encore promis, votre mère et moi, poursuivit ma cousine, si nous avions des filles, de les faire élever religieusement, afin qu'il plût à Dieu qu'elles ne courussent pas les mêmes dangers que nous. Votre mère seule a pu remplir ce vœu. Mais imaginez si je me réjouis pour elle de voir combien Dieu l'a bénie! C'est dans cette ville, il y a vingt ans, et maintenant je m'en souviens, dans cette même maison, à un bal, que cette idée nous est venue. Voilà une rencontre solennelle, et j'ai bien fait de vous amener ici. Oui, ma chère enfant, votre mère, il y a vingt ans, était là, jeune comme vous l'êtes, d'une beauté éclatante et célèbre, d'un esprit éblouissant, d'une grâce qui n'avait point d'égale. Le monde, à ses pieds, lui offrait un empire qu'elle pouvait prendre, et qu'elle ne voulut point accepter, malgré ses propres désirs qui l'y sollicitaient. Plusieurs de ceux qui sont ici l'ont connue, l'ont admirée, et ne se la rappellent plus. Il semblait qu'une longue carrière de triomphes et de plaisirs lui fût assurée; cependant elle n'avait plus qu'un petit nombre d'années qu'elle se hâta de donner volontairement à Dieu, et Dieu l'en a récompensée

promptement, en lui faisant échanger cette vie périssable contre l'éternelle jeunesse des cieux. Voilà l'immense prix du léger sacrifice qu'elle croyait faire; et que sacrifiait-elle en réalité? La fâcheuse foule de ces mécontentements intérieurs qui nous accusent déjà si fort, et nous font rougir quand le monde n'a pas encore cessé de nous honorer. Nous croyons bien immoler notre bonheur; mais nous n'immolons en réalité que nos peines; le véritable bonheur nous reste, accru de pieux et saints contentements. Pour en revenir à votre mère, n'admirez-vous pas cette gloire et cette bénédiction que Dieu jette pour nous sur sa mémoire, après tant d'années et dans ce lieu? Une joie des bienheureux est sans doute de voir les œuvres qui leur ont valu le ciel en montrer longtemps après eux le chemin à ceux qui les suivent. Si, plus tard, votre cœur concevait des désirs qu'il n'a pas aujourd'hui, et que ces vanités puériles, mais redoutables, vinssent à établir leur ascendant sur vous, certainement, Agnès, vous vous souviendriez de votre mère, et vous triompheriez par ce souvenir. Sans cesser d'être aimable, gaie, et toute remplie de bonne grâce, elle fut chrétienne, et d'après ce que j'ai entendu dire, comme d'après ce que j'ai vu, elle le fut parfaitement. Elle fut aimée et honorée de son mari, elle fit du bien, laissa de saints exemples, vécut dans une douce paix, mourut tranquille : quoi que vous puissiez voir, quoi que disent les apparences et les mensonges, c'est là, pour une femme, l'unique gloire, l'unique sort qu'il faut envier. Tout autre bonheur en ce monde, tout autre éclat n'est que dehors, tromperie, amertume. »

Comme elle achevait ces mots, un grand jeune homme vint s'incliner devant moi, et me dit très respectueusement : *Mademoiselle, pour la prochaine?* Tout ébahie, et ne comprenant pas ce qu'il voulait, je regardai ma cousine. Elle me dit tout bas de répondre : Oui, et je répondis : Oui. Il me demandait de danser avec lui la première contredanse. Au même instant l'orchestre joue ; tout le monde se met en place, et le monsieur, prenant ma main, me conduit à l'autre bout de la salle. Me voilà donc devant cent personnes, en tête-à-tête avec un homme que je n'ai jamais vu, me préparant à danser, quand j'avais encore dans le cœur mille pensées de la vie, de la piété et de la mort de ma mère! Certes, ce sont des sensations qui ne s'accordent guère ; et comme il n'est point possible de ne songer qu'à Dieu dans le monde, je comprends que l'on n'y songe point du tout, et ce qu'il doit résulter de là. Nous nous mîmes à danser avec un grand sérieux ; car il s'agissait de pénétrer dans des mêlées fort épaisses, où je n'osais m'aventurer, et d'où je ne savais comment sortir. Il me fallait le courage du lion et la prudence du serpent. Dans les intervalles, mon danseur, qui me parut aimer à causer, m'adressa la parole, mais il n'avait pas grand esprit. Il me fit toutes sortes de questions banales : « Si le bal me semblait beau? — Oui, Monsieur. — Si j'étais fatiguée?

— Non, Monsieur. — Si j'aimais la danse? — Pas beaucoup, Monsieur. — Si je ne trouvais pas qu'il faisait bien chaud? — Mais en effet, Monsieur. » La conversation languissait fort, et je m'aperçus que ce pauvre monsieur, se croyant sans doute, par politesse, obligé de me parler, se creusait la tête pour trouver une idée qui fournît davantage aux développements. Me reprochant mon laconisme, je cherchai moi-même un mot à lui dire ; après quelque travail j'y parvins : je lui demandai quelle heure il était. Il parut enchanté de ce propos, regarda sa montre avec empressement, compara l'heure à celle de la pendule, et me dit *qu'il marquait* minuit, mais *qu'il* avançait de dix minutes. « Je ne crois pas, lui dis-je pour relever l'intérêt, que votre montre avance. — Pardon, Mademoiselle, s'écria-t-il, je veux dire que *je* retarde. Oui, je retarde sur la ville de dix minutes. — C'est donc minuit et demi, dis-je à mon tour : je sentais bien qu'il était tard. » Sans y prendre garde, et m'abandonnant trop à la nature, je dis cela comme une personne qui est habituée à dormir bien avant minuit. Cette étourderie affecta mon interlocuteur ; sa politesse exquise ne put me dérober certaine grimace, qui me fit reconnaître entre nous plus de sympathie que je n'en avais d'abord cru voir.

Après ce danseur j'en eus un autre non moins amateur de conversation, mais plus habile à parler que le premier, qu'il me fit regretter. C'était un tout petit homme, tout pétulant, tout riant, tout rond et tout rose, qui d'une toute petite voix me faisait la mordante satire du public, se moquant de la tenue, de la parure, du caractère des gens qui dansaient devant nous. Ses caquets me parurent d'assez mauvais goût, et lui-même assez mal élevé, de me prendre pour complice de sa médisance. Je restai donc bouche close, ne répondant ni oui ni non, et pas même par un sourire, à ce qu'il s'imaginait dire de plus piquant ; mais il n'avait pas le loisir de remarquer mon silence, et continuait son train comme s'il eût récité quelque leçon. Enfin il m'impatienta si fort, que j'avais sur les lèvres une impertinence à lui lancer, je l'avoue, lorsqu'il me reconduisit à ma place avant que j'eusse desserré les dents. « Voilà, dis-je à ma cousine, un monsieur qui va sûrement se moquer de moi tout à l'heure. — N'en doutez pas, reprit-elle ; que lui avez-vous dit? — Pas un mot, répondis-je. — Eh bien! ma chère enfant, continua ma cousine, il dira que vous ne montrez point d'esprit, absolument comme si vous aviez daigné lui parler. C'est un petit sot très présomptueux, dont le bavardage éblouit les uns et fait trembler les autres. On rencontre dans le monde beaucoup de ces gens-là, moitié perroquets, moitié singes. Les niais les redoutent, les coquettes les flattent pour n'être point déchirées, et les honnêtes femmes font tout justement d'eux le cas que vous en avez fait. Votre répugnance à entendre médire vous a, dans cette circonstance, inspiré la plus sage politique, et c'est un service que vous devrez

plus d'une fois à la religion. Elle donne une sagesse pratique dont les plus retors habitués du monde n'ont que l'impuissante théorie. Quant aux discours de ce méchant, ne vous en inquiétez point. Une des premières choses à quoi il faut se résoudre dans la vie, c'est le jugement des imbéciles et l'inimitié des pervers. Mais la perversité n'est pas moins sotte qu'habile et audacieuse, et fréquemment ce qu'elle croit dire de plus mortel n'est qu'un éloge par où elle recommande aux gens de bien ceux qu'elle veut décrier. Il y a un moyen sûr d'annuler les méchants, c'est une conduite qui les réduise toujours à l'invention.

En ce moment un troisième danseur vint me prendre. Celui-là vaut la peine d'être décrit avec soin. Quoique jeune, il avait l'air le plus posé du monde; on aurait dit une peinture, tant il était grave, net, régulier. Pas un de ses cheveux, pas un brin de barbe ne dépassait, sur son visage, certaines lignes tracées au compas; il avait une cravate d'une extrême hauteur, sur laquelle sa tête pomponnée était posée comme un bouquet de marchande sur un vase de porcelaine à long cou; son habit ne faisait pas un pli, ses gants n'offraient pas une ride, ses traits ne laissaient pas deviner un seul sentiment de peine ou de plaisir. Malgré moi, j'étais occupée de cet ensemble extraordinaire. Je me demandais : « Pourquoi danse-t-il? Est-il vivant? » Et je finissais par conclure que c'était quelque jeune chirurgien. Il commença la conversation par une phrase aussi longue que lui : « J'ai sans doute à vous demander pardon, Mademoiselle, de vous avoir enlevée à la conversation de votre cousine. J'ai remarqué, depuis que vous êtes ici, l'intérêt que vous y preniez (mais, pensai-je, ce monsieur m'a donc regardée beaucoup), et je n'aurais pas voulu le premier vous en distraire; cependant, quand j'ai vu que vous aviez deux fois de suite consenti à danser, j'ai espéré que je ne serais pas trop indiscret en sollicitant de vous la faveur que j'ai obtenue. »

Respirons!

« Il n'y a nulle indiscrétion, Monsieur, lui répondis-je; on est au bal pour danser; je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait. » Cette réponse vous paraît simple, ma mère? Eh bien, pas du tout; elle produisit un effet notable, qui se manifesta par un grand pli de la cravate, du côté où j'étais. Figurez-vous une cassure dans la porcelaine à long cou, et le bouquet placé dessus s'inclinant comme s'il voulait tomber à mes pieds. « Oserai-je, continua mon danseur devenu flexible, oserai-je vous demander, Mademoiselle, si vous vous plaisez à cette fête, que votre présence embellit? » Je fis à cela deux reparties. La première pour moi : « Sans vanité, observai-je, il paraît décidément que ma figure lui revient. » La seconde pour lui : « Monsieur, lui dis-je, c'est le premier bal où j'assiste, et je suis étonnée de tout ce que je vois. » Ici la conversation fut interrompue, parce que c'était à notre tour de danser. J'aurais voulu

voir comment mon fantôme s'en tirait; mais craignant toujours d'être écrasée dans ce pêle-mêle effroyable, et songeant d'abord à ma sûreté, je ne fis attention qu'à moi. Étant revenue en place : « Et notre ville, reprit le personnage avec un certain air inexprimable, comme s'il attachait à ce que j'allais dire le plus grand prix, notre ville, que vous charmez, aura-t-elle le bonheur de vous posséder longtemps? » Là-dessus, moi, naturellement, je pensai que ce monsieur se moquait, et je m'étonnais de voir un plaisant si solennel. Se figure-t-on la folie en cravate empesée! Mais comme il gardait parfaitement son sérieux, je lui répondis avec tout le sang-froid possible que sa ville était trop honnête, que je comptais la quitter prochainement sans regrets, et que sans doute elle me verrait partir sans désespoir. Second pli à la cravate, encore plus marqué que le premier, et le danseur s'écrie d'une voix dolente : « Quoi! vous allez partir! — Oui, Monsieur. — Et vous ne reviendrez pas, Mademoiselle? — Fort probablement que non, Monsieur. » Alors il commença une comédie qui me fit venir de nouvelles idées sur son compte : c'est que, chirurgien ou autre chose, il était d'abord un peu fou. Premièrement, il porta la main à sa tête, comme s'il avait eu la migraine, puis sur son habit, comme s'il avait eu des palpitations de cœur. Ensuite de cette pantomime, il entama un grand galimatias difficile à comprendre : c'était comme Joséphine lorsqu'elle improvise dans les charades; il parlait d'anges parfumés qui traversent les airs et qui ne s'arrêtent pas, d'un rayon de soleil qui meurt dans la tempête, de..., attendez donc, je vais trouver son mot; de... déceptions..., oui, c'est cela! de déceptions qui navrent tout cœur d'homme. Sur ce mot de déceptions et de cœur d'homme, je l'avertis que c'était à lui de danser, et j'eus le plaisir de le voir exécuter fort correctement un avant-deux, tandis que je faisais réflexion, à propos de cœur d'*homme,* qu'il n'y a pas grande apparence que les déceptions navrent les cœurs de choux, et que ce monsieur aurait donc bien pu, sans se compromettre, dire cœur tout court; ceci pour faire honneur à vos bonnes leçons de style, ma mère. Cependant il achevait l'avant-deux, et revenait vers moi plus léger qu'une plume et plus droit qu'un soliveau. Je suis bien forcée d'avouer que jamais je ne vis rien de si bizarre. Il reprit sa tirade, toujours dans le même genre énigmatique ; du reste, je n'étais pas absolument forcée de comprendre : cela paraissait s'adresser aux bougies aussi bien qu'à moi. Il levait les yeux en l'air, passait sa main dans ses cheveux, la ramenait à son cœur; je tremblais que l'on y prît garde, et je n'osais le regarder, craignant d'éclater. J'étais furieusement poussée à rire. Enfin la contredanse s'acheva, et il se tut. Au moment de me reconduire à ma place, il poussa un soupir terrible. « Vous souffrez, lui dis-je, Monsieur. — Oui, répondit-il, je souffre (plus de Mademoiselle)! — Il faut, continuai-je avec un bon petit accent, prendre l'air. — Non, reprit-il

d'un ton creux, il faut perdre la vie! » Ah! pour le coup, je reconnais que ceci me coupa, comme disait Joséphine, la musette. Je n'eus plus rien à répondre, rien à dire, et je fus bien attrapée. « Çà, ma cousine, quels hommes sont ceux-ci? le premier paraît niais; le second, vous le qualifiez de sot, et cela me semble juste; le troisième... »

Elle se mit à rire. « Vous ne soupçonnez pas, Agnès, que le troisième est illustre? — Illustre! — Illustre, reprit-elle; c'est un poète. A Paris on a fait de lui quelque éloge, et ici naturellement on l'admire. Il a composé des livres. — Quoi! interrompis-je, il a composé des livres! — Oui, reprit-elle; si vous vous sentez du respect pour les auteurs, voilà ce que c'est, au naturel, qu'un auteur. Sans doute il y en a de plus sensés, mais on en voit aussi de plus extravagants. J'ai lu les livres de celui-ci; je les ai trouvés dignes de sa personne; ses vers ont toute l'agréable simplicité de ses discours. Cet homme n'a qu'une volonté, qui est d'éblouir et d'attendrir. — Eh bien, m'écriai-je, il s'y prend mal. — Pas si mal, dit ma cousine; tout le monde ici n'en juge pas comme vous. Il y a dans cette assemblée des personnes à qui le don rare d'enfermer une sottise en deux rimes tourne la tête, et qui croient qu'un nigaud les honore en mettant leur nom dans ses vers. Mais notre poète n'est pas si fou qu'on pourrait le penser. Il ne se prodigue pas, et ne déploie les *richesses de son âme* (voilà comme il parle de lui-même) qu'auprès des héritières qu'il espère émerveiller. Son dessein visible est de faire ce que les hommes appellent un *beau mariage,* c'est-à-dire d'épouser une grosse dot. Il est possible qu'il vous ait trouvée à son goût; mais soyez assurée qu'il a su que vous êtes riche. — Il faut le reconnaître, ma cousine, observai-je, j'ai fait de la société, ce soir, une belle étude. — Vous n'avez pas vu tous les défauts qu'elle a, reprit cette bonne et sage amie, mais aussi vous n'avez pas vu ce qu'elle pouvait offrir d'agréable et d'excellent. Gardez donc de vous épouvanter. Il y a dans le monde des esprits justes et droits, des cœurs pleins de dignité, des âmes franches.

« Il faut, en attendant que Dieu nous conduise à ceux-là, prendre patiemment les autres pour ce qu'ils valent. D'ailleurs, des assemblées comme celle-ci ne sont point de la société. Les femmes y apportent un désir de briller qui gâte les meilleures; les hommes de bon sens se tiennent à l'écart, laissant la place aux jeunes gens et aux imbéciles, qui sont le grand nombre, et qui, n'ayant rien à dire, se sentent toujours prêts à parler. Dans le pêle-mêle d'un bal on est obligé de renoncer presque à beaucoup de choses dont la société permet l'usage. La raison, exclue d'ici, pénètre dans les réunions où les passions sont moins en jeu; la piété peut y élever une voix qui serait ridicule et bientôt étouffée dans ce tumulte; la charité y a moins à faire qu'au milieu de tant de ridicules et de folies dont vos yeux sont fatigués, et de tant de scandales que les miens sont

désolés de voir. Quoi qu'on en dise, le bal est une vilaine invention, qui ne répond à aucun instinct digne et sérieux, qui prête à des fautes graves, qui fait naître beaucoup de chagrins. Quand vous connaîtrez mieux tout cela, vous ne me trouverez point rigoriste d'en parler comme je fais. »

Je me suis donné aujourd'hui le plaisir de vous écrire ces aventures, bien bonne mère, afin de vous montrer comment Dieu a voulu me faire envisager pour la première fois les *plaisirs du monde.* Que de choses il va me falloir apprendre, et combien le langage qu'on me tient est déjà différent de celui auquel j'étais accoutumée ! Je me souviendrai longtemps des discours de ma cousine et des exemples de ma pauvre mère, et quel que soit le jugement que je porte par moi-même sur les coutumes mondaines, je crois mon âme éteinte à tout désir de ce côté-là.

XXXII

LECTURE D'UN POÈTE

Pour me divertir, ma cousine m'a lu quelques pages d'un volume bleuâtre intitulé..., qui est de la façon de ce désespéré qui m'a fait danser l'autre jour. On croirait l'entendre lui-même : voilà comme c'est intelligible, et j'ignore bien quel amusement y trouveraient ceux qui n'ont pas été favorisés d'une conversation de l'auteur. Premièrement, d'un bout à l'autre de son livre, il se lamente, il se désole, il se meurt. Secondement, pour nous intéresser au chagrin qu'il éprouve de se voir mourir, il fait de lui portraits sur portraits, tous plus à son avantage les uns que les autres, mais éclatants surtout par des qualités mal appréciées ordinairement du vulgaire, comme d'avoir un front vaste, un pâle visage, de noirs regards, une âme de feu ; et puis, tout de suite après, cette âme est un abîme, et deux pages plus loin, un cristal ; et elle est encore quantité d'autres choses : qu'elle soit chrétienne, c'est ce qu'il ne songe point du tout à dire, et avec raison, car il serait embarrassé de faire connaître la religion de ce feu ou de ce cristal. Je passe sur ses autres mérites, dont le détail deviendrait aussi long que son ouvrage ; et où serait le plaisir ? Troisièmement, il ne lui arrive jamais d'avoir le sens commun, ni de rimer une idée que l'on sente vraie dans le cœur. Il est juste de dire qu'il s'adresse rarement aux pauvres humains. Son

entretien est tout avec les étoiles, les feuillages, les tempêtes, les horizons, etc. Sans cesse il parle aux objets inanimés; ceux-ci lui répondent en lui rendant au centuple les politesses qu'il leur prodigue, cherchant toujours, c'est leur désir, ou du moins il l'assure, à le *consoler du poids de son génie.* Vante-t-il les ombrages, les ombrages lui disent qu'ils recèlent moins de charmes et moins d'oiseaux que les ombres de ses jours. Il en convient, et même il ajoute qu'il garde dans ses profondeurs des rayons de soleil qui ne s'évanouisssent pas : demandez-moi ce que cela signifie? Plus loin, il s'adresse aux fleurs, et les complimente. Les fleurs ne demeurent point en retour; elles lui répondent bellement qu'il est trop simple, et que c'est aux fleurs de célébrer le poète, qui a des parfums plus doux et des couleurs plus durables. D'ailleurs, une fleur, ce n'est jamais qu'une fleur, tandis que le poète, à lui tout seul, est un parterre varié. Il en tombe d'accord. Ensuite il adresse des vers au bon Dieu, qu'il appelle Jéhovah, et qui sont pleins d'impertinences. Ce serait à croire qu'il n'a jamais ouvert le catéchisme. De Jéhovah il passe tout de suite à celébrer une jeune personne qu'il appelle un *ange railleur.* Certes, si les anges pouvaient se moquer, ce serait bien d'un ridicule fou; mais ils ne se moquent pas; ils pleurent de voir une âme humaine se dégrader à de semblables discours, et placer sa gloire dans un travail qui lui vaut le dédain des gens sages et la colère de Dieu. En lisant ces vers, il m'a semblé que je faisais un saut de cent cinquante ans. Cela ne ressemble plus du tout à Corneille, ni à Racine ni à la Fontaine, ni à Molière, dont on nous lisait de si beaux passages. Ce livre, qui, m'a dit ma cousine, peut donner une idée de tous ceux que l'on fait à présent, me parle une langue que je n'entends pas.

Albertine et moi, nous pensions quelquefois que si nous avions été hommes, nous aurions fait des vers pour louer Dieu d'une façon plus douce et qui s'approchât davantage de la musique; nous aurions bien prié, bien médité, rassemblé toutes sortes de belles idées bien ferventes, et, avec le ton le plus simple, avec les images les plus naturelles et les plus pures, comme on ne met pour rehausser un bouquet rien que des feuilles, nous en aurions formé des cantiques, des prières, des réflexions, des conseils. Mais nos maîtresses riaient de nous, disant que cette simplicité est tout ce qu'il y a de difficile, et qu'il faut un génie particulier pour y arriver. J'entrevois que mon danseur n'a pas de génie particulier.

XXXIII

L'ENNUI

A MÈRE SAINT-PAUL

Bonne mère, lisez une lettre affligée de la plus heureuse personne du monde. Depuis six mois que me voilà dans ma famille, je suis parfaitement fêtée, parfaitement aimée, et, pour conclure, parfaitement tourmentée. Mais quel étrange tourment! C'est d'être sans cesse en parure, sans cesse en réunions et en plaisirs. Mon père, très occupé de ses affaires, qui sont grandes, se divertit par le monde; ma belle-mère, jeune, aimable, spirituelle et ennuyée, veut se distraire de la même façon, n'y parvient pas, et ne s'y entête que davantage. Moi, qui n'ai point d'occupations, et qui n'en puis avoir, j'incline à l'ennui; je voudrais demander mes distractions à la retraite, à la prière, à l'étude; impossible! Ma belle-mère, dans son affection implacable, n'entend point que je me fatigue à penser, et persiste à me mettre de moitié dans tous les plaisirs qu'elle n'a pas.

C'est une assemblée, c'est une cavalcade, c'est un concert, c'est un bal, un spectacle, de qui l'on attend toujours cette satisfaction que l'on ne rencontre jamais. Nous nous habillons avec sérieux, avec lenteur, comme on s'acquitte du devoir important de chaque jour; nous allons au-devant de ce plaisir attendu; mais à peine y sommes-nous, que ma belle-mère me regarde d'une façon que je connais bien, et me dit avec un sang-froid admirable : « Ah çà! mais, Agnès, on s'ennuie ici. — C'est ce que je pensais, lui dis-je; retirons-nous. — Bah! reprend-elle, on s'ennuie ailleurs. » Le lendemain, c'est à recommencer. Vainement je demande grâce. Il faut de nouveau, pour me servir d'un triste mot que j'ai gaiement appris, courir après la *déception*. Ma belle-mère, très persuadée que l'on s'ennuie en public, est convaincue qu'il y a de quoi mourir à rester seule. C'est bien le plus étrange caractère que j'aie jamais vu. Elle est comme cela depuis qu'elle se connaît; nulle femme au monde n'a moins souffert et n'a tant bâillé, mais elle ne veut pas démordre que le monde est amusant, et qu'un beau jour elle s'y amusera. Le plus fâcheux, c'est qu'elle ne le croit pas moins pour moi que pour

elle-même. J'ai essayé de lui donner le goût de la piété. « Quoi! dit-elle, est-ce que je suis impie? » En effet, elle est exacte à la messe le dimanche, elle observe l'abstinence, elle fait ses pâques, elle a certains pauvres qui viennent régulièrement à sa porte et qu'elle assiste par les mains des domestiques; pour un empire elle ne croirait pas qu'il y a mieux à faire, et il lui déplaît, je l'ai bien vu, qu'on entreprenne de le lui prouver. Après de vains essais, j'ai reconnu qu'il fallait se plier à ses usages; d'ailleurs, c'est le désir de mon père. Je me suis soumise autant que je l'ai pu. Hélas! moi qui me proposais d'user de ma liberté pour aller voir les pauvres, et de mon agent pour les secourir, c'est à peine si j'en peux recevoir à la dérobée quelques-uns, me cachant de leur parler! Tout ce que j'ai obtenu, c'est de n'aller point au spectacle. Après deux ou trois soirées, mon père a remarqué combien ce divertissement m'était pénible, et Mme de Lauvens n'a pas fait de difficulté d'avouer qu'elle y était gênée à côté de moi. Elle-même d'ailleurs s'y déplaît beaucoup; elle y bâille. « Pourquoi donc y allez-vous? — Il faut bien tâcher de se divertir. » Un jour, je lui ai dit : « Vous ne vous ennuyez pas avec moi, restons à causer et à lire. » Elle l'a bien voulu, et tout de suite elle a fait venir des livres en quantité. J'en ouvre un, guidée par le nom féminin de l'auteur; je lis quelques pages fort maussades, et bientôt je la prie de m'expliquer quelque chose que je ne comprends pas. « Ma foi, dit-elle, vous ne pouvez guère lire cela, et de plus c'est odieusement bête. Voyez-en un autre. » Même aventure dès la seconde page. Il a fallu y renoncer. J'ai proposé de mes livres à moi, entre autres les Lettres de Mme de Sévigné, qui sont si jolies; elle m'a demandé si je voulais la faire périr. Walter Scott? elle l'a lu; il lui semble fade[1]. « Eh bien, causons! — Oui, mais quand on veut causer, il ne faut pas commencer par se dire: Causons! » Nous sommes restées à nous regarder comme deux statues, et toujours son éternel : « Ah çà! mais l'on s'ennuie ici. » Ce qui lui plaît, elle me l'a dit elle-même, et je puis vous le répéter, c'est de s'entendre faire des compliments bien tournés. Or il y a deux difficultés : la première, que les gens d'esprit sont rares; la seconde, qu'étant foncièrement honnête et vertueuse, Mme de Lauvens redoute un si grand penchant à la coquetterie. Dans cette alternative, elle reste accablée d'un ennui formidable, ne voulant ni céder à ce qui la tente, ni tout à fait le mettre sous ses pieds. Il y a des jours où je m'aperçois que ma tranquillité l'irrite. Elle me crierait volontiers: Ennuyez-vous donc! Si elle voulait voir tout ce que je lui cache, elle serait servie à souhait. Ce profond ennui réagit sur moi-même, me gagne comme la mer montante, et souvent me submerge. Toutefois ne comptons pas cela. Mais c'est la douleur de voir une âme en

[1] On comprend qu'il n'est ici question que d'un choix des lettres de Mme de Sévigné et des romans de Walter Scott. (*Note de l'editeur.*)

pareil état qui est vraiment terrible. « Madame, lui disais-je encore hier, je vous en conjure, aimez Dieu, la vie vous paraîtra tout autre. — Ma chère, s'écria-t-elle, ces idées de pensionnaire ne vont point à votre destinée; si vous les laissez voir, vous ne trouverez point de mari, et vous serez condamnée à vous ennuyer avec moi plus longtemps. » Voilà tout ce que j'en obtiens. Si je lui réponds que je ne tiens nullement à me marier, elle me répond que le mariage est ennuyeux comme autre chose, mais que c'est au moins un avantage de changer d'ennui. « Vous vous êtes donc toujours ennuyée? — Toujours! je n'ai trouvé dans la vie ni un devoir que j'aie pu aimer, ni un grand et véritable désir dont je n'aie eu peur. — Vous m'épouvantez! — Il y aurait de quoi s'épouvanter si vous lisiez dans mon âme, mais j'échappe à tout par l'ennui! » J'essaye de revenir à la religion. Je lui fais une peinture de ma jeunesse et de ses charmants plaisirs; je lui parle de vos travaux et de votre paix, mes bonnes et tendres mères; elle m'écoute, je crois que je l'intéresse; mais tout à coup un bâillement vient me glacer, et je vois que je perds mon temps. Alors, sous le premier prétexte venu, je me retire, je vais m'enfermer dans ma chambre, et là, tout à mon aise, je pleure sur l'infortune de cette âme que Dieu avait faite pour la vertu, mais qui, fourvoyée dans ses ténèbres léthargiques, semble ne plus pouvoir sentir la vie que par des choses qui la mèneraient au crime et au désespoir. Mon Dieu! me dis-je quelquefois, elle peut se fatiguer de son ennui et se donner aux passions! Quand je reviens auprès d'elle, je la trouve froide et morne si elle est seule, animée et causant avec esprit s'il y a là quelqu'un, en discussion s'il n'y a que mon père; car mon père et moi, qui l'aimons véritablement, savons seuls combien elle est malheureuse. Sans pitié pour nous, elle nous montre tout le fond de son caractère. Devant le monde elle fait bonne contenance, et se pique même d'étaler un bonheur qu'elle ne connaît pas.

Priez pour elle, ma mère; priez pour mon père, qui souffre en silence, et priez pour moi, qui crains d'être condamnée à rester longtemps dans un monde où je crois bien que je puis faire mon salut, mais où il me semble si difficile de s'arranger un peu de bonheur, car je ne m'abuse point sur la vie, et je vois par mes yeux ce que vous m'aviez si sagement annoncé, que les conditions en sont rudes et dures à qui ne peut sortir entièrement du cercle fatal où elle se débat. En lisant l'autre jour Mme de Sévigné, je faisais réflexion qu'elle était placée dans la situation la plus propre à se trouver heureuse : riche, libre, belle, spirituelle, grande dame, honorée, sage, pieuse même; fréquentant la cour sans remords et sans envie, entourée d'une société qu'on ne croirait pas aujourd'hui avoir pu exister jamais; liée avec Mme de Lafayette, causant avec Bossuet, prêchée par Bourdaloue, lisant des vers nouveaux de Racine, aimant sa fille, aimée de son fils : eh bien! écrit-elle une

page sans se plaindre? N'y en a-t-il pas beaucoup qui sont trempées de ses pleurs? Et qui donc, parmi tant d'illustres femmes qui sont autour d'elle, occupant tant de positions différentes, et cherchant le bonheur par tant de voies héroïques ou criminelles, qui donc, excepté les bonnes sœurs de Sainte-Marie, qu'elle va voir souvent, qui donc est heureuse et lui fait envie? Son grand bonheur est un désir de tendresse maternelle rarement satisfait, et quand Dieu l'accomplit, ce désir légitime, on voit bien qu'elle y trouve encore des sujets de larmes. Pleurer, attendre longtemps, désirer encore des satisfactions auxquelles on ne croit plus, c'est la vie. Sages et bien-aimés de Dieu ceux qui savent et qui peuvent ne désirer que le ciel, n'attendre que la mort! Quelquefois, comme une vision, derrière Mme de Lauvens qui bâille, je vois Mme de Sévigné qui essuie ses yeux; puis Albertine sous son voile qui sourit, les mains jointes; puis ma mère Sainte-Marie de la Compassion, avec la paix douce et grave de sa dernière heure, qui s'élève au ciel en priant. Je la suis du regard, et je lui dis : « Ma mère, n'oubliez pas ce que je demande à Dieu. » Mais, hélas! qu'il faut de miracles pour m'accorder ce que je demande! Mon père, il y a quelques jours, me vit triste. Il voulut savoir si je désirais quelque chose qu'il me pût donner. « Mais, ajouta-t-il aussitôt, ne me demande pas, ma fille, de me priver du bonheur de t'avoir dans ma triste maison. » Son accent me navra jusqu'au fond du cœur. Je me fis un reproche amer de ma tristesse, et je priai mon père de me la pardonner, en protestant que ce n'était rien. C'était ma plus chère espérance que je venais de voir anéantir.

XXXIV

LE MONDE

Me revoici dans les bals. La ville est riche, oisive, et généralement on y aime le monde. C'est à qui donnera sa soirée, recevra le plus de gens, fera le plus de dépenses. Il n'y a guère que deux ou trois maisons, connues par leur excessive économie, qui résistent à cet entraînement général. J'admire comme certaines passions, et en particulier l'avarice, sont courageuses. Hélas! ceux qui aiment Dieu manquent bien plus à l'amour de Dieu que ceux qui aiment l'argent à l'amour de l'argent. Que ce serait beau, si les chrétiens avaient aussi peu de respect humain, s'ils avaient autant de vo-

lonté, autant de zèle et de valeur, s'ils faisaient enfin, pour le saint attachement qui relève leur âme, autant de sacrifices qu'en font tous ces avares et beaucoup d'autres, chacun selon son espèce, pour la manie, l'erreur, et quelquefois le vice auquel ils sont livrés! J'en vois d'étranges exemples, qui me font rougir d'eux et de moi-même. Le crime a ses saints, si j'ose employer un pareil mot; la coquetterie a ses héroïnes et ses martyrs. Quoique je m'efforce à fermer les yeux, quoique je me refuse vingt fois par jour à ouvrir les oreilles, et que j'impose continuellement silence à ma pensée sur les actions d'autrui, je suis bien obligée d'apprendre mille et mille choses que j'aurais voulu ne savoir jamais. Il y a des gens qui s'immolent sciemment au dédain, à la risée publique, et qui n'en tiennent compte; des femmes qui se perdent de réputation et peut-être d'honneur, et pour quoi! et pour qui! Cela ne se peut croire. Mais la paix de leur ménage anéantie, et, qui plus est, la paix de leur conscience disparue sans retour; mais le bruit terrible qui court sur elles, et qu'elles n'ignorent pas; mais les abandons sanglants dont elles ne peuvent douter, rien ne les arrête, rien ne les retire de l'abîme où elles sont tombées, et où déjà Satan, leur corrupteur, est le ministre des vengeances de Dieu. Il arrive ici des scandales effroyables, qui mettent pour huit jours toute la ville en rumeur; puis on les oublie, et bientôt ceux qui les ont donnés reparaissent avec un front d'airain. Hier est venue s'asseoir près de moi une dame que je n'aurais jamais pensé revoir au milieu d'une assemblée. Elle m'a paisiblement adressé la parole. J'ai eu, et je m'en applaudis, le courage de ne pas lui répondre un mot, quoique bien confuse et bien embarrassée de donner une semblable leçon. Elle s'est piquée de mon silence. « Ces *dévotes,* m'a-t-elle dit, portent des jugements sévères... » Pas de réponse. Je la laissai là-dessus croire ce qu'il lui plairait. « Cependant, continua-t-elle, Jésus pardonnait. — Il pardonne encore, dis-je à ces mots, mais au repentir et à la pénitence. » Et, voyant passer un vieil ami de mon père, je le priai de me conduire vers lui.

D'autres femmes, frêles et maladives, qui n'ont pas un souffle de vie, retrouvent par prodige des forces lorsqu'il s'agit d'aller au bal. Elles y courent, elles y passent des nuits qui les détruisent; le lendemain elles font peur. Il semble qu'elles sortent du tombeau; et le jour suivant on les retrouve ailleurs, non pas fraîches et robustes, mais charmantes à force d'art. Elles ont à leur commandement les couleurs de la santé: l'on a vu le matin un citron, l'on voit le soir une pomme d'api. « Mais vous vous tuez! disais-je à l'une d'elles, que nous connaissons beaucoup. — Ah! s'écria-t-elle, si vous saviez quelle robe charmante et quels jolis rubans verts j'aurai demain! » Voilà qui n'encourage pas à raisonner; aussi ne m'y attacherai-je guère. Mon temps se passe à réciter des Avé Maria et des *Memorare* pour toutes ces pauvres folles créatures qui s'imaginent peut-

être qu'il suffira, pour entrer en paradis, de s'y présenter avec des rubans verts. Du reste, j'aime à me bercer de l'espoir que Dieu leur remettra beaucoup, car elles sont d'une ignorance inimaginable sur tous leurs devoirs envers lui. Je ne puis me figurer qu'elles pèchent toutes sciemment; certaines couleurs les transportent, et font sur elles un effet aussi irrésistible dans son genre que le rouge en produit sur les taureaux.

Une autre, dernièrement, au bout de deux ou trois rencontres, imagina de me conter ses chagrins. C'était, en femme, le juste pendant du poète de C***, et je m'imagine qu'elle a lu ses vers. Représentez-vous une grande créature, toute la tête de plus que moi, des bras et des épaules de cariatide, qui me confie ingénument que sa vie flotte au vent du malheur, qu'elle roule comme une feuille séchée, que son âme a des sentiments que nul ne peut comprendre, qu'elle souffre, qu'elle gémit, qu'elle s'inquiète. « Et vous? ajouta-t-elle. — Mais moi, Madame, je suis fort tranquille, et quelquefois fort contente. — Oh! comment donc faites-vous? Apprenez-moi votre secret. — Madame, il faut dire beaucoup d'Avé Maria. » Elle me regarda comme si j'avais parlé turc; vous auriez ri de voir son ébahissement. — De la soirée elle ne m'aborda plus. Moi, cependant, j'ai quelque regret de l'avoir effrayée; car enfin il ne faut jamais parler religion de façon à blesser ou décourager les gens qui n'ont point mauvaise volonté. Je vais à mon tour la rechercher, et faire en sorte que les Avé Maria la déconcertent moins. Qui sait! sous cette cuirasse de ridicule, il y a peut-être une très bonne et très belle âme. Naturellement je suis bien disposée pour tous ceux qui se plaignent et qui désirent quelque chose d'infini au milieu des fêtes du monde. Ce qu'elles souhaitent peut être le mal, mais peut être aussi le bien, et dans l'ignorance extraordinaire où la plupart de ces esprits sont plongés, ils ne manquent souvent que d'un bon avis.

Pour ce qui me concerne, ma mère, de jour en jour j'ai le bonheur d'accepter *nos plaisirs* avec plus de sang-froid et de patience. Grâce à l'excellent directeur que Dieu m'a fait trouver ici, je ne me sens pas troublée du moindre scrupule au sujet de ces réunions où je suis poussée, traînée, et qui remplissent les trois quarts de ma vie. Je m'habille convenablement et à ma guise; je danse, je cause. Ma réputation bien établie de rigidité fait que je n'ai presque plus rien à entendre qui me déplaise. Il est vrai que je passe pour assez sauvage, et je n'ai point précisément le renom d'une personne aimable. Tant pis pour ceux qui font consister tout l'agrément des conversations à dire les choses que la modestie redoute ou que la charité défend. Je ne laisse point railler, je ne laisse point médire; je ne permets pas trop non plus que l'on me compare aux anges, ce qui paraît être une grande mode parmi les jeunes gens, dont plusieurs se mettaient sur le train de me tenir des discours que le poète de C*** n'aurait pas désavoués. Je n'ai pas eu grand mérite à faire

cesser ce caquetage, qui ne me plaisait nullement, et que je trouvais même odieusement ridicule. Dépouillée de la médisance, de la raillerie et des fadeurs, la conversation du bal se trouve avec moi réduite à peu de chose, et devient extraordinairement monotone. Il en résulte que l'on n'a pas souvent le plaisir de me trouver de l'esprit quand on me fait danser. Par là je vois la prédiction de ma cousine s'accomplir; je suis peu recherchée, je plais peu. Si c'est un malheur, je m'en console en pensant que mieux vaut ne pas plaire au monde et ne pas déplaire à Dieu. Enfin l'on dira, l'on pensera de moi ce que l'on voudra, je veux faire mon salut. Je vous assure que je ne me trouve pas encore à plaindre d'être à l'écart, et de n'avoir pas, comme voulait bien le dire la dame aux rubans verts, tout le succès où je pourrais prétendre. Elle tremble, car elle a de l'amitié pour moi, qu'un jour je ne sois laissée à ma place tandis que les autres danseront, chose que l'on a la bonté de considérer comme un affront notable. Voilà-t-il pas un beau point d'honneur! Je réponds que je serais heureuse de me reposer un peu; cette philosophie l'étonne. « Pour moi, dit-elle, si pareille chose m'arrivait deux ou trois fois en un soir, j'aurais de la peine à m'en consoler. » Et je m'étonne à mon tour. Mais ce grand danger ne paraît pas me menacer encore. Je suis la danseuse de prédilection de tous les petits bonshommes qui débutent, et qui, n'osant parler, sont enchantés de mon goût déclaré pour le silence. « Quoi! s'écria la dame aux rubans verts, il vous est indifférent de ne danser qu'avec cette *friture?* (Voilà comment sont traités les pauvres innocents, pour les punir de n'avoir encore ni fatuité ni impertinence!) — Mais, Madame, cela ne m'est pas indifférent du tout; je les préfère. — Quelle singulière personne vous faites, Mademoiselle! » Je suis bien aise de vous apprendre, ma mère, qu'un rare phénomène est sorti de vos mains, sous le nom d'Agnès de Lauvens.

Ce monde est pauvre; je le prends en pitié quand je compare la moitié des grandes préoccupations qu'il se donne avec le souvenir de mes jeux d'enfant; il me semble qu'alors je vivais parmi des philosophes et des sages, et que je suis présentement dans un pêle-mêle de fous. La classe jeune en sait plus long sur l'âme et les devoirs de la vie humaine que les trois quarts des filles à marier et même des mères de famille dont je suis entourée. Les enfants qui la composent ont de tout ce qu'elles connaissent des idées plus sérieuses, plus élevées; elles sauraient mieux gouverner leur cœur, et je leur demanderais bien plus volontiers un conseil. Il est effrayant de voir à quelles futilités on perd sa pensée, son intelligence et ses jours, lorsqu'on se sépare de cette idée de Dieu qui nous accompagnait sans cesse et partout.

Je vous parle de mes petits ennuis, je veux vous parler de mes grandes joies. C'est le soir ou plutôt le matin, quand nous rentrons, que je suis heureuse. Alors j'ai le bonheur de prier. Ma mère, jamais

je n'ai prié avec autant de ferveur et de consolation! D'un œil vigilant je parcours ma conscience, je l'interroge, et si j'y vois bien que je ne suis point parfaite, tant s'en faut, du moins je n'y reconnais rien qui m'effraye ou seulement qui m'inquiète. Je suis en paix avec mon Sauveur, je me rends témoignage, dans l'effusion d'une reconnaissance profonde, qu'il ne m'a pas permis de l'oublier un seul instant. Je me tourne vers Marie; il me semble que je la vois me sourire et qu'elle s'entretient de moi avec ma mère, et que cette tendre et vénérée mère chante un cantique dont l'accent d'amour vient jusqu'à mon cœur. Oui, je l'entends, et mon âme lui répond; mon âme brûle comme un encensoir et s'élève comme un parfum. Je vous assure que je ne pense guère au monde, ni à tout ce que je viens de voir. Je pense à Dieu, je pense au ciel, et aux âmes saintes qui forment le cortège virginal de l'Agneau. Parmi elles je reconnais nos mères et nos compagnes qui sont mortes; elles me voient et se disent entre elles avec joie: C'est Agnès. Non, hélas! ce n'est pas elle encore, ce n'est que sa prière et son désir. Agnès n'a pas gagné sa couronne; elle travaille à la conquérir, et Dieu la lui laisse voir pour l'encourager. Comme l'ouvrier, elle rentre le soir, elle apporte au maître l'humble tribut de la journée, elle se repose un moment, puis elle repart, car la rançon n'est pas complète. Bonnes âmes récompensées, priez pour qu'elle ait beaucoup de zèle, beaucoup d'ardeur, pour qu'elle emploie bien le temps, et que le jour vienne où elle ne vous quittera plus.

D'autres fois, car dans le cours de ces douces extases je me transporte partout, comme si déjà je n'étais plus qu'un pur esprit, ce n'est pas au ciel, c'est à mon cher couvent que je vais. Je plane sur la maison endormie, et les anges gardiens, en me voyant, m'adressent un salut fraternel. Je pénètre dans l'église. Là quelque religieuse, Albertine peut-être, ou vous-même, ma mère, fait l'heure sainte, et je m'agenouille à ses côtés. Sans penser plus qu'elle si la nuit est froide, si la dalle est humide, si le monde existe ou n'existe pas, si l'on y atteint des plaisirs ou si l'on y poursuit vainement de douloureuses chimères, je prie Dieu; je ne demande rien, je prie pour prier, pour sentir en moi que j'aime, et que je prie l'unique objet qui soit digne de mon amour; et quand j'ai bien prié je m'endors, ma mère, comme un de vos enfants.

XXXV

VIRGINIE

Parmi les livres que j'ai rapportés du couvent, il en est un qu'une de ces bonnes pensées qui sont un don de Dieu plus charmant et plus doux que la brise de juillet ou le soleil d'avril m'a fait ouvrir aujourd'hui. C'est le *Paroissien* de cette chère sœur que j'ai tant aimée, Virginie, morte il y a un an, peu de jours avant le triste jour de mon exil. Elle portait déjà le voile blanc des fiancées, et ce nom de Virginie, que je lui donne encore, n'était plus le sien. Elle se nommait sœur *Sacré-Cœur,* et l'on se préparait à recevoir sa profession, lorsqu'elle est morte. Ainsi c'est au ciel que ses noces éternelles ont été célébrées, et qu'elle a reçu l'anneau glorieux des épouses de Jésus-Christ.

Sur ce livre, que madame la supérieure m'a donné, Virginie, qui le tenait aussi de cette main sainte et chère, avait écrit ces simples mots, qui lui rappelaient le plus doux et le plus illustre événement de sa vie : *Souvenir de ma première communion, jour de l'Ascension,* 18... Dix ans après, innocente et paisible comme en ce beau jour, aux grâces duquel elle n'avait point failli, elle est morte. Entrée au couvent à l'âge de six ans, elle n'en est sortie que pour rendre son chaste corps à la poussière, et son âme immaculée au ciel.

J'ai lentement, tendrement repassé dans ma mémoire les phases de cette vie si courte, si cachée, mais à laquelle pourtant Dieu n'épargna ni les tentations, ni la lutte, ni les mérites. Moins douée sous le rapport de l'esprit qu'Albertine, Virginie était, comme elle, par caractère, ardente et insoumise. Durant son enfance, elle avait été aussi pour nos mères la cause de mille soucis, et l'on s'était quelquefois demandé s'il ne faudrait pas la renvoyer. Sa promptitude à réparer toute faute, les élans irrésistibles de son repentir, la franchise et la pureté de son âme, mais surtout la patiente charité de ses maîtresses, qui tremblaient des dangers où tant d'impétuosité la pousserait, avaient plaidé pour elle ; et Dieu, touché sans doute des continuelles prières dont elle était l'objet, lui avait accordé peu à peu plus de force contre ses penchants. On la vit, à mesure qu'elle avançait en âge, triompher plus souvent, plus vite, puis enfin de-

venir un modèle, et marcher vers la perfection. Elle se montra parfaite lorsqu'il fallut mourir. Atteinte d'une maladie lente et douloureuse qui avait enlevé sa mère, elle en supportait courageusement les souffrances. Pourtant Dieu voulait d'elle un plus entier sacrifice. Au dernier terme de cette maladie sans remède, elle se berçait encore, comme il arrive souvent, d'une espérance de guérison, et même elle ne se croyait pas en danger. Ce fut alors que nous vîmes éclater, dans toute leur splendeur chrétienne et sublime, deux courages qui nous laissèrent incertaines de savoir lequel nous admirions le plus. Virginie avait une sœur, notre compagne, qui, n'ayant jamais été séparée d'elle, l'aimait autant qu'une sœur peut aimer. Elle se nommait Élise. Menacée aussi du mal héréditaire, Élise ne songeait qu'à sa sœur, l'assistait et faisait voir le ferme cœur et la foi de ces chrétiens du vieux âge, qui priaient autour des martyrs en attendant leur tour. Elle ne conservait aucune espérance; mais, le cœur brisé de voir de jour en jour, et d'heure en heure, baisser sa chère Virginie, elle tremblait surtout que celle-ci, dans sa sécurité trompeuse, ne fût surprise par la mort. « Hélas ! disait-elle, que de mérites elle perd, en se flattant d'un rétablissement qu'on ne peut humainement espérer ! » Pleine de cette pensée, Élise eut le courage d'apprendre à sa sœur qu'elle était condamnée. Nous avons su tous les détails de cette grande action; ils ne sont pas sortis de ma mémoire. Ayant communié pour obtenir de Jésus et de Marie la force de remplir sa tâche, Élise se rendit au lit de Virginie. Elle dit à la religieuse qu'elle y trouva ce qu'elle voulait faire; celle-ci, étonnée d'un semblable courage, ne put que se jeter aux pieds de Dieu pour le prier de répandre ses bénédictions sur les deux sœurs, et la plus à plaindre ne fut pas à ses yeux celle qui allait mourir. « Ma bonne petite sœur, dit Élise à Virginie, que je t'aime, et que je suis affligée de te voir si souffrante ! Tu es bien mal, le sais-tu? As-tu déjà fait à notre bon maître le sacrifice méritoire de ta vie? Crois-moi, fais-le. — Mais, lui répondit Virginie, tu as été plus malade que moi, et tu t'es remise. — Mes crises ont été plus violentes, reprit Élise, trouvant en Dieu la force de contenir son désespoir; cependant jamais je n'ai été aussi dangereusement frappée que tu l'es. A ta place, il me semble que je n'hésiterais pas à faire à Dieu mon sacrifice. — Tu l'as peut-être fait pour moi? demanda la pauvre malade. — Oui, répondit Élise, je l'ai fait! Je l'ai offert à Dieu pour t'obtenir toutes les grâces dont tu as besoin. » Virginie garda quelques minutes le silence; puis joignant les mains et levant les yeux au ciel: « Mon Jésus, mon bon maître, agréez le sacrifice de ma vie; que votre volonté soit faite! » Et, s'adressant à sa sœur: « Ma chère Élise, ajouta-t-elle, je te dois une grande grâce, embrasse-moi. » Élise se jeta dans ses bras sans pouvoir prononcer une parole. Qu'avait-elle à dire maintenant? Sur ces entrefaites, maman étant venue, la malade elle-même lui raconta la conversa-

tion qu'elle venait d'avoir avec sa sœur, et sollicita vivement d'être admise à prononcer ses vœux avant de mourir. C'est là que l'infortunée Élise perdit sa fermeté. Entendant Virginie parler elle-même de sa mort, ses forces l'abandonnèrent ; elle sortit, et tomba dans les bras d'une religieuse qui l'accompagnait, épuisée des efforts qu'il lui avait fallu faire, suffoquée par les larmes qu'elle avait contenues, bénissant Dieu du courage de sa sœur, et se plaignant de ne pouvoir mourir pour elle. C'est ainsi que nous apprenions à aimer, à souffrir et à mourir.

Virginie prononça ses vœux comme elle l'avait souhaité, et vécut encore trois semaines au milieu des plus cruelles souffrances, mais dans une paix, dans une joie, dans un désir du ciel qui faisaient envier son bonheur. Ayant conservé jusqu'au dernier instant assez de connaissance pour prier, elle a conservé aussi assez de force pour se soumettre, pour s'offrir sans cesse à Dieu, pour exhorter à son tour la pauvre Élise, pour édifier toutes celles qui l'approchaient. Après avoir été administrée, elle occupait les extrêmes minutes de l'attente en murmurant d'une voix éteinte les douces paroles de l'Avé Maria. La religieuse qui veillait auprès d'elle dans le silence de la nuit, ayant cessé de l'entendre, crut qu'elle avait cessé de vivre. Elle n'était pas morte et ne priait plus : elle dormait, et ce fut durant ce faible sommeil que Dieu brisa le dernier lien qui la retenait captive dans ses douleurs.

Le lendemain on fit les funérailles. Selon l'usage lorsqu'une religieuse est morte, Virginie fut portée dans sa bière découverte au milieu de l'église, ayant pour linceul ses vêtements bénis. En prenant nos places, nous vîmes une dernière fois notre chère compagne. Parée de la blanche couronne des fiançailles, et tenant dans ses mains jointes le contrat qui l'unissait à Dieu, elle semblait le lui montrer. Le repos de son doux visage, pâli, mais non bouleversé par la mort, peignait cette sécurité de la vierge sage qui a veillé sans cesse, et n'a point été surprise par la visite de l'époux. Oui, chacune de nous, jusqu'aux plus petites, comprit que notre chère Virginie était heureuse. Poutant nous ne pûmes retenir nos larmes, lorsque le chant des dernières prières s'éleva pour faire cortège à cette âme qui les devançait aux cieux. Une voix manquait dans le concert de nos voix habituées à prier ensemble, ou du moins nous ne l'entendions plus se mêler aux nôtres, car si elle manquait sur la terre, elle ne manquait pas au ciel ; là, au contraire, plus forte et plus favorablement écoutée, elle retentissait aux oreilles de Dieu.

Que de réflexions sérieuses nous pouvions faire ! et plusieurs d'entre nous les faisaient. Si Virginie avait vécu dans le monde, elle aurait eu le temps de s'y perdre; elle disait elle-même, dans les notes écrites durant la retraite où elle se décida de se donner à Dieu, qu'il ne lui aurait fallu que six mois. Où serait-elle maintenant ? Que lui servirait d'avoir passé un an ou deux parmi les têtes, parmi les

triomphes, et sans doute aussi parmi les remords? Que lui servirait d'avoir brillé, omme elle en avait eu souvent le désir? d'avoir été l'objet d'une adoration feinte, injurieuse, corruptrice, impie, ce que peut-être elle rêva parfois dans le trouble de son innocence? d'avoir souffert, comme immanquablement cela serait arrivé à son noble et tendre cœur? Hélas! ces plaisirs mensongers seraient véritables, ces enivrements mêlés d'angoisses dureraient cinquante années sans interruption, qu'en résulterait-il au dernier moment?

Judex ergo cum sedebit,
Quidquid latet apparebit,
Nil inultum remanebit.

Quid sum miser tunc dicturus?
Quem patronum rogaturus,
Cum vix justus sit securus?

Mais elle aura pour patron, pour défenseur son céleste époux, Dieu, son juge lui-même, à qui elle a sacrifié tous ses désirs, même les désirs permis; elle sera défendue par la sainte Vierge; elle sera bénie; elle prendra place aux cieux; elle y est déjà, elle prie pour nous.

Voilà ce que nous disions tout en pleurant notre compagne, parce que la nature est faible; mais, en la pleurant, la puissante foi de nos cœurs nous la faisait envier, et nous faisait aussi trembler pour nous-mêmes. Oh! je ne crains pas que cette grande leçon ait été perdue. Plus d'une vocation peut-être s'est déclarée ce jour-là. L'exemple de cette jeune sainte est un de ces vivifiants rayons de soleil qui font éclore toujours, aux lieux où ils frappent, quelque chose de grand et de généreux. Virginie elle-même fut une preuve de l'attention que des petites filles savent donner à tout ce que Dieu leur dit, ou par la voix des hommes ou par la voix des événements. Lorsque l'on prêche devant elles, ce n'est point l'orateur qu'elles écoutent, mais la parole divine; et je sais maintenant que les sages du monde pourraient envier les pensées graves, les jugements sérieux sur la vie et le but de l'existence humaine, que ces hautes et simples instructions font mûrir dans une intelligence où le vent corrupteur du péché ne souffle pas.

C'est pendant une retraite, comme je l'ai dit, que Virginie, contre la nature même qui la poussait au siècle, se décida à prendre le voile. Elle écrivit alors et remit à sa mère de confiance, qui l'a conservé, un exposé des motifs de sa détermination. Le jour de sa mort, on m'a permis de le lire. Je sentis mes larmes couler en le parcourant, et je le pressai sur mes lèvres. Ce testament d'une fille de dix-huit ans qui renonçait au monde est tracé d'une main ferme, mais porte la marque d'une âme et d'un esprit plus fermes encore. Les objets de

son renoncement y sont jugés avec une force sublime; les dangers y sont pressentis par une innocence radieuse; elle ne voit que le fantôme du mal; mais, derrière ce fantôme, un peu plus d'expérience découvre la réalité funeste qui n'a jamais souillé l'esprit de cette vierge cachée. Le sacrifice est fait avec douleur, mais avec foi et courage, comme celui d'Abraham. C'est parce qu'elle craint d'aimer le monde que la pieuse enfant veut en sortir, ou plutôt n'y veut pas entrer. Point de phrases, point de détours : tout est simple et net. Si la pompe des fêtes et l'enivrement de la liberté lui sourient, elle juge pourtant ces misères, et frémit de leur donner son cœur. Elle redoute ce qu'elle pourrait entendre; elle veut fuir des affections qui déjà lui paraissent odieuses sous le voile épais dont sa sainte ignorance les enveloppe toujours. Elle dit avec une fierté naïve que rien après Dieu n'est digne de ses attachements.

Non en vérité, ma chère sœur, aucune chose au monde ne méritait la tendresse de votre âme, et le monde n'est pas digne de vous, et vous avez bien fait d'y renoncer, et Dieu vous en a magnifiquement récompensée. Il a borné aux courtes angoisses d'un sacrifice attirant toutes les peines morales que vous avez éprouvées, aux souffrances d'une maladie de quelques mois, le reste de vos douleurs, allégées du doute et du remords qui se joignent à toutes nos misères; et vous voilà, radieuse et sans tache, dans l'éblouissant cortège de l'Agneau.

Satan, qui pour vous séduire colorait de mensonges les abjectes vanités de la terre, ne les a pas rendues moins misérables, mais a donné devant Dieu un prix immense au dédain que vous en avez fait.

Oh! que j'aime à me vêtir de ces pensées, de ces souvenirs, de toutes ces choses qui furent ma richesse et ma joie, qui font encore ma consolation et peut-être ma sauvegarde dans l'exil où Dieu m'a condamnée!

La sépulture de nos mères est à quelque distance de la ville, sur une montagne où on avait commencé de bâtir une église qui fut démolie par le peuple avant qu'on l'eût achevée, et dont les ruines gisent aujourd'hui sur le gazon désert. La fosse était creusée; on y descendit notre sœur. Les bruits de la ville, qui remplit au loin tout l'horizon, ne parvenaient pas jusqu'à nous, et laissaient à la nature affligée de l'automne son doux et triste accent; le jour était pâle, l'air était tiède comme les larmes que nous sentions couler. Une bouffée de vent détacha des sycomores quelques feuilles qui roulèrent dans cette fosse béante, sur le cercueil de notre bien-aimée, et nous nous souvînmes qu'au commencement de l'été, déjà malade et agitée de sombres pressentiments, elle avait dit qu'elle tomberait avec ces feuilles jeunes et pures comme elle; mais que les feuilles resteraient sur la terre, et qu'elle s'en irait aux cieux. Nous vîmes encore au même moment un rayon de soleil qui soudain illumina

tout l'espace assombri, semblable au sourire d'un visage austère, et qui parut s'arrêter avec complaisance sur le cercueil, comme pour lui dire adieu. Ces petites circonstances ne nous échappaient pas et nous étaient chères; nous trouvions que les choses inanimées elles-mêmes partageaient nos sentiments, et que toute la nature regrettait notre aimable sœur comme nous la regrettions, sans pouvoir la plaindre ni l'oublier. Je vois encore, je verrai toujours la dernière scène de ces funérailles, et c'est ainsi que j'aurais désiré d'être rendue au tombeau. Deux sœurs tourières, quelques orphelines, et nous, les enfants de Marie, dont Virginie avait été le modèle, agenouillées sur la hauteur, parmi les croix et les tombes, nous pleurions, priant Dieu pour elle, et lui demandant d'exaucer les prières qu'elle lui adressait pour nous. Sur le bord de la fosse, M. l'abbé accomplissait les derniers rites; derrière ce digne prêtre, que Virginie avait appelé son père, et aux sages conseils duquel elle avait dû ses progrès dans la voie de la croix et de la perfection, des parents, des amis, invoquaient aussi le Maître des miséricordes et de l'éternité. Puis la terre tomba sur ses restes, bénis encore par nos mains et par nos cœurs; puis la fosse enfin fut comblée, on y planta la croix, et nous nous éloignâmes. Tout était-il donc fini, même ici-bas? De tout ce qu'avait été cette pure et chère enfant, ne restait-il qu'une tombe de plus dans un cimetière ignoré? Non, je ne le puis croire; contre tous les philosophes du monde je ne le croirai pas. Nous ne mourons pas tout entiers, cette sainte enfant n'est pas morte : je sens vivre en moi son souvenir et ses exemples; ils m'affermiront dans la route du bien, et je les laisserai à d'autres, qui les transmettront à leur tour jusqu'à l'infini. C'est ainsi que se perpétuent pour nous l'édification ou les scandales que nous donnons au monde; c'est ainsi que notre vie reste dans la vie, et que la justice de Dieu ne doit pas borner au cours de nos journées le jugement de nos actions... Hélas! cela est terrible à penser; mais c'est surtout pour cela qu'il faut y penser.

Bonne sœur Virginie, demandez à Dieu qu'il m'envoie souvent le salutaire avis et de la courte durée de l'existence et de la longue responsabilité de ce qu'on y fait. Priez pour toutes nos compagnes exposées à la vie, pour le prêtre qui détermina votre vocation, pour la maison où vous fûtes formée aux solides vertus de la croix; priez pour qu'un jour aussi la mort nous soit douce et propice, et pour que nous reposions en paix.

XXXVI

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE LA MÈRE SAINT-PAUL

... Et puisque je vous rappelle ces jours heureux, ces plaisirs à si peu de frais, ces joies pleines de candeur, à vous qui êtes maintenant grande, grave et libre, souffrez que je vous parle aussi du monde où vous voilà Vous ne le connaissez point encore. Vous avez peut-être souhaité de le voir, et peut-être vous sentez-vous déjà disposée à le haïr. Par-dessus les murs du couvent, il vous faisait parfois de séduisantes promesses, et vous trouvez qu'il ne tient pas ce qu'il a promis. Attendez; prenez le temps de le juger; jugez-le froidement, et comme il convient de juger toute chose: avec calme et charité. Évitez de prendre trop en dégoût ce que vous avez trop désiré. Quelle que soit votre condition, le monde vous imposera de grands devoirs; vous serez heureuse (autant qu'on peut l'être ici-bas) si vous voulez les accepter ou les remplir. Je ne vous verrais bien à plaindre, bien infortunée, que si vous vous laissiez entraîner à la poursuite de plaisirs condamnables, et je ne le crains pas de vous. Mais si, même dans la recherche et dans l'accomplissement des devoirs, même dans la possession légitime des biens et des félicités de la terre, vous trouvez du vide et de la tristesse, et enfin, cela est possible encore, jusqu'à des douleurs, mon enfant, élevez votre cœur à Dieu, soyez paisible, ne vous épouvantez point; rappelez-vous ce que nous avons déjà dit: c'est la loi de la vie, c'est la croix intérieure, et Dieu même l'a ainsi réglé, comme il règle toutes choses, c'est-à-dire avec une sagesse pleine de miséricorde pour nous.

Hélas! que voulons-nous quand nous souhaitons ici-bas un bonheur sans ombre, sans nuage, qui ne craigne ni le passé ni l'avenir, et qui soit même à l'épreuve de nos contradictions?

Nous voulons nous attacher à la vie par des liens qu'aucun désir du ciel ne pourra nous faire rompre volontairement; nous voulons préférer le temps à l'éternité; nous voulons redouter la mort, plus encore que ne le fait d'elle-même la craintive nature; nous voulons oublier Dieu dans l'abondance de ses largesses; nous voulons obtenir une perfection insolente, contraire en tout à la perfection chrétienne, puisque celle-ci est de désirer les épreuves, tandis que nous voudrions ne subir aucune épreuve, et n'être astreints à rien désirer.

Nous demandons à n'avoir besoin ni de charité pour supporter les autres, ni de patience pour nous supporter nous-même, ni de résignation, ni de confiance en Dieu, ni de travail, ni d'aucune des vertus, ni d'aucun des mérites par lesquels on gagne la bienheureuse éternité.

Nous voulons, endormis dans la mollesse, changer, pour tout dire, l'ordre entier des desseins et des œuvres de Dieu, ne plus porter le poids du péché originel, ne plus jouir des grâces de la Rédemption, n'être plus chrétiens ni hommes, mais uniquement de grossières créatures abandonnées à la joie abrutissante d'une suite continuelle de matériels plaisirs.

O mon enfant ! croyez-en ceux qui vous ont dévancée dans la vie, passant par des événements et des douleurs que je souhaite que vous ne connaissiez jamais, Dieu n'a point fait de joie égale à la joie des larmes, de la soumission et de la prière; il n'a point fait la vertu plus héroïque que l'humble patience, et nulle gloire n'égalera dans le ciel la gloire de la douce charité.

XXXVII

SOUVENIR

Aujourd'hui, premier vendredi du mois, jour consacré par excellence au sacré Cœur de Jésus, il y a salut au couvent. Quatre heures et demie sonnent, j'entends la cloche, je vois tout comme si j'y étais encore ; on s'assemble dans le jardin, on se met en mouvement. Ce grave et long ruban formé de têtes si folles et si sérieuses ondule et se déploie sur les marches de l'église ; l'autel brille, les lampes sont allumées, l'orgue s'éveille et sonne une marche qui règle majestueusement ces pas légers. On s'avance en bel ordre, on fait une pieuse révérence devant l'autel, et l'on se partage sur les bancs, au pied de ces stalles où nos mères et nos sœurs ont déjà pris place, laissant aller leurs regards affectueux de Dieu, qu'elles aiment, à nous, qu'elles aiment aussi. *A nous ?* hélas ! non, je n'en suis plus. Mais pourquoi craindrais-je d'être oubliée? J'habite toujours là, dans de nobles cœurs qui ne connaissent point l'effet des distances et du temps. Après une génuflexion, on s'assied ; l'office commence : la prière sort de toutes les âmes, comme cette vapeur embaumée qui s'échappe de l'encensoir. Bonnes mères et chères sœurs, priez pour l'absente dont la vraie et unique joie est de prier pour vous.

Combien j'aimais ces petits offices du soir ! Dans l'hiver, ils terminaient si bien la journée, et l'église était si belle avec tous ses flambeaux, et les chants sacrés répondaient si bien à la bise qui soufflait au dehors, qu'il me semblait que les pauvres, dont nous recommandions à Dieu toutes les misères, devaient un peu moins souffrir. Lorsqu'il y avait quête au salut durant la mauvaise saison, nous aurions voulu donner jusqu'à nos voiles et nos bonnets. Dans l'été, c'était une autre fête ; l'église avait une autre beauté. La splendeur du jour faisait étinceler tout l'autel, la lueur des cierges se mourait dans ces grandes traînées de lumière que le soleil à son déclin faisait passer à travers les vitraux, où elles se teignaient des plus vives couleurs, et l'on aurait cru la nef remplie des débris d'un immense arc-en-ciel. Toute la nature assistait à l'office avec nous. Les feuillages et les oiseaux chantaient avec nous ; le vent nous apportait le parfum des fleurs, qui se mêlait au parfum de l'encens; le soleil enveloppait d'une auréole de feu les rayons d'or de l'ostensoir. Un jour même, deux passereaux vinrent faire visite au bon Dieu. Ils parcoururent à tire-d'aile la nef et les chapelles, se promenèrent bien partout, et s'en allèrent en chantant, fort peu soucieux d'avoir occasionné plus d'une distraction; et nous, après le chapelet, nous nous répandîmes à notre tour avec des cris de joie dans le jardin, aussi joyeuses, aussi légères, aussi tranquilles et innocentes que les passereaux.

XXXVIII

MALADIE DE Mme DE LAUVENS

Nous sommes plongés dans la douleur ; ma mère, Mme de Lauvens, est bien malade ; les médecins sont inquiets ; je vois que nous n'avons plus d'espoir qu'en Dieu. Priez-le pour que cette pauvre femme guérisse ; car, hélas ! elle n'est point en état de mourir. Malgré sa vie si sombre et si fatigante, elle craint effroyablement la mort. Frappée de l'idée qu'elle ne se relèvera pas, tout ce qu'elle dit, lorsqu'elle peut parler, c'est qu'elle est trop jeune pour quitter le monde, et qu'elle ne veut pas mourir. Ses angoisses, ses regrets pour cette misérable existence qui lui échappe, forment le plus terrible spectacle que l'on puisse imaginer. Dans l'horreur qu'elle eut toujours pour la mort, à peine, durant tout le cours de sa vie, a-t-elle vu un malade ;

elle fuyait jusqu'à l'aspect des souffrances, et je sais d'elle-même qu'étant déjà grande et raisonnable, elle s'est éloignée du dernier soupir de son père. Aujourd'hui que les maux qu'elle pensait éviter l'ont atteinte à son tour, elle tremble sans cesse qu'on ne la fuie aussi. Continuellement elle me dit : « Agnès, ne m'abandonnez pas, restez là ; vous auriez des remords de m'avoir abandonnée. » Certes, elle n'a rien à craindre pour cela : dans l'état où elle est, je n'ai garde de manquer au devoir de charité qui met ma place auprès d'elle ; je me tiendrais à sa porte, si elle ne voulait point me voir. Mais quel spectacle, encore une fois, et combien je serais à plaindre et dangereusement éprouvée, si je n'étais chrétienne ! Je ne sais quel est le plus triste de la voir ou de l'entendre. La maladie l'a défigurée : rien n'est resté des agréments de son visage, où l'on voit l'empreinte du désespoir et d'une sorte de folie. Lorsqu'elle parle, ce ne sont que des impatiences contre ceux qui l'entourent, ou des regrets qu'elle exprime, qui me font frémir pour son âme, et que je voudrais bien, pour le repos de la mienne, pouvoir oublier. Hélas ! ma mère, la mort fait connaître le fond des cœurs, et donne la mesure des vertus simplement humaines. Tout le courage de Mme de Lauvens, dans son éternel ennui, n'était qu'apparence ; elle s'y repaissait en secret de mille désirs funestes, et maintenant, mourante, elle calomnie des principes qu'elle n'a observés que comme un calcul de sagesse mondaine ; elle dit que l'estime du monde ne vaut pas ce qu'elle coûte, et ne paye point les sacrifices qu'on lui fait. « Chère Madame, lui dis-je, vous avez donné au monde l'exemple d'une femme belle et vertueuse ; le monde vous estime ; c'est Dieu qui vous récompensera. — Que Dieu me laisse vivre, répondit-elle ; qu'il ne me fasse pas mourir dans la fleur de mes années, avant que j'aie aucunement joui de l'existence. — Mais vous devez espérer que Dieu vous laissera la vie, lui dis-je encore, si vous formez la résolution d'en user comme il veut, de faire du bien, d'aimer et d'honorer toujours votre créateur. Prions ensemble, chère amie, pour qu'il vienne à votre secours et vous rende la santé. » Elle ne me répond pas. Malgré les pratiques auxquelles elle était encore exacte, sa foi s'est complètement éteinte, ou du moins elle n'a pas, elle n'a plus la foi qui espère, car souvent elle est assiégée de terreurs sur le jugement. Ce matin, elle me demanda brusquement si je croyais à l'enfer. « Oui, Madame, j'y crois. » Alors me regardant d'un œil hagard : « Et vous croyez que j'y irai, n'est-ce pas ? — Je crois, lui répondis-je, que vous irez au ciel, si vous le voulez. Les miséricordes de Dieu sont inépuisables, il les répand sur nous comme l'air et la lumière ; il suffit de les demander. — J'ai demandé à Dieu, s'écria-t-elle avec amertume, une autre vie que celle qu'il m'a donnée, je lui ai demandé des contentements que je n'ai pas connus, il ne m'a point exaucée. J'ai vécu dans l'ennui le plus profond, et d'autres jouissent de tout ce que je désire. — Mais, ajoutai-je doucement,

ces contentements, il vous les prépare peut-être... Peut-être que vous êtes, comme moi, comme toute âme en ce monde (car personne n'est sûr de la vie), à la porte des ravissements éternels. Ayez confiance, remettez-vous-en à la volonté de Dieu; sacrifiez-lui, dans le fond de l'âme, votre vie, qu'il peut prendre ou vous laisser, et tous vos désirs; la parole de Dieu vous assure que vous jouirez en sa présence d'un bonheur qui n'aura pas de fin. — Je vous entends, interrompit-elle avec un accent terrible, vous m'annoncez la mort, et vous dites qu'il est temps que je m'y prépare. Sachez que je ne veux pas mourir, et que cette maladie n'est rien. Je sens que mes forces me reviennent; bientôt je me lèverai, je serai guérie, et je ne passerai plus mes jours dans la tristesse comme je l'ai fait. Quant à vous, ne me parlez plus de la sorte, et ne me fatiguez plus de vos chimères. » Alors je lui demande pardon, je pleure, et un moment après elle me supplie de ne pas la quitter. Heureusement elle m'aime, ou du moins, car je crains bien qu'elle n'aime rien sur la terre, elle a confiance en mes soins. Elle ne permet pas que je m'éloigne de sa chambre, et ne veut point être servie par d'autres mains que les miennes. Puisse mon dévouement me donner quelque autorité sur ce pauvre cœur! Du reste, ma mère, ne craignez point pour ma santé; Dieu me soutient, mon âme seulement est dans l'angoisse. Ces regrets, cette faiblesse, cette anxiété surtout sont des choses accablantes. Ah! ce n'est pas ainsi qu'on mourait chez nous! Nos mères, nos compagnes, des enfants de dix années, et de plus jeunes, quittaient la vie comme une partie de plaisir. Je vous en prie, bonne mère, pour la gloire de Dieu, pour le salut d'une âme en si grand péril, pour ma consolation, commencez, le jour même où vous recevrez cette lettre, une neuvaine à la sainte Vierge, afin d'obtenir la conversion ou le retour à la santé de Mme de Lauvens. D'ici je vais m'unir, avec tout ce que je connais de personnes pieuses et de bons pauvres, aux prières que vous ferez. Je demande à Dieu un miracle; je l'attends de ses bontés, de l'intercession de Marie et de l'influence de vos vertus.

XXXIX

BONTÉ DE DIEU

Tout ce que des enfants soumis lui demandent, un bon père l'accorde. J'ai prié Dieu de faire un miracle, et je vois de mes yeux le miracle s'accomplir. Contre l'attente des médecins, Mme de Lauvens revient à la santé. C'est aujourd'hui le sixième jour de la neuvaine, et on la dit hors de danger. Cependant, bonne mère, quand tous les autres se réjouissent, prions, ne songeons qu'à prier et à supplier. Il s'en faut que je n'aie plus rien à souhaiter, et que notre malade revienne à la vie de l'âme aussi promptement qu'à celle du corps. Néanmoins elle est plus traitable. Pourquoi n'espérer pas qu'après l'avoir guérie, Dieu voudra bien la ressusciter ? Déjà je crois avoir saisi un symptôme heureux. M'étant sentie inspirée de lui apprendre ce qu'on avait fait, et ce que l'on fait encore pour elle, et mon confesseur me l'ayant permis, ce matin, après l'avoir embrassée : « Ma chère Paula, lui dis-je, voulez-vous savoir quand vous pourrez vous lever ? — Dans quinze à vingt jours peut-être, répondit-elle. — Non, repris-je, ce sera bien plus tôt. — Le savez-vous mieux que le médecin ? demanda-t-elle en souriant. — Du moins, continuai-je, le médecin à qui je vous ai confiée le sait mieux que les autres. » Alors lui ayant peint l'état désespéré où elle était, je lui racontai nos prières ; je lui fis voir que, depuis le jour où elles ont commencé, sa position s'est améliorée d'heure en heure, et j'assurai que tout finirait avec la neuvaine. « Mais, ajoutai-je, maintenant que vous avez déjà tant repris de forces, ne vous joindrez-vous pas à nous ? — Mais si fait, me dit-elle avec assez de froideur. — Vous m'avez bien désolée, poursuivis-je, pendant cette maladie. Vous aviez souvent une sorte de délire qui vous faisait prononcer des paroles bien dures à entendre pour un cœur chrétien et qui vous aime. Sans doute la douleur et la faiblesse vous les arrachaient, et je pense que vous n'en auriez pas été responsable devant Dieu ; néanmoins c'était une douleur horrible de vous voir en cet état aux portes de la mort. J'ai passé les nuits en pleurs et en prière. » Elle parut touchée, me remercia de mes soins, et me demanda comment elle pourrait me prouver sa reconnaissance. « Quand vous serez guérie, lui dis-je, vous prierez pour moi. — Eh ! s'écria-t-elle, chère enfant, avez-vous besoin de prières ? — Plus que qui que ce soit, lui dis-je avec sincérité, car Dieu m'a fait beaucoup de grâces, et je dois trembler

de m'en rendre indigne en n'y répondant pas. Votre guérison, le bonheur que nous éprouvons tous à vous voir mieux, le plaisir que me fait votre amitié, la paix de mon âme, et tant d'autres faveurs qui me sont accordées depuis que je suis au monde : voilà autant de dettes que j'ai contractées envers Dieu, et qu'il me faut acquitter par une fidélité constante à tout ce qu'il attend de moi. Or vous savez que nous ne sentons pas toujours pour tous nos devoirs une affection vive et naturelle; il nous paraîtrait quelquefois plus agréable de les négliger, ou d'en avoir d'autres qui nous dipenseraient de ceux-là. Le péché, qui est en nous, lutte sans cesse pour y dominer sans partage; il ôte à la vertu, pour un moment, son éclat visible, son attrait impérissable; mais ce moment est dur à passer, et fréquemment il se renouvelle. C'est pourquoi il faut sans cesse accroître et renouveler par la prière les forces qui nous sont nécessaires, et qui nous mettent en état de marcher courageusement sur notre cœur, autant de fois qu'il se lève entre nous et les ordres de Dieu. Vous avez éprouvé cela très souvent, je l'éprouve aussi. J'ai donc grand besoin de prières, et vous me récompenserez bien en priant pour moi. Après la faveur que Dieu vient de nous accorder, je dois penser qu'il vous aime, et j'ai confiance en votre crédit. »

Enfin, après quelques autres discours, j'eus la consolation de l'amener à faire avec moi les prières de la neuvaine. Sans doute elle n'a pas l'ardeur et la simplicité de ces pauvres chers malades de l'hôpital de Bromeil, à qui j'ai tant pensé depuis quelques jours. Pourtant, malgré sa froideur, elle est sincère..., et surtout Dieu est bien bon ! A propos des malades de Bromeil, voyez, ma mère, Dieu n'est pas si sévère à ceux qu'il semble abandonner à toutes les difficultés de la vie qu'à ceux dont l'existence est entourée des commodités de la fortune. Les pauvres, quand ils sont malades, vont à l'hôpital ; ils y trouvent des sœurs pour les instruire, un prêtre pour les absoudre, et, malgré leur dureté ou leur ignorance, presque tous se réconcilient avant de mourir, tandis que les riches s'endurcissent dans leur orgueil, ne veulent point entendre parler du ministre de Dieu, ou par respect humain, ou parce qu'il n'est pour eux que le ministre de la mort, et enfin expirent sans repentir et sans pénitence, au milieu de ces biens souvent mal acquis, dont ils ont fait le plus souvent un mauvais usage, et qui, les ayant entraînés à commettre tant de fautes, leur font perdre encore, au moment où ils leur échappent, la bienheureuse éternité. O mon Dieu, que le spectacle du monde est triste ! Il n'y a qu'une belle destinée en cette vallée de larmes : c'est d'y passer sans rien voir, sans être vu, dans le travail et la prière, dans la privation, dans l'obéissance et dans la chasteté.

P.-S. Ma mère, gloire à Dieu ! Mme de Lauvens vient de m'appeler; elle regardait la médaille que j'ai mise à son cou lorsque nous avons commencé la neuvaine, et qu'elle n'avait point encore aperçue. « C'est

vous qui me l'avez donnée, me dit-elle; je vous remercie, je la porterai toujours. » Et elle la pressa sur ses lèvres. C'est justement ce que faisait, à l'hospice de Bromeil, la pauvre Catherine. Oh! gloire à Dieu! Je me suis jetée à genoux près du lit de Mme de Lauvens, en fondant en larmes, et plus heureuse que je ne le fus de toute ma vie. Mme de Lauvens aussi pleurait; non, je ne désespérerai pas d'un cœur à qui Dieu donne des larmes!

XL

A MÈRE SAINT-PAUL

ESTELLE

Bien bonne mère, il faut me dire tout de suite ce que vous pensez de ceci. J'ai une cousine qui a seize ans, et qui sait tout: histoire, géographie, peinture, musique, italien, mythologie; c'est un puits de science, et tout cela sans s'être donné la moindre peine : ellè a tout appris par la mécanique. D'abord, je fus sincèrement émerveillée; mais ayant découvert, en écoutant jaser ma cousine, qu'elle ignorait presque absolument la religion, je voulus nouer avec elle un commerce plus étroit, dans l'intention de lui être utile de ce côté. Nous devînmes assez bonnes amies, et j'abordais le point du catéchisme, lorsqu'elle annonça qu'elle allait avec sa mère passer quelques mois dans une ville voisine. Je la priai de m'écrire. « Écoutez, me dit-elle, je vous aime, et j'ai confiance en vous; mais je ne vous écrirai pas. — Pourquoi donc? — Parce que je suis très sincère... ou très folle, et que je dis tout ce qui me passe dans l'esprit. — Ce n'est pas un grand mal, répliquai-je. — Avec vous, continua-t-elle, non. Mais enfin une lettre reste, et l'on ignore ce qu'elle peut devenir. On m'a toujours avertie de ne point écrire que politiquement, et en cas d'absolue nécessité. Est-ce qu'on ne donne point cette recommandation-là au couvent? — On y apprend, répondis-je, à ne penser et à n'écrire que ce qui peut s'avouer à tout le monde, et à ne former que de dignes amitiés, pour n'avoir à exprimer jamais que de nobles sentiments. — C'est bien, dit-elle un peu confuse. Je ne puis pas vous accuser d'être cachée; mais vous êtes au moins très sévère... Vous avez peut-être raison. Quant à moi, je ne suis pas élevée dans ces *idées-là*. Il me faut donc une autre prudence; ainsi je n'écris point. »

J'étais stupéfaite d'entendre parler de la sorte une jeune personne de seize ans, et j'avais quelque envie de rompre brusquement l'entretien. Cependant je craignais de manquer de charité. Plus cette pauvre enfant ignorait ses devoirs, plus il était urgent de l'en instruire. Je ne pus toutefois me défendre d'une certaine vivacité, en lui disant que si je la connaissais moins, elle me donnerait d'elle une opinion très fausse, et que je ne m'expliquais pas le plaisir qu'elle trouvait à se calomnier. A ces mots elle éclata de rire. « Voilà bien de vos préjugés! s'écria-t-elle. Moi, je n'ai point appris à vaincre mon cœur, et je dois, en attendant mieux, me méfier de lui. Mais je vois bien qu'il faut, pour établir l'honneur de ma morale, que je vous fasse une autre confession. Gardez-moi le secret, et sachez la seconde raison que j'ai de ne pas écrire : c'est que je fais beaucoup de fautes d'orthographe. — Eh! dites-le donc, m'écriai-je à mon tour. Ne valait-il pas mieux avouer cela que chercher ces étranges prétextes? Chère Estelle, ce n'est pas un crime d'ignorer l'orthographe, tandis qu'on ne peut imaginer qu'une honnête jeune personne pense pouvoir jamais écrire des choses qui la compromettraient. Mais comment se fait-il qu'étant si instruite, vous ne sachiez pas ce que l'on apprend tout d'abord? — Bah! dit-elle avec une moue singulière, allez-vous comme les autres me prendre pour un docteur? Je joue ce rôle ridicule parce qu'il plaît à mes parents, et je l'aimais aussi quand j'étais petite fille. Il commence aujourd'hui à me lasser furieusement. J'aime mieux devoir mon succès dans le monde à moi-même qu'à ce fatras de savantasse, dont jamais je n'ai rien su, et qui me fait horreur. En pension j'apprenais tout à la toise, afin d'avoir des bonbons, des prix, des dentelles, et d'être louée. J'imitais, quant à l'esprit, certaines femmes que je connais, qui, pour paraître belles, s'enferment dans des tenailles et se chaussent d'une paire d'étaux. Enfin j'ai avalé toute l'instruction qu'on a voulu me donner, comme une médecine détestable, mais en faisant bonne contenance, parce qu'on applaudissait. Maintenant je veux me bien venger de ma famille et de mon ennui, en oubliant même ce qui m'en est resté malgré moi, et ce ne sera pas long. »

J'allais de surprise en surprise. « Quoi! vous n'avez jamais pris intérêt à vos études? — Pas le moindre, reprit-elle, et le seul désir de primer m'en a fait supporter le dégoût. Quel intérêt prendre à tout cela? Rien qui parle à l'esprit ou au cœur. De la mémoire, et toujours de la mémoire. Voilà, pour une femme, une belle avance, de savoir combien il y a de royaumes en Europe, combien, en France, de départements, et la suite des rois depuis Pharamond, et mille autres babioles! Cela est inutile, et même ridicule dans le monde, dès qu'on n'a plus le charmant avantage d'y paraître en petit perroquet perché sur le bras de papa et de maman. Ce qui sied là, ma cousine, c'est d'avoir de l'esprit, de savoir se parer et danser avec bon goût; c'est de posséder la réputation d'une savante, et d'être très

ignorante en effet, parce qu'alors on se garde de rien dire, et qu'on passe encore pour trop modeste.

« Mais vous allez pourtant au bal, continua-t-elle, voyant que je ne disais rien. Vous savez s'il s'agit là d'expliquer la mappemonde et de dire en quelle année est mort le bon roi Dagobert. On serait instruite comme une académie, et on parlerait chinois, qu'on n'attirerait guère l'attention. Soyez spirituelle, sachez sourire de deux ou trois façons, et dire tout bas quelque mot piquant, vous voilà puissante ; soyez jeune et soyez belle, vous voilà reine. Vraiment, lorsque je sais cela et qu'on me parle de ma prétendue érudition, je suis humiliée comme si l'on voulait encore me faire réciter *la Cigale et la Fourmi* en me faisant voir du *nanan.* »

Quoique très fâchée de voir cette pauvre enfant s'enivrer ainsi de son babil, je ne lui témoignai point le sentiment pénible qu'elle me faisait éprouver, peut-être en croyant m'éblouir. « Il est sûr, lui dis-je, Estelle, qu'on ne m'a point du tout élevée comme vous. Je ne puis m'empêcher de vous plaindre de l'ennui que vous ont causé vos études, et surtout des résolutions que cet ennui paraît vous avoir inspirées. Je conçois bien que les quatre-vingt-six départements ou les rois de France vous aient peu intéressée; mais l'histoire sainte et l'histoire de la religion auraient dû vous offrir cet attrait pour l'esprit et pour le cœur, que n'avait point le reste. — J'avoue que j'ignore aussi pleinement ces histoires-là que les autres, me répondit Estelle, et peut-être encore plus, car on nous faisait passer très vite sur l'histoire sainte. Quant au catéchisme, je ne l'ai jamais su que de mémoire, et depuis ma première communion, je l'ai bien oublié. — Hélas! m'écriai-je, que vous êtes malheureuse! — Pourquoi donc? reprit-elle. Je vous certifie que la vie me sourit extrêmement. N'étant ni sotte ni laide (car enfin je puis bien dire cela), je ne me sens pas digne de pitié. Quand j'étais en pension, à la bonne heure! mais je pardonne encore à ces jours maudits, tant c'est une joie d'en être délivrée. — Et c'est de cela que je vous plains, continuai-je, touchée de tous les souvenirs, chère mère, qui se réveillaient à la fois dans mon cœur. Je vous plains, Estelle, de n'avoir pas comme moi passé votre adolescence dans la profonde paix d'un asile bien-aimé; de n'avoir point chéri vos maîtresses, vos compagnes, vos travaux ; de n'avoir point appris à aimer Dieu, à l'aimer toujours, à l'aimer par-dessus tout, à n'aimer que lui. Pour nous, Dieu était la lumière et le but de nos études. Nous étions accoutumées à le trouver partout dans l'histoire du monde, et dans le spectacle du monde, qui est sa création. Nous n'étions condamnées à rien apprendre de sec et de stérile. Dans le récit des événements qui se sont succédé sur la terre, nous marchions toujours sur la trace de la grandeur, de la justice et de l'amour de Dieu. Ainsi l'histoire n'était pas un amas de faits, de noms et de dates, sous lequel succombât notre mémoire, mais une seule idée toujours sublime, un seul fait toujours nouveau et toujours admirable qui se

prolongeait dans la chaîne des temps. Les patriarches, les justes de l'ancienne Loi, les prophètes nous annonçaient Jésus-Christ; les malheurs et les crimes de la terre nous annonçaient un Rédempteur; et lorsque enfin le Rédempteur avait paru, nous suivions à travers le monde, avec les apôtres et leurs successeurs, les progrès de la parole divine. Nous admirions comment toutes choses avaient servi à la propagation de la foi chrétienne; comment cette foi avait tiré le monde de la barbarie où il était tombé; comment les peuples avaient prospéré ou étaient déchus, selon qu'ils s'étaient montrés plus ou moins fidèles à la sainte mission de faire connaître Dieu et au saint devoir de l'honorer; et nous tirions de ces enseignements mille et mille pensées qui les gravaient dans notre mémoire, en même temps qu'elles devenaient pour notre cœur une source salutaire où il puisait la crainte et l'amour de Dieu. Ainsi de nos autres études : elles allaient toutes au même but. Nous faisant admirer l'immensité, la variété, l'ordre parfait des œuvres divines, elles agrandissaient notre intelligence et notre amour. Mais comment vous parlerai-je de l'étude que nous faisions spécialement de Dieu lui-même dans les mystères de sa religion et dans les plus beaux de ses ouvrages, qui sont les saints? C'est là ce qu'il faut connaître, et ce qu'on ne peut exprimer! Les jours de fête, heureuses, paisibles, innocentes, purifiées de toutes nos fautes, ravies de la douceur de Dieu, à qui nous nous étions données, et qui se donnait à nous, quelque pieux et savant ministre des autels, attentivement écouté, mettait à notre portée les saints mystères que l'on célébrait. Nous apprenions ce que Dieu avait fait, ce qu'il faisait sans cesse, ce qu'il voulait faire toujours pour nous. Mille exemples éclatants, mille raisons touchantes nous fortifiaient dans la foi, dans la reconnaissance et dans l'espoir. La sainte Vierge notre mère était glorieusement louée; et, convaincues de l'influence souveraine des prières de Marie, nous la sentions si bien notre protectrice et notre cher refuge en tous nos malheurs! Quand c'était simplement la fête d'un saint, on nous développait sa vie et ses mérites; on nous montrait comment, dans le cours doux et caché de nos humbles devoirs, nous pourrions imiter ce grand saint. Grâce à tant de belles et pures leçons, si nos jours, si nos travaux, si nos cœurs avaient leurs petits chagrins, nous savions supporter ces ennuis inséparables de l'existence humaine, et souvent même, les offrant à Dieu, nous en faisions de véritables bonheurs. Ne pensez pas que je parle d'après moi seule, et que je ne dois qu'à mon humeur commode ces vives joies que je vous peins mal. Je dis *nous*, parce que la très grande quantité de mes compagnes, — il y en avait dans le nombre de tout aussi gaies et indépendantes que vous, Estelle, — pourraient vous parler comme je le fais. Celles-là s'étudiaient à se dompter, elles y parvenaient sans grands efforts : que ne pouvez-vous savoir combien elles se réjouissaient d'y avoir réussi! Gardez-vous aussi d'imaginer que

nous menions une vie austère et chagrine : les amusements de notre âge nous étaient offerts ; les grilles s'ouvraient toutes grandes pour les laisser passer. Certes, s'il ne s'agissait que de rire, et si c'était le grand but de la vie, je ne pourrais pas prétendre que nous l'avons manqué. Enfin j'ai appris à accepter les diverses conditions où je puis être comme autant de volontés du Seigneur qui me sont successivement manifestées ; voilà uniquement pourquoi je ne regrette pas amèrement ce temps de travail et de soumission qui n'est plus. Mais j'en garde le doux souvenir ; je me soumets aux circonstances moins agréables où je suis ; j'accepte par avance celles tout à fait pénibles où je pourrai me trouver plus tard, et je remercie le ciel de m'avoir, dès mes jeunes ans, si tendrement munie de la force dont chacune a besoin pour faire face à la destinée. — Vous êtes sans doute heureuse, me dit la pauvre Estelle... Cependant je ne puis vous envier ce bonheur, et je voudrais le goûter, qu'il serait trop tard maintenant. — Ne le croyez point, ma chère, me hâtai-je d'ajouter. Il est encore temps pour vous d'apprendre à connaître Dieu ; cela vous sera facile même, parce que le Ciel vous saurait gré d'une si bonne résolution, et, si vous le voulez, je vous aiderai de tout mon cœur. — Non, reprit-elle froidement, je ne le veux point. Le monde me plaît, il m'offre des succès et des plaisirs que je n'entends nullement refuser ; et entre deux obscurités comme celles que me présentent une religion inconnue et un monde où je n'ai pu pénétrer encore très avant, je préfère connaître les secrets du monde. On peut s'en instruire sans se perdre ; il suffit d'y mettre une prudence dont je ne me départirai jamais. Je veux être honnête et considérée, mais non pas me faire au milieu du monde un cloître ou je périrais d'ennui. — Méfiez-vous, lui dis-je, d'une force qui ne repose sur rien. Vous serez entourée de mille embûches ; le démon sera plus habile que vous, et, étant abandonnée de Dieu, vous irez promptement des petites fautes aux grandes. Prenez garde de ne pont conserver la réputation et de ne pas trouver le plaisir. Vous savez que le monde est sans pitié, même pour ceux qui l'aiment, et vous avez sans doute entendu comme moi porter des jugements bien cruels sur des personnes qu'on semble entourer de respect. Elles ne témoignent pas qu'elles en souffrent ; cependant, supposez un instant qu'on dît cela de vous, et vous comprendrez ce qu'il y a de tourments dans leur âme. Et ce jugement du monde n'est rien encore ! on sait qu'il passera, que l'on sera oubliée, mais le jugement de Dieu ne passera point. »

Estelle garda quelques moments le silence. Je croyais que cette pensée de Dieu l'avait enfin émue, et qu'elle allait me dire quelque chose de plus consolant. Hélas ! voici ce qu'elle me répondit :

« Pardonnez-moi si je choque vos idées ; mais je veux être franche avec vous et savoir tout ce que vous pensez, car vous ne me surprenez pas moins que je ne vous déplais peut-être. Je vous avoue donc

que ce jugement de Dieu ne me préoccupe pas beaucoup. Ce n'est point ma faute; jamais on ne m'en a tant parlé que depuis un moment, et, pour tout dire, ce ne serait pas un sujet d'entretien qui me fût souvent agréable. Là où vous trouvez du repos, de l'espérance, du contentement, je ne vois que de la contrainte, et de la contrainte insupportable. Je vois que tout le monde à peu près en pense de même, et je ne puis supposer que tout le monde a tort. D'ailleurs, si vous êtes plus instruite que moi en une foule de choses, il y en a quelques autres cependant que je sais mieux que vous. J'ai lu des livres faits par des hommes très célèbres et très honorés de chacun, où la vie, la liberté humaine, la religion sont présentées autrement que vous ne les considérez, et d'une façon qui me convient davantage. En un mot, je ne crois pas que j'aie un cœur pour le contraindre toujours... »

Elle allait poursuivre : « Souffrez, lui dis-je, que je vous interrompe ici. Je ne dois point savoir de vous ce que contiennent des livres où je n'ai pas la permission de jeter les yeux. Mais, sans entrer dans ce détail, j'admets que vous jouissiez des plaisirs du monde en évitant ses dangers; vous savez néanmoins que votre jeunesse et ses agréments ne dureront pas; vous êtes, comme les autres, appelée à de sérieux et souvent pénibles devoirs; comment, ne vous étant habituée qu'au plaisir, supporterez-vous la vieillesse et la pesanteur de ses devoirs? — Quant aux devoirs, dit-elle, je n'épouserai qu'un homme qui m'aimera beaucoup et qui ne sera pas d'humeur à fuir les plaisirs, en sorte qu'il nous sera facile d'obéir réciproquement à nos volontés. Quant à la vieillesse, il est temps d'y penser lorsqu'elle est venue, et ce n'est pas à seize ans qu'on s'occupe de cela. Sais-je d'ailleurs si je ne mourrai pas avant d'être tout à fait décrépite, comme je l'ai souvent désiré? car je reconnais qu'une vieille femme est ce qu'il y a au monde de plus malheureux. Elle n'a rien à aimer, et n'est aimée de rien. — Que dites-vous! m'écriai-je saisie d'épouvante, et quel est votre cœur! Ne désirez-vous, ne souhaitez-vous rien que les prestiges de la vanité? Si vous n'éprouvez aucune affection pour vos parents, si vous croyez que vous ne saurez plus tard aimer ni vos enfants, ni votre mari, ni votre Dieu, qu'aimerez-vous donc? — Moi! dit-elle avec une fierté qu'on ne peut imaginer, et c'est là-dessus que je compte pour me tirer d'affaire. — Mais, poursuivis-je, ce n'est pas le tout que vous vous aimiez. Pour atteindre le but que vous cherchez, il faut que l'on vous soit soumis, que l'on vous obéisse, que l'on vous aime enfin, et si vous n'avez point de dévouement, point de cœur, si vous ne cherchez que vous en toutes choses, comment voulez-vous que l'on vous aime? — Bah! reprit-elle, et cette fois elle avait un ton de supériorité presque blessant, vous êtes une sainte, et vous n'entendez rien au train du monde, et vous ne savez pas tout ce que l'on peut avec de la jeunesse et de la beauté. »

Je vis qu'il fallait se taire. J'aurais fini par témoigner à ma cousine la répugnance qu'elle m'inspirait. Nous nous séparâmes donc assez froidement, Estelle en me disant qu'elle serait plus heureuse que moi, et qu'elle me verrait un jour l'envier; moi lui protestant que je préférerais tous les maux à son détestable bonheur. Mais que pensez-vous, ma mère, d'un tel esprit, et tout cela avec une figure charmante, qu'elle sait rendre, lorsqu'elle le veut, aussi naïve et candide qu'un ange, au point qu'à présent j'y serais encore trompée, et que je me demande si tout ce qu'elle m'a dit n'était pas légèreté d'esprit toute pure et désir de s'amuser, en m'effrayant par un étalage de sentiments mauvais qu'elle n'a pas en réalité. Cependant ce serait avoir l'esprit bien gâté que de pouvoir seulement feindre tout cela; car pour moi j'y aurais mis des années sans rien pouvoir inventer de pareil. Peut-être aussi a-t-elle pris ce verbiage dans les romans qu'elle a l'imprudence de lire, et le répète-t-elle comme beaucoup d'autres choses, en véritable petit perroquet. Enfin, ma mère, que me conseillez-vous? Cette pauvre enfant est bien exposée; faut-il, au risque d'entendre encore tout ce que j'ai entendu, essayer de l'instruire, ou dois-je rompre avec elle tout commerce et toute relation ? Je ne sais à quel parti m'arrêter. Si je ne suivais que mon goût, ce serait bientôt fait, car Estelle ne m'inspire aucun attachement; et voilà justement ce qui me fait hésiter. Je crains d'être mal dirigée par cette espèce d'aversion, qui m'est revenue plus vive à mesure que j'écrivais cette lettre, où je me suis attachée à rapporter exactement notre étrange conversation, pour vous mettre bien à même de juger. Parlez, bonne mère, je n'ai plus qu'à obéir.

XLI

LETTRE DE MÈRE SAINT-PAUL

AVERTISSEMENT — NOUVELLES DU COUVENT, ETC.

Ma chère enfant, je ne puis croire que votre cousine ait feint les sentiments qu'elle vous a exprimés, et, comme vous l'avez compris vous-même, ce serait en tout cas être déjà bien perverse que de pouvoir seulement les feindre. Mais j'inclinerais plutôt à penser qu'avertie du peu de succès qu'elle aurait auprès de vous, elle ne vous a pas dit tout ce qu'elle imagine, ni développé tout ce qu'elle

sait. Vous avez sagement fait de ne pas l'écouter jusqu'au bout; vous ferez sagement d'entretenir avec elle aussi peu de relations que possible. Si elle a de l'esprit, elle comprendra votre réserve; en lui prêtant l'oreille, vous ne feriez que l'habituer à l'effronterie de ses pensées; elle trouverait des raisons fausses et détestables de persévérer dans la funeste voie où elle est, et plus avant que vous ne le pensez, plus peut-être qu'elle ne le croit elle-même. Priez pour elle, donnez-lui de bons exemples; traitez-la charitablement; mais montrez-lui la plus grande froideur, surtout lorsqu'elle voudra revenir sur le chapitre de ses rares connaissances et de ses beaux projets; ne lui permettez pas un mot qui puisse ternir votre âme; soyez très vigilante là-dessus, comme à ne lire aucun livre qu'avec la permission de votre directeur.

Je me trompe fort si votre cousine ne se charge bientôt elle-même de vous montrer, hélas! où une évaporée de son espèce peut être menée. Mais elle conserverait sa réputation, elle paraîtrait heureuse, elle le serait, Dieu la rangerait au nombre infortuné de ceux qui sont tranquilles dans le mal et qui reçoivent leur récompense ici-bas, que vous importe? Serez-vous abusée par cette odieuse félicité? Laissez-la s'enivrer d'oubli, de vanités, de scandales applaudis; vous, portez en silence tout le poids de vos devoirs, offrez à Dieu sans murmure ce qu'ils auraient de pénible; en un mot, restez chrétienne; et dans les larmes, si Dieu vous en demande, dans l'affliction, si Dieu vous y conduit, priez-le pour les heureux qui l'offensent et qui ne le connaissent pas. Je ne veux point raisonner contre le caquetage que vous me rapportez : je penserais vous faire injure. Vous connaissez la religion, vous savez ce qu'elle défend; par là de plus habiles impies que votre cousine seraient assez réfutées. Allez, mon enfant, suivez votre chemin, acceptez les obligations que Dieu vous envoie. Vous verrez qu'il n'en est pas une, je vous le prédis, je vous l'assure, qui ne devienne, dès que vous la voudrez remplir, un don très miséricordieux.

Puisque je vous écris, vous attendez sans doute que je vous donne des nouvelles de la république : tout y suit l'ordre accoutumé. Point de malades à l'infirmerie, sauf quelques bobos, et notre sœur Sainte-Anne, qui ne vit que par miracle, et qui s'en console à l'ordinaire en comptant qu'elle mourra la semaine prochaine. Voilà bientôt deux ans qu'elle a cette espérance, et qu'elle nous édifie de son courage surhumain. Nous avons fait cependant une notable perte. D'Abzac, depuis quinze jours, gardait dans un bocal bleu un certain poisson rouge qu'elle chérissait beaucoup, et que toute la classe rouge, sans doute en considération de la couleur, avait pris en grande tendresse. A chaque récréation l'on se rendait auprès de cet heureux mortel, et il se voyait offrir plus de gâteaux qu'il n'en aurait fallu pour nourrir le peuple d'un étang. Il coulait ainsi des jours sans nuages, ou du moins s'il voyait sur sa tête quelques nuages, ce

n'étaient que nuages de pain d'épice et de biscuit. Mais hier la petite Dumont, et je ne sais quelle autre complice, parvinrent à se glisser toutes seules jusqu'au bocal. Elles y plongèrent la main, sans intention mauvaise, uniquement pour jouer *avec petit poichon,* et pour lui faire manger du chocolat. Vous devinez la catastrophe. Quelques minutes après d'Abzac, troublée d'un noir pressentiment, vient visiter son pensionnaire, et le trouve..., quel spectacle! rendant le dernier soupir sur les genoux du meurtrier Dumont, qui disait à l'autre coupable : « Il dort ! » La clameur fut immense. On accourut de toutes parts pour contempler cette victime d'une affection mal éclairée. Bien des yeux pleurèrent. Dumont, à qui l'on fit comprendre son forfait, en fut pénétrée d'horreur; d'Abzac déclara qu'elle était dégoûtée de la vie. On s'occupait de la consoler, lorsque l'on vit arriver Angèle, affublée de pleureuses, et Denise Saint-Vincent, portant un plat garni de persil. Elles se dirent chargées de faire d'illustres obsèques au défunt, et, au nom des parents désolés, elles invitèrent les amis à se rendre au convoi. Voici le détail de la pompe funèbre : on voyait d'abord un cordon portant le bocal; venait ensuite un groupe de vertes et de carmélites, donnant des marques d'affliction ; puis Dumont et son complice, croquant le chocolat funeste; puis le défunt dans son persil; puis d'Abzac, chargée de pain d'épice, de gâteaux et de croûtes, pour indiquer qu'elle héritait; puis la classe rouge, et enfin le reste du public et de ses amis. Saint-Vincent menait le deuil, chantant une complainte qu'elle improvisait. Un grand trou était préparé ; on y versa le poisson, le persil, l'eau que contenait le bocal, on y posa une grosse pierre, et Saint-Vincent prononça un discours qui fit pleurer Dumont. La cérémonie fut terminée à la manière des funérailles antiques, par une ronde et par un festin de raisin sec. C'est le grand événement de la semaine.

Nous avons ici depuis quelques jours, en retraite, Mme la comtesse de L***. Sa piété est, comme toujours, un sujet d'édification pour tous ceux qui la voient. Elle continue à opérer dans le pays qu'elle habite un immense bien. Elle est la mère des pauvres, l'apôtre des prisonniers, le refuge de ceux qui ne savent que devenir. Nous apprenons du père Joseph, qui la connaît depuis longtemps, quelques-uns de ses admirables travaux; car pour elle il semble, à l'entendre, que c'est la femme du monde la plus inutile. Évitant jusqu'à ce petit orgueil de modestie que montrent certaines personnes d'ailleurs très méritantes, elle ne dit pas même qu'elle ne fait rien ; elle recommande en gros les pauvres aux prières de ceux qui ne peuvent que prier; elle supplie les autres de lui accorder des secours, mais toujours si simplement, que l'on croirait que c'est par hasard, et qu'elle ne s'en mêle pas. Cependant sans fortune, puisquelle a tout donné, elle distribue chaque année des sommes énormes, et, sans aucune apparence d'influence ni de pouvoir,

elle place, elle fait travailler, elle établit, elle retire du mal, elle maintient dans la vertu toute espèce de gens, et cela par centaines. C'est inouï, mon enfant, ce que la charité d'une simple femme chrétienne peut accomplir. Un grand personnage dont nous avons ici la fille disait à notre mère : « Mme de L*** n'est rien; elle n'a point de parents haut placés, elle n'a pour obligés que des pauvres et des misérables, et cependant on lui accorde tous les jours des choses que l'on refuserait à des hommes très influents. Elle a l'autorité d'une vertu éclatante, et l'on voit plier devant cet autorité-là ceux-là même qui la reconnaissent le moins. » Grâce à Dieu, c'est donc encore, et ce sera toujours une puissante autorité que celle de la vertu!

Soyez, chère fille, sous la garde des saints anges, et toujours en paix dans l'amour de Jésus et de Marie.

XLII

LETTRE DE MARIE SOURZAC

Ma bonne Agnès, ma petite mère, la meilleure des petites mères, je commence par vous dire que je suis convertie : le bon Dieu et la sainte Vierge ont fait ce miracle le jour de ma première communion, qui fut hier. Je commence par vous dire cela pour vous rendre heureuse, car vous m'aimiez bien. J'étais une mauvaise enfant, pas soumise et très gourmande. Chacun se demandait : Fera-t-elle sa première communion? Moi je croyais que je ne la ferais pas. Je disais en pleurant à ma sœur Saint-Jean de la Croix : Avez-vous été aussi mauvaise que moi, ma sœur? Et elle me répondait : Je pense que non. Alors comment faire? Pour sûr je serai refusée. C'était bien triste de vouloir être une sainte, et de n'être qu'un mauvais sujet. Avec ma sœur Saint-Jean de la Croix, nous avons dit beaucoup de *Souvenez-vous*, beaucoup d'Avé Maria, et j'ai prié tout le monde de me reprendre. Mais quand on me reprenait je me fâchais toujours, et l'on disait : C'est bien la peine de faire de si belles résolutions! Il n'y avait plus que Léontia qui voulait bien m'avertir. Je la rebutais, et elle ne se décourageait pas, car personne n'a plus de charité que Léontia. Un jour que j'avais eu bien tort, et qu'elle me l'avait fait voir, je lui dis mille injustices. Là-dessus elle se figura qu'elle ne m'avait pas reprise avec assez de douceur, elle me demanda

pardon. C'est moi qui fus confuse, et qui rentrai en moi-même! Voilà où ma conversion a commencé. Je pris Léontia pour modèle; je tâchai d'imiter sa patience et sa soumission, et plusieurs fois je marchai sur mon cœur, quand je venais à désirer ce que Dieu défend. Encore cependant je ne valais pas beaucoup mieux. Mais Léontia priait pour moi, et sœur Saint-Jean de la Croix aussi, et tout le monde, et moi aussi. Il n'était question que de convertir Marie Sourzac. De temps en temps il y avait un petit progrès, et puis j'allais en arrière; au bout du compte je ne gagnais presque rien. Quelquefois la sainte Vierge me disait dans ma pensée, comme si elle m'avait parlé tout haut : Marie, Marie! toi qui portes mon nom, tu ne veux donc pas être l'amie de mon divin Fils? Cela me faisait pleurer, et je me convertissais pour deux ou trois jours tout au plus, ensuite je retombais à propos de rien. On pensa qu'il fallait bien que le bon Dieu se mît lui même à la difficile besogne de me réformer, et c'est pourquoi l'on me reçut malgré mes défauts; car vous savez ce que l'on dit, que le bon Dieu est comme un hospice pour les pauvres et pour les infirmes, et c'est lui qui est la guérison des incurables. Quelle plus pauvresse, plus infirme et plus incurable que moi pouvait-on lui conduire? Par exemple, je m'appliquai à bien faire ma retraite : pour dire un mot inutile dans tout le temps qu'elle dura, cela ne m'arriva pas quatre fois par jour. Ç'aurait été trop pour une parfaite comme vous, Agnès, ou Léontia; mais pour moi ce n'était guère, qui étais combattue par ma méchante tête, et d'une légèreté telle, qu'il n'y en a pas de semblable, à moins que ce ne soit parmi les *carmélites* ou les *liserés*[1], et c'est même douteux. Enfin le saint jour arrivé. Peut-être croyez-vous que je fus bien troublée? pas du tout. J'éprouvais quelque chose d'extraordinaire. Mais c'était une extraordinaire paix et un extraordinaire bonheur.

La nuit j'avais fait un si beau rêve! Je songeais que j'étais dans le jardin avec toutes mes compagnes de la première communion, toutes les autres enfants de la maison, grandes et petites, toutes nos mères, toutes nos sœurs, et monsieur l'abbé qui nous a fait le catéchisme, et le prêtre qui nous a donné la retraite. On avait le voile comme aux jours de fête, et les premières communiantes, en blanc, leur couronne sur le front et leur cierge à la main, marchaient en avant des autres, conduites par la maîtresse des cérémonies. On gardait le silence; mais voilà qu'en entend tout à coup dans les airs une douce et agréable musique, comme si les étoiles chantaient au plus haut des cieux : c'étaient des sons plus puissants qu'un grand vent d'orage, et plus agréables qu'un petit souffle d'été qui passe sur l'herbe. En même temps il se fit une lumière qui n'était pas la lumière de tous les jours, mais éclatante, aimable, qui faisait mieux voir les choses,

[1] Classe des petites.

et qui n'éblouissait pas, et l'on se soutenait dans cette lumière comme si l'on avait eu des ailes, en sorte que je regardai la terre pour voir si mes pieds la touchaient toujours. Alors je vis la terre embellie d'une innombrable quantité de fleurs, parmi lesquelles il y en avait de merveilleuses que je ne connaissais pas. Ces fleurs me ravissaient; jamais on n'en vit de si larges et de si brillantes; la tige même et les feuilles en étaient belles ; toutes sortes d'abeilles et d'oiseaux, qui semblaient d'autres fleurs, et qui jetaient beaucoup d'éclat, venaient s'y poser, et y chercher du miel en laissant entendre un bourdonnement très joyeux qui s'accordait bien avec cette grande musique qui continuait toujours, et l'on entendait encore des voix cachées qui prononçaient des paroles inconnues. Ces paroles signifiaient *alléluia, alléluia, louez Dieu, amen, alléluia.* Les arbres aussi s'étaient multipliées comme les fleurs. Je reconnus tous ceux qui ne sont pas de ce pays et que je n'avais vus que dans mes livres d'images, et d'autres, plus magnifiques encore, qui s'élevaient à une hauteur prodigieuse, et qui laissaient pendre toutes sortes de belles girandoles formées de fruits, de grappes et de fleurs, car les lilas, les marronniers, les acacias, les faux ébéniers et les autres, et ceux que je ne connais point, dont le nombre et la diversité étaient infinis, avaient tous des fleurs comme au printemps, et répandaient une très bonne odeur, qui donnait beaucoup de force à toutes les personnes qui étaient là ; et leurs feuilles, agitées par un faible frémissement, rendaient un bruit religieux, disant aussi : *amen, alléluia, louez Dieu, louez Dieu.* Cette sainteté qui paraissait dans les choses et cette beauté nous remplissaient d'une joie inexprimable; sans être intimidées par le miracle, nous chantions à notre tour d'une voix qui montait jusqu'au ciel : Alléluia, alléluia. Toutes les voix étaient si douces, tous les visages étaient si beaux et si pieux, que cela encore ne se peut exprimer, et il faut que vous vous représentiez des anges. Nous avancions vers l'église en chantant ainsi. Lorsque nous eûmes atteint les degrés du péristyle, tout s'agrandit : l'église s'ouvrit, et parut vaste comme le monde ; le firmament en formait la voûte, et il y avait, depuis les marches de l'autel jusqu'au sommet de cette voûte céleste, tant de chérubins, d'archanges, tant de saints, de vierges et de martyrs, qu'il faudrait l'éternité pour compter cette multitude d'âmes bienheureuses, que le Seigneur a daigné créer pour jouir de sa présence. Il en sortira bien d'autres encore du purgatoire au jour du jugement dernier. Alors nos anges gardiens parurent à nos côtés et se prosternèrent avec nous ; car on ne voyait pas le bon Dieu, mais ces splendeurs révélaient bien qu'il était là. Ah ! Seigneur, quelle joie dans mon âme ! quel amour ! Je n'avais pas du tout peur, parce que je sentais que le bon Dieu m'aimait, et que la sainte Vierge était auprès de lui. Je pensais : Je vais donc voir notre bonne Mère et notre aimable Rédempteur; voilà donc que je vais appartenir tout entière à celui qui m'a rachetée ? En ce moment

un grand archange qui se tenait à la porte de l'église, et dont je n'avais pas vu le visage, mais seulement la robe merveilleuse et les pieds resplendissants, éleva sa douce voix au milieu de tous ces beaux concerts, et dit : Mon Dieu, ce sont vos enfants qui viennent à vous. Au même instant mon ange gardien me prit par la main et me dit : Levez-vous, Marie, allons au bon Dieu. Je me lève, j'ouvre les yeux, je me réveille, et je vois, en effet, près de moi un bon ange, c'est-à-dire ma sœur Saint-Jean de la Croix, qui me répétait : Levez-vous, Marie, allons au bon Dieu. Voilà mon rêve, c'est dommage qu'il ait fini si vite, j'aurais peut-être vu la sainte Vierge, et je vous aurais dit combien elle est belle. Vous pensez si je m'habillai très vite, et si j'avais hâte de me trouver dans l'église, pour y voir des yeux de la foi tout ce que j'avais cru voir des yeux de mon corps. Ce qui me réjouissait le plus, c'est que je me sentais changée, mais changée à un point qu'on ne peut dire, et que moi qui suis glorieuse, je ne songeais pas seulement à la belle robe et à la belle couronne qu'on me mettait. Je ne songeais qu'à Dieu, je n'avais que l'impatience d'être à la sainte table, et je disais en moi-même : Mon Dieu, il est bien juste que je vous attende un peu, car je vous ai fait attendre si longtemps! J'existais et je priais comme dans un rêve, lorsque je croyais être portée par la lumière du ciel, voir les anges et entendre leurs chants. Regardant le tabernacle, je disais : Il est là, et bientôt il sera dans mon cœur. Cette pensée purifiait tant mon cœur, que je n'avais aucune inquiétude de mes péchés. A ma droite était ma chère Léontia, qui me fut si secourable, et de l'autre côté Caroline, qui ne perd jamais la présence de Dieu. Elles étaient heureuses comme moi, car elles pleuraient aussi. Nous étions ravies, et nous nous étonnions de pleurer : nous ne savions pas que le bonheur pouvait tirer des larmes à ces yeux qui n'ont jamais pleuré que par méchanceté ou par faiblesse. M. le supérieur, qui faisait la cérémonie, nous adressa un discours qui nous attendrit encore beaucoup par la grande idée qu'il nous donna de l'auguste mystère et de l'extrême bonté de Notre-Seigneur, et enfin nous communiâmes. Mais quoiqu'on m'ait ordonné de vous dire ma pensée, je ne puis plus vous la dire, Agnès; cela passe ma raison, mon souvenir et tout ce que sais. Pendant très longtemps je restai comme absente de la terre, parce que mon âme n'y était plus, et mon corps agissait sans sa participation. Penser qu'on a reçu son Dieu, et qu'on l'a en soi, qu'on le possède, que l'on est devenu un tabernacle où il habite, et qu'encore il veut bien se plaire dans cette indigne demeure; si l'ont joint ses mains sur sa poitrine, se dire : Il est là; si l'on rappelle sa vie, se souvenir qu'on l'a offensé; si l'on songe à l'avenir, savoir que l'on peut l'offenser encore; si l'on se considère, se voir l'objet de toute sa tendresse de Celui qui est toute puissance et toute perfection. Les anges, qui depuis qu'ils sont créés n'ont jamais été tachés de la moindre souillure, puisqu'ils n'ont jamais quitté le ciel,

l'adorent en tremblant, et moi qui suis née pécheresse, et qui n'ai pas été fidèle à la grâce de mon baptême, il m'appelle son enfant, il est venu dans mon âme, il s'entretient doucement avec moi; je lui dis que je l'aime comme je le dirais à mon père. Quoique j'aie plus péché contre lui que je n'ai péché contre mon père, et qu'il connaisse mieux mes défauts que mon père ne les connaît, il m'aime incomparablement plus que je ne suis aimée de mon père, et il n'use de sa toute-puissance que pour me prouver cet incomparable amour. Voilà des choses qu'on ne peut exprimer, puisqu'elles ne sont possibles qu'à Dieu. Mais encore ce n'est pas tout de suite que ces grandes choses vinrent à ma pensée. Ce ne fut que plus tard, à la seconde messe, qu'elles m'occupèrent. Tout de suite après la communion, je ne sais ce qui se passa. Dieu ayant mon âme, l'emporta avec lui dans le ciel, dans le ravissement, dans la béatitude. Ce fut comme à la cène des apôtres, où saint Jean s'endormit sur le sein de Jésus. Durant ce sommeil, oubliant tout, sauf mon bonheur, je le sentais, et je ne le raisonnais pas. J'avais cette unique pensée, exprimée par la médaille du Sacré-Cœur, et que je ne comprends que depuis ce moment-là comme elle mérite d'être comprise : *Dieu en moi, moi en Dieu;* alléluia, amen!

Dieu en moi, Dieu en moi pour toute la vie, si je le veux; et ensuite moi en Dieu pour toute l'éternité! Cela est-il possible? Oui, cela est possible, et cela est. On a besoin de se le dire toujours pour le croire, et c'est toujours un plus grand bonheur; et plus on le sait, plus on sait une chose qui est incompréhensible. Dieu en moi, cela veut dire que toute la perfection divine éclaire en moi la laideur et l'abomination du péché. Oh! comme il me le fait connaître! oh! comme il me le fait haïr! Oui, j'ai enfin la douceur de haïr le péché comme je le voulais; mais je n'y parvenais pas. Mais à présent le péché voit bien lui-même sa honte, il la confesse et n'y peut résister; il s'en va de ce cœur où la présence de Dieu se venge de lui. Je sais bien qu'il se propose de revenir : je l'attends, qu'il revienne! ce sera pour être humilié de nouveau; car moi, je ne veux plus pécher, et s'il réussit à me surprendre, son triomphe durera peu. Quoi donc! est-ce que le bon Dieu cessera d'être le plus fort? Est-ce qu'il ne me donnera pas des lumières pour fuir? et, si l'ennemi m'atteint, des forces pour combattre? Il me l'a promis, il m'a dit dans mon cœur : « Ma fille, voici ce qu'il faut faire : aimer tout le monde, mais personne préférablement à moi; suivre les lois de tous ceux à qui je donne autorité sur vous; prendre en toutes choses le parti qui doit me plaire, et ne jamais croire que je puisse vous abandonner. » Je lui ai dit : « Mon Jésus, comment croirai-je que vous pouvez m'abandonner, après ce que vous venez de faire pour moi? Soyez bien sûr que je veux vous aimer éternellement, et que, quand même je serais couverte de crimes, je vous aimerais encore; mais accordez-moi votre grâce pour que je ne pèche plus, et surtout pour que

jamais je ne commette les fautes que je n'ai pas encore commises. »
Voilà l'engagement que j'ai pris avec le bon Dieu. Nous verrons si les démons sauront m'empêcher d'aller au ciel, quand je m'appuie sur l'amour de Jésus et la tendresse de Marie. Adieu, ma bonne Agnès; priez bien pour moi, ma chère; j'ai beaucoup prié pour vous. Il faut que je rende leurs prières à toutes celles dont les prières m'ont secourue, et Dieu les a si bien exaucées! Ah! quelle gloire d'être chrétienne, et que de victoires on remporte sur l'enfer! Adieu! comme cette lettre est longue! jamais je n'en ai tant écrit. Mais, s'il ne fallait pas faire ses devoirs, je parlerais toujours du bon Dieu, et j'en écrirais toujours. Adieu. Nous en Dieu, Dieu en nous. Amen. Alléluia.

XLIII

REQUÊTE AUX ENFANTS DE MARIE

A ma très honorée mère et à mes très chères petites sœurs les présidente, préfète et enfants de Marie; à tous les médaillons, cordons et aspirantes, à tous les saints anges, à toutes celles qui ont la bonne volonté de servir Dieu et de procurer sa gloire :

Agnès de Lauvens, enfant de Marie, ancienne élève, ancien médaillon, et maintenant pauvre exilée, vous salue en Notre-Seigneur.

Chères petites sœurs, vous voulez faire le bien, et vous savez que le plus grand bien à opérer sur la terre est de faire connaître et aimer le bon Dieu. Vous indiquer un bon moyen d'y parvenir, vous présenter un bel exemple de zèle et de charité, c'est ce que l'on peut imaginer de plus agréable pour vous. Écoutez donc l'histoire que j'ai à vous dire.

Dans un coin du beau Languedoc, non loin d'une grande ville, se trouve une antique demeure entourée de prairies, de bois et de ruisseaux. Là vit paisiblement une vieille famille, oubliée du monde et connue de Dieu. A l'ombre de cette parfaite solitude, et sous les regards de ce tout-puissant ami, une enfant pieuse comme vous est devenue grande; ceux qui l'ont vue disent qu'elle est belle, ceux qui la connaissent disent qu'elle est sainte; la beauté de son âme, éclipsant à leurs yeux toutes les autres, est la seule qu'ils sachent admirer. C'est cette âme céleste qui fait la majesté de ce jeune visage, l'harmonie de cette douce voix, la paix et l'éclat de ces regards

innocents. Allez aux pauvres de la paroisse ; parlez-leur de Mlle Mathilde, les traits s'épanouissent, les cœurs sont attendris. « Oh! disent-ils, comme elle est bonne! oh! comme elle aime Dieu ! oh! comme elle veille sur tous nos besoins ! » Ils sont reconnaissants, et certes ils ont raison de l'être, elle emploie sa vie à leur faire du bien. S'occupant fort peu d'ajustements et de parures, elle consacre sa petite pension à leur acheter des vêtements, qu'elle confectionne ensuite de ses propres mains. Tous les matins, avant de se mettre à ce saint travail, elle réunit une troupe d'enfants dont elle sait, par d'aimables leçons, captiver les intelligences mutines ; elle leur enseigne notre divine religion ; elle leur apprend à pratiquer selon leur âge les vertus de la foi. Le dimanche, elle rassemble les jeunes filles, elle sait leur donner plus de plaisir à l'entendre parler de Dieu qu'à tous les divertissements de leurs villages ; elle leur conte de belles histoires, leur fait chanter de beaux cantiques, et la séance finit par des rondes que règlent leurs joyeuses chansons. L'on dit que rien n'est charmant comme de les voir tournoyer dans la prairie, disparaître sous les ormes, reparaître de nouveau, se tenant toujours par la main. S'il en est une dans le monde qui soit plus gaie, plus heureuse que les autres, et qui chante d'un cœur plus content, c'est Mathilde.

Cependant il y eut un beau dimanche où l'on ne dansa point. Vainement les oiseaux sous les feuilles, et les ruisseaux dans les herbes, faisaient entendre le gazouillement accoutumé ; vainement le soleil dessinait au pied des chênes de larges dentelles d'ombres et de lumière ; vainement les abeilles récoltaient en bourdonnant leur miel de fleur en fleur ; vainement la brise du soir berçait les moissons. Et néanmoins on voyait du bonheur sur les visages ; mais c'était le bonheur grave et recueilli qui laisse deviner de sérieuses pensées. En effet, le récit d'une touchante histoire des *Annales de la propagation de la foi* avait ému les cœurs, et Mathilde venait d'y faire passer tout le noble enthousiasme qui enflammait le sien. Ces pauvres jeunes filles, dénuées pour la plupart jusqu'à ne tenir que de leur bienfaitrice le pain et les vêtements, demandaient avec instance d'être inscrites sur la liste des associés ; elles voulaient aider aussi tant d'héroïques missionnaires qui abandonnent tout, risquent mille fois leur vie, et la perdent souvent pour aller baptiser au loin l'enfant du sauvage et gagner des âmes à Dieu. Bientôt une foule de noms couvrent la page blanche, la prière exigée est récitée avec ferveur, et Mathilde se charge de recevoir les dons. Hélas ! maintenant où trouver le *pauvre sou* qui doit toutes les semaines grossir l'apostolique trésor ? Beaucoup de nouvelles associées, je vous l'ai dit, sont en quelque sorte réduites à vivre elles-mêmes d'aumônes ; mais la charité jamais est-elle en peine ? A quel esprit borné n'a-t-elle pas envoyé des inspirations sublimes ? A quel faible bras ne ferait-elle pas remuer le monde ? Par la grâce du bon Dieu, par la douce lu-

mière de la sainte charité, ces pauvres enfants s'aperçoivent tout à coup que chaque dimanche elles dansent sur des trésors, et qu'elles n'ont qu'à se baisser pour prendre ce précieux sou qu'elles ne savaient où trouver.

Regardez, mes sœurs, cette belle jeune personne, qui, après les offices de la paroisse, gagne bien vite les champs, tenant à la main une corbeille d'osier. Où va-t-elle d'un pas si prompt, avec l'essaim des petites paysannes qui l'entourent en babillant? Pour aucune d'elles il n'est plus question de danser et de perdre les heures. Tant pis pour les autres papillons; tant pis pour les autres abeilles : ils ont des ailes, qu'ils aillent plus loin chercher fortune! Cette nouvelle troupe vient leur disputer les fleurs, les simples de la prairie et des bois. On se disperse, on butine; la nuit s'avance, et l'on revient, portant à plusieurs la corbeille pleine d'une récolte abondante. Ce sont des mauves, des pervenches, du tilleul, des violettes sauvages. La bonne Providence n'a pas seulement donné à ces plantes la naïve beauté que nous admirons, elle a mis en elles des sucs dont la vertu peut calmer bien des douleurs; et c'est sur quoi nos moissonneuses, qui n'ont pas tardé à l'apprendre, comptent pour en tirer le bienheureux sou qu'il faut absolument obtenir : elles les vendent aux pharmaciens, dont la science en extraira des remèdes pour le corps; la charité mettra le prix de la vente dans un autre alambic, où elle deviendra un remède pour l'âme. Mais elles ont fait encore d'autres prises : celle-ci rapporte de beaux bouquets, celle-là des nids d'oiseaux ; cette autre arrange avec art sur un lit de mousse des champignons dorés. Toutes ces richesses sont ensuite confiées à la plus courageuse, et le lendemain elle va les étaler au marché de la ville voisine. O vous qui passez, ne refusez pas la pauvre enfant lorsqu'elle vous offre timidement ses fleurs en échange de quelques liards! Hélas! souvent, très souvent, il faut bien le dire, on la repousse, mais elle ne se rebute pas, et Dieu envoie à la fin des acheteurs : elle fait fortune. Oh! alors comme elle arrive triomphante, avec sa poche pleine de sous! Ses jeunes compagnes s'empressent autour d'elle : « Jésus! que nous sommes riches! s'écrient-elles en frappant de mains. Encore quelques bouquets, et nous pourrons faire bâtir une église aux pauvres sauvages ! N'est-ce pas, Mademoiselle, qu'il y là beaucoup d'argent?... » Et les voilà remplies d'un nouveau zèle à recommencer leur moisson de fleurs.

Enfin, au bout de l'année, elles sont parvenues à ramasser une petite somme, que Mathilde, toute joyeuse, a remise entre les mains de son curé.

Maintenant, médaillons, cordons, enfants de Marie, saints anges, aspirantes, chères sœurs qui m'entendez, et qui savez aussi bien que moi que ce saint argent portera son fruit, ne voudrez-vous pas, quand vous serez dans vos familles, imiter Mathilde, comme j'essaye de le faire moi-même? Durant l'été, ravissons aux prés

leur parure, dépouillons les bois de leurs richesses mystérieuses ; durant l'hiver, travaillons de nos mains. Rassemblons autour de nous, autant que possible, les enfants pauvres, et procurons-leur ce grand mérite de servir, malgré leur indigence et leur faiblesse, au triomphe de la cause de Dieu. C'est leur assurer tant de grâces dans le temps et dans l'éternité ! Ne laissons pas oisive cette bonne volonté des âmes innocentes, qui répond toujours dès qu'elle est invoquée ; ne laissons pas se perdre tant d'humbles petits biens de la terre, que l'on peut convertir en d'aussi grands biens célestes. Non, je ne voudrais pas maintenant effeuiller une pâquerette, ni fouler aux pieds les bouquets parfumés qui tombent des tilleuls ! Oh ! ces fleurs de Mathilde, si saintement transformées ! Un seul des sous qu'elle a gagnés vaut mieux que cent des nôtres, et produira cent fois plus. Je suis du cœur cet argent ; je vois sa destinée : il pousse le missionnaire au fond des déserts, où d'autres pauvres jeunes filles sont assises à l'ombre de la mort. « Enfants, leur dit le courageux prêtre, vos sœurs de France m'envoient vers vous pour que je vous mène à Dieu. » Et puis, après avoir versé l'eau sainte sur leurs têtes, il succombe au milieu des tourments, et son âme retourne à l'éternelle patrie. Mais là il prie pour celles qui ont ramassé sur la terre tant de fleurs éphémères, afin de l'aider à conquérir une couronne qui ne se flétrira jamais.

XLIV

LE PETIT ANDRÉ

Mon Dieu, ma mère, je viens d'apprendre une chose que je n'aurais pas crue possible, et dont je suis bouleversée. Ce soir, accompagnée d'une femme de chambre, je revenais des faubourgs, où j'étais allée voir une pauvre vieille qui va mourir, et de quelle douleur ? de la douleur d'avoir perdu son fils, tué à l'armée. Rien ne peut la consoler ; elle a du bien, elle est chrétienne, elle se soumet à la volonté de Dieu ; elle ne murmure pas, mais elle a perdu son fils, et elle meurt. Je vis sur le bord du chemin un petit garçon assis, dont l'attitude me frappa. Il paraissait avoir huit ans à peine ; sa mise annonçait des parents aisés. Il regardait les feuilles mortes que le vent faisait rouler, il contemplait le ciel, mais avec une expression

de tristesse étrange et vraiment douloureuse à voir. De la tristesse, une tristesse calme et réfléchie à cet âge où l'on a tout au plus des chagrins (et encore des chagrins si légers et si rapides, qu'il font envie à la joie des hommes), cela émeut tout d'abord. Je m'approchai. « Comment n'êtes-vous pas rentré, mon enfant ? Il est tard, il fait froid. Votre mère s'inquiète, et je suis sûre qu'elle a déjà pleuré. — Oh ! non, Madame, répondit-il en levant sa petite tête toute sérieuse, je peux rester ici tant que je voudrai ; je peux avoir froid tant que je voudrai. On ne me dira rien, personne ne s'inquiète de moi. »

Je le crus orphelin. « Vous n'avez pas de mère, pauvre petit ? — Si, Madame, j'ai une mère. Ma mère est bien grande, et elle est bien belle. Vous ne la connaissez donc pas? — Non, mon enfant. — Mais reprit-il, ma mère ressemble à la vierge qui est dans l'église. Vous savez bien, celle qui vous regarde toujours avec des yeux si sévères, que l'on n'ose pas parler? — Et votre mère ne dit rien quand vous rentrez tard? — Non. Plutôt elle me gronderait quand je reste à la maison, car bien souvent elle me renvoie. Mais elle ne me parle presque plus depuis que le bon Dieu m'a puni, ma mère. — Et comment le bon Dieu vous a-t-il puni, bon petit garçon ? » L'enfant me regarda tout surpris en me montrant son visage : « Vous ne voyez donc pas, dit-il, comme je suis laid à présent ? » Je m'aperçus alors que sa figure avait été affreusement ravagée par la petite vérole.

« Vous croyez que le bon Dieu vous a puni, lui dis-je ; vous vous trompez ; Dieu aime les enfants, il leur pardonne, il les protège, il les entoure de gens qui les chérissent, il leur donne une bonne mère qui a soin d'eux : voilà ce qu'il fait. Lorsqu'ils sont malades, c'est lui qui les guérit, et lorsqu'ils meurent, c'est lui qui les appelle pour jouer dans le ciel avec ses anges. — Oui, reprit-il ; mais quand il les rend laids, c'est pour les punir : Dieu n'aime pas les enfants laids, et tous les anges sont beaux. Ma mère me l'a dit. — Cela n'est pas possible ! vous mentez, petit, le bon Dieu sera mécontent. — Oh ! non, Madame ; moi, d'abord, je ne suis pas menteur. — Mais elle ne vous aime donc pas, votre mère?... »

Ces mots amenèrent sur la figure du pauvre enfant une expression de douleur que je me reproche encore. Pendant une minute il fit bonne contenance ; mais bientôt, n'y tenant plus, il se mit à pleurer. « Vous savez bien, dit-il, que personne n'aime les enfants laids, puisque le bon Dieu ne les aime pas. — Mais, mon ami, les enfants qui sont bien sages, bien obéissants, pas menteurs, qui aiment bien leurs parents et le bon Dieu, ne sont jamais laids, et vous n'êtes pas laid, vous » Il sourit, secoua doucement la tête, et ne répondit rien. « Vous ne me croyez pas ? lui demandai-je. — Mais, me répondit-il, tout le monde me dit que je suis laid ; pourtant j'aime bien ma mère et mon frère, et jamais je ne fais ce qu'on me défend... Je vais vous dire une chose..., mais vous n'en parlerez pas ?... — Non.

— Eh bien! je vais vous dire: je n'aime pas le bon Dieu. — Vous n'aimez pas le bon Dieu! C'est bien mal cela, petit! Pourquoi ne l'aimez-vous pas? — Parce qu'il m'a puni injustement. Vous allez voir: d'abord je n'ai pas été méchant, pas menteur, et j'ai bien fait ma prière tous les matins et tous les soirs. Un soir, pendant que j'étais à genoux, j'ai été malade, et je n'ai pas pu me coucher moi-même. Ma mère m'a mis dans mon lit, et m'a embrassé, parce que c'était le temps qu'elle m'embrassait tous les jours, et que j'étais bien heureux; j'étais joli comme mon frère. Voilà que le lendemain j'étais encore plus malade. Ma mère se baissa sur mon berceau; mais, au lieu de m'embrasser, elle fit un grand cri, vous savez, comme quand elle voit une araigée; puis elle repoussa bien fort mes mains que je lui tendais, et elle se sauva sans me rien dire. C'est parce que j'avais la petite vérole; ma mère avait peur de la prendre auprès de moi; mais j'aurais fait bien attention; et la femme qui m'a gardé ne l'a pas prise. Alors j'ai été bien malade, bien malade; je souffrais beaucoup; j'appelais toujours ma mère; je croyais que cela me guérirait de la voir; on me disait toujours que non, et ma mère ne venait pas, et j'avais toujours bien soif. Est-ce vrai, Madame, que cela ne m'aurait pas guéri de voir ma mère? — Je ne sais, mon enfant. — Pourquoi pleurez-vous, Madame? — Quand j'étais petite, j'ai été malade comme vous. J'ai bien souffert; vous m'y faites songer, et cela m'attriste. — Votre mère venait-elle vous voir? — Oui, elle ne me quittait pas. — Elle ne vous quittait pas? Bien vrai? — Bien vrai. — Alors elle vous a guéri? — Oui, avec l'aide du bon Dieu. — Le bon Dieu n'a pas voulu aider la mienne, à moi; car elle ne vint pas du tout me voir, et cela dura bien longtemps. Je ne dormais pas la nuit, et je voyais toutes sortes de choses qui me faisaient peur. Toutes sortes d'hommes horribles me regardaient avec des yeux méchants, et ils empêchaient ma mère de venir auprès de moi pour m'apporter à boire, car j'avais toujours bien soif. Et puis je voyais des diables qui portaient mon berceau sur le bord d'un grand trou, et qui voulaient le pousser dedans. J'appelais ma mère, mais elle ne venait pas; et je pleurais. — Et quand vous avez été guéri? — Oh! Madame, vous allez voir! on me mena au-devant de ma mère, qui était allée à la campagne, à cause que l'air de la maison était mauvais. Moi, j'étais bien content de la revoir; je croyais qu'elle allait m'embrasser, parce que je ne savais pas que ce vilain mal m'avait tout picoté la figure, et que ma mère n'aime pas les enfants laids. Il y a auprès de chez nous un petit pauvre qui est bossu et qui boite; il est laid aussi, et sa mère le tient toujours dans ses bras; il est bien heureux! — Et votre mère, lorsqu'elle vous vit, que fit-elle? — D'abord on m'avait recommandé de ne pas parler, et je m'étais caché, pour rire, derrière des femmes qui me conduisaient. Tout de suite ma mère parle de moi; on lui dit que j'étais bien guéri. Mais elle

dit: « Pourquoi ne l'avez-vous pas amené? » Moi, je me montrai pour la surprendre; mais elle me regarda sérieusement, comme ça, et je n'osai pas avancer. Elle dit: « Quel est cet enfant? » Ma bonne dit: « C'est le fils d'une voisine. — Ah! la pauvre femme, dit ma mère en fixant toujours les yeux sur moi, comme il est laid! » Mais moi j'étais trop triste de voir qu'elle ne me reconnaissait pas. Je pleure et je lui dis: « Mère, c'est moi. » Alors elle se recula comme quand elle voit une araignée, et elle dit: « Ce n'est pas vrai, tu n'es pas mon enfant. » Puis elle pleura, et elle dit que j'étais bien laid et qu'elle était bien malheureuse. Je me suis à genoux, et je lui ai dit: « Mère, ce n'est pas ma faute, je n'ai rien fait et je vous demande pardon. » Elle n'a pas voulu m'écouter; elle s'est écriée qu'elle était bien à plaindre de m'avoir tant aimé, et que j'étais un monstre. Qu'est-ce qu'un monstre, Madame? — Un monstre, pauvre enfant, m'écriai-je, outrée, et cédant trop vite à mon indignation, c'est une mauvaise mère comme la tienne. — Ah! me répondit gravement ce cher petit ange, moi, je ne veux plus que vous me disiez cela, Madame. Ma mère n'est pas méchante; c'est le bon Dieu qui m'a rendu laid pour qu'elle ne m'aime plus. Quand j'étais tout petit, et bien joli comme mon frère, elle me portait dans ses bras, elle me caressait, elle me faisait jouer auprès d'elle, et elle me montrait à lire dans un livre d'images. Mais à présent elle ne me parle que pour me renvoyer; je vais tout seul dans les champs; je suis bien malheureux; je pleurerais si elle ne me l'avait pas défendu. Mais quelquefois je suis bien content; je vais cueillir les fleurs que je sais qu'elle aime, et puis je les donne à mon frère, et elle les prend et les baise, parce qu'elle croit que c'est mon frère qui les a cueillies. D'autres fois je dis à mon frère de jouer avec elle, et j'entr'ouvre tout doucement la porte de sa chambre, et je la vois comme quand elle m'aimait, et qu'elle jouait avec moi. — Vous aimez donc votre frère? — Oui; il m'aime bien, lui! Il ne se moque jamais de moi, et il n'est pas fier d'être beau comme les anges. Des fois il lui dit: « Mère, embrasse donc André; » mais elle ne veut pas; elle me renvoie parce que je pleure, et elle m'appelle vilan jaloux. Qu'est-ce que c'est qu'un jaloux, Madame? — Vous n'êtes pas jaloux, mon enfant; votre mère se trompe. Mais votre père, dites-moi, vous aime-t-il? — Je ne sais pas. Mon père est bien loin, en voyage. Savez-vous si elle m'embrassera le jour de sa fête? — Il faut le demander au bon Dieu, mon enfant; car, vous verrez, on vous a trompé; le bon Dieu ne vous hait point. Qui vous a parlé du bon Dieu? — C'est mon autre bonne qui s'en est allée. — Et votre mère, vous parle-t-elle du bon Dieu? — Jamais. — Faites-vous vos prières? — Je ne les fais plus. — Il faut les faire. Le bon Dieu aime bien les enfants; cela, c'est la vérité. Priez-le; vous verrez un jour qu'il aura soin de vous. Dites-lui (vous savez qu'il entend tout): *Mon Dieu, faites, s'il vous plaît, que je sois aimé de ma mère.*

Et si votre mère ne veut pas, alors le bon Dieu vous appellera dans son paradis, vous redeviendrez beau comme les anges, et la sainte Vierge sera votre mère. S'il vous laisse sur la terre, il vous donnera des amis qui vous aimeront plus que votre mère ne vous a jamais aimé. — Mais je préférerais que ma mère m'aimât sur la terre, et fût encore ma mère dans le ciel. — Écoutez, petit André, vous n'ignorez pas que le bon Dieu sait tout et qu'il a tout fait : il sait ce qui nous convient mieux que nous ne le savons nous-mêmes, et comme il est très bon, il arrange ce qui nous arrive pour notre bien ; mais il faut le laisser faire et s'en rapporter à lui. Vous avez bien vu des groseilliers ? — Oui, Madame. — Vous savez qu'avant d'avoir des groseilles ils ont des épines ; eh bien, si l'on ne faisait attention qu'à ces épines qui piquent, et qu'on arrachât tout de suite le groseillier, il n'y aurait plus de groseilles, n'est-ce pas ? — Oui, Madame. — Et du blé, vous en avez bien vu aussi ? Lorsqu'il commence à pousser, ce n'est qu'une petite herbe qui n'est bonne à rien. Si l'on arrachait cette petite herbe, pourtant il n'y aurait pas de blé, il n'y aurait pas de pain, et plus rien à manger. Le bon Dieu veut qu'on attende qu'il fasse pousser et mûrir tout cela, et quand on a un peu attendu, il se trouve qu'on a des groseilles, qu'on a du blé, et toutes sortes de bonnes choses que le bon Dieu donne au monde pour le nourrir ; mais il faut attendre et prier, et vouloir ce que veut le bon Dieu. Vous, mon petit André, voilà comment il faut faire : si le bon Dieu permet que votre mère ne vous aime pas, cela ne l'empêche point de songer à vous, et de préparer votre bonheur. Quand ce qu'il veut dans sa grande sagesse sera fait, vous verrez votre mère vous chérir, et vous reconnaîtrez que le bon Dieu ne vous a point haï et ne vous a point abandonné. — Je ne serai donc plus laid ? me dit le pauvre enfant, revenant toujours à cette malheureuse idée. — Non, André ; cela passera comme votre maladie. D'ailleurs, vous n'êtes pas laid, parce que vous êtes bon. Savez-vous quelle est la beauté des anges ? C'est d'être bien bons et de prier Dieu. Voilà ce que Dieu regarde, et ce qui lui plaît. Moi, je vous trouve très beau, et je serais contente si vous étiez mon fils. Voudriez-vous être mon fils ? — Je vous aime bien, dit-il ; mais j'aime mieux ma mère. — Vous avez raison : il faut bien aimer votre mère, et avoir soin de prier pour elle. Me promettez-vous de prier ? — Oui, Madame ; je dirai *Notre Père* et *Je vous salue, Marie.* — Vous savez donc encore vos prières ? — Oui, Madame ; je sais aussi *Je crois en Dieu* et *Je me confesse à Dieu.* C'est ma bonne qui s'en est allée qui m'a appris cela ; maman l'a renvoyée parce qu'elle me gâtait. »

En causant ainsi, nous étions arrivés à la ville ; j'ôtai de mon cou ma médaille. « Voulez-vous, André, dis-je à mon petit compagnon, qu'avant de vous quitter je vous fasse un cadeau ? Voilà l'image de la sainte Vierge ; elle est bénite ; si vous voulez avoir bien soin de la porter, de la baiser et de dire la petite prière qui est dessus...

Savez-vous lire? — Qu'un peu, Madame; » et il lut à peu près l'inscription de la médaille. « Si vous voulez faire ce que je vous recommande, continuai-je, là sainte Vierge du ciel, qui est très douce et très bonne, et qui chérit tous les pauvres petits enfants, vous chérira davantage encore. Lorsque vous direz : *Priez pour nous*, vous le direz pour vous, pour votre frère et pour votre mère; car votre mère est malade, voyez-vous; c'est une maladie quand une mère n'aime pas son fils, et peut-être que Dieu la guérira, voyant que la sainte Vierge le lui demande. Adieu, André; voulez-vous m'embrasser? »

Il se jeta dans mes bras; puis, me regardant avec un grand sérieux: « Vous êtes bien bonne, me dit-il: êtes-vous un ange? — Non, je ne suis qu'une femme qui aime bien le bon Dieu; mais j'ai à mes côtés un ange invisible qui m'a conduite vers vous, pour vous parler du bon Dieu, pour vous donner cette médaille, pour vous apprendre que la sainte Vierge et le bon Dieu vous aiment bien et vous protégeront. Vous aussi, vous avez un ange qui vous accompagne partout. Il faut également le prier et lui dire: « Mon bon ange, préservez-moi du danger, aidez-moi, secourez-moi, apprenez-moi à servir Dieu. »

Il me promit de ne rien oublier, et nous nous séparâmes. Je m'étais déjà un peu éloignée, lorsque je l'entendis courir après moi. « Comment que vous vous appelez? me dit-il tout essoufflé. — Agnès, lui répondis-je. Pourquoi me demandez-vous cela? — Je dirai, reprit-il: Sainte Vierge, priez pour Mme Agnès. — Et moi, tous les jours, je dirai : Sainte Vierge, priez pour mon petit ami André. »

Voilà, ma mère, l'aventure dans tout son détail. Mon petit André ne vous semble-t-il pas bien à plaindre, et cette mère ne fait-elle pas horreur? Que Dieu est bon d'avoir, dans cette grande épreuve, ménagé encore la foi du pauvre enfant, et permis que ses idées fussent redressées au moment où elles prenaient une direction si effroyable? J'ai déjà fait mille plans pour attirer à moi André et sa mère; je vais inventer toute une police afin d'en venir à bout. Priez Dieu afin que je réussisse au moins à sauver André. Si l'on n'avait l'espoir de lutter un peu contre les choses horribles qui se passent sur la terre, comment un cœur juste pourrait-il supporter la vie?

XLV

HISTOIRE D'EUPHROSINE

L'autre jour, dans un salon où je me trouvais, l'on annonça M. et Mme Granville, et ces noms produisirent un vif mouvement de curiosité. M. Granville est un employé de l'administration des finances arrivé nouvellement à D***. Peu de personnes l'avaient encore vu; l'on était empressé de le juger, ainsi que sa femme. L'oisiveté souvent malveillante des sociétés de province s'occupe de ces petites choses; chacun veut tout de suite connaître les nouveaux venus; c'est une sorte de point d'honneur de savoir le premier quels ils sont, d'où ils viennent, s'ils sont riches. On provoque leurs confidences par des questions indiscrètes; ils ont besoin d'être habiles pour ne pas s'attirer immédiatement des critiques mordantes. C'est l'esprit du monde, je le déteste; néanmoins je fus peut-être plus curieuse que tous les autres quand je vis entrer M. et Mme Granville. Qu'on imagine ma surprise : Mme Granville n'est autre que mon ancienne condisciple, Euphrosine de ***, renvoyée du pensionnat, il y a trois ans, dans la même semaine où Albertine fut reçue enfant de Marie. J'eus peine à la reconnaître : un front soucieux, des traits amaigris, des yeux éteints; une parure convenable sans doute, mais toutefois bien modeste pour elle, qui aimait tant la richesse et l'éclat. Je devinai qu'elle était malheureuse, et je me sentis le désir de la consoler. Comme elle pouvait craindre, en souvenir du passé, que je voulusse la fuir, j'allai lui présenter la main. Elle témoigna une extrême joie de me retrouver, et bientôt m'exprima d'une manière si touchante le désir de me fréquenter, que j'en fus attendrie. « J'ai bien des choses à vous dire, poursuivit-elle, bien des conseils à vous demander; puisque vous le permettez, je le ferai demain. Ne vous effrayez point d'un passé avec lequel j'ai rompu, et que je veux expier. Je sens que vous êtes toujours cette Agnès dont j'enviais la raison et la piété. Devenez ma bonne sœur et ma petite mère, j'en ai besoin. Je crois Dieu moins irrité contre moi, puisqu'il a voulu que je vous rencontre ici. »

Ce discours avait excité très fortement mon intérêt. J'y pensais encore le lendemain à la messe, et j'attendais avec impatience le moment de voir Euphrosine, lorsque je l'aperçus qui revenait de la sainte table. Convaincue par là qu'elle était bien convertie, je me

sentis pour elle plus d'affection encore. Au sortir de l'église, nous allâmes nous promener ensemble sur les belles allées de la ville, peu fréquentées à cette heure, et très propices à l'entretien que nous voulions avoir. Pour expliquer le commencement de notre conversation, il faut que je décrive en quelques mots ces allées. Elles couronnent l'extrémité supérieure de D***, qui s'élève en amphithéâtre sur les flancs d'un ravin au fond duquel coule paisiblement l'Isel, rivière de moyenne taille, dont les caprices et les détours sont charmants, et s'arrangent là, comme il est dit dans *Télémaque, à souhait pour le plaisir des yeux.* A droite, l'Isel côtoie des collines boisées, et baigne la basse ville; à gauche, elle arrose de belles vallées, que ferme une dentelure de monticules où d'heureuses maisons de campagne sont parsemées à travers les arbres, les vignes et les moissons. Cette rivière n'étant pas navigable, son cours, aussi loin que l'on voit, est chargée de barrages, de moulins, de cascatelles qui divertissent les regards; quelques batelets de pêche y paraissent, semblables, avec leur petit corps et leurs grandes rames, à ces légers insectes qui courent sur l'eau; le spectacle est encore égayé par de nombreuses buanderies; et parfois on entend les laveuses chanter des airs de la contrée que le bruit des battoirs accompagne fort bien. Quoique l'on soit dans la ville, on ne l'aperçoit pas; on ne découvre que le riant tableau de la campagne, et presque toujours on est seul à le regarder; s'il se fait quelque bruit, c'est celui du vent qui passe dans les arbres, ou celui de l'eau qui se mutine contre les écluses, ou encore ce bruit joyeux qui vient des lavoirs. Enfin, comme le peuple ici est resté assez catholique, il y a un certain endroit de la plaine où l'œil chrétien peut saluer une croix de mission dressée par des confréries de pénitents, et fort révérée des pauvres, car pour les bourgeois, ils la regardent avec dédain, et quelques-uns même avec une sorte de fureur. Quant à la promenade, elle est longue, spacieuse, et formée de quatre rangées d'ormes séculaires. Euphrosine contemplait avec plaisir cet ensemble, qui n'a rien sans doute de surprenant ni de grandiose, mais qui est doux, propre à reposer l'âme, et auquel une belle statue d'évêque, élevée sur la promenade, et dominant tout l'espace, qu'elle semble bénir, donne quelque solennité.

« Agnès, me dit Euphrosine d'une voix émue, cette nature est pieuse, et par sa paix elle reproche à ceux qui la contemplent de n'être pas heureux. Elle a confiance en son créateur, elle ne se tourmente point, elle ne sort pas de l'ordre, elle subit l'hiver comme si elle savait que la Providence lui ménage par ce moyen des beautés nouvelles, et chaque année, en se couvrant de fruits et de fleurs, elle nous accuse des efforts insensés que nous faisons pour tirer de nous-même un bonheur que Dieu nous prépare peut-être, et qui ne peut venir que de lui... » En ce moment, une cloche se fit entendre; Euphrosine, s'interrompant pour l'écouter :

« Quel son! s'écria-t-elle; est-ce qu'il ne vous dit rien? — Il me dit, lui répondis-je, la même chose qu'à vous. C'est la cloche des ursulines; elle ressemble à la cloche de nos mères, que sans doute l'on sonne en ce moment même pour la messe de M. l'abbé. — Bonne Agnès, reprit tristement Euphrosine, je l'entends comme vous; mais elle ne vous dit pas les mêmes choses qu'à moi. Cette confiance dans la bonté divine, cette soumission à ses desseins, cette fidélité à sa grâce, que semble nous montrer la nature, et cette paix profonde qui en est le fruit, j'apprenais à les connaître quand la cloche du couvent réglait toutes mes actions. Durant ces jours heureux, dont, par ma faute, j'ai abrégé pour moi le cours, vous avez amassé un trésor de sagesse qui s'est accru depuis. Moi, au contraire, j'avais peu gagné, et ce peu je l'ai perdu. Vous êtes riche d'amour pour Dieu, riche de paix, d'innocence et de bénédiction; vous n'avez point quitté la maison du père, et vous y travaillez saintement. Moi, je suis l'enfant prodigue; j'ai tout jeté, tout dissipé. Maintenant je reviens, mais si faible, qu'à chaque instant la force me manque, et je ne sais si j'arriverai. Écoutez avec charité, ma chère compagne, l'histoire de mes fautes : ce sera le tableau des punitions que j'ai subies; je ne puis rien dire qui vous engage plus à prier pour moi. »

Nous étant alors assises au pied de la statue, Euphrosine commença en ces termes un récit qu'interrompirent souvent nos pleurs.

« J'atteignis ma dix-septième année. Nos mères n'étaient pas mécontentes de moi; on me classait parmi celles dont on attend plus de bien que de mal; je pleurais souvent du regret de ne pas valoir mieux, et mon intelligence faisait espérer pour mon cœur. A l'approche des vacances, j'avais, dans un moment de ferveur, demandé chez nous la permission de les passer au couvent. On m'en laissa la liberté; mais bientôt mes désirs inconstants m'inspirèrent d'autres projets, je partis inquiète; la pensée que je venais de refuser une grâce empoisonnait d'avance le plaisir que je comptais encore goûter. Que de fois j'ai sans profit renouvelé cette épreuve!

« Mes parents, me trouvant grande et raisonnable, ne tinrent pas compte des sages avis que Mme la supérieure leur avait donnés sur moi. Ils me traitèrent comme une femme; je fus conduite dans le monde, au théâtre, laissée libre d'écouter, de causer, de lire comme il me plairait; et bientôt les conversations, les parures, les spectacles eurent troublé mon cœur. Malgré ce que je m'étais promis, je négligeai tout de suite mes devoirs de piété : le soir et le matin j'abrégeais mes prières; le reste du temps je ne pensais point à Dieu. Faut-il dire quelles autres pensées m'occupaient? Un jour je trouvai dans le cabinet de mon père un livre sur lequel le démon me fit jeter les yeux. J'étais bien prévenue de ne rien lire sans prendre conseil, pourtant j'ouvris ce livre, je le parcourus avec épouvante, avec horreur..., mais je ne le rejetai pas. En quelques instants la foi,

la charité, l'innocence, tout fut éteint dans mon âme par ce livre abominable; et lorsque enfin, tremblante, effarée, pleine de remords, je m'échappai pour aller me jeter aux pieds d'un crucifix, je connus mon malheur : je ne pouvais plus prier, j'avais des doutes, j'étais perdue! Le soir, je vis chez nous une dame qu'on y avait décriée le matin. Elle était belle, et montrait, sauf la modestie, toute l'assurance que peut avoir la vertu ; chacun s'empressa pour lui plaire, ma mère la reçut bien. Cette circonstance acheva de me bouleverser. Voyant la société si prompte à caresser ceux qui enfreignent les principes qu'elle défend, je me demandai si le livre qui traitait de conventions et de simagrées toutes les lois morales n'exprimait pas la secrète conviction de chacun. Ce soir-là je me couchai sans prier; mais je ne pus dormir. Des idées horribles, des fantômes inconnus, des pensées que je ne m'expliquais pas, et dont j'avais honte au milieu des ténèbres, me tinrent éveillée jusqu'au jour. Si j'essayais, pour me calmer, une pratique de religion, les paroles de l'affreux livre assaillaient ma mémoire et me disaient : « La religion est une fraude; personne n'y croit! ton père n'y croit pas! » Je demandais grâce; et il me semblait entendre encore : « Il n'y a point de grâce, il n'y a point de Dieu ; il n'y a qu'une fatalité qui jette au hasard sur la terre les peines et les plaisirs! » Éplorée, je me croyais dévouée à l'enfer ; alors ces mêmes voix me criaient : « Point de Dieu, point de paradis, point d'enfer! Tu n'as rien à espérer ni à craindre, que de ton intelligence et de la fatalité! »

« Cependant l'aube, pénétrant dans ma chambre, éclaira une petite statue de la sainte Vierge placée au pied de mon lit. Cette douce image, la même que celle à qui nous rendions honneur au couvent, me calma; je crus presque n'avoir fait qu'un mauvais rêve. Mais bientôt, persécutée de nouveau par les souvenirs de la veille, j'élevai mon cœur vers Marie, je résolus de me confesser le jour même, et j'allai prier ma mère de m'indiquer un confesseur. Hélas! ma mère pensa que je n'aurais pas le temps de me confesser sans déranger une partie de campagne organisée pour ce jour-là. J'insistai; elle se mit à rire et me traita de scrupuleuse. Mon père était présent; il me demanda quel crime j'avais commis pour être si pressée, et ajouta d'autres railleries. Je devais avouer ma faute, révéler au moins mes périls; Dieu n'exigeait peut-être, pour me pardonner, que ce petit effort : je ne voulus pas le faire; le respect humain l'emporta, la confession fut remise au lendemain. Le lendemain j'étais plus avancée dans le mal, et je désirais moins de revenir à Dieu.

« On recevait chez nous beaucoup de jeunes gens : l'un d'eux se faisait remarquer par les avantages de sa personne et de son esprit. Il avait des talents agréables; l'on parlait avec admiration de sa conduite en plusieurs circonstances; il était, disait-on, brave et généreux ; on ne lui reprochait qu'une fierté qui ne me déplaisait pas en lui. C'était M. Granville. Je lui connais, en effet, des qualités

que j'estime, et qui n'ont pu me rendre heureuse. Mais alors je le jugeais sur l'apparence, ou plutôt je ne le jugeais pas. Tous les hommages me charmaient; j'étais plus flattée des siens, autant à cause de sa réputation que par un mouvement naturel de mon cœur. Il semblait me trouver parfaite; continuellement il savait me donner mille preuves de cette bonne opinion qu'il avait de moi. En faut-il plus à beaucoup de jeunes filles pour attribuer de la perfection à un jeune homme déjà doué de quelque éclat extérieur? Sans se demander dans quel but on les loue, c'est à leurs yeux un mérite de leur reconnaître n'importe quel mérite ; elles se laissent perdre pour le plaisir d'être, à tort ou à raison, glorifiées des vertus qui pourraient les sauver Ainsi ma candeur, ma modestie, mon innocence, mes vertus craintives, qui se sentaient mourir sous les louanges, ma piété, dont le faible reste me poussait encore à fuir des pièges si visibles, étaient exaltées par M. Granville et disparaissaient de mon âme à mesure que je m'enorgueillissais de les posséder. Ce qui hâtait mon désastre, c'est le mystère dont tout ce manège était couvert, même pour moi. Chère Agnès, le démon est bien habile à diriger la perte d'une âme! Pour peu qu'elle se néglige, il n'y a rien en tout ce qu'elle entreprend dont elle s'effraye, ou seulement s'intimide. Un homme s'emparait de mon cœur; je lui laissais voir ma préférence, et cependant il ne m'avait jamais parlé qu'à haute voix et en public. Je pouvais encore me bercer du faux contentement d'être irréprochable : je l'étais pour le monde; devant Dieu je ne l'étais pas; je ne l'aurais pas été non plus devant ma conscience, si, au lieu de m'abuser volontairement par un silence menteur, j'avais voulu m'examiner avec soin. Il y a tant de moyens d'entendre, de répondre, de voir, en trompant les oreilles et les yeux ! J'étais assez musicienne, M. Granville chante bien; on nous demandait de chanter ensemble, j'y consentais toujours : c'était un langage. Je ne rougissais pas d'amener ma mère à dire ce que nous ferions, où nous irions le lendemain : M. Granville s'y trouvait, et je ne m'avouais pas que je l'y avais appelé. Un jour on parla de fleurs; on nomma celle qu'il aimait; je témoignai sans rien dire, en en cueillant une autre, que son goût n'était pas le mien, et je le vis le soir au spectacle avec une fleur semblable à celle que j'avais cueillie ; n'avais-je donc pas parlé, et ne répondait-il pas? Ces détails vous paraissent peut-être ridicules; pardonnez-moi de ne les point passer sous silence; je crois expier quelque chose en les racontant, car ils sont pour moi graves et cruels. Voilà, en effet, sur quelles garanties j'ai engagé mon existence. Je vous peins les premières et les plus vives joies d'un attachement qui fait aujourd'hui deux malheureux.

« M. Granville était l'ordonnateur de cette partie pour laquelle je remettais ma confession. Il s'agissait de visiter des ruines situées assez loin de la ville, au milieu des montagnes. Je vis qu'il avait disposé la fête dans l'unique intention de me plaire, et la joie qu'en

tira mon amour-propre dissipa bien vite le regret pieux que j'y apportais. Connaissez ma frivolité tout entière : le goût des arrangements qu'avait pris M. Granville, son adresse et sa promptitude à faire de moi la reine de la journée, enfin, le dirai-je? sa bonne grâce à cheval, l'avancèrent dans mon cœur mieux que l'esprit qu'il avait montré jusqu'alors, et mieux que ses qualités réelles.

« Quand la journée fut finie, M. Granville, qu'on accablait de remerciements, s'approcha de moi à la faveur de la nuit. « Je n'ai rien fait que pour vous seule, me dit-il, et de vous seule je n'aurai rien! » Loin de m'offenser, je m'attendris à ces mots, comme s'il avait eu lieu de me faire de reproches. Le matin, un nœud de velours placé dans mes cheveux était tombé; il l'avait porté à ses lèvres avant de me le rendre. Je détachai ce nœud, et sans délibérer, sans rien dire, je le mis dans sa main: c'est ainsi que je donnai ma vie. — Ciel! m'écriai-je, interrompant ici Mme Granville, que dut-il penser de vous? — Un jour, étant mariée, je le lui demandai, répondit-elle avec un sourire qui me navra. Il aurait plus mal jugé d'une autre; mais il pensa seulement que j'étais une petite sotte et qu'il était un grand fou. C'est la confidence que j'obtins.

« Cette pensée fut moins humiliante pour moi que celle dont je me sentis accablée, lorsque, de retour chez mon père, on me remit une lettre de notre compagne Virginie, qui, fidèle au projet de passer les vacances au couvent, me plaignait d'être partie, et me faisait un charmant tableau de ses plaisirs; elle me parlait du bonheur d'aimer Dieu et la sainte Vierge, de la gloire d'être pure, et du parfait contentement de ne connaître le mal que de nom, pour le haïr et le fuir toujours; elle me recommandait aussi de prier pour elle, comme si mon âme avait été encore à l'unisson de tant de foi et de chasteté. Je ne crois pas que Dieu m'ait donné beaucoup de leçons plus poignantes que celle-là. Je calculai combien de temps s'était passé depuis l'époque où mon cœur formait les pieux sentiments dont je le voyais actuellement si loin : il y avait quinze jours! En quinze jours, j'étais tombée de la candeur des anges aux manèges d'une coquette. Ma mère, en me rendant mon baiser du soir, ne me vit qu'un nœud dans mes cheveux. Elle me demanda ce que j'avais fait de l'autre. Cette question épouvanta ma mauvaise conscience. Je balbutiai que je ne savais ce qu'était devenu ce nœud, et que je croyais l'avoir serré. « Allons, reprit ma mère avec un sourire plein de bonté, tu l'as perdu : pourquoi rougir? Il faut vaincre cette habitude de pensionnaire. » Les habitudes de pensionnaire n'étaient que trop vaincues! je venais de faire mon premier mensonge. Je me retirai accablée de honte. Mais, au lieu de demander secours à la prière, j'entrepris de rassurer mon cœur en me rappelant tout ce que j'avais lu la veille contre la religion.

« La fin de ces funestes vacances fut pire encore que le commencement. Je suivais une voie où l'on ne s'arrête guère, et, quoique

rongée de remords, je ne voulus pas m'arrêter. Je voyais M. Granville tous les jours; tous les jours je pensais davantage à lui plaire, et je pensais moins à mon âme. Je m'exagérais à dessein la corruption du monde, pour relever l'attachement que j'étais si vaine d'inspirer et de sentir. Je me faisais de fausses vertus dans ce mensonge; je me disais, avec certains romans, que c'était le seul sentiment noble et désintéressé qui fût dans le cœur humain... Je vous épouvante, ma chère compagne; cependant laissez-moi poursuivre. Vous verrez que je confesse la justice de Dieu, et qu'aujourd'hui, sous les châtiments de sa colère, je ne demande le bonheur et la vertu qu'à son amour.

« Dans l'état de misère et d'impiété où je viens de me dépeindre, la Providence me prévint encore d'une dernière grâce, et ce fut mon retour au couvent. Je priai ma mère de ne point m'y renvoyer; mais, malgré sa condescendance accoutumée, elle tint ferme. Peut-être avait-elle quelques soupçons. M. Granville, averti que j'allais partir, sut me faire tenir une lettre où il me conjurait de ne pas l'oublier. Nous étions, disait-il, engagés inviolablement l'un à l'autre. Je le pensais ainsi. Les romans m'avaient habituée à ce langage, et je répondis de manière à le contenter. Je ne veux pas vous cacher une mauvaise action que je commis encore. J'écrivis à nos mères une lettre hypocrite, affectant une joie de revenir qui était bien loin de mon cœur : j'avais fait, depuis mon premier mensonge, d'étranges progrès ! Cependant je ne m'apercevais pas combien j'étais tombée. Mais en me retrouvant au couvent, dans cet asile que j'avais quitté, le mois précédent, si chrétienne et si paisible, je mesurai ma chute; elle m'épouvanta. L'innocence de mes compagnes, les vertus de nos mères, cette profonde tranquillité que la prière et le travail font régner partout, me rendirent assez de foi pour m'inspirer d'avouer entièrement l'état de mon âme et de me convertir. Cela m'était possible; je pouvais même, à ce point extrême, reconquérir la grâce de Dieu, sinon mon innocence, au moins quelque candeur, et la paix du repentir. Malheureusement, selon ma funeste coutume, je remis de jour en jour, et mes bonnes résolutions s'affaiblirent; je tardai encore, elles disparurent, et tout changea soudainement. La règle devint pour moi une contrainte insupportable; je pris en dédain la simplicité de mes compagnes; nos mères furent obligées de me punir, et je les accusai de dureté et de tyrannie. Je ne veux pas vous affliger en vous disant tout ce que j'imaginai contre elles d'absurdités méchantes, afin de me dérober à l'évidence de mes torts. Qu'il vous suffise de savoir que j'appelais à mon secours les souvenirs trop fidèles du mauvais livre que j'avais lu. Nos mères, de leur côté, m'examinaient avec inquiétude. Elles avaient d'abord attribué ma conduite à quelques vapeurs de vanité soulevées par les complaisances du monde. Pareille chose arrive souvent : une jeune fille s'entend dire qu'elle est jolie, elle prend là-dessus une idée ridicule

d'elle-même, et se croit un prodige. Mais cette folie se dissipe, la prière en fait raison, il n'en reste qu'un surcroît de vigilance à garder son cœur. On vit bien que chez moi le mal était plus profond; je fus surveillée de près. Cette surveillance, dont je n'appréciais pas le motif charitable pour mes compagnes et pour moi-même, m'irrita; je résolus de la déjouer. Je parus plus soumise, on ne s'y trompa point. Alors, sans me l'avouer peut-être, car je voudrais croire que je n'ai pas été perverse à ce point, je projetai de me faire des complices dans la maison, et d'y répandre les idées que j'avais rapportées. Je m'adressai à Virginie, qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'amitié. Virginie était un peu plus âgée que moi, et, comme vous le savez, sérieuse et raisonnable; mais, parfois aussi, très enthousiaste. J'entrepris (je ne sais comment j'eus cette audace) de lui raconter les attentions dont j'avais été l'objet de la part de M. Granville, et de lui dire même combien j'y étais sensible, dans l'espoir de pouvoir ensuite, à la dérobée, m'entretenir avec elle de ces pensées qui m'occupaient plus que toutes les autres. Un jour donc je l'accostai pendant la récréation. Malgré toutes mes précautions oratoires, j'étais fort émue. Virginie m'écouta quelques instants en silence; puis tout à coup, arrêtant sur moi des yeux fixes et perçants : « Dans quel but, dit-elle, me parlez-vous de la sorte? » Je me trompai sur son expression, et je crus avoir réussi. « C'est afin, lui dis-je, de vous apprendre ce que vous ignorez, et de vous soustraire à la tyrannie que l'on fait ici peser sur nous. — Mademoiselle, reprit-elle alors, je ne veux pas abuser de votre confiance, quoiqu'elle ne m'honore guère, et je ne veux pas vous juger; mais je vous préviens que, si vous me faites encore entendre rien de semblable, ou si je vous vois causer avec une autre, j'irai sur-le-champ tout révéler à nos mères. Ainsi faites attention, et sachez que je vous épie. » Cette sévérité me déconcerta. « Quoi! m'écriai-je, ne voyez-vous donc pas, Virginie, que j'ai voulu plaisanter? » Elle me regarda en face, je baissai les yeux, et elle me quitta sans répondre. Cependant, à peine avait-elle fait quelques pas, qu'un mouvement de son noble cœur et un dernier reste d'amitié la ramenèrent. « Euphrosine, me dit-elle les yeux pleins de larmes, priez Dieu; sauvez votre âme, et n'ajoutez point le crime de vouloir perdre vos compagnes au malheur de vous être perdue. » En me disant ces mots, elle s'éloigna; je la vis un instant après se diriger vers la chapelle. Quant à moi, j'étais transportée de colère, et je me sentais de la haine contre celle qui allait me recommander à Dieu. Hélas! qu'est-elle devenue, cette bonne Virginie? — Elle est morte religieuse, ma chère Euphrosine, un an après votre départ. — Gloire à Dieu! s'écria Mme Granville en joignant les mains; il est aussi prompt à récompenser qu'à punir. Oh! quelle sainte mort a dû faire notre pieuse Virginie! — Oui, lui dis-je, elle est morte saintement et glorieusement, et je vous en conterai un jour tout le détail. Mais re-

prenez votre récit. — Disons d'abord, Agnès, en mémoire de Virginie, un *Pater* et un *Ave*, qu'elle présentera au Seigneur, et qui me donneront la force d'achever. »

Ayant récité ces prières, nous nous embrassâmes, et Euphrosine poursuivit l'histoire de ses fautes et de ses malheurs.

« Je n'avais pas seulement le désir de désobéir et de faire quelque chose contre la règle et le devoir, je ne souhaitais pas seulement de n'être point seule à penser ce que je pensais, il y avait encore dans mon cœur un orgueil extravagant. Il me semblait que les attentions de M. Granville avaient fait de moi une personne importante, et que j'exciterais l'envie et l'admiration de celles de mes compagnes que je pourrais instruire de ma gloire. Aussi ne sus-je pas profiter des avis de Virginie. Une fois encore elle m'avertit de prendre garde ; je n'en tins pas compte, et je jetai les yeux sur Valencia de Saint-Maur, qui, étant étourdie et légère, me parut mieux disposée qu'une autre à recevoir mes confidences. Après bien des tentatives qui ne faisaient qu'irriter mon impatience, je parvins un jour à causer avec elle. Valencia m'écoutait et riait comme une folle, lorsque tout à coup Virginie parut entre nous : « Que dites-vous donc, Mesdemoiselles ? » demanda-t-elle gaiement. Valencia lui répéta tout mon discours, sans y soupçonner de ma part plus de mauvaise intention qu'elle n'y en mettait elle-même. Virginie, pour me ménager encore, se contenta de dire doucement que ces conversations ne convenaient guère, et qu'il fallait s'en abstenir. « Elle a raison, me dit Valencia ; nous sommes deux sottes, et ce sont nos bons anges qui l'ont amenée pour interrompre ces caquets. » Nous parlâmes aussitôt d'autre chose ; mais Virginie ne nous quitta point ; et quand la récréation fut finie, je compris que c'était la dernière où j'aurais assisté. « Vous allez me trahir ? dis-je tout bas à mon ancienne amie. — Je vais vous accuser, reprit-elle : c'est mon devoir ; mais je ne le remplirai pas sans prier pour vous. » En effet, une heure après je fus appelée devant Mme la supérieure. Virginie était là, baignée de larmes. Mme la supérieure, avec un visage affligé et sévère que je ne lui avais jamais vu, me questionna. Je ne cachai rien. Alors Virginie me pria en pleurant de lui pardonner ce qu'elle avait dû faire. « Il y a trois mois, me dit-elle, vous auriez agi de même. » Je lui répondis froidement que je ne lui reprochais rien. Elle sortit, et Mme la supérieure me déclara que, sa responsabilité envers les autres élèves ne lui permettant plus de me garder, j'étais renvoyée, et qu'on allait écrire à mon père. Vous savez ce qui se passe en ces occasions : placée, en attendant l'arrivée de mon père, sous la surveillance d'une religieuse qui ne me quittait pas un instant, je ne parus plus ni aux études, ni aux récréations, ni au réfectoire ; j'assistais à la messe loin des bancs des élèves ; j'eus pour me promener une autre partie du jardin ; enfin la brebis galeuse fut totalement séparée du troupeau. Que cela dut vous paraître effrayant !

— Nous étions consternées, dis-je à Mme Granville; d'autant plus que nous ignorions absolument ce que vous aviez fait; car ni Virginie ni Valencia ne prononcèrent un mot; on vous regardait sans oser parler de vous. Que vous deviez souffrir !

— J'étais trop mauvaise, reprit-elle, pour souffrir comme vous l'imaginez. Insensible à l'humiliation, je n'avais qu'un sentiment de crainte en pensant à mon père; car, pour ma mère, je savais qu'elle serait affligée, mais qu'elle n'aurait point la force de me blâmer, et je m'en inquiétais peu. D'un autre côté, je me réjouissais d'être rendue plus tôt à la liberté que je désirais tant, et je me proposais de faire savoir à M. Granville, lorsqu'il serait mon mari, que j'avais voulu être renvoyée pour le revoir plus tôt. La bonne mère Sainte-Claire, qui me gardait, essaya de me donner de meilleurs sentiments: je lui laissai tout de suite voir qu'elle n'y pourrait pas réussir; elle se réduisit au silence le plus charitable, ne me faisant aucun reproche, supportant mes impertinences avec la compassion qu'on a pour un malade. J'exerçais de mon mieux sa patience, c'était mon plaisir, lorsque je ne m'abandonnais pas comme une insensée aux chimères de mon imagination et aux dangers de mes souvenirs. Enfin mon père arriva. Mme la supérieure vint me chercher pour me conduire à lui. Mère Sainte-Claire alors, malgré l'indignité de ma conduite, m'embrassa; cette bonne mère pleurait. Mme la supérieure aussi répandait des larmes. J'étais muette, et je pouvais à peine me soutenir. Un rayon de foi me faisait voir en ce moment, sur la route où j'entrais, les profondeurs de l'enfer. Mon père me reçut sans m'adresser la parole; il avait attendu debout; la voiture était prête. Mme la supérieure et mère Sainte-Claire m'embrassèrent encore, et je partis. En ce moment on sonnait la messe de M. l'abbé. Ce que j'éprouvai fut terrible. Quelque crainte que m'inspirât le froid courroux de mon père, j'étais encore plus épouvantée de l'avenir. Chassée, justement chassée du couvent ! Cette pensée me remplissait de terreur, et m'était d'autant plus poignante, que j'accusais enfin M. Granville. Je me disais, oubliant mes propres torts, que tout cela se faisait par sa faute, et que, s'il m'avait véritablement aimée, il aurait attendu la volonté de mes parents, loin de surprendre la mienne. Mon père pouvait prévenir encore bien des malheurs; quelques douces et confiantes paroles aurait suffi pour tout obtenir de moi. Mais il ne sut me montrer qu'une rigueur excessive. Cette rigueur, qui m'avait terrifiée d'abord, finit par m'irriter. Je n'avais pas même osé demander pardon, bientôt je ne désirai plus être pardonnée.

« Pour expliquer ma sortie du couvent, on avait répandu le bruit que j'étais malade, et ma tristesse le donnait assez à croire; mais cette tristesse et la grave impression que j'avais reçue ne tinrent pas contre les inquiétudes que parut éprouver M. Granville. La passion reprit sur moi tout son empire; bientôt je ne m'occupai plus que des pensées

qu'elle m'inspirait. Ma mère était bonne, mais imprévoyante ; elle avait des sentiments de religion indécis et sans chaleur, croyait tout ce que je voulais lui dire, et se laissait gouverner par moi ; mon père continuait de me traiter avec une sévérité ou plutôt avec un dédain silencieux, qui me rendait fort pénible le séjour de la maison paternelle. Vous comprenez de quel ennui j'étais accablée. A ma place, vous auriez prié ; naguère le l'aurais fait moi-même : après ce qui s'était passé, je renonçai tout à fait à la prière. M. Granville parvint sans peine à m'entraîner dans un commerce de lettres, et tout le temps que je ne consacrais pas à lui écrire, je l'employais à dévorer des romans. J'achevais ainsi de perdre la foi et la raison.

« Un jour, trois mois environ après mon expulsion du couvent, M. Granville me fit savoir qu'il m'avait demandée en mariage, et que mon père, me destinant à une autre union et ne le trouvant pas assez riche, l'avait refusé. Il ajoutait qu'on disposerait prochainement de ma main contre ma volonté, si, pour éviter un malheur qu'il ne saurait supporter, je ne consentais à m'enfuir avec lui. Sa lettre me bouleversa. D'un côté, je n'espérais point fléchir mon père ; de l'autre, la fuite de la maison paternelle était un dernier pas que je ne pouvais franchir. Je ne doutais point de la probité de M. Granville ; mais je craignais les jugements du monde. Vainement je voulais parfois m'exciter à les braver, je n'en retirais qu'une sorte de honte, me sentant captive des liens de l'opinion, lorsque tant d'autres étaient brisés. Au milieu de ces angoisses, je fis une réponse qui devint fatale à mon bonheur dans tout ce qu'elle avait de conforme à mon devoir ; car tel est le sort de l'âme qui n'est plus chrétienne : Dieu la punit de ce qu'elle accorde aux passions, les passions la punissent de ce qu'elle leur refuse. Je suppliais M. Granville de ne plus troubler ma vie ; je lui disais qu'entre le malheur d'être séparée de lui et l'effroi d'être maudite par mon père ou perdue aux yeux du monde, la mort était mon seul refuge ; mais qu'au moins je le conjurais de me laisser quelque joie dans cette ressource dernière, en ne me condamnant pas à mourir déshonorée. J'étais sincère ; il ne le crut point, et me répondit avec violence que je me réservais sans doute de le trahir, mais que, dût-il en perdre la vie, il saurait bien me contraindre à tenir mes serments. « Puisque vous craignez les jugements du monde, ajoutait-il, redoutez encore plus un homme au désespoir. Je ne crois pas que vous saurez mourir, et je crois que vous obéirez à votre père. Mais j'irai trouver celui qu'on vous destine, et soit par la force, soit par les moyens que vous m'avez fournis vous-même, songez que tout sera révélé... — Ah ! cette conduite est odieuse, m'écriai-je, aussi émue qu'Euphrosine, dont la voix tremblait.

— Odieuse ! hélas ! ce fut ce que j'en pensai, reprit-elle comme accablée par ses souvenirs. Et l'attachement méconnu dont on invoquait si impérieusement les droits criminels perdit de sa force et de

son illusion au moment où je sentais qu'il allait exiger le sacrifice absolu de ma liberté. Je relus cent fois cette épouvantable lettre; elle me donnait le vertige. Déjà je croyais voir du sang se répandre à cause de moi, la malignité publique s'emparer de ma vie, et mon père, l'homme du monde le plus jaloux de la gloire de son nom, expirer de colère en me maudissant. Je ne pouvais prendre conseil, je ne voulais plus écrire. J'avais l'espérance puérile que mes précédentes lettres étaient anéanties, et je craignais, en écrivant de nouveau, de fournir des preuves qui peut-être n'existaient plus. Comme si je pouvais par là remédier à quelque chose, je me hâtai moi-même de détruire celles de M. Granville. J'y employai la durée d'une nuit expiatrice; car avant de les livrer aux flammes je les parcourus encore; dans la situation d'esprit où j'étais, elles me firent pitié; je n'y trouvais que des mensonges calculés pour m'aveugler; ce qui m'avait exaltée m'indignait souvent; des larmes de colère tombaient de mes yeux sur la trace des pleurs de mon enthousiasme et de mon amour. J'avais aussi conservé des fleurs, maintenant sans forme, sans couleur et sans parfum, que mes doigts en les froissant réduisaient en poussière, juste image du bonheur qu'elles devaient rappeler et de celui qu'elles avaient promis! Quelle confusion, quelle amertume, lorsque je songeais à la durée de ces fleurs de piété qui vivent dans certaines âmes, y répandant toujours la bonne odeur de Jésus-Christ! Mais il n'y avait plus pour moi de consolation religieuse. La religion semblait n'être, au contraire, qu'une raillerie ajoutée à tout ce que j'endurais; si elle paraissait au milieu de tant de mensonges réunis pour me désespérer, c'est à elle que je criais: Mensonge, afin d'écarter de ma misère sa clarté, qui m'en montrait l'horreur.

« Bientôt une seconde lettre de M. Granville, plus désespérée et plus menaçante encore, vint mettre le comble à mon délire. Après avoir formé cent projets en une heure, je m'arrêtai au plus extravagant de tous. Je résolus d'avoir la nuit une entrevue avec M. Granville, de lui reprocher sa tyrannie, de me jeter à ses pieds, de lui demander grâce, et de lui déclarer enfin que je n'épouserais que lui, mais que je ne l'épouserais jamais contre la volonté de mes parents, remettant à connaître ses volontés pour rejeter ou pour adopter de plus noires résolutions, car j'étais capable de tout, et le crime de mettre fin à mes jours m'épouvantait moins que l'éclat au-devant duquel je courais en voulant le prévenir. J'attendis, en proie à des visions terribles, le moment d'exécuter ma folle entreprise. Voici comment je l'avais conçue:

« Le jardin de mon père est fort vaste; tout à l'extrémité, une petite porte, dont je m'étais procuré la clef, donne sur un chemin tournant qui conduit de la ville à la rivière. Ce chemin, très peu fréquenté le jour, est absolument désert la nuit; d'un côté, le mur de notre jardin le borde entièrement; de l'autre, il n'y a que deux

ou trois maisons séparées par d'assez grandes distances. La dernière maison, touchant presque à la rivière, à deux pas de la petite porte, appartient à M. Granville; il y habitait seul un appartement dont j'avais souvent vu les fenêtres; je savais qu'il restait à travailler jusqu'à une heure très avancée de la nuit; nous étions en plein été, je pensais n'avoir qu'à ouvrir et à l'appeler.

« Quoique ce plan fût facile, j'eus bientôt lieu de croire que j'avais trop compté sur mon courage. A peine fus-je dans le jardin, que j'éprouvai des terreurs inimaginables; les arbres me paraissaient autant de fantômes; le moindre vent qui faisait ployer une branche, le sable qui criait sous mes pieds retentissaient comme des voix accusatrices. Un rameau d'aubépine qui accrocha ma robe me fit pousser un cri perçant; je m'arrêtai court, croyant que c'était une main qui me saisissait. Je me détrompai sans pouvoir vaincre ma frayeur, et je restai immobile, n'osant plus avancer ni reculer, lorsqu un nouvel incident vint jeter dans mon âme d'autres sensations non moins cruelles peut-être, mais qui du moins me soulagèrent en m'arrachant des larmes: j'entendis sonner minuit à l'horloge de la paroisse, et je me rappelai que la première fois que j'avais ainsi entendu sonner minuit, c'était au couvent, étant toute petite, dans les bras d'une religieuse qui me rapportait au dortoir, parce je m'étais endormie à la messe de Noël. Cette bonne religieuse me tenait bien enveloppée dans son manteau de chœur, et, quoiqu'elle fût pressée de regagner sa stalle, elle avait bien voulu s'arrêter un moment dans le jardin pour me laisser regarder les étoiles, et me donner le plaisir de lui montrer que je savais compter jusqu'à douze. Avec ce souvenir se réveillèrent en toule mille souvenirs semblables: je vis le couvent, nos mères, nos sœurs, nos compagnes, comme si j'avais été encore dans le sein de cette innocence et de cette paix. Je songeais à ce paisible dortoir, où la clarté des veilleuses nous montrait, quand nous ouvrions les yeux, de saintes images protégeant notre sommeil. Vous connaissez, Agnès, la douceur de ces souvenirs, et moi j'en connais maintenant la force et la sainteté; mais avant d'en être secourue, j'en fus punie, et ils ne servirent longtemps qu'à venger, par des coups bien rudes, cette majesté divine dont j'avais méprisé les grâces. Concevez ce que j'éprouvais à me dire: Je serais encore là si je l'avais voulu; j'aurais le sommeil et la paix d'une sainte, j'aimerais Dieu, je formerais le projet d'être toute ma vie son enfant; tandis que je serai demain peut-être l'objet du mépris général; la honte de mes parents, le deuil des pieuses femmes qui m'ont élevée ou l'esclave d'un homme... ; cet homme, je ne savais plus si je l'aimais, si même je l'avais vraiment aimé! Je me jetai à genoux, fondant en larmes, et j'essayai de prier. Mais ni les pleurs ni la prière ne me firent voir un moyen possible d'échapper aux dangers que je redoutais. Éperdue, je me relevai, et je repris ma course à travers la nuit: Marche, marche, malheureuse, pensai-je en moi-

même, tu n'as plus de refuge ; accomplis le destin que tu t'es fait, va chercher la honte.

« Bientôt j'atteignais la porte du jardin, et j'allais ouvrir, lorsque des rires bruyants se firent entendre de l'autre côté du mur, dans le chemin. Nouvelle angoisse, car tout m'épouvantait, et je ne sais comment ma raison a survécu aux terreurs de cette fatale nuit. M'étant un peu remise, je calculai que ces rires venaient de la maison de M. Granville; je me rappelai aussi qu'il y avait dans le jardin, à quelques pas de la porte, un monticule couvert de bosquets, d'où l'on voyait de très près les fenêtres de son appartement. Je gagnai ces bosquets, et de là je contemplai un spectacle auquel je ne m'attendais pas.

« Je vis M. Granville, que je croyais en proie au désespoir, et c'était ce qui plaidait pour lui dans mon cœur, fort gaiement assis avec plusieurs compagnons devant une table chargée de bouteilles ; tous buvaient, riaient, criaient et fumaient comme les gens les plus mal élevés du monde. M. Granville parlait, et ses paroles provoquaient les éclats de rire dont je venais de m'épouvanter. Je ne pouvais m'en rapporter à mes yeux. Quoi ! ses lettres me plongeaient dans les transes de la mort, et quand il me forçait de la sorte à exposer plus que ma vie, il ne songeait qu'à s'amuser, et avec qui, et de quelle façon ! Je fus saisie d'une indignation si violente, que je crus expirer. Je souhaitais de voir tomber la foudre sur ce menteur, et, m'emportant jusqu'au blasphème, j'osai crier à Dieu : Vengez-moi ! Mais Dieu ne vengea que lui-même. Bénie soit la justice dont j'ai tant souffert ! Cette humiliation était encore un effet de la pitié céleste. Que serait-il arrivé, si j'avais trouvé M. Granville seul et dans la douleur, comme j'y comptais ! J'ai compris plus tard à quoi je m'étais exposée, et je frémis d'y penser.

« Au bout de quelques instants, les compagnons de M. Granville changèrent de conversation ; ils lui parlèrent de moi d'un ton plaisant, mais pourtant sans insolence et sans me nommer. Il répondit de même. Je vis qu'il ne se cachait pas de m'aimer, et que c'était une affaire publique, mais que néanmoins il avait su taire mes imprudences. Il se contenta de dire, en somme, que je méritais bien les plus durables et les plus dignes sentiments. « Messieurs, s'écria l'un de ces jeunes gens, plus ivre que les autres, car je crois qu'ils l'étaient tous, à la façon dont ils causaient, voyez-vous comme Granville est discret sur le compte de celle-ci ? Que signifie tant de réserve ? — Cela signifie, reprit M. Granville, que la conversation m'importune, et qu'il faut parler d'autre chose. — Bah ! ce n'est pas tout, dit à son tour un troisième que j'avais vu chez mon père, et dont j'avais cru remarquer les attentions pour moi ; Granville veut bien qu'on parle de ses succès, mais n'entend pas que l'histoire s'occupe de ses revers. — Est-ce que nous sommes rivaux ? lui demanda dédaigneusement M. Granville. — Non, reprit l'autre; on sait qu'il n'y a rien à espérer où vous

paraissez, et là moins qu'ailleurs, puisque vous n'y avez pas réussi. — Et, reprit M. Granville, plus irrité, qui vous a révélé que je fusse si malheureux? — C'est votre discrétion, répliqua le jeune homme. Vous ne dites rien de votre voisine, donc elle vous a repoussé. — Donc, continua M. Granville, vous compromettez celles qui vous écoutent, et vous êtes un lâche, quand vous n'êtes pas un sot! » Le jeune homme se leva furieux. « Vous avez ici des épées, s'écria-t-il, ordonnez qu'on les apporte! — Pourquoi faire, dit M. Granville. Je tire du sang de mes ennemis, non pas du vin. D'ailleurs, je ne veux point me battre contre vous, j'ai des occupations plus sérieuses, et, s'il vous faut une excuse, apprenez tous que la personne de qui nous parlons deviendra ma femme, ou ne sera celle d'aucun autre tant que je vivrai. A présent, si vous voulez rester mes amis, j'en serai content; si, par des paroles ou par des actions, vous entravez mes desseins, aucun de vous n'ignore que je brise les obstacles, ou que je me brise contre eux, et que la vie est l'enjeu qu'il faut mettre à ces parties-là. » A ces mots on s'empressa entre les querelleurs, et je vis qu'ils se donnaient enfin la main d'assez bonne grâce. Alors un des assistants, élevant son verre, s'écria: « Buvons à la fiancée! » Les autres répondirent par des bravos, et je m'enfuis aux éclats de leur joie grossière, ne roulant plus dans mon esprit que le projet de faire connaître à M. Granville l'aversion qu'il m'inspirait.

« Absorbée par cet unique désir, je rentrai sans précaution; j'ouvris, je fermai les portes comme s'il avait été jour, et que je n'eusse eu rien à craindre. Déjà j'étais sur le seuil de ma chambre, lorsqu'une lumière parut, et j'entendis marcher derrière moi. C'était mon père!... « D'où viens-tu, misérable? » me cria-t-il. Sans trouver la force de répondre, je lui présentai machinalement la dernière lettre de M. Granville, et je m'évanouis. Quand je revins à moi, j'étais au lit; ma pauvre mère me donnait des soins. Je voulus lui parler; mais j'étais si faible, que je ne pouvais réunir mes idées, ni presque prononcer un mot. « Dors, mon enfant, me dit-elle en me baignant de larmes, repose-toi, je te pardonne. » Le lendemain, je sus qu'avertie par mon père, elle m'avait trouvée étendue sur le carreau. Elle ignorait le reste, et tremblait de l'apprendre. Je lui racontai alors ce qui s'était passé, évitant par pitié pour elle, en ce malheur irrémédiable, de lui faire sentir combien sa surveillance m'avait manqué. Malgré son affliction, je vis à la manière dont elle m'embrassa que ce récit l'avait délivrée d'un grand poids. Elle me demanda si je voudrais encore épouser M. Granville. « Je le hais, lui répondis-je. — Ma fille, reprit-elle, quel avenir tu t'es fait! Je connais ton père, et je regarde comme assuré qu'il voudra te marier à ce jeune homme, s'il le juge capable de faire un éclat. — Je suis donc perdue, m'écriai-je, car il n'y a pas à espérer que M. Granville se dédise après l'engagement qu'il a pris. C'est une âme vaine et implacable, je le sais maintenant. Mais mon père pourra-t-il ainsi me sacrifier? — Il a, murmura-t-elle,

toujours tout sacrifié à son orgueil et à son courroux. » Nous n'ajoutâmes rien ; ces mots, qui m'avertissaient de mon sort en me révélant tout ce qu'elle avait eu à souffrir, ne nous laissaient plus que le droit de pleurer.

« Deux ou trois jours se passèrent dans une attente qui m'écrasait, et qui faisait mourir ma mère. Naturellement timide, et depuis longtemps brisée à une soumission absolue, elle n'osait pas questionner mon père sur ses desseins. Quels qu'ils fussent d'ailleurs, elle avait pu apprendre que le parti de la sagesse était de ne les contrarier jamais. Pour moi, je ne me sentais pas capable d'une résolution. Tant de secousses, le lugubre silence de la maison, l'effroi mal dissimulé de ma mère, mais, par-dessus tout, je ne sais quel instinct qui m'avertissait que j'étais captive sous le doigt vengeur de Dieu, me rendaient impossible jusqu'à l'idée d'une résistance quelconque. Oh ! cette subtile sagesse que nous mettons à combiner le mal, cet esprit de ruse si habile à servir nos passions, cette force de volonté avec laquelle nous marchons vers l'abîme, comme tout cela nous trahit lorsque le mal est fait, la passion obéie, l'abîme trouvé, et que, voyant la punition prête, on voudrait la fuir ! Je me désespérais de ne pouvoir qu'attendre ; mais je ne savais qu'attendre et me désespérer. Je comprends mon péché quand je me rappelle ces douleurs.

« Le troisième jour j'étais avec ma mère, que j'essayais en vain de distraire un peu, lorsque mon père parut devant nous. Son seul aspect me glaça. « Vous avez fait, me dit-il, pour vous déshonorer tout ce que vous avez pu. Mais vous n'avez perdu que votre avenir, et moi je n'ai réussi qu'à sauver votre réputation. Vous épouserez M. Granville. — Mon père ! m'écriai-je... — Silence ! interrompit-il ; vous ai-je permis de parler ? Vous l'épouserez, car je ne veux plus vous garder chez moi, et je ne pourrais vous donner à un autre sans tromper sa confiance, ou sans lui révéler votre honte. Dans quinze jours vous serez mariée, et vous quitterez pour jamais ma maison. » A ces mots, ma mère fondant en larmes : « Monsieur, s'écria-t-elle, par pitié pour ma fille et pour moi, ne la mariez point encore. Sa faute ne vient que de ma négligence, elle est moins coupable que moi ; elle a été bien imprudente, mais elle ne s'est point rendue méprisable ; un homme honnête et sage pourrait tout savoir et tout pardonner. — Si vous connaissez des hommes honnêtes et sages qui passent sur de pareilles choses, reprit froidement mon père, moi je n'en connais point. C'est sans doute que ces qualités me manquent. — Monsieur, dit encore ma mère, vous êtes bien dur ! pensez-vous donc que j'aie dans l'esprit de vous outrager ? Mais enfin c'est une mère dont vous voulez faire le malheur en lui enlevant sa fille ; c'est votre enfant que vous condamnez à un lien qu'elle doit redouter. — Quoi ! dit ironiquement mon père, est-ce que je ne respecte pas le choix de son cœur ? — Son cœur, abusé un moment,

s'est éclairé, reprit ma mère. Euphrosine connaît maintenant ce jeune homme, et elle ne l'aime plus. — Déjà! s'écria mon père avec une expression de joie cruelle. Ce mariage me vengera donc plus tôt que je ne l'espérais de l'insolent qui m'y contraint! — Votre fille en mourra, » murmura ma mère épuisée.

« Hélas! il sembla que ces mots ranimaient la fureur qu'ils voulaient calmer. « Ma fille, ma fille, répétait-il, ma fille s'est-elle demandé si ses actions n'avançaient pas mes jours? Lorsqu'elle écrivait à son séducteur, songeait-elle qu'elle traçait les preuves de ma honte? Lorsqu'elle a voulu fuir, a-t-elle craint d'être parricide? »

« Pâle et faible comme à l'agonie, ma mère eut encore la force de se jeter à genoux et de demander pardon pour moi. « Puisque vous teniez tant à votre fille, acheva mon père avec un surcroît de dureté, il fallait savoir la garder; expiez votre imprudence.

« — Relevez-vous, ma mère! » m'écriai-je à mon tour.

« Cette horrible scène m'avait d'abord atterrée; mais en se prolongeant elle fit bouillonner dans mon sang toute la violence paternelle, et Dieu permit que je cédasse à la colère que j'éprouvais.

« — Relevez-vous, ma mère, m'écriai-je encore hors de moi; ne vous abaissez point davantage à des prières qu'on ne veut point écouter. L'on me chasse d'ici, mais je suis bien aise d'en sortir. Au moins je ne verrai plus vos larmes et le mépris que l'on en fait; et si je meurs, je ne vous verrai pas mourir. Laissez agir le sort, qui veut que je sois malheureuse comme vous; je me plaindrais davantage si je l'avais aussi peu mérité. »

« Outré de ces mots, mon père s'avança pour me frapper. « Tuez-moi, continuai-je, ce ne sera pas le plus grand mal que vous m'aurez fait. Vous parlez d'expiation, et vous aurez aussi à expier quelque chose : c'est la perte de mon âme. Sans vos livres, sans vos dédains, sans votre mépris pour ma foi passée, peut-être que je serais pieuse encore; vous n'auriez rien à me reprocher, et moi résignée comme ma mère, je pourrais, en tout cas, vous pardonner vos implacables rigueurs. »

« Je ne sais jusqu'où j'aurais poussé cet emportement; mais mon père, exaspéré, sortit, sans doute pour ne pas m'écraser. Je m'aperçus alors que ma mère avait perdu connaissance. Hélas! elle devait survivre pour connaître toute mon infortune, et mourir loin de moi.

« Bientôt mon mariage fut annoncé publiquement; nous reçûmes la visite de M. Granville. D'après le conseil de ma mère, qui ne voyait plus que ce moyen de préserver mon avenir, je lui fis bon accueil. Je n'ai pas de peine à vous avouer qu'il sut d'ailleurs assez promptement reconquérir mon affection, et dissiper les craintes que j'avais conçues. Probablement averti par ma mère, il justifia sa conduite, attribuant ses menaces à l'excès de sa passion, et le reste à la

nécessité d'écarter les soupçons de ses amis, parmi lesquels, me dit-il, il avait reconnu plusieurs envieux. Je n'approfondis ni ses raisons ni ses sentiments ; je voulais le croire. Et de quoi m'aurait servi de ne le croire pas? J'avais agi de telle sorte, que la pire destinée pour moi était de rester chez mon père; mon âme gâtée ne s'occupait d'aucun moyen d'apaiser sa fureur, trop concevable chez un homme dont le tort et le malheur étaient de n'avoir d'autre Dieu que l'honneur humain. Quant à ma mère, mon cœur ingrat ne s'apercevait point qu'elle allait mourir. Je voyais M. Granville, et je ne voyais que lui. Il était attentif, soumis, ne se proposant que de satisfaire tous mes vœux. Ses discours, la légèreté de mon âge, la frivolité de mon esprit, la paix qui succédait à mes profondes angoisses, coloraient des plus douces espérances l'avenir qui m'avait tant effrayée. Ma mère étouffait ses inquiétudes, et comme M. Granville était sincère, elle parvenait peut-être à s'abuser aussi.

« Nous fûmes mariés; mais cette cérémonie eut un caractère sinistre. Elle se fit à la campagne, sans mes parents, presque sans témoins ; mon père y parut à peine ; et sa présence, comme son absence, l'attrista. Obligé de se soumettre aux lois de l'Église, M. Granville se confessa pour la forme. Ma confession, à moi, ne fut guère meilleure; mais, quoique bien déchue de ma foi de pensionnaire, il m'en restait assez cependant pour savoir que, recevant le sacrement sans être en état de grâce, nous faisions un sacrilège, et que c'était entrer par une funeste porte dans un nouvel état de vie. Ma mère, triste et silencieuse, éprouvait le même tourment et se désolait d'une séparation dont l'heure était venue. Le soir même elle partit, et tandis que l'impatience de mon père abrégeait nos adieux, de sombres pressentiments nous avertirent que nous ne nous reverrions plus. Troublée, abandonnée, peut-être maudite, je me sentis, quand je fus seule avec M. Granville, pénétrée d'une tristesse qui l'irrita Son âme altière ne put souffrir un sentiment où elle n'avait point de part; il me le laissa voir, et tout de suite je connus le joug auquel j'étais asservie.

« Le mariage exige une grande conformité de cœur, beaucoup de patience chez le mari, beaucoup d'obéissance chez la femme, et ces rares avantages sont encore de peu de secours, si une piété solide ne vient pas suppléer à leur insuffisance pour amortir les chocs, sans cesse amenés par le cours de la vie, entre deux âmes attachées l'une à l'autre pour jamais. Au bout de peu de temps, M. Granville et moi nous nous trouvâmes bien plus différents que nous ne le pensions et que nous n'avions pu le supposer. Il m'avait crue douce et simple, il me vit volontaire, vaine, changeante, pleine de délicatesses exagérées. Pour moi, je m'étais fait sur son compte des idées extravagantes. Une excessive délicatesse le tourmentait ainsi que moi-même; enfin il s'y mêlait un fond de bon sens, piquant et dur, qui lui faisait traiter avec le dernier dédain chez les autres, à titre

de chimères, les subtilités de sentiment que la moindre inadvertance froissait en lui. C'était la source de cet esprit dont j'avais tant admiré la finesse avant notre union. Que ce jugement sur l'homme que je dois respecter, et que je respecte en effet le plus, ne vous scandalise pas. Chrétien, M. Granville, comme mon père, serait un saint; si j'avais toujours été chrétienne, je n'aurais point vu ses défauts, j'en aurais à peine souffert. Mais nos péchés nous rendent hostiles ceux qui nous entourent, et ils deviennent ainsi les vengeurs de Dieu. D'ailleurs ni M. Granville ni moi n'étions mûrs pour le mariage, et nous n'étions pas faits l'un pour l'autre; les qualités ou plutôt les minces avantages par où nous nous étions charmés devaient s'évanouir ou se changer, comme il est arrivé, en éléments de discorde et de malheur. Nous ne nous faisions pas moins de mal par nos bons que par nos mauvais côtés; nos caractères étaient en lutte même sur les points où ils se ressemblent le plus. Nous étions, il est vrai, liés par une affection vive; mais cette affection ne pouvait durer. Lorsqu'elle fut évanouie, comme une fleur dont il ne reste rien, nous tombâmes dans un découragement profond. Nous eûmes les regrets du passé et l'accablant fardeau d'une destinée sur laquelle il n'était plus possible de s'abuser. Nos chagrins s'augmentèrent encore de mille petits tourments d'une existence gênée, à laquelle nous n'étions pas accoutumés, et dont nulle ressource de cœur ne nous facilitait le rude apprentissage. Nous avions accru cette gêne par la fréquentation du monde, devenu notre seul refuge contre nous-mêmes; aussitôt qu'elle nous en eut interdit les coûteuses distractions, elle nous emprisonna, pour ainsi dire, dans une demeure où tous les jours elle introduisit plus de plaintes et plus d'ennuis. Ce fut alors que je sentis combien est vide et pauvre l'âme que Dieu a quittée. Après de longs abattements, M. Granville prit avec une sombre résignation le parti de subir son infortune. Il entra dans une carrière pour laquelle il se sentait de la répugnance, l'acceptant au même titre qu'il m'acceptait désormais moi-même, comme un poids auquel la destinée le condamnait, et que l'honneur lui interdisait de refuser. De ce moment il ne se plaignait plus, mais je ne le vis plus sourire, ni perdre un seul instant le sentiment cruel de son existence et de son cœur, enchaînés par sa faute à des devoirs qu'il ne pourrait aimer. C'était aussi mon supplice. Plus à plaindre que lui cependant, je ne pouvais appeler à mon aide la fatigue d'un travail quelconque; je ne savais pas davantage assoupir mon désespoir dans cette morne résignation où il plongeait le sien, et je le trouvais heureux. J'usais des jours entiers à contempler mes misères. Je me laissais, je ne puis autrement exprimer cette souffrance, je me laissais ronger par toutes les tristesses, par toutes les passions, par toutes les haines qui voudraient mordre à mon cœur; j'allais chercher dans ma mémoire, pour les détester, les noms les plus innocents et les plus doux; j'irritais contre le Ciel même les

emportements d'un esprit insensé ; je me plaisais à me voir l'objet des fureurs divines ; comme si je n'avais pas eu assez de la réalité qui m'accablait, je sondais l'avenir pour arracher à ses secrets de nouveaux sujets de larmes, et connaître par avance des tourments plus âcres, s'il était possible, que je n'en subissais déjà. Hélas! cette attente impie fut comblée! Ma mère, à qui je n'avais pu cacher entièrement l'extrême détresse de mon âme, et qui depuis longtemps était languissante, expira presque subitement. J'étais alors à cent lieues d'elle; j'appris le même jour, par les lettres d'un domestique, son danger et sa mort. De trois personnes qui savaient encore que je fusse sur la terre, et que j'y avais pu espérer quelque bonheur, c'est la seule qui m'aimât et me plaignît, celle que j'avais le plus fait souffrir, et la seule peût-être qui ne l'eût jamais mérité. Le désespoir que j'éprouvai me rendit folle ; j'écrivis à mon père une lettre indigne. Regardant aussi M. Granville comme coupable de ce dernier malheur, je rompis le silence presque absolu qui régnait entre nous, pour lui prodiguer tous les reproches que peut dicter l'excès de la colère, de la haine et de la douleur. Ainsi sans cesse j'accroissais mes maux, sans cesse je creusais l'abîme, et je m'y perdais plus avant.

« Grâce à Dieu, chère Agnès, j'arrive au moment où vous allez voir la puissance divine éclater au milieu de tant d'offenses, et ne plus se venger de la misérable créature qui depuis longtemps lui prodiguait tour à tour l'outrage et l'oubli, qu'en éclairant ses ténèbres et en apaisant ses maux. J'étais à ce dernier degré de ruine morale où le corps, forcé de partager les plaies qu'il a faites le premier à l'âme, perd sa force, chancelle et se sent près de succomber. Ma fin me semblait prochaine. Mais le chrétien seul sait arrêter longtemps un œil ferme sur l'approche de la dernière heure ; je me pris à craindre la mort après l'avoir tant appelée et saluée avec tant de joie. Je vais donc, m'étais-je dit, retrouver la paix! Bientôt je me demandai : La retrouverai-je? S'il faut paraître devant Dieu, que lui présenter? Que lui dire? Ces larmes versées en abondance ne l'ont pas été pour lui ; ces douleurs m'ont bien punie sans doute, mais elles n'ont pu m'absoudre. Je suis coupable. Je compte que mes maux vont finir : oui, ceux qui doivent finir! et s'il y en a d'éternels, ceux-là vont commencer...

« Condamnée à lutter jusqu'au dernier moment contre la grâce, je fis d'inexprimables efforts pour chasser des pensées qui devenaient horribles. Heureusement Dieu ne permit pas qu'elles pussent s'évanouir : trop de chagrins et de maux les rendaient présentes. Un jour que j'étais sortie de chez moi dans le seul but de leur échapper un moment, elles me saisirent avec tant de violence, que rien ne put m'en distraire.

« Je ne voyais pas, je n'entendais pas ; j'étais toute à l'idée de la mort et du jugement de Dieu, et cette idée me donnait le vertige.

Marchant toujours devant moi, comme si j'avais perdu la raison, je sortis de la ville; je me dirigeai, sans savoir où j'allais, vers un endroit escarpé, semblable à peu près à celui où nous sommes, mais qui domine à pic un torrent plus profond que n'est cette paisible rivière. Tout à coup je me sentis arrêtée par le bras; je me retournai, et je vis une jeune sœur de charité qui me regardait toute tremblante: « Madame, me dit-elle, vous êtes bien préoccupée; n'oubliez pas que l'endroit d'où vous approchez est très dangereux. — Plût à Dieu, ma sœur, lui répondis-je avec une confiance que m'inspirait son air de candeur, et encore plus son saint habit, plût à Dieu que vous ne m'eussiez pas avertie, et que je fusse tombée dans ce précipice! — J'avais bien compris! s'écria cette pieuse fille en me serrant plus fort; que Dieu vous rende la paix! Quel que soit votre malheur, il n'est pas plus grand que sa puissance, et quand vous seriez coupable, nous ne pouvons commettre des crimes plus grands que sa bonté. Ne restons pas ici, Madame; venez prier Dieu. » Elle m'entraîna, et je me laissai conduire comme un enfant. « Vous êtes heureuse, vous, ma sœur, lui dis-je. — Oui, Madame, répondit-elle : je prie et j'aime; il n'y a rien à faire que cela. — Moi, continuai-je, depuis longtemps j'ai cessé de prier, et je n'ai plus personne à aimer. — Voilà pourquoi vous voudriez mourir, dit-elle. Puisque vous êtes malheureuse, il faut demander secours; puisque vous souffrez, il faut aimer Dieu et ceux qui vous font souffrir. »

« Je ne sais quelle grâce et quelle autorité Dieu donnait à ces simples paroles. « Allons prier, répétai-je, et priez pour moi — Venez à notre maison, me dit-elle. Vous verrez nos petites filles qui font aujourd'hui leur première communion; vous vous rappellerez la vôtre, et Dieu vous éclairera. Quant à prier pour vous, soyez assurée que je n'y manquerai pas un seul jour de ma vie. »

« Je la suivis, et que vous dirai-je, Agnès, que vous ne sachiez maintenant? Tandis que ces enfants s'approchaient de la sainte table, tandis que leurs cantiques, ceux que nous avions mille fois chantés, remerciaient Dieu, tandis que le prêtre les exhortait par des paroles qui semblaient n'être que pour moi seule, agenouillée dans un coin, je me rappelais, en effet, ma première communion, son bonheur, ses grâces, et après un long exil je retrouvais dans ce paradis de mon innocence les fruits que j'y avais jadis goûtés. Je pleurais amèrement, mais je pleurais enfin de mes fautes : le repentir vivifiait mon âme, l'enfer y était vaincu. Je reconnus en tout ce que j'avais subi, la justice de Dieu; je la confessai pleinement, je m'avouai coupable, j'eus le bonheur de m'humilier, je rendis grâce à mon Créateur de son persévérant amour, et, sans croire à la cessation de mes maux dans la vie présente, j'emportai l'espérance et l'amour au fond de ce cœur qu'avaient si longtemps flétri la haine et le désespoir. Avant de me retirer je me promenai quelque temps

dans le grand jardin de ces bonnes sœurs. Ah ! ma chère, quel changement je reconnus en moi ! Je regardais les fleurs, les arbres, le ciel ; j'écoutais chanter les oiseaux, je sortais d'une prison, j'étais libre, j'aimais Dieu, j'embrassais mes devoirs, et je me mis à sourire... »

Pauvre Euphrosine ! je lui serrai la main sur ce dernier mot avec une joie infinie, et une reconnaissance envers Dieu qui ne le cédait guère à la sienne ; car, à la façon dont elle le prononça, je compris toutes ses angoisses passées. Depuis combien de temps n'avait-elle pas souri ! « Et, lui demandai-je, y a-t-il longtemps que vous avez vu cet heureux jour ? — Quelques mois, répondit-elle ; ainsi cette douleur, cette agonie que je viens de vous raconter a duré près de trois ans ; car c'est du jour où je quittai le couvent qu'elle date, et elle n'est pas finie ! Mais qu'importe ! à présent que je compte sur le pardon de Dieu, le reste est supportable. Il est juste que les choses temporelles continuent dans la voie où je les ai poussées ; il est juste, en ce qui me concerne, que les cœurs froissés par moi soient irrités encore ; en un mot, il est juste que j'expie. Cependant il faut avouer que parfois cette expiation est bien dure. Mon âme a contracté dans les liens du péché des faiblesses extrêmes qui, se joignant aux difficultés des choses extérieures, me font tomber dans le découragement et la tristesse. Quelque secours que Dieu m'accorde, j'ai à subir des désastres irréparables. Il y a des ruines que je ne puis relever, et quelles ruines ! l'affection de mon père, l'amour de mon mari, et cette faible et trompeuse mais salutaire espérance, dont la faiblesse humaine a tant besoin, de goûter ailleurs que dans la tombe un peu de contentement et de bonheur ! Il m'arrive à songer avec effroi que j'ai vingt ans à peine, et que j'ai donc à remplir une longue carrière d'épreuves, d'amertumes, de regrets. Que deviendrais-je, si Dieu m'abandonnait un moment ? Encore une fois j'espère qu'il ne m'abandonnera pas. Mais suis-je maîtresse de n'éprouver pas cette crainte ? Qu'il est affreux, chère Agnès, d'avoir offensé Dieu, et de douter en son cœur s'il a pardonné ! — Vous souvenez-vous, Euphrosine, lui dis-je, de ces paroles du *Miserere* que nous avons récitées tant de fois : « Le sacrifice que Dieu demande est un esprit abattu d'affliction et de repentance ; Dieu ne rejette pas le cœur contrit et humilié[1] ? » Voilà la promesse du Saint-Esprit, et elle doit bien vous rassurer. Ce sacrifice que Dieu demande, vous le lui faites ; Dieu sera fidèle. Pourquoi ne toucherait-il pas le cœur de votre père ? Pourquoi ne vous rendrait-il pas le cœur de votre mari ? Il est Celui qui change les cœurs. Je ne sais si je me trompe ; mais, en vous écoutant parler, je vous trouvai si malheureuse et parfois si pénitente, que j'espérais pour vous tout ce dont vous désespérez. Priez Dieu toujours, soyez, dans votre maison attentive et

[1] Sacrificium Deo spiritus contribulatus..., etc. (Ps. L.)

soumise ; faites effort pour être gaie : vous verrez bien des miracles. Vous êtes-vous recommandée aux prières de nos mères ? — Non, dit-elle, je n'ai pas osé. — Mais il faut tout oser ! m'écriai-je. Comment ! vous les connaissez si mal ! Écrivez demain. »

Nous causâmes encore longtemps, et je la reconduisis jusque chez elle. En me quittant elle m'embrassa, m'assurant que je lui avais dit ce qu'il fallait lui dire, qu'elle se sentait un plus ferme courage, qu'elle retrouvait avec moi la foi audacieuse et inébranlable du couvent, et qu'enfin c'était Dieu qui pour son bonheur nous avait réunies. Gloire et reconnaissance soient donc éternellement à ce grand Dieu ! Lorsqu'il veut accomplir un dessein de miséricorde, tout y sert, il n'est plus de trop faibles instruments.

XLVI

SUITE DE L'HISTOIRE D'EUPHROSINE — LE PETIT ANDRÉ

Euphrosine plaît beaucoup à Mme de Lauvens ; elles sont devenues bonnes amies, et j'en remercie Dieu ; car elles se font du bien, ayant l'une et l'autre à s'encourager et à se consoler. Je vois dans Euphrosine le bienfait d'une éducation chrétienne. Elle retourne sans efforts à la piété de ses premiers ans, et chaque pas qu'elle fait ainsi en arrière, lui montrant facile et déjà comme accompli tout ce que Dieu lui conseille, la remplit de courage et de consolation. Mme de Lauvens, au contraire, s'intimide ; tout est nouveau pour elle, et le respect humain lui présente souvent des barrières qu'elle ne franchit pas sans hésiter. Néanmoins elle avance de jour en jour, et déjà son ennui disparaît comme la tristesse d'Euphrosine. De plus, Euphrosine peut lui dire bien des choses que je ne sais pas, ma pauvre Paula n'ayant point été sans désirer parfois quelques-uns de ses malheurs ; et à son tour, quand Euphrosine a bien parlé, c'est Mme de Lauvens qui la fortifie dans la foi, souvent sans y prendre garde, en lui offrant le spectacle d'une existence toute différente, riche, paisible, sans reproche, du moins aux yeux du monde, mais qui n'a pas été beaucoup moins malheureuse que la sienne ; et pourquoi ? Parce que Dieu n'y était pas. Que reste-t-il à faire ? Appeler Dieu, lui tout dédier, lui tout remettre, ne demander tout qu'à lui seul. C'est la conclusion que je tire pour notre profit commun. O douce religion ! voilà donc mes deux âmes malades qui se guérissent l'une par l'autre en vous invoquant, et la santé de leur médecin lui-même

en devient plus robuste ; car le miracle de ces âmes changées me remplit de reconnaissance et d'amour.

Sachant que les œuvres de charité sont une vraie semence de foi, nous avons, à nous trois, résolu d'en entreprendre quelques-unes. Euphrosine avait déjà commencé ; mais Mme de Lauvens ignorait tout à fait ce noble plaisir. Elle n'osait pénétrer chez les pauvres, ni visiter les malades; elle s'en acquitte maintenant volontiers, et bientôt elle y mettra de l'ardeur. Nous avons par bonheur à l'hôpital une sainte fille que le bon Dieu semble avoir envoyée tout exprès ici pour faire aimer l'héroïsme de la vertu. Elle est d'une gaieté, d'une douceur et d'un esprit que Mme de Lauvens trouve incomparables, mais que, plus heureuse, je sais bien, moi, ma mère, à qui comparer. Mme de Lauvens en est charmée ; elle comprend aujourd'hui pourquoi j'aime tant les religieuses, et elle confesse de bonne foi qu'il existe dans le monde des cœurs admirables qu'elle n'y soupçonnait pas. J'ai des larmes aux yeux de voir tout près de moi sortir de son engourdissement, se développer et s'épanouir au soleil de vérité cette âme que je croyais morte, et qui sera tout à l'heure admirable aussi, car elle sera bien chrétienne.

Avec Euphrosine, nous faisons sur place, incognito, une toute petite œuvre qui nous est très chère. Imaginez ma joie, la première fois que j'allai chez elle, de rencontrer dans sa maison mon bon ami André. Je me désolais de ne point retrouver ce cher enfant, et c'est là qu'il demeure. Il me reconnut très bien, me montra la médaille, me dit qu'il avait été fidèle à ses prières, et ajouta tout bas : « Maman est toujours malade. » Je le conduisis à Euphrosine, qu'il intéressa beaucoup ; car elle est vraiment bonne ; sur ma recommandation elle s'empressa de nouer connaissance avec la mère d'André. C'est une femme bizarre, et, je crois, même un peu folle : Dieu merci, pour l'honneur de l'âme humaine. Quoiqu'elle n'ait aucune idée de religion, nous ne désespérons pas de l'amener à mettre son fils chez quelque bon prêtre. En attendant, le petit André ne quitte presque plus Euphrosine, qui lui apprend à lire et lui fait le catéchisme. M. Granville se déride lorsqu'il cause avec cet enfant, et sa mère même semble l'avoir moins en horreur depuis qu'on lui assure qu'il est plein de belles dispositions. « C'est de moi qu'il tient cela, » dit-elle modestement.

M. Granville, puisque je vous l'ai nommé, serait encore une conquête que nous voudrions bien faire ; mais il faut que Dieu nous aide beaucoup. On ne peut se représenter un homme plus sombre et plus renfermé. Sa politesse est exacte, mais glaciale, et je ne sais que dire pour le faire un peu causer lorsque je le trouve chez Euphrosine, où du reste il ne vient guère. Il paraît cependant que je ne lui déplais point. L'autre jour il a fait mon éloge à sa femme, et il a eu l'injuste cruauté d'ajouter qu'il était bizarre que nous eussions été élevées ensemble. Devinez ce qu'Euphrosine a répondu ; j'ai voulu

le savoir : « Monsieur, lui a-t-elle dit, c'est que Mlle de Lauvens n'a jamais oublié ce que j'essaye de me rappeler ; mais je suis aise de ce que vous me dites, parce que j'ai résolu de la prendre pour modèle. » N'est-ce pas, ma mère, que cette réponse est bien chrétienne, et que Dieu l'en bénira ? Et tout de suite même il l'en a récompensée ; car M. Granville, qui n'est pas méchant, mais seulement irrité de ce qu'il a souffert, lui a baisé la main, et lui a demandé pardon de sa dureté. Il ne se passe guère de jour que je sois édifiée par cette bonne Euphrosine. Craignant d'avoir été trop amère dans le récit qu'elle m'a fait contre son père et contre son mari, elle en a rejeté le tort sur le vif sentiment de ses douleurs, et s'est accusée elle-même avec une générosité parfaite. Elle se plie, elle se fait, malgré son caractère, si humble, si patiente, que je la crois actuellement bien forte auprès de Dieu. Sans se lasser de ne point recevoir de réponse, elle écrit à son père dans les termes les plus touchants. Je ne sais s'il se laissera enfin attendrir ; mais je l'espère toujours. En tout cas, son Père *qui est aux cieux* l'écoute, l'accueille et lui répond. Et vous aussi vous lui répondez, mes bonnes mères. Oh ! que vos lettres l'ont rendue heureuse, et que de regrets elles ont calmés !

XLVII

SAVINIE

Un matin de mars ou d'avril..., nous étions encore en hiver, mais l'hiver allait finir ; on sentait cet air aigre-doux qui est le premier adieu de l'automne et le premier bonjour du printemps ; la saison était comme une boudeuse qui commence à sourire et qui voudrait encore bouder, faisant encore voir un gros restant de mauvaise humeur, et laissant deviner qu'il passera bientôt. Quand nous entrâmes à l'église, l'aube claire faisait déjà pâlir les cierges de l'autel. Albertine m'avait dit : « Petite sœur, avant peu les oiseaux chanteront à la messe avec nous, et seront à leur tour les premiers éveillés de l'enclos. » Il y avait au levant une belle teinte rose ; la flèche du dôme que nous voyons de nos fenêtres s'élançait légèrement dans la vapeur lumineuse du matin, et la croix d'or qui termine cette flèche élégante paraissait un astre brillant. Astre brillant, en effet, et éternel, qui ne se lève ni ne se couche, et qui partout où on le

contemple donne toujours sa consolation, sa lumière et sa chaleur.

Je demeurai après la messe, pour une petite charge que j'avais heureusement obtenue : c'était d'éteindre les cierges et de plier les ornements. N'ayant point le bonheur d'appartenir, comme tant de saintes femmes, aux œuvres héroïques de la charité chrétienne, je goûtais un plaisir inexprimable d'être au moins, dans ces petites choses, la petite servante du Seigneur. Rien ne me charmait comme de voir nos mères et nos sœurs qui avaient à la sacristie quelque service de ce genre y vaquer avec la piété dont elles rehaussent toutes leurs actions. L'une couvrait l'autel pour que la poussière n'y tombât point; l'autre allait secouer le tapis; une troisième détachait la nappe de la sainte table. Les plumeaux, les balais faisaient sans bruit leur office; mais ces offices, réputés vils dans la vie ordinaire, empruntaient ici des personnes et des choses je ne sais quoi de noble qui faisait bien comprendre que l'on s'en tînt honorée. Il y avait une toute jeune postulante qui avec son balai me rappelait ce dessin du peintre Overbeck où l'on voit l'enfant Jésus balayant l'atelier de saint Joseph ! Eh ! ces servantes de Dieu ne possédaient-elles pas la dignité de ses enfants et de ses épouses ? Tout à l'heure, dans le même temple où je les voyais remplir d'humbles emplois, elles avaient reçu de leur père, de leur époux et de leur Dieu, les gages de l'union éternelle. Tranquilles, radieuses, elles avaient pris place au banquet sacré que tant de reines du monde n'osent aborder, ou n'abordent qu'avec terreur ou remords. Oui, voilà bien les choses qu'elles font, qui semblent basses, qui répugneraient à la délicatesse des moindres bourgeoises; cependant le lieu que leurs mains actives font reluire comme un joyau, c'est la demeure de Dieu, ce Dieu est leur époux. Un jour, en souvenir de ces modestes soins, elles lui diront devant les archanges resplendissants, en présence des dominateurs du monde terrifiés : *Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où réside votre gloire.* Et lui leur répondra, non comme un maître satisfait de la diligence de ses serviteurs, mais comme un père pressé de récompenser ses enfants et comme un époux fier de son épouse : *Venez, ô ma colombe, recevoir votre couronne.* Mon Dieu, que cela est beau et tendre, et digne de ce que vous avez fait !

Ma charge remplie, j'allais me retirer : « Non, me dit ma mère, attendez Savinie, qui est au confessionnal; vous la reconduirez. »

Savinie, qui règne au ciel à cette heure, car elle est morte, la chère petite, comme une sainte et comme une martyre, était une enfant de Marie que nous plaignions beaucoup et que nous connaissions peu. Disgraciée, presque toujours malade, elle ne pouvait être assidue aux classes, ne se montrait que rarement dans nos jeux et ne s'y mêlait jamais. Nous savions seulement qu'elle souffrait beaucoup et avec un grand courage. Agée déjà de seize à dix-sept ans, elle paraissait en avoir douze à peine; sans le feu intelligent de ses

regards, rien n'aurait fait juger qu'elle fût plus avancée sous le rapport de la raison ; car dans ses courts intervalles de santé elle ne rompait guère le silence qu'elle observait au milieu de ses douleurs. Nous ne pouvions pas imaginer de plus grande infortune que la sienne. Ses riches parents l'entouraient de douceurs dont elle ne pouvait jouir, et les sacrifices qu'ils voulaient faire sans cesse pour la santé de cette fille unique ne tournaient qu'à redoubler ses maux.

« Ma mère, dis-je à la religieuse qui m'avait ordonné d'attendre, que je plains Savinie! — Et de quoi la plaignez-vous? me demanda-t-elle. — Mais en vérité, ma bonne mère, répondis-je, étonnée de cette question, je crois que je la plains de tout : de sa santé si débile, de sa personne si disgraciée, du malheur qui la persécute à plaisir, et de l'abondance même de ces biens de la fortune qui l'entourent inutilement.

— Agnès, reprit la religieuse avec un sourire doux et grave sous lequel je me sens confuse encore, je vous engage à réfléchir aujourd'hui sur les sentiments de compassion que vous venez d'exprimer. Recherchez devant Dieu s'ils sont conformes à l'idée qu'une chrétienne se doit faire des nécessités de la vie et des bontés du Seigneur : vous verrez que vous avez parlé trop vite. Pour moi, je considère Savinie comme la plus heureuse de cette maison ; je la crois prédestinée... Tenez, continua-t-elle en souriant toujours, œil charnel, regardez ! »

Par la porte ouverte de la sacristie, je vis Savinie qui, sortant du confessionnal, faisait son action de grâces, agenouillée sur les marches de l'autel.

Elle priait ; et si jamais j'ai cru voir un ange dans sa grâce et dans son bonheur, c'est bien sans doute en ce moment-là. Il ne semblait pas que corps frêle touchât la terre ; ses yeux tournés vers le tabernacle, comme s'ils avaient vu les choses célestes, s'y attachaient avec ravissement. « Hé quoi! pensais-je en moi-même, croyais-je que le bonheur est de chanter et de sourire, et que la beauté réside uniquement en ce corps voué à la destruction? » Je regardais Savinie, je ne me lassais pas de la regarder. Quelle prière! quel sermon pour moi que la paix et l'ardeur de cette prière! Lorsqu'elle eut achevé, Savinie se courba doucement et baisa le pavé de l'église. Au même instant le soleil, traversant les vitraux, vint tomber sur elle ; quand elle se releva, son visage doux et souffrant nous apparut dans une auréole d'azur. Je me tournai vers la religieuse : « C'est, me dit-elle, le premier rayon de soleil que j'aie vu cette année pénétrer dans l'église. » La même idée m'était venue.

La religieuse fit signe à Savinie de venir à nous.

« Comment vous trouvez-vous, mon enfant? lui demanda-t-elle, — Aussi bien que possible, ma mère, lui répondit Savinie. — Il fait beau ce matin, continua la mère ; l'air est doux, le soleil doit avoir

quelque force, faites un tour dans le jardin. Voici Agnès qui sera heureuse de vous donner le bras. »

Je remerciai bien ma mère, et nous allâmes, Savinie et moi, chercher une grande allée abritée du vent, où le soleil donnait en plein. Lorsque nous y fûmes arrivées, ayant cru voir que ma compagne éprouvait quelque fatigue, je lui offris d'aller chercher des chaises à l'église.

« Je vous parlerai simplement, me dit-elle ; si vous n'êtes point lasse de me traîner, j'aime mieux que nous marchions. Mais je crains de vous accabler de mon poids ; je suis un embarras pour tous ceux qui m'approchent.

— Chère Savinie, lui dis-je à mon tour, doit-on parler de la sorte ici, où personne n'ignore que les soins rendus aux souffrants sont récompensés de Dieu ? Je vous assure d'ailleurs que vous ne me fatiguez nullement : je suis très forte, et je pourrais vous porter presque aussi aisément que je vous soutiens.

— Bénissez le bon Dieu, petite sœur, reprit Savinie, de cette santé excellente, et demandez-lui la grâce d'en user toujours pour votre salut. Si j'avais été douée en beaucoup de choses des mêmes avantages que vous, il y a grande apparence que je serais fort à plaindre à l'heure qu'il est.

— A plaindre, Savinie ?

— Et d'autant plus à plaindre, bonne Agnès, que je n'en saurais rien. Telle que vous me voyez, je ne suis plus du caractère que j'avais naturellement. Élevée au milieu du monde, toutes mes disgrâces ne m'empêchaient pas de l'aimer beaucoup ; sans cesse mon cœur s'élançait vers ses plaisirs, malgré l'impuissance de ce corps infirme et malheureux. A présent que j'ai dix-sept ans (on ne le croirait pas à me voir), je serais donc, si ma santé me l'avait permis, emportée et perdue dans le tourbillon qui me séduisait. J'y serais avec des volontés folles, un esprit altier, un cœur jaloux, une âme dépourvue de sentiments religieux et qui ne s'occuperaït point d'en acquérir. C'est à quoi j'ai souvent réfléchi durant ces longues heures où il n'y a, pour ainsi dire, que la pensée qui vive en moi. Par mes désirs, j'ai compris quelles auraient été mes actions ; j'ai vu que j'aurais été méchante et malheureuse. Mais le bon Dieu s'est servi de la difformité du corps pour corriger celle de l'esprit. Je le remercie donc de toutes ces entraves : après avoir été pour moi l'impossibilité du mal, elles sont devenues la source de mon espérance et de mon bonheur.

— Ainsi vous vous êtes convertie, petite sœur ?

— Oui, à la suite d'un événement terrible. Je connaissais une jeune personne, plus âgée que moi de deux années, qui était bien ce que l'on pouvait voir de plus charmant au monde : fort riche, extraordinairement spirituelle, d'une grande famille, chérie de ses parents. Elle me montrait de la bonté, mais je vous avouerai que je ne l'aimais point. Je n'étais pas aimante ; je lui trouvais un air de

pitié qui m'offensait, enfin son bonheur outrageait mon infortune. Voilà les mauvais sentiments qui m'étaient ordinaires. Un soir, je l'avais vue chez nous si brillante, que l'on ne s'occupait que d'elle; si heureuse, qu'elle en devenait plus brillante encore. Le lendemain, nous apprenons qu'elle est mourante. Le feu avait pris à sa robe, et l'on n'était parvenu à la retirer des flammes que brûlée au visage, estropiée, réduite en objet d'épouvante. On sauva ses jours; mais ce fut tout ce que l'on put faire, et le regret de sa beauté perdue lui devint si navrant, qu'elle en perdit presque en même temps la raison. Se refusant de voir qui que ce soit, ne voulant être distraite ni consolée, elle se renferma dans une solitude éternelle, où sans cesse elle maudit les soins qui lui ont conservé la vie, et redemande avec sanglots, comme si on pouvait la lui rendre, la splendeur évanouie de sa beauté. Ce désespoir furieux abrège son existence, mais l'abrège à son gré trop lentement. Elle ne veut pas prier; elle n'a pas même pitié de sa malheureuse mère, qui la supplie en vain de songer à son âme. Pour moi, chère Agnès, quand je fus informée de toutes ces choses, Dieu m'envoya de bonnes pensées; je vis à quoi tient le charme éclatant que j'avais tant souhaité de posséder; je fus effrayée de reconnaître dans quel dénuement intérieur ce fragile bien vous laisse une fois qu'il a disparu. Vers la même époque, mes maux ayant augmenté, je voulus être gardée par une sœur de Bon-Secours, et les enseignements de la sainte fille achevèrent ce que le bon Dieu avait commencé par cette grande leçon. Tout alors, et le monde et ma propre vie, prit à mes yeux un aspect différent. Je demandai pardon de mes anciens murmures; j'offris mes souffrances passées, mes douleurs présentes, mes maux à venir; je commençai d'être véritablement heureuse. »

En entendant Savinie prononcer ces derniers mots, je ne pus m'empêcher de lever les mains et les yeux au ciel.

« Hé quoi! me dit-elle, êtes-vous étonnée que dans l'état où je suis je goûte un vrai bonheur? — Non, Savinie, répondis-je, ce n'est pas de l'étonnement que je témoigne, c'est de la reconnaissance et de l'admiration pour Dieu, qui, vous remplissant de patience et de bonnes pensées, vous fait heureuse parmi toutes les conditions du malheur. — Mais détrompez-vous, s'écria-t-elle; il ne m'a pas mise dans les conditions du malheur; c'est tout le contraire qu'il faut voir en ceci. Petite sœur, vous êtes pieuse, mais vous n'avez pas souffert; voilà ce qui vous manque pour savoir combien Dieu est bon et digne d'être aimé. Quand vous serez aux prises avec le monde, qui donne toujours les chagrins, au moins par le spectacle de ce qui s'y passe et par les souffrances de ceux que nous aimons; quand les passions (de quelque façon que ce soit, on a toujours des passions qu'il faut vaincre) vous feront la guerre; quand vous perdrez vos amis, et quelquefois on les perd plus cruellement que par la mort; quand vous verrez s'évanouir vos espé-

rances; quand vos désirs, se réalisant, n'apporteront rien de ce que vous attendiez; quand vous éprouverez un de ces grands désastres si communs, et je dirais presque nécessaires dans la vie, vous comprendrez que l'amas des biens et les avantages extérieurs ne met à l'abri ni des humiliations, ni des larmes, ni du désespoir. J'en ai vu de grandes preuves, toute jeune que j'étais, avant d'entrer ici. J'ai vu des riches faire mauvais usage de leurs richesses, abuser de leur santé pour chercher et prendre plus de plaisir que Dieu n'en permet, se plaindre, s'ennuyer, ne pas savoir comment se distraire, et, ce qui est plus terrible, pécher sans seulement se douter qu'ils péchaient. Voilà comment j'aurais vécu, dans un bonheur apparent, dans un malaise véritable, chargée de fautes au milieu desquelles je serais morte peut-être, et alors il aurait fallu paraître devant Dieu. Après son jugement terrible, quel secours demander, durant l'éternité de mes peines, au souvenir des joies troublées qui m'auraient perdue? J'espère qu'avant de mourir l'infortunée dont je vous parlais tout à l'heure se convertira; mais pensez à ce qu'elle retire de la mémoire de ses beaux jours... Eh bien, que ce coup affreux ne l'eût point frappée, qu'elle eût vécu longtemps dans la satisfaction d'être admirée, de recevoir beaucoup de louanges, beaucoup de flatteries, et que cela eût duré pour elle plus qu'il ne dure à tous les autres, encore est-il qu'il aurait fallu vieillir et tout voir s'en aller, aujourd'hui la fraîcheur, et demain les cheveux, et la décrépitude enfin d'arriver à grands pas. Une fois là, les souvenirs du passé, pour être multipliés, et mêlés peut-être de beaucoup de fautes, lui seraient-ils moins cruels? Ne lui faudrait-il pas repaître vainement son cœur de cette amertume? Représentez-vous combien il est ridicule, lorsque l'on a été belle et qu'on ne l'est plus, de vouloir l'être encore. Quelle idolâtrie funeste que celle de beaucoup de femmes qui, dans l'âge de songer au souverain juge, n'ont de culte que pour le portrait qui représente leur jeunesse effeuillée sans retour! Si du moins ce portrait, les avertissant de ce qui passe, leur rappelait ce qui ne passe pas! Mais elles se gardent d'y songer, et toute leur vie est un désir chagrin de ressusciter les jours d'erreurs pour lesquels Dieu s'apprête à les punir. Ainsi se terminent, pleines de noirs ennuis, une foule d'existences commencées et poursuivies dans l'éblouissement de la richesse, de la force et de la beauté. Voilà ce que j'ai appris moyennant quelques insomnies et quelques souffrances; je ne trouve pas que ce soit trop cher et que les infirmités me soient d'un si grand malheur; mais elles m'ont appris quelque chose encore de plus précieux : à être heureuse dans mon âme. Telle que me voilà, je suis une vieille, car il y a bonne apparence que je ne vivrai pas longtemps. Je suis plus vieille peut-être qu'une septuagénaire. La septuagénaire et moi, nous sommes bien sûres que jeunesse est finie, que force et beauté ne nous regardent plus, que rien ne fera de nous de brillantes et robustes personnes. Fêtes, triomphes, plaisirs, que

sais-je ! les joies du monde ne viendront pas remplacer nos tristes jours. La différence est que notre septuagénaire a pu jouir de tout cela, et que je n'en ai pas joui. Mais en même temps elle peut être persécutée de regrets, et je n'en ai aucun; elle peut conserver des remords, et je ne sais pas ce que c'est qu'un remords; elle peut se désespérer, et moi j'espère. Nos deux vieillesses sont souffrantes, mais la sienne est troublée, la mienne est tranquille; elle se lamente d'avoir vieilli, se souvenant de cette jeunesse qui fut le temps de sa gloire; ma jeunesse, à moi, c'était mon ignorance, c'était le temps où, ne connaissant pas Dieu, je souffrais intérieurement par les mauvais sentiments que je n'ai plus. Elle a tout perdu à vieillir, j'y ai tout gagné; et, pour finir, elle craint la mort, ne sachant pas ce que c'est, redoutant de le savoir et d'en entendre parler. Si la mort m'épouvante, moi, au moins je sais que Dieu et la sainte Vierge m'aideront à franchir ce passage, qui me fera parvenir dans leur sein.

— Et vous êtes heureuse ! m'écriai-je encore.

— Et je suis heureuse, reprit Savinie avec un sourire charmant. J'entends très bien les objections que vous ne faites pas. Vous pensez que je m'efforce pour être heureuse; que mon bonheur est un bonheur de raison, qui n'est point naturel et qui ne se soutient qu'à grand renfort de philosophie; d'autres que vous croiraient peut-être encore que j'ai le méchant bonheur d'un égoïste, qui se console par le spectacle des maux du prochain, et, se trouvant moins à plaindre que beaucoup de créatures, végète tristement et froidement entre ceux qui pleurent et ceux qui rient. Ce serait se tromper, ma bonne Agnès, de croire cela. Quant à être philosophe, je ne le suis nullement, et Dieu ne m'en laisse pas la peine; je n'ai point à définir mon bonheur, je le sens. Ce n'est pas un travail de mon esprit; c'est une source ouverte dans mon âme. J'aime le bon Dieu, j'aime les heureux qu'il fait; et ceux que je vois souffrir ne me consolent pas de souffrir moins qu'eux, mais m'excitent à prier pour qu'ils sachent gagner les mérites de leurs souffrances, c'est-à-dire pour qu'ils souffrent moins, ou plutôt pour qu'ils ne souffrent plus. Croyez-vous que j'aie besoin, pour me distraire, de voir des malades, des infirmes, des abandonnés? Oh ! non, Seigneur ! après la prière, les offices et les beaux désirs du ciel dont la miséricorde divine permet que je me berce souvent, je n'ai pas de plaisirs plus doux que d'assister, des fenêtres de l'infirmerie, au spectacle de vos jeux, lorsque le jour est beau, que vous êtes bien gaies, et que toutes nos petites compagnes courent, chantent et dansent comme si elles avaient des ailes. Je jouirais de ce bonheur si Dieu me l'avait donné; mais, sans dire que je préfère mon état, je ne voudrais point l'échanger contre un autre sans sa permission. Je sais que Dieu est bon, n'est-ce pas? Alors il faut croire, et je crois qu'il a tout arrangé pour le mieux. Si je n'en connais pas toutes les raisons, si parfois, sous le

poids de l'épreuve, je vois moins clairement pourquoi il n'a point voulu que je fusse tout à la fois comme vous, par exemple, bonne de corps et d'esprit, c'est-à-dire pieuse et bien portante, je suis persuadée du moins que son conseil ne vient pas d'une pensée de colère contre moi, mais bien d'une pensée de miséricorde et d'amour. Je le sais, je le crois fermement : cela suffit, je m'en rapporte bien à lui des raisons qu'il a eues pour le régler de la sorte et non autrement; encore une fois, ses raisons sont sages et miséricordieuses; et moi, je suis pleinement reconnaissante. Ah! certes, je ne ferai pas à la divine Providence des reproches insensés et ingrats. Que je me plaigne! et de quoi? d'être sans cesse appelée à sentir que par moi-même je ne puis rien pour ma propre satisfaction, et que c'est Dieu même qui ménage et donne à la pauvre infirme tout ce qu'elle peut éprouver d'agréable et de doux? Car voilà la vérité. Un rayon de soleil qui vient jouer sur mes rideaux quand je suis malade, une fleur qu'une de nos mères a cueillie pour moi, et que Dieu a fait épanouir; un bon sommeil, qui me rend, après une crise, le loisir de songer tranquillement à l'éternité, où je ne souffrirai plus; une patiente compagne qui ne se lasse point de me donner le bras pour que je puisse jouir de cette belle matinée; tout cela, mille choses semblables, sont autant de prévenances de Dieu, qu'il ne cesse d'ajouter à la grâce immense et imméritée de ma conversion. Lorsque je vois que l'on m'aime, j'en suis très contente, parce que je sais bien que pour m'aimer il faut aimer Dieu. Or ceux qui aiment Dieu aiment véritablement; ils sont bons et tendres, et, en me témoignant de l'affection, ils obéissent à une inspiration que Dieu leur envoie; c'est donc encore lui qui m'aime par tous les cœurs où je suis aimée.

— Vous avez raison, Savinie, vous ne pouvez vous plaindre, m'écriai-je en l'embrassant.

— Dieu est si bon! répéta-t-elle; cette main qui frappe le corps est si caressante à l'âme! et où ne l'emporte-t-elle pas! de quelles saintes libertés ne la fait-elle pas jouir, dans ces moments même où volontiers on la croirait captive et gémissante dans un corps abattu! Il ne faut pas se hâter de croire aux rigueurs du bon Dieu. Souvent cette enveloppe chétive, cette noire prison récèle une âme forte et joyeuse, qui se baigne et se dilate à la plus vive lumière des cieux. Mon corps! mon corps! je ne le plains pas, je ne lui suis point attachée; ce n'est rien, je ne le connais plus!... Mon âme est vivante! »

Ainsi parla cette vraie chrétienne, avec des regards et un accent qui montraient, mieux encore que ses paroles, de combien de force le Père céleste l'avait munie, et de combien de consolations il se plaisait à la combler. Je bénissais Dieu de cette bonté; depuis j'ai pu la comprendre. Ma chère Savinie dans le sein de Dieu, où vous êtes, priez pour moi!



Il y avait une toute jeune postulante qui avec son balai
me rappelait ce dessin du peintre Overbeck
où l'on voit l'enfant Jésus balayant l'atelier de saint Joseph.

XLVIII

LETTRE D'EUPHROSINE

A MADAME LA SUPÉRIEURE

Aussi le veux-je bien embrasser, ma très honorée mère, ce noble et salutaire parti de la piété que vous me conseillez avec tant de foi, et que notre chère Agnès suit sous mes yeux si héroïquement. Oui, je le veux, et je le saurai faire, car Dieu le commande; et ma raison, d'accord avec sa loi, ne me montre rien de meilleur dans aucun état de la vie, que ce soit le plus heureux, que ce soit le plus à plaindre selon les jugements humains, qui s'arrêtent aux surfaces et n'ont point le don de pénétrer dans l'intérieur. Au milieu des contradictions que j'éprouve, il m'est arrivé, depuis ma conversion, de laisser mon esprit s'abandonner au vain contentement de former ce qu'on appelle des châteaux en Espagne. D'abord je n'y pris pas garde; puis je m'en fis une telle habitude, que je m'en inquiétai, et j'y voulus mettre un terme; aussitôt cela devint une tentation continuelle et souvent fort pénible. Alors je me contraignis de réfléchir là-dessus, d'examiner ces nuées de désirs, et de les peser aux balances de la foi. J'y vis que je n'étais pas même capable d'imaginer une chimère qui me satisfît pleinement; que sans cesse il fallait ajouter l'impossible à l'impossible; que ce n'était rien pour me contenter de mettre l'univers à contribution; que je requerrais du Seigneur plus de miracles qu'il ne lui en a fallu pour établir le monde, et qu'encore la contrainte, les tristesses, les inquiétudes viendraient m'accabler. J'ai bien connu, au résultat de cette course dans le pays des songes, que tout est vanité, sauf aimer Dieu et le servir; que tout est tromperie, sauf l'espérance du ciel; que rien enfin n'est simple, facile et sûr pour le bonheur de l'âme, — le seul bonheur possible assurément, — comme d'accepter en esprit de foi et d'amour la condition que Dieu nous assigne, et les événements qui nous viennent de lui. Pourquoi se plaindre, en effet? Outre que nous savons que Dieu travaille à notre gloire future par toutes ces épreuves, nous avons encore mille raisons de penser que probablement elles sont les éléments de notre bonheur même ici-bas. Les paysans connaissent des nuages qui annoncent un beau lendemain; notre prospérité se fonde

souvent sur nos ruines. Et puis demain, ce demain, dont nous concevons tant de folles inquiétudes, demain n'est pas à nous, ni à personne sur la terre : il est à Dieu, c'est-à-dire au plus tendre, au plus compatissant des pères. Qu'arrivera-t-il demain? Il arrivera premièrement que l'épreuve d'aujourd'hui sera déjà passée pour nous, et convertie dans le ciel en récompense brillante; il arrivera que Dieu saura la continuer s'il juge bon que nous la portions encore, ou qu'il la ménagera s'il nous trouve trop affaiblis, ou qu'il la supprimera tout à fait, soit par les consolations de la terre, soit par celles de l'éternité. Quoi qu'il arrive, c'est son amour, c'est sa justice, c'est sa providence qui règle tout et qui peut tout. Chaque jour d'épreuve efface un grand nombre de fautes anciennes ; chaque jour d'épreuve rapproche du jour éternel, de ce dernier lendemain qui n'en aura plus d'autre, et qui ne fera voir la vie la plus longue et la plus tourmentée que comme un de ces moments rapides où quelque léger nuage passe entre nous et le soleil : je vous assure, très honorée mère, que voilà des pensées qui me sont des consolations bien solides, bien nombreuses, et qui me permettraient d'endurer paisiblement de plus rudes afflictions que je n'en subis. Aussi, me trouvant surabondamment pourvue contre l'infortune, m'exercé-je à faire des provisions pour l'avenir. J'amasse autant que je puis la patience, je me grossis un trésor de bénédictions. Vous le dirai-je? il me semble que Dieu veut bien que je fasse cette petite épargne, et je le vois à mille traits que je remarque chaque jour. D'abord je ne me nourris plus de chimères; ensuite, sans que rien ait changé dans ma situation, sans que rien se soit amélioré extérieurement, je me sens infiniment plus libre, plus gaie, plus résolue. Il me semble que de mes épaules j'essaye mon fardeau, et que je puis le porter en courant, même s'il y était ajouté quelque chose. Les prières que je récite, les livres de piété, les psaumes me paraissent pleins de bons conseils et de je ne sais quelle force divine pour me soutenir, que je n'y avais jamais trouvée. La douceur m'est devenue facile; les railleries glissent sur moi, et ne me gênent plus que pour ceux qui les font. Non, ma mère, je ne me crois pas une sainte, et j'ai toutes sortes de raisons pour ne pas m'aviser de cette impertinence; mais je vous dis simplement que je bénis Dieu de m'avoir admise au seuil du terrible laboratoire où il façonne les saints. Priez pour moi, ma mère; priez aussi pour Agnès, mon cher apôtre; pour sa belle-mère, sa conquête et mon amie, qui marche avec un grand courage dans la voie de la perfection; et bientôt peut-être ce sera pour elle la voie des douleurs, car M. de Lauvens est bien menacé dans sa fortune. Agnès le sait, et on ne le croirait pas à la voir. Oh! qu'elle a raison! ses vraies richesses sont bien à l'abri!

XLIX

LETTRE D'ALBERTINE

Vous avez déjà vu le cachet noir dont je me propose de fermer cette lettre. S'il vous a fait peur, sœur bien-aimée, rassurez-vous : ma santé corporelle est la meilleure du monde, et quant à celle de l'âme, elle ne fut jamais si robuste et si bien assurée. Pourquoi donc ce cachet noir ? C'est simplement que je suis morte.

Oui, ma chère Agnès, oui, ma sœur, oui, ma fille ; grâce à Dieu, tout est dit maintenant, tout est fini ; j'ai passé sous le drap noir, et j'y ai changé de couleur. Me voilà noire à présent pour le reste de mes jours ; j'habite mon noir linceul. Mais voyez l'infortune et le malheur ! plus je me noircis de la sorte, plus je m'assombris extérieurement, plus je suis grave à voir passer, plus au fond de l'âme, rieuse et joyeuse, je me sens petite fille. Vous savez que jadis, dans le mauvais vieux temps, je ne me tenais jamais sur mes deux pieds à la fois, et vous m'aviez nommé Albertine *En-l'air !* Maintenant vous comprenez bien que je suis plus posée ; néanmoins, si je ne fais plus ce que vous appeliez encore plaisamment de *fausses démarches,* je vous assure que, du moins en esprit, je ne cesse guère d'aller à cloche-pied. C'est au point que j'en avais presque des scrupules. Mais on m'a dit que véritablement le bon Dieu ne pouvait exiger de moi beaucoup de raison, et que je n'avais qu'à rire tout mon content, puisque j'aime tant à rire. Ainsi ne vous scandalisez point ; passez-moi cette joie dont je ne puis me défaire, et qu'augmentent, au contraire, sans cesse les bontés de mon Sauveur.

Quelle autre à ma place ne serait pas bien heureuse ? Il y a des sournoises et des cachées qui dérobent leur allégresse à tous les regards, et qui sont déjà sur la terre comme elles seront au ciel, calmes, sereines et majestueuses. C'est peut-être qu'elles y sont faites ; elles méprisaient si saintement le monde, qu'elles ne daignent pas se réjouir de lui avoir échappé. Pour moi, j'ai la prétention d'avoir remporté une victoire, et je triomphe comme un général romain, aimant à traîner après moi le vaincu impuissant, humilié, condamné aux fers. J'avais éprouvé un grand gémissement de bonheur à ma prise d'habit, lorsqu'on m'avait enlevé dentelles, parures, lorsque les ciseaux avaient porté le ravage dans mes cheveux, et que, devant

l'autel, la robe noire était venue se placer comme une infranchissable barrière entre le monde et moi. Mais tout n'était pas fait encore; malgré mes vœux prononcés de bouche et de cœur, et irrévocables, je n'étais point professe; ce dernier pas restait à faire... Enfin, Dieu soit béni! je n'ai plus rien à désirer, je n'ai plus qu'à me réjouir et à user, pour remplir mes devoirs, des forces qui me sont accordées dans ce but.

J'aimerais, pieuse Agnès, à vous dire les grandes pensées qu'on a dans la circonstance heureuse et solennelle où je viens de passer. Mais cela est immense, et si j'en veux parler, je ne puis que pleurer comme je faisais en ce moment-là; car j'étais noyée de larmes sous mon voile, et qui n'aurait pas su de quelle âme je me donnais à Dieu n'aurait pas manqué de croire que j'étais immolée. J'étais pénétrée de tant de reconnaissance pour ce Dieu qui m'appelait à la gloire de le servir exclusivement, que, considérant sa miséricorde d'une part, et de l'autre mon indignité (enfin qu'ai-je fait pour mériter cette gloire?), je me perdais en actions de grâces auxquelles ni paroles, ni chants, ni larmes, ne pouvaient suffire. Voilà de ces heures où l'on voudrait mourir, paraître devant Dieu, savoir le langage des saints et des anges pour le bénir.

Ce fut le bon père Joseph qui reçut mes vœux. Il me fit une exhortation que j'écoutai comme j'aurais écouté notre glorieux fondateur lui-même, s'il était descendu du ciel afin de me parler. Le saint religieux ne songea point à me vanter mon sacrifice: il comprit mieux l'état de mon âme, et tout d'abord il exalta ma félicité, me faisant comprendre jusqu'où Dieu daignait bien m'aimer, de me vouloir entièrement à lui, sans souffrir de partage en mon cœur. J'écoutais et j'étais confondue; le bon père n'exagérait point la vérité. Quoique, dans la crainte d'y prendre une sorte d'orgueil, jamais je n'eusse osé m'arrêter longtemps à la pensée des miséricordes dont je suis l'indigne objet, pourtant je n'ignorais pas de quel tendre amour Dieu m'a toujours chérie, et je n'étais occupée qu'à rabattre les folles flammes de mon ivresse en me disant: « O pécheresse, pourquoi ton Dieu t'aime-t-il tant! » Je me le disais encore, mais moins je reconnaissais de raisons à cet amour, plus mon âme battait des ailes et chantait son hymne de joie. Bonne et chère sœur, dans le ciel cette joie, ces torrents de joie auront des accents peut-être; mais qu'ils soient plus impétueux, mais qu'ils nous jettent d'un cours plus rapide aux pieds de l'adorable Trinité, c'est ce qu'on ne peut comprendre, et pourtant ce qui sera. Quoi! cet océan où je m'abîme dans les délices de l'amour céleste n'est qu'une goutte, amère encore, des flots infinis où l'âme, altérée de Dieu, s'enivrera de sa présence durant les siècles des siècles, *et quand les siècles mêmes auront fini leur cours!...*

Le tableau sévère des devoirs de mon glorieux état me fit enfin un peu quitter le ciel, et, sans me ramener tout à fait sur la terre, m'en

rapprocha du moins. Le père me développa fortement ces belles paroles du psaume que l'on chante à la cérémonie de la prise d'habit : *J'ai choisi d'être abaissée et humiliée dans la maison de mon Dieu* [1]. C'est la pauvreté, c'est la soumission, c'est le travail et le silence qui me sont dévolus et qui forment ma part. Part magnifique et chère, que j'embrasse, que je chéris, que je ne veux point céder; car avec elle je me sauverai, je pourrai conquérir au moins quelque ombre des mérites que Dieu a tant récompensés par avance. Mon amie, priez Dieu pour moi afin que j'obtienne quelque gloire devant Dieu de l'accomplissement de ces devoirs qui me sont si doux. Je voudrais que m'échussent en partage les plus pénibles travaux, et les plus grandes petites révolutionnaires de la maison; des insoumises et des taquines, telles que je fus moi-même, pour bien exercer ma patience, et bien me porter à me repentir d'avoir tant éprouvé celle de mes bonnes maîtresses et celle aussi de mes compagnes. Vous en savez quelque chose, vous, Agnès, qui n'en dites rien. Que vous êtes bonne de m'avoir aimée sérieusement comme vous l'avez fait! Chère sœur, apprenez que vos douces réprimandes m'ont été très utiles, et que Dieu s'est très souvent servi de vous pour me remettre sur la bonne voie, d'où je cherchais à m'écarter toujours.

Tendre sœur, je sais que Dieu daigne vous éprouver. Vous dirai-je que je vais le prier pour vous? Je n'entre jamais à l'église sans vous y porter dans mon cœur. Je suis fidèle à cette promesse de nos adieux. Vingt fois tous les jours je m'en acquitte. Mais je ne demande pas à notre bon maître d'abréger vos peines, je lui demande de vous continuer le courage.

Il faut terminer cette longue lettre. Je l'ai étendue à dessein, parce que de longtemps maintenant je ne vous écrirai pas. Hélas! vous savez quel est mon cœur; à part Dieu et mes devoirs, j'aime trop tout ce que j'aime, et c'est là le danger qui m'épouvantait le plus dans le monde. Je veux toujours autant vous aimer; mais je ne veux plus me donner le plaisir de vous le témoigner si souvent, et ce sera ma grande mortification. Adieu, adieu, je vous plains et je vous trouve heureuse; et moi je devrais me plaindre d'être si heureuse. Bon courage dans vos larmes, que le Ciel bénit. Ici ou dans le ciel nous nous reverrons; nous suivrons la même voie; mais vous, l'âme en deuil sous des habits de fête, et moi, l'âme en fête sous des habits de deuil. Votre voie est la meilleure, et vous arriverez plus glorieusement que moi. Puissions-nous cependant toutes deux nous réunir bientôt où sont déjà nos uniques désirs : dans les cœurs de Jésus et de Marie!

Sœur SAINT-JEAN DE LA CROIX,

religieuse.

[1] Elegi abjectus esse, etc. (Ps. LXIII.)

L

LETTRE DE MÈRE SAINT-PAUL

Voici, chère Agnès, des lettres pour Euphrosine, dont les progrès ont bien réjoui nos cœurs. Notre mère y a joint un petit souvenir qui sera certainement agréable à votre amie : c'est le grand chapelet de religieuse que portait notre bonne Virginie. Élise, sa sœur, l'avait gardé, et par sa mort il nous est revenu. Que de prières, que d'espérances, que de consolations attachées à chacun de ces grains, et que cette humble croix a reçu de baisers de leurs bouches mourantes !

Mme D***, la pieuse mère de notre sœur N***, a pris l'habit ces jours derniers avec les sentiments que vous lui connaissez et qui nous édifiaient tant. Imaginez, s'il se peut, ce qui s'est passé dans l'âme de sa fille, professe depuis plusieurs années, lorsqu'elle a vu sa mère entrer dans cette voie où elle l'a précédée avec tant de bonheur ! Et la nouvelle épouse, qu'a-t-elle éprouvé, lorsque, embrassant l'une après l'autre toutes ses sœurs, elle a reçu le baiser de sa fille, qui est maintenant sa sœur aussi, mais son ancienne ! Je laisse à votre cœur de deviner les mouvements de ces deux cœurs. Quand Mme D*** était postulante, il lui arrivait souvent de dire à notre sœur N*** : « Puis-je faire cette chose, ma mère ? » Et celle-ci lui répondait : « Oui, ma sœur, » et plus souvent encore : « Oui, maman. »

Je veux vous dire un mot d'une petite fille que vous n'avez pas connue, et qui n'a pas six ans ; elle est nièce d'un missionnaire. Ce matin, son oncle, qui part aujourd'hui même pour la Cochinchine, vint l'embrasser, lui dire adieu et la bénir. « Quelle grâce, lui dit-il, demanderas-tu au bon Dieu pour moi, mon enfant ? — La grâce du martyre, mon oncle, lui répondit-elle. — Que Dieu t'exauce ! » s'écria le missionnaire tout rayonnant de joie.

Adieu, ma chère Agnès, bon courage dans vos peines. La grâce du martyre, c'est la grâce de la sainteté. Tous les saints sont des martyrs, et qui souffre a grand besoin d'être sauvé. Quel que soit le moyen de salut que Dieu nous présente, il faut l'accepter. Vous vous rappelez ce que disait sainte Thérèse, lorsqu'elle était tentée de se plaindre et qu'elle formait des projets dont Dieu ne paraissait pas vouloir procurer l'accomplissement : « Vous savez ce que vous faites, Seigneur ; et moi, je ne sais ce que je dis. »

LI

A MÈRE SAINT-PAUL

Ma bonne mère, que la volonté de Dieu soit faite. Toutes mes espérances sont anéanties. Mon père, après avoir lutté avec courage contre les coups de mauvaise fortune terribles et multipliés, a perdu tout ce qu'il possédait, et s'est vu, chose affreuse pour un négociant si probe et si respecté, en présence d'engagements qu'il ne pouvait satisfaire. Ce matin, il m'a appelée et m'a dit : « Ma fille, je ne te demanderais pas un sacrifice pour sauver ma vie et même mon honneur, mais notre désastre réduit à la misère vingt familles de pauvres gens qui m'avaient confié tout leur bien. Tu peux leur rendre ce qu'ils ont perdu. » J'ai compris ce qu'il allait ajouter ; j'ai dit à Dieu : « Je n'ai plus de refuge qu'en vous, » et j'ai dit à mon père : « Disposez de moi. » Alors ce pauvre père s'est mis à fondre en larmes, et m'a dit : « C'est M*** qui demande ta main. — Je l'accepte, ai-je répondu ; si j'avais été libre, vous savez, mon père, que je ne me serais point mariée. »

L'homme qu'on me destine est jeune, très riche, et n'a point de religion. Priez, ma mère, pour que je me soumette sans réserve à la volonté divine. Je fais bonne contenance, je console mon père, et même ma belle-mère, que l'épreuve a, Dieu merci, trouvée chrétienne, et qui ne s'afflige point pour elle, mais qui se désole pour moi. Cependant ce courage est un courage humain ; je n'ai pas dompté mon cœur. Ma mère ! avoir eu de telles espérances, et les perdre tout d'un coup !

LII

A MÈRE SAINT-PAUL

Ah ! ma mère, que Dieu est bon, et que l'on fait bien de s'en remettre à lui ! J'avais consenti à mon sacrifice, il n'en a pas voulu davantage : au moment où ce triste mariage allait se régler, une

lettre arrive, et cette lettre c'est un héritage inattendu qui donne à ma belle-mère une fortune sur laquelle on ne pouvait point compter. Nous voilà riches de nouveau ; mon père peut faire face à toutes les nécessités de sa position, et moi, non seulement je ne me marie plus, mais, ô mon Dieu ! j'ose à peine le croire ! je suis libre ! libre ! je puis m'engager pour jamais selon mon cœur, je puis prendre la chaîne sainte, le glorieux esclavage après lequel j'ai tant soupiré. Si Mme la supérieure à qui j'écris, (et recommandez-lui bien ma prière), y consent, je serai, non plus son enfant, mais sa fille. Mon père m'a dit : « Agnès, je ne serai pas moins généreux que toi. Si tu te sens toujours appelée au cloître, vas-y, ma fille, vas-y prier pour nous. Il est juste que je renonce au bonheur de te garder, quand tu renonçais pour ton père au bonheur d'appartenir à Dieu. D'ailleurs, a-t-il ajouté, grâce à toi, nous sommes devenus meilleurs chrétiens ; ma maison est maintenant heureuse, le Seigneur y est honoré, et je saurai me faire une consolation bien douce de cette résolution que j'ai redoutée longtemps. Prends donc ta récompense ; je ne te la ravirai pas, et je bénirai Dieu tous les jours de ma vie de te l'avoir donnée digne de ton âme et de ta foi. » Bonne mère, je crois que ma vocation est assez certaine. Elle est antérieure à ma sortie du couvent; elle s'est fortifiée sans cesse depuis le premier pas que j'ai fait dans le monde, et Dieu seul peut dire ce que j'ai souffert ces derniers temps, quand je l'ai crue irrévocablement brisée. Encore n'avais-je pas perdu l'espérance de finir mes derniers jours sous le voile, et d'avoir au moins mon cercueil parmi les vôtres. Si nos mères venaient à penser que j'ai trop d'attrait pour la maison, et ne voulaient pas m'y recevoir, eh bien ! j'ai fait un plus grand sacrifice, et j'irais m'offrir ailleurs. Il est sûr que je vous aime extrêmement, que je vous regarde comme les vrais modèles des humbles vertus où j'aspire, ce qui tient à vous m'est cher, et pour vous exprimer en un mot l'affection que je vous porte, c'est à vous, après Dieu, que je crois devoir la grâce de ma vocation ; mais cette vocation passe avant vous encore : c'est le voile que je veux, le voile éternel, la pauvreté, la chasteté, l'obéissance. Je veux travailler parce que j'ai été riche ; je veux prier et fermer les yeux parce que j'ai vu le monde. J'y ai passé trois ans, il n'a plus rien à m'apprendre. J'y ai vu bien assez d'infortunés et d'heureux pour remplir de prières tout le temps, quel qu'il soit, que Dieu voudra laisser entre moi et l'éternité.

LIII

RETOUR AU COUVENT

Mon Dieu, en mettant ce matin la main sur la porte de cette chère maison, j'avais une crainte, c'était de ne pouvoir supporter ma joie, Sœur Sainte-Agathe était seule au tour; elle me reconnaît, et sa gravité l'abandonne; elle pousse un cri joyeux, elle s'élance, elle est dans mes bras. Elle me donne tous mes noms à la fois : « Hé quoi ! c'est vous, Lauvens! C'est vous, Agnès! Ah ! ma chère enfant! Ah! Mademoiselle, que je suis aise de vous revoir! » Puis enfin elle me regarde, et se rappelle tout ce qu'on a su de mes inquiétudes. « Hélas! dit-elle alors, vous avez bien souffert, et nous avons bien prié pour vous. » Et je vois une larme dans ses yeux candides, qui ne savent pleurer que sur les maux d'autrui.

En ce moment on sonna la cloche, et ce fut comme une autre amie que j'entendais parler tout à coup. Depuis que j'avais franchi le seuil, il me semblait que j'étais transformée, que je remontais dans la vie jusqu'au jour de mon premier et de mon seul bonheur. Au son de cette cloche, je redevins l'heureuse pensionnaire d'il y a trois ans. « C'est la seconde messe, me dit la sœur. — Je le sais, j'y veux aller; après cela je verrai nos mères. » J'embrasse encore cette bonne sœur, et vite, et le pied rapide, et le cœur charmé, je prends les longs corridors qui mènent à la chapelle; je m'engage parmi les plus étroits et les plus noirs, pour me prouver que je les connais toujours. Au moment d'entrer, une religieuse passe devant moi sans me voir. Mais moi, malgré la gravité de sa démarche et le manteau des professes qui l'enveloppe de ses nobles plis, je l'ai reconnue : c'est ma chère Albertine. Ah! mon cœur, que tant de secousses n'ont pu briser, faillit éclater. J'eus besoin de toute ma force pour ne pas m'écrier : « Ma mère, priez pour moi! » Cette aimable Albertine, le travail et les austérités l'ont pâlie. Ce n'est plus la rieuse éternelle et la rose toujours épanouie qu'on appelait le bouquet de la fête; ce n'est plus Albertine, c'est mère Saint-Jean de la Croix. Cependant quel calme sur son visage! Qu'elle est sereine, douce, attirante, et qu'elle porte bien dans tous ses traits la dignité d'épouse de Jésus-Christ!

Elle entre à la chapelle, et j'y entre en même temps; elle s'age-

nouille à la porte, et je l'imite. Mes larmes coulaient d'une source intarissable ; c'était encore un bonheur retrouvé de pouvoir pleurer ainsi. Bonté céleste de mon Sauveur ! que de prières et d'actions de grâces dans une seule larme et dans un seul soupir ! Albertine ne resta près de moi qu'un instant; ce me fut comme une éternité pour remercier Dieu des faveurs qu'il avait répandues sur ce lis d'innocence. Et quand je vis qu'elle allait s'éloigner, ma main, sans que ma pensée le voulût, la retint par son manteau. Elle se retourna, me vit; ce ne fut qu'un éclair, elle retomba sur ses genoux, et je l'entendis pleurer. Elle me l'a dit depuis, le *Te Deum* sortit de son cœur comme la vapeur sort de l'encensoir quand l'encens tombe sur le feu. Et lorsqu'à ses côtés je priais et pleurais comme elle, après qu'elle m'eut reconnue, c'est le *Te Deum* aussi que mon cœur chantait, avec l'ivresse du naufragé tiré des flots.

Tout cela se passa si vite, que la messe n'était pas encore commencée, lorsque Albertine (mais il faut que je l'appelle mère Saint-Jean de la Croix, et ce nom m'est aussi doux) se leva pour aller à sa stalle, après avoir baissé son voile sur ses yeux encore troublés de pleurs. Enfin la sonnette de l'enfant de chœur m'avertit d'oublier le monde, et de me mettre en présence de Dieu, qui allait renouveler pour moi et pour toute la terre le sacrifice de son éternel amour. Je pouvais bien oublier le monde; mais pardonnez-le-moi, mon Dieu! comment m'oublier moi-même, comment oublier mon cœur, à qui tout ce que je devais voir et entendre aujourd'hui rappelait, renouvelait de mille façons toujours touchantes, et les plus pures délices de mes jours, et mes affections les plus saintes, et, par-dessus tout, vos infinies bontés? M. l'abbé, celui que j'ai si longtemps et si justement appelé mon père, était à l'autel. Les yeux attachés sur la croix du tabernacle, je suivis cette messe à laquelle j'assisterai toujours dans mes souvenirs. Mon âme était remuée par les anges; et tranquille, reposée, bien à l'abri sous la main de mon Dieu, je n'avais plus que le suave parfum de toutes mes tristesses passées.

Vint la communion. Je ne pus résister au violent désir de lever les yeux pour voir nos mères qui allaient s'approcher de la table sainte. Elles avaient toutes, sauf deux, communié à la messe précédente. Des deux qui s'avancèrent, l'une était Albertine; elle allait offrir à Dieu pour moi les mérites de la victime sacrée; l'autre, ô puissance du Créateur, qui avez formé l'âme humaine si grande pour aimer, c'était Mme la supérieure, c'était notre mère, *c'était Maman!* Je la revoyais à cet autel où je l'avais laissée priant pour moi. C'était elle, et moi, je ne suis pas une orpheline sur la terre.

Et lorsque la bénédiction du prêtre descendit sur moi, j'éprouvai dans mon cœur que les jours d'inquiétudes étaient finis, que j'avais touché la terre de promission, que j'allais marcher sous d'autres cieux, vivre d'une vie nouvelle. Avec cette bénédiction, la joie ingénue de mes premiers ans et le doux repos de cet âge évanoui m'en-

veloppèrent comme un chaste et divin manteau. Paisible bonheur que je retrouve aux mêmes lieux où le monde me l'avait ravi; sainte joie qui n'a point perdu sa candeur première, et qui la conservera toujours.

Après ces grandes émotions, que d'autres, charmantes encore! Je voudrais tout dire, je ne le puis. Il faudrait les couleurs variées que Dieu a répandues sur les fleurs pour dépeindre les aventures aimables de cette journée de retour. Je ne trouvais que des visages heureux de me voir, je ne recueillais que bonnes et compatissantes paroles et caresses maternelles; et jusqu'aux enfants qui ne m'avaient point connue me faisaient bon accueil. Si je passais auprès des plus petites, j'en voyais toujours quelqu'une qui me montrait à ses compagnes, et qui disait : « C'est Agnès! » Oui, c'est Agnès! chères enfants, c'est l'heureuse Agnès qui vient de se reconnaître elle-même, comme tout le monde ici l'a reconnue; et parmi tant d'âmes qui se réjouissent de mon retour, la première à se réjouir est bien mon âme; plus qu'aucune autre, elle répète avec joie : Agnès revient, elle est ici, la voilà!

Quel bonheur, mon Dieu, de pouvoir ainsi reprendre sa vie entière, au bord du fleuve amer où s'était si brusquement arrêté le chemin si doux, mais si court, d'une jeunesse protégée par vous! Rien de ce que je pouvais entendre ou voir ne demeurait indifférent pour mon cœur. A chaque instant je renouais la trame de mes années bénies. Cela est facile dans la sainte immobilité d'une maison religieuse. Pendant le jour, à l'heure du travail. j'entrai dans l'église : les mêmes rayons le soleil jouaient sur les marches de l'autel; une sœur était à genoux devant l'une des stations du chemin de la croix; c'était peut-être celle que j'avais vue à la même place, il y a tois ans : la porte de la sacristie était ouverte, et j'y reconnus la sacristine; elle achevait de plier l'aube qu'elle commençait à plier quand j'étais partie. Dans le jardin, le même bon air m'apportait le parfum des mêmes fleurs; et sur les marronniers qui avoisinent la chapelle des enfants de Marie, l'oiseau qui m'avait dit adieu chantait mon retour. Chante, bon petit oiseau; bénis ton Créateur : il t'aime, puisqu'il t'a conduit ici.

Je suis bien obligée de fermer mes yeux et mes oreilles, et de me recueillir pour me convaincre que, pendant trois ans, j'ai bien réellement vécu dans le monde, que j'y ai souffert, que tout cela n'est point un rêve. Ce n'est point un rêve, et toutes ces souffrances, je ne les veux point oublier; elles m'ont été envoyées de Dieu, elles me sont chères, et si le cours en fut douloureux, c'est cependant ce torrent qui m'a jetée dans les délices où mon cœur se plonge aujourd'hui.

La nuit est venue. La cloche, cette cloche à qui j'ai tant obéi, qui m'a conviée à tant de jeux, à tant de travaux, à tant de méditations pieuses, sonne et m'invite à la prière du soir. Je vais prier, je vais

m'endormir sans inquiétude du lendemain, sous ce toit des miséricordes divines. O Seigneur, qui m'y avez ramenée, que je ne le quitte plus! ne rejetez pas sur la mer cette exilée toute tremblante encore. Je remets mon âme entre vos mains, Seigneur. Sainte Vierge, priez pour moi.

GLOIRE A DIEU SEUL!

Ici finissent les Mémoires d'Agnès de Lauvens, dite en religion sœur Saint-Louis. Celui qui les a recueillis, dans l'intention de vous être utile, se recommande à vos prières.

FIN

TABLE

28375. — Tours, impr. Mame.

